LA BALANCE

NATURELLE.

TOME SECOND.

LA BALANCE
NATURELLE,

OU ESSAI SUR UNE LOI UNIVERSELLE APPLIQUÉE AUX SCIENCES, ARTS ET MÉTIERS, ET AUX MOINDRES DÉTAILS DE LA VIE COMMUNE.

PAR M. DE LA SALLE, ci-devant Officier de Vaisseau.

> *Omnia luctando vincunt ceduntque vicissim ;*
> *At sedet omnipotens nutanti immotus Olympo,*
> *Ex utrâque premens æternam parte bilancem.*

TOME SECOND.

A LONDRES.

M. DCC. LXXXVIII.

LA BALANCE NATURELLE,

OU ESSAI SUR UNE LOI UNIVERSELLE APPLIQUÉE AUX SCIENCES, ARTS ET MÉTIERS, ET AUX MOINDRES DÉTAILS DE LA VIE COMMUNE.

CHAPITRE III.

Du Mouvement de circulation, des Périodes, & des Époques.

TOUT roule, tout circule; ſoleil, planètes, élémens, tout emporté d'un mouvement lent ou rapide, paroît faire ſa révolution dans un tems & dans un eſpace déterminé; ici-bas, la nature, toujours occupée à faire circuler ſes matériaux, les prête aux divers êtres, & les reprend ſur le champ, pour les replonger dans l'Océan aërien, & les promener autour du globe, par une eſpèce de ſpirale ſemblable à celle que le ſoleil décrit an-

nuellement; ſans ceſſe elle compoſe & décompoſe; ſans ceſſe elle apporte & remporte, comme ſi elle ne vouloit pas qu'une ſeule particule de matière exiſtât deux inſtans de ſuite dans le même lieu; ſon principal but, ſon but unique ſemble être cette circulation perpétuelle de la matière & de la vie; ici elle tue les animaux par millions, là elle en fait naître des millions d'autres, s'embarraſſant peu que tel ou tel être ſoit animé, pourvu que l'enſemble ſoit toujours vivant; l'*éphémere* vit *un jour*, mais le *tout* vit l'*éternité;* dans l'homme que nous connoiſſons mieux, chaque ſenſation, chaque ſentiment, chaque paſſion, chaque idée, chaque opinion domine à ſon tour, il paſſe d'un état à l'état oppoſé, en parcourant une demi-circonférence, & revenu au même point après avoir parcouru l'autre, il recommence ſa révolution en repaſſant ſur les mêmes traces; peu après il meurt.

Ainſi tout naît, vit, meurt, & renaît pour mourir,
C'eſt le cercle éternel que tout doit parcourir (1).

Ainſi parloient quelques philoſophes frappés de cette circulation perpétuelle de la vie & de la mort, qui ſemble être le vague & triſte but auquel tend cette complication effrayante de mouvemens; *nil*

(1) M. Denis.

novi super terram, s'écrioit Bacon, trop occupé de ces périodes qui ramènent chaque molécule de matière au point d'où elle partit quelques mille années auparavant; j'ai beaucoup entendu vanter cette proposition par des gens qui l'avoient peu méditée; & en effet une assertion audacieuse, énoncée en termes généraux & pompeux, manquât-elle jamais d'admirateurs; ils attribuoient celle-ci au philosophe Anglois qui l'attribue lui-même à Salomon; ce sage roi, inspiré par le Saint-Esprit, ne put pas se tromper; mais Bacon, réduit à lui-même, nous paroît s'être laissé séduire par une certaine magnificence d'expression & l'avoir hazardé sans examen; il y a tout lieu de croire qu'il y attachoit un autre sens que Salomon & son maître, sans quoi il faudroit accuser le Saint-Esprit de matérialisme; pour empêcher les libertins de proférer ce blasphême, nous allons examiner cet axiôme scabreux; Bacon réfuté n'y perdra pas; car encore, vaut-il mieux être convaincu de paralogisme que d'impiété.

1°. Lui dirois-je, qu'en sçavez-vous? *il n'y a rien de nouveau sur la terre*, cela est bientôt dit, outre la prétendue circulation des êtres, votre proposition suppose celle-ci; rien ne s'anéantit, ni ne se crée; or voyons ce que celle-ci pése, & pour avoir des résultats plus certains, cherchons si l'homme a reçu quelqu'instrument, à l'aide duquel

il puiſſe ſçavoir ces choſes là. Les vérités de l'ordre philoſophique ſe diviſent en deux claſſes, ſçavoir, vérités intérieures ou ſenties, & vérités extérieures ou apparentes; les premières, ayant l'homme même pour objet immédiat, ſont inconteſtables; un ſentiment eſt une vérité du premier ordre, & l'évidence même pour celui qui l'éprouve; tout ce que les autres hommes peuvent faire à cet égard, c'eſt d'attaquer ſa véracité & de lui donner un honnête démenti; quant à celles du ſecond ordre, qui ont pour objet les êtres extérieurs, & qui dérivent du rapport des ſens, elles ne ſont pas moins inconteſtables, tant qu'on s'en tient à la ſenſation même; mais ſi, de cette ſenſation, l'on conclut à la réalité des choſes, alors on n'a plus que des probabilités qui ſe graduent ſelon l'eſpèce, la force, la répétition des ſenſations, l'attention qu'on y fait, le nombre des obſervateurs, leur intelligence & leur ſincérité; ainſi, l'homme eſt certain de ce qu'il ſent, & ne peut que parier ſur ce qui *eſt*; voyons donc quelles ſont les chances dans la queſtion que nous diſcutons; que nous apprennent nos ſens? que les êtres, en ſe diviſant & ſe ſéparant, leur échappent, & qu'ils reparoiſſent en s'accumulant & ſe réuniſſant; ainſi, quand ils s'anéantiroient, nous n'en pourrions être certains, car nous ne ſçaurions pas s'ils ont été réellement détruits, ou s'ils n'ont fait que devenir inſenſibles; & quand

il s'en crééroit, nous ſerions auſſi réduits à douter s'ils ne font que reparoître, en redevenant ſenſibles, ou s'ils viennent réellement d'être créés; les ſens ne peuvent donc point décider la queſtion; l'entendement nous ſervira-t-il mieux ? j'en doute; ſes opérations ſe réduiſent à rappeller, combiner ou comparer, quoi ? des ſenſations, ou des ſentimens, en dernière analyſe; or, ces deux premiers inſtrumens ne nous ayant laiſſé que des incertitudes, nous aurons beau rappeller, comparer, ou combiner nos doutes, les réſultats ne ſeront toujours que des doutes inutilement promenés; ainſi l'homme n'a point d'inſtrument, pour ſçavoir ſi l'anéantiſſement ou la création ſont poſſibles; tout ce que nous pouvons dire, c'eſt que nous ne concevons ni l'un ni l'autre, & le meilleur parti que nous puiſſions prendre en ceci, c'eſt de nous taire (1).

(1) Dans toutes les queſtions philoſophiques, il faut toujours faire précéder la diſcuſſion par une analyſe de l'homme, ſenſations, ſentimens, & opérations intellectuelles; définir tous les mots, en ſe défiant ſur-tout des plus communs, les rapporter ſans ceſſe à ces trois manières d'être de l'homme, matérialiſer tous les termes, autant qu'il eſt poſſible; enfin, penſer ſans mots, avant de penſer avec des mots, c'eſt-à-dire commencer par voir ou rappeller nettement les qualités ſenſibles, les analogies & les différences des corps ou combinaiſons de corps, en repos ou

Quand l'homme se lassera-t-il de raisonner sur l'Univers entier, suspendu, entre la vie & la mort,

---

en monvement, puis exprimer ce qu'on a vu réellement ou mentalement, c'est - à - dire, donner des noms aux êtres & à leurs rapports. Croiroit - on que ce mot *cause*, qui est dans toutes les bouches, fut, le plus souvent, un mot vuide de sens? il n'a jamais été bien défini, on en abuse à chaque instant; suppléons à la négligence des Métaphysiciens. Indiquer la cause d'un phénomène, l'expliquer, en rendre raison, est l'office propre de la faculté de comparer; indiquer une cause, c'est toujours faire une comparaison, mais sur-tout une comparaison de tems & de lieu; analysez toutes les explications possibles, vous trouverez au fond du creuset, des comparaisons, selon le tems & le lieu, de corps semblables ou différens, égaux ou inégaux, reunis ou séparés, en repos ou en mouvement, soit qu'il s'agisse de coéxistence, de précession, ou de conséquence; ce qui renferme tous les phénomènes de pression, de percussion, d'attraction & de répulsion; une cause n'est donc qu'un rapport, & il ne faut pas demander autre chose à l'entendement humain, dans les questions philosophiques. J'ai rencontré des personnages qui me cherchoient pour ergoter, moi qui ne connois que l'expérience & l'observation; mais comme j'ai toujours mis en avant cette double analyse, en me rencontrant, ils n'ont pas trouvé précisément ce qu'ils cherchoient; on me jugeoit abstrait, obscur, sec, métaphysique; je le crois bien; en effet quoi de plus métaphysique que de montrer l'esprit faux, & la malignité de certaines gens.

ſur un point du tems & de l'eſpace ? tout-à-tour atterré par les ſenſations, & lancé vers la région du feu, par ce feu qui l'anime, tantôt, ſe ravalant au-deſſous de ſoi-même, il donne la préſéance au plus vil des animaux; tantôt, enflé d'un orgueil exceſſif, il ſe fait l'égal de Dieu, & prend place à côté de lui pour juger tous les êtres; de ce point trop étroit pour ſon ambition, il s'élance dans l'immenſité & dans l'éternité, oſe appeller l'hiſtoire du monde, quelques fragmens incohérens qui ne ſont pas ſeulement la nouvelle du jour, pour l'étroite planète qu'il habite; dans ſes orgueilleuſes annales, il aſſimile l'enſemble de l'Univers, aux jouets qui ſont entre ſes mains; un payſan, long-tems concentré dans ſon village, & obligé un peu tard de parcourir la terre, à la voix d'un maître qui le force à s'enrôler, applique & retrouve par-tout les objets que l'habitude a gravés ſeuls dans ſa mémoire; pour lui, tout eſt clocher, tout eſt curé; ainſi raiſonnent ſur les phénomènes généraux, l'aſtronome & le phyſicien ſyſtématiques; leur village, eſt cette planète à laquelle ils ſont attachés, & leur terre, le monde entier, dont ils parcourent quelques points avec leurs téleſcopes, & le reſte avec des conjectures.

C'eſt par un ſophiſme non moins préſomptueux, que nous appellons *réguliers*, les ſeuls mouvemens

qui nous paroiſſent reſſembler à ceux que nos mains produiſent ou aſſemblent; hélas! infortunés que nous ſommes, deſtinés à paſſer comme l'éclair, étrangers dans le tems comme dans l'eſpace, & abuſant de tous deux, nous prenons pied par-tout, à l'aide de nos abſtractions; la minute où nous obſervons n'eſt qu'un point dans l'océan du tems, & nous voilà raiſonnans ſur l'éternité; cependant, nous ne ſçavons pas ſi ces grandes périodes, dont nos horloges, & le mouvement diurne & annuel du ſoleil qui les régle, nous ont donné l'idée, ne nous paroiſſent régulières, que parce que les différences de leurs retours ſont imperceptibles, pour un être auſſi éphémère & auſſi aveugle que l'homme; & ſi ces différences, accumulées dans un grand nombre de ſiècles, ne produiroient pas à la fin ce que nous appellons l'irrégularité; ainſi, ne ſçachant point ſi les êtres décrivent une courbe rentrante, une ſpirale, ou s'ils vont & reviennent à-peu-près ſur la même ligne, & ne ſçachant pas mieux ſi leur quantité eſt toujours la même, nous pouvons dire que notre entendement n'a point de priſe ſur cette première partie de la queſtion.

Mais, accordons qu'aucun corps ne s'anéantit ni ne ſe crée, & que tous les corps reviennent au même point après un eſpace de tems déterminé, la queſtion n'en ſera guères mieux décidée. N'y a-t-il

que des corps ? que dirons-nous de ces êtres sur lesquels nos sens n'ont point de prise, & dont l'existence ne laisse pas d'être prouvée, parce que leurs opérations sont sensibles, tels que les principes de notre mouvement ? que dirons - nous des élémens constitutifs de nos sens mêmes, sur lesquels nos sens ne peuvent rien nous apprendre ? que dirons-nous enfin de ces autres êtres (& il en est peut-être) qui, n'ayant sur nous que peu ou point d'action, sont absolument hors de notre portée ? or, si nous ne connoissons pas tout ce qui existe, il est clair que nous ne pouvons rien nier ni affirmer du *tout*.

Rien de nouveau sur la terre, en nous disant cela, on ne nous parle point des êtres moraux ; cependant, ils sont une partie bien intéressante de la question, & même la seule qui nous importe; car, il n'est qu'utile de connoître les loix physiques; mais, il est nécessaire de sçavoir au juste, si nous avons une volonté en propre ; or, si les mêmes phénomènes physiques ou moraux reparoissent au bout d'un certain tems, les êtres que nous appellons moraux sont invinciblement liés par la nécessité des loix physiques; il n'y a point de volonté, point de liberté, point de morale ; tout est nécessité dans son tems & dans son lieu, & le monde n'est qu'une grande machine qui roule sans l'ordre de personne, dont tous les êtres vivans ne sont que des parties un peu plus agitées, & qui entraîne également le

fage qui fe tait, & l'audacieux qui babille fur fa ftructure; fi, au contraire, les êtres moraux font libres, comme, par cette fuppofition, ils ont le pouvoir de combiner les corps à leur gré, il doit y avoir de la diverfité dans les combinaifons; les phénomènes ne doivent pas être les mêmes, dans les points correfpondans de deux périodes qui fe fuivent, &, comme, à chaque période, la variété augmente par la même raifon, lorfque les êtres moraux, qui fe correfpondent en tems, agiffent plufieurs fois de fuite dans le même fens, après plufieurs périodes révolues, les différences doivent être très-grandes, l'ordre des phénomènes doit être tout-à-fait changé, & le tout doit varier continuellement.

Bacon, en avançant fi fièrement fon prétendu axiôme, ne penfoit point du tout aux êtres mixtes dont il reconnoît pourtant l'exiftence, il n'avoit point alors d'exemple fous les yeux; fuppléons à fa négligence; les applications font la pierre de touche des principes, voyons fi le fien, appliqué à un fait facile à faifir, fe foutiendra jufqu'au bout. Céfar exiftera-t-il encore? y aura-t-il une feconde Rome? des oies fauveront-elles encore le Capitole? d'autres oies recommenceront-elles à régner fur des hommes? je preffens votre réponfe; pour vous, m'allez-vous dire, qui croyez à une ame immortelle, Céfar n'a point ceffé d'exifter; ce corps, qui fut percé de

23 coups de poignards, eſt diſſous depuis près de deux mille ans; mais la grande ame de Céſar, le vrai Céſar vit encore, & ne mourra point; que cette réponſe ſeroit foible, malgré l'ironie qu'elle renferme; d'abord, n'eſt-il pas clair qu'un tout, dont vous ôtez, ou changez une partie, n'eſt plus le même? ſi donc l'ame de Céſar exiſte ſans corps ou réunie à un corps différent de celui qui exiſtoit autrefois, Céſar n'exiſte plus ou n'exiſtera pas; il y a plus, que ſerviroit de faire renaître Céſar en entier, ſi vous ne raſſemblez ſur les mêmes points de l'eſpace, toutes les molécules de matière que, depuis, les vents ont diſperſées en tant de lieux éloignés les uns des autres, ſi vous ne reſſuſcitez Rome toute entière, & oubliez une ſeule circonſtance, & dans Rome & ſur la terre; pour peu que vous ſaiſiſſiez l'étroite connexion, & la dépendance mutuelle de tous les êtres co-exiſtans, vous aurez, ſi vous êtes matérialiſte, des phénomènes entièrement différens, & ſi vous ne l'êtes pas, des phénomènes qui différeront aſſez pour qu'il ſoit faux de dire, *nil novi ſuper terram*, ſur-tout en y joignant la conſidération du tems, qne rien ne peut reſſuſciter. Ainſi, cette faſtueuſe propoſition eſt, je ne dis pas, fauſſe, mais très-haſardée, tant qu'elle conſervera l'extenſion que lui donnoit le Philoſophe Anglois; mais, en admettant que rien ne s'anéantit ni ne ſe crée, & en la bornant au ſens phyſique, elle deviendra

une vérité triviale, qu'il eſt bon d'avoir ſous les yeux, pour ne pas s'égarer dans ce labyrinthe. La même particule de matière peut faire tour à-tour partie de compoſés différens, en différens tems & en différens lieux, & quoique les maſſes individuelles varient, il eſt vrai qu'aucun être corporel n'eſt nouveau, *parturient montes, naſcetur ridiculus mus.*

Les matérialiſtes, tout entiers aux ſenſations, & l'œil fixé ſur ces métamorphoſes innombrables & continuelles de la matière, s'égarent, en morale, préciſément de la même manière que les moraliſtes, entêtés du ſpiritualiſme, trop occupés des opérations intellectuelles & point aſſez des mouvemens du corps, ſe trompent, quand ils veulent raiſonner ſur le phyſique de l'homme. Les premiers voyent que la matière affecte certaines formes aſſez ſemblables en tout tems; ils en concluent que ces formes ſubſiſtent perpétuellement; ils les généraliſent, & les réaliſent; delà les formes plaſtiques, les moules intérieurs, inventions analogues, autant que deux chimères peuvent l'être, & légèrement différenciées par les cerveaux où elles ſe ſont moulées, ou plutôt noms différens donnés à des êtres abſtraits, à des collections de phénomènes dont on n'a pas ſçu rendre raiſon.

Voilà bien des raiſons contraires au ſentiment des partiſans de la circulation univerſelle, & rigoureuſement périodique; cependant, quand on ſonge

que des philoſophes placés à 3000 ans, & à 3000 lieues les uns des autres, n'ont fait que dire les mêmes choſes, & ſouvent dans les mêmes termes, pour peu qu'il y eût de bonne foi de part & d'autre; quand on voit les maximes des anciens s'appliquer naturellement aux événemens de notre tems, on eſt tenté de croire que les phénomènes phyſiques & moraux tournent dans uu cercle aſſez étroit, & que les périodes naturelles ſont fort courtes; & en effet, à quoi ſerviroit l'expérience des ſiècles paſſés, ſi les mêmes combinaiſons n'avoient lieu au bout d'un certain tems, & s'il ne renaiſſoit des hommes à-peu-près ſemblables aux anciens, auxquels leurs maximes puſſent s'ajuſter? la différence qu'on remarque entre certains hommes & d'autres, ne doit pas trop nous impoſer à cet égard; en y regardant d'un peu près, & en ſuivant avec patience la gradation d'un caractère qui ſe forme, on trouve que les plus grandes différences d'un homme à un autre viennent d'accumulations d'actes de volonté faits dans le même ſens, & en ſens contraire des autres hommes; en ſorte que, ce qui fait les hommes extraordinaires, n'eſt qu'une ſomme d'habitudes, tantôt conformes, tantôt contraires au naturel, mais toujours oppoſées à celles des hommes parmi leſquels ils vivent, habitudes produites & enracinées par l'éducation, la lecture, certaines ſociétés, en

un mot, par une infinité de circonſtances indépendantes de ceux qui les ont contractées; or, en comparant les modernes avec les anciens, on trouve qu'il y a eu, dans tous les tems, des hommes qui ont fait de pareilles accumulations, à-peu-près dans le même ſens, & de la même manière, comme le prouve l'analogie de leurs ſentimens, de leurs idées, & de leurs actions; en ſorte que, ſi, dans les deux âges différens, ces hommes différoient beaucoup de leurs contemporains, en récompenſe, ils ſe reſſemblent beaucoup plus entr'eux, qu'ils ne reſſemblent aux gens de leur tems; ce qui ramène l'uniformité dont nous parlions; les combinaiſons ſe reſſemblent donc beaucoup à des intervalles aſſez petits; & ſi les coups de dez nous paroiſſent en ſi grand nombre, c'eſt que l'imagination tient le cornet, & amène le point; la nature n'opérant que ſur le réel, a un déſavantage viſible ſur l'homme qui rêve à la fois & fort vîte, le réel, le poſſible & l'impoſſible.

Ce n'eſt pas tout; j'ai vu Céſar, Socrate, Tibère & Marc Aurèle, ſe promener encore ſur la terre; étonné de voir ces perſonnages reſſuſcités, je m'approchai d'eux, ou ſi l'on veut, des individus qui avoient la même forme, je les examinai avec attention, je les queſtionnai, je vécus avec eux, &, ayant analyſé leur caractère avec ſoin, après avoir

dégagé du produit total, les divers effets des circonstances, je trouvai que leur naturel étoit fort analogue à celui des perſonnages auxquels ils reſſembloient; le naturel, me diſois-je, eſt donc l'effet de la forme, puiſque, ſoit dans des tems différens, ſoit dans les mêmes tems, l'analogie du naturel ſuit toujours celle de la forme; & ſi ces choſes reviennent enſemble aux mêmes époques, les corps organiſés, les ames, les individus circulent comme les moindres parties de la matière, & le cercle qu'ils parcourent n'eſt pas ſi grand qu'on le penſe. Ne diroit-on pas que le monde, avec tous les êtres qui le compoſent, n'eſt qu'une grande lanterne magique, où un certain nombre de figures viennent ſe montrer, diſparoiſſent, ſe remontrent avec quelques légères différences dans les contours & dans la couleur, pour diſparoître une ſeconde fois, & ſe remontrer une troiſième, avec de moindres différences que la première? les différences me paroiſſent aſſez légères, elles ne ſont guères que dans le degré; qui ſçait ſi ces figures, toujours les mêmes, ſe remontrant ainſi une à une, deux à deux, trois à trois, à des époques éloignées, les différences s'effaçant de plus en plus, il n'eſt pas, après un certain nombre de périodes ſemblables révolues, une grande époque, où le monde entier préſente, ſoit au phyſique, ſoit au moral, un phénomène

total, parfaitement ſemblable à celui qu'il préſentoit quelques mille ans auparavant.

Frappé de cette conjecture plus hardie que juſte, je me voyois rouler rapidement dans l'abîme du matérialiſme, & ne ſçachant plus ſi j'avois une volonté ou non, je me laiſſois aller à la pente naturelle des choſes, incertain, irréſolu, & raſſaſié de l'exiſtence. Le lecteur, qui me ſuit dans ce labyrinthe, doit éprouver un ſentiment peu différent; mon induction étoit forcée, elle étoit trop générale; mais, en ôtant l'excédent, elle conſerve un certain degré de juſteſſe apparente qui ne laiſſe pas d'inquiéter; vous laiſſerai-je dans cette diſpoſition, & renverrai-je la réponſe après l'expoſition des phénomènes? non; cette affreuſe idée qu'un honnête homme ne regarde jamais que du coin de l'œil, pourroit ſe montrer en face, vous pourſuivre, vous aſſiéger, & laiſſer dans votre mémoire des traces profondes & ineffaçables; que d'hommes auſſi, ne la voyant qu'à demi, la cherchent d'eux-mêmes, & y puiſent un odieux courage; que d'hommes (& ces hommes nous environnent) s'efforcent de ſourire à leur deſtruction, rejettent dédaigneuſement cette immortalité qui leur eſt promiſe, ſe bercent dans une pâle indifférence, &, pour nuire à leur aiſe, s'appuyent ſur le néant; voyez comme ils fuyent cette réponſe; bientôt notre apperçu, groſſi

par

par les sophismes des passions, deviendroit leur opinion, ils se feroient des prosélytes; & vous, homme honnête, avec qui je converse, le cœur ainsi empoisonné, vous resteroit-il du goût pour d'arides spéculations qui ne vous rendroient pas l'espérance? auriez-vous bien le courage de m'entendre parler de physique, après vous être dit : le physique & le moral de l'homme sont également assujettis à une loi inflexible qui les force à parcourir un cercle déterminé, & fort étroit, & à se remontrer les mêmes, après la période révolue; la même nécessité les enchaîne, le physique détermine le moral; & ce vieux mot de *moral* inventé pour rassurer les ames foibles, & intimider les méchans, n'est qu'un nom donné à des loix inconnues du mouvement; la pensée n'est que le sentiment propre au cerveau; la conscience n'est que l'écho de l'opinion; le physique est tout; le cercle du plaisir & de la douleur est tracé de toute éternité; la douleur est fille du plaisir même, elle le ressuscite, & existe tout aussi nécessairement; point de mieux à espérer, il faut se résigner.

Le cercle est tracé, point de mieux à espérer; à cette horrible idée, un nuage épais s'élève sur l'horizon de la vie, cache la source éclatante de vérité, & obscurcit tout le champ de la félicité humaine; un froid morne nous saisit, l'espérance s'enfuit, la crainte glace tous les cœurs; tout se concentre, tout

se resserre, tout s'écrie ; chacun pour soi, la vertu est un mot vuide de sens ; il ne reste plus qu'à se donner la mort, ou à s'étourdir en se gorgeant de voluptés. Hommes foibles, mobiles, & faits pour être le jouet de quiconque vous connoissant bien, & sçachant vous tourner à son gré, daigneroit abuser de son ascendant ; mais, non, ne craignez rien, génie & méchanceté, sont aussi opposés que lumière & ténèbres ; le méchant n'est, comme vous, homme soudain, qu'un être ignorant & foible ; &, en effet, quelle foiblesse de s'attrister pour des mots, de perdre tout espoir, sur la parole d'un oisif qui les combine mieux que vous ; si je crois en Dieu, si je le sens, que m'importent les discours d'un autre homme ? ne voyez-vous pas que c'est, en vous entraînant insensiblement à parler du *comment* & du *pourquoi*, tandis qu'il n'est question que du fait, qu'il parvient à vous embarrasser, en s'embarrassant lui-même ? il vous parle des sentimens avec des mots originaires des sensations, & veut tirer d'un instrument des services qu'il ne peut lui rendre ; dites-moi, ô matérialistes, combien faut-il de pareils mots pour empêcher que je n'aye senti ce que j'ai senti ? combien en faut-il encore pour vous rappeller des sentimens qui doivent nous être communs ?

On ne distingue pas assez ces deux sources de nos connoissances, les sensations & les sentimens ;

les matérialiſtes, atterrés par la volupté, ou par la crainte, ont toujours l'œil fixé ſur les premières, & en font dériver toutes nos idées; ils entendent mal ce principe d'Ariſtote, *nihil eſt in intellectu quin prius fuerit in ſenſu;* il y a pourtant une grande différence, entre toute eſpèce de ſenſation éprouvée à l'occaſion des objets extérieurs, & ce ſentiment d'expanſion que je me complais ſi ſouvent à décrire; entre les ſenſations locales & les ſentimens qui affectent toute la perſonne, tels que l'eſpérance & la crainte, l'amour & la haine; il y a même une ſorte d'oppoſition entre ces choſes; car, quand les ſentimens ſont forts, les ſenſations en deviennent plus foibles, du moins en total; & quand nous ſommes diſtraits par beaucoup de ſenſations, les ſentimens intérieurs ont moins de force & de durée; voilà pourquoi les ſolitaires ont ordinairement un caractère plus marqué que les autres hommes; l'effet immédiat des ſenſations des cinq ordres eſt de nous avertir de l'exiſtence des objets extérieurs, & celui des ſentimens, de nous avertir de la nôtre; je puis être ſpéculatif par les premiers; mais, dès que j'éprouve les autres, mon être eſt intéreſſé.

Outre les ſentimens dont je viens de parler, il en eſt un qui ne nous affecte bien ſenſiblement que dans l'abſence des uns & des autres; c'eſt la conſcience; depuis des ſiècles, des hommes qui cher-

chent à se fuir, répètent que ce n'est qu'un préjugé de l'éducation enraciné par l'habitude ; à force d'esprit & de tems, ajoutent-ils, on parvient à s'en défaire, & à l'extirper entièrement ; je vous ferai voir d'honnêtes gens qui n'y croyent pas ; soit, ils seront bons à examiner ; en attendant, comment croirai-je que les momens, où je sens tous mes préjugés, fils des passions & de l'opinion, tout-à-fait muets, que ces momens, où, maître de mes facultés, & parfaitement calme, je vois des choses dont je fais part aux autres hommes, que j'applique devant eux, & qu'ils appliquent à leur tour, sont ceux où un préjugé me trompe le mieux ; vous m'avouerez que cela n'est pas probable ; c'est, dites-vous, la voix de l'opinion ; je n'en crois rien ; car, d'abord ces deux voix sont presque toujours contraires, & la lutte la plus fatiguante que j'éprouve en moi, est celle de ma conscience contre le *qu'en dira-t-on ?* la première me dit : fais le bien pour ton plaisir ; l'autre me crie : ne fais pas tel bien, car tu serois ridicule ; si cette première voix qui me parle ainsi, n'étoit que le respect humain, elle crieroit, en présence des hommes, & parleroit bas dans le particulier ; mais, point du tout ; c'est entre moi & moi qu'elle me tance le plus vertement ; c'est dans les momens où je voudrois bien la faire taire & sur des choses qui ne peuvent jamais être sçues de personne ; quoi, j'aurois eu la force

d'ame d'avouer publiquement des foibles que nul homme n'avoua jamais, poussé par cet instinct qui nous fait trouver du plaisir à énoncer ce que nous sentons, ce qui *est*, & je n'aurois pas celle de m'argumenter sur des riens, & de me tromper en sophistiquant pour mon propre compte ; j'aurai pu me défaire des leçons de mes maîtres, & je ne sçaurois pas me défaire d'un petit préjugé, loin des yeux du public ; que d'occasions difficiles & imprévues où il seroit bien commode de n'avoir pas de conscience, & où pourtant on en a une en dépit de soi ; à qui n'est-il pas arrivé de se voir applaudir par le grand nombre, de rougir intérieurement de ces éloges peu mérités, & d'entendre ces mots dans sa conscience : vil esclave de l'opinion, le succès est complet, toutes les voix sont pour toi, il ne t'en manque plus qu'une, la tienne on rougit un instant d'avoir heurté l'opinion en faisant bien, mais on rougit toute sa vie d'avoir été injuste en l'écoutant ; quand il s'agit du physique des actions, d'un intérêt d'ambition, d'avarice, ou de volupté, si l'on ne prend bien ses mesures, on manque le but ; en ce genre, le stupide & l'étourdi sont ignorans ; mais, en fait de moralité, l'ignorant est sçavant ; dès qu'on veut sçavoir si l'on fait bien ou mal, on le sçait à l'instant ; ici se touchent l'homme grossier, l'esprit médiocre, & le génie ; ici tous sont égaux, ou s'il y a un pre-

mier, ce n'eſt pas celui qui a le plus étudié, mais celui qui ſe dépouille le mieux de l'intérêt perſonnel. Voilà une différence ſpécifique entre les vérités morales, & les vérités phyſiques, ou ces vérités mobiles & éphémères qui ne ſont que des rapports juſtes de nos moyens avec des fins mauvaiſes ou douteuſes; or, cette leçon que nous recevons tous de ſi bonne heure, & qui nous ſuit par-tout malgré nous, je l'appelle *conſcience;* enfin, ſi je daigne vous croire, homme ſans conſcience, lorſque vous me dites que la vôtre ne vous dit rien, j'ai le même droit d'être cru, lorſque je dis que j'ai toujours entendu la mienne, & que je l'entends encore, toutes les fois que je puis me recueillir, & de plus le ſentiment que vous n'éprouvez plus, ne prouve rien contre celui que j'éprouve; car, ſurdité, inſenſibilité, diſtraction ne font pas raiſon, ſur-tout quand ce prétendu préjugé eſt commun à tous les hommes, en tout tems & en tout lieu; cet uniſſon vaut bien votre cacophonie.

J'ai vu auſſi, moi, de ces honnêtes gens qui n'avoient point de conſcience, & ne croyoient pas qu'on pût en avoir; je les ai analyſés avec ſoin; devinez quel fut mon réſultat? que ces honnêtes gens étoient des fripons fort malheureux, qui ne laiſſoient pas de ſourire aſſez agréablement, quand ils avoient eu le tems de s'arranger pour cela; on ne peut connoître le fonds des cœurs que par les

fignes, le tout eft de bien choifir; j'ai connu, entr'autres, un de ces Athées de parade (1) dignes de ne point croire en Dieu; c'étoit bien, en apparence, le perfonnage le plus content, le plus égal qui fût fur la terre; quand il vous abordoit, fon air étoit toujours ferein; on eût dit que le bonheur qu'on croit banni de cette terre d'épreuve, s'étoit réfugié dans fon cœur; cet homme étoit d'une famille diftinguée; il étoit doué d'une infinité de petites vertus, de beaucoup d'écus que fes vertus n'avoient pas tous gagnés, & de maîtreffes aimables qui ne trompoient jamais; en le confidérant avec foin, je m'apperçus qu'il ne pouvoit fupporter la folitude, & qu'il me recherchoit, moi qui n'avois rien de tout cela; j'en fus étonné; quel befoin, me difois-je, cet homme fi riche & fi heu-

(1) A Dieu ne plaife que je traite tous les athées de malhonnêtes gens; fouvent un bon naturel prévaut contre les opinions que la bouche profeffe par vanité, ou fans examen; je dirois même très-volontiers que j'ai eu, quant à moi, beaucoup plus à me louer des matérialiftes que des chrétiens; cependant je préférerai toujours le chrétien honnête homme, à l'athée homme de bien, vu que celui-ci n'a que deux motifs pour faire le bien, tandis que l'autre en a quatre; defir de plaire à fes femblables, defir de fe plaire à foi-même, defir de plaire à la fource de tout bien, efpoir des récompenfes éternelles.

reux peut-il avoir de moi ? en le ferrant de plus près, je reconnus qu'il ne fe connoiffoit point du tout, &, qu'au lieu de s'étudier, il confumoit tout fon efprit à fe pallier aux yeux des autres & aux fiens; mais, ajoutois-je, pourquoi ne fait-il pas tout cela en fecret? qu'a-t-il befoin d'un témoin de fon mérite, puifqu'on peut, en s'argumentant habilement, fe faire accroire ce qu'on veut? puis, me rappellant ces doux inftans où, feul avec Dieu & la nature, je vivois, pour ainfi dire, avec tous les êtres, & me fentois dans le *tout*, me rappellant cette douce voix qui me confoloit dans mes retraites périodiques, je vis en quoi le tout étoit bien ordonné; j'apperçus la loi morale, fon but, fes moyens coactifs, & fa fanction, dans les jouiffances folitaires du jufte, & dans l'anxiété des méchans; cette voix, me difois-je, qui careffe l'honnête pauvre dans fa retraite, y gourmande fans ceffe le riche ufurpateur; cette voix qui eft pour moi la plus douce harmonie, eft pour lui l'accent du tonnerre; voilà pourquoi il cherche à l'étouffer; jouet des hommes & de la fortune, promené d'un pôle à l'autre par l'avarice d'autrui, je n'ai rien; mais une confcience me refte, elle me fuffit; parmi les hommes, le mépris, l'infultante raillerie me diftrait de moi-même, lui, il s'applaudit par cent bouches que l'avarice ouvre à fon or; fommes-nous feuls, il eft pauvre, & moi je fuis riche d'un bien que les hommes ne peuvent

m'ôter, que je puis donner cent fois tout entier ſans le perdre, qui s'accroît même par le don; quelquefois cet infortuné, raſſaſié de plaiſirs uniformes, las de mouiller ſes lèvres d'une liqueur inſipide & toujours la même, me cherche pour s'abreuver de l'amour du bien; un peu de vertu le délaſſe du vice; il retrouve la faculté de ſentir, goûte quelques douceurs dans ces retours en lui-même, & le ſouvenir de ces eſſais de bonheur, le ramènent ſans doute à ſon ami.

Qu'on me montre un homme enrichi injuſtement, qui ſe plaiſe beaucoup dans la ſolitude, & à qui l'on trouve toujours l'air ſerein en l'abordant, je conviendrai qu'il n'y a point de conſcience, que les remords ne ſont que le bourdonnement de la crainte & du reſpect humain; remarquez bien que l'homme en queſtion avoit l'air content, quand il m'abordoit, & que je lui trouvois preſque toujours l'air triſte, lorſque je le ſurprenois dans le ſoliloque, voilà la différence qu'il faut ſaiſir (1).

Un philoſophe de nos jours, homme droit, humain, & même bon, a montré, dans ſon caractère

(1) Ce que j'ai obſervé dans cet homme, je l'ai obſervé par-tout; mais j'ai choiſi celui-là, parce qu'une ville toute entière l'appelloit l'heureux, le véritable philoſophe; *nota bene*, que ce philoſophe avoit cent mille écus de rente, & pourtant ce pauvre homme ne pouvoit ſe ſuffire.

& ses écrits, combien l'opulence vend les petits plaisirs qu'elle prodigue; on est surpris qu'un homme qui aimoit assez la vertu pour la pratiquer en secret, ait attribué presque toutes nos actions à la vanité, qu'il regarde elle-même comme une fille de la volupté; il ne parle point de l'estime de soi, sentiment très-réel, quoiqu'il soit rare parmi nous, & qu'on ne connoît que sous le nom infâmant d'orgueil, parce qu'on le regarde comme un sentiment relatif; mais, les modèles étoient rares autour de lui; & un tempérament voluptueux, exalté par l'habitude, en le mettant perpétuellement en rapport avec les êtres dont il attendoit ses plaisirs, lui faisoit trop souvent sentir la vanité, pour laisser place dans son cœur à ce noble sentiment dont il étoit digne, & qu'il éprouva sans doute, mais pas assez souvent pour pouvoir le décrire; on n'a vraiment une conscience que quand on sçait vivre seul, se contenter du cortège de ses vertus, s'armer de souvenirs agréables contre les déboires du tems présent, & jouir du plaisir d'avoir bien fait, aiguisé par le desir de faire encore mieux.

Quant à l'existence de Dieu, je trouve que c'est une aussi grande folie de vouloir la démontrer, que de perdre son tems à prouver sa propre existence; comment démontrer la première & la plus simple de toutes les vérités? l'existence de Dieu est une vérité de la haute physique & de la haute morale;

c'eſt le plus général de tous les axiômes, & toutes les Sciences y tendent, comme par autant de rayons; c'eſt cette unité immenſe à laquelle nous tendons tous par nos ſimplifications; mais par cette route on la ſaiſit moins bien que par le ſentiment; *on ſent Dieu, mais on ne le connoît pas*, parce que l'entendement humain, tout tapiſſé de mots d'origine matérielle, & analogues à la foibleſſe humaine, manque d'inſtrumens, pour tranſmettre cette vérité intime.

Non-ſeulement toutes les propoſitions qu'on employe à prouver l'exiſtence de Dieu, ſont autant de cercles vicieux; mais, l'emploi même des mots, dont ces propoſitions ſont compoſées, eſt une véritable pétition de principe; par exemple, ces mots, *faire*, *cauſe*, *effet*, *corps*, *eſprit*, &c. ſuppoſent tous ce qui eſt queſtion; quand vous dites à un matérialiſte : qu'eſt-ce qui a fait le monde? quelle eſt la cauſe première de cet immenſe & éternel effet? il vous répond : choiſiſſez donc d'autres mots, pour rendre votre penſée, ſi toutesfois vous en avez une; vous n'avez pas droit de vous ſervir du mot *faire* ni du mot *cauſe;* en parlant ainſi, vous ſuppoſez le monde *fait;* or, comme entre nous, il s'agit de ſçavoir ſi la matière, le mouvement, & l'ordre ſont éternels, ou s'il y a eu un promoteur, il eſt clair qu'en poſant ainſi la queſtion, vous ſuppoſez ce qui eſt en queſtion. Ces deux mots

ne peuvent ſervir que pour nous, il faut un dictionnaire à part pour parler de l'infini, & d'autres êtres que nous pour le conſulter. L'homme, être éphémère, qui a commencé, & ne veut point ceſſer d'être, veut auſſi que le monde ait eu un commencement, & qu'il n'ait point de fin; il voit que tous les mouvemens, dont il eſt témoin, ſont précédés par d'autres; il voit que ſon corps meut d'autres corps, il appelle *cauſe* le premier de ces mouvemens, & le ſecond, *effet*; par analogie, il fait de ce monde une grande machine, & auſſitôt il imagine une main ſemblable à la ſienne, qui lui imprime le mouvement; ſans conſidérer que, s'il exiſte une analogie d'eſpèce entre nos mouvemens, & le mouvement univerſel dont le nôtre fait partie, il n'y a, pour le dégré, & la quantité, aucune proportion entre les parties & le tout; tels ſont les paralogiſmes où l'on tombe, quand on ne ſçait pas choiſir ſes inſtrumens, & ſe meſurer ſoi-même, avant que de toiſer l'Univers.

Quand Rouſſeau, eſſayant de raiſonner ſur ces matières, diſoit que, les objections inſolubles étant un inconvénient commun aux deux partis, le déiſte avoit ſur le matérialiſte l'avantage des preuves directes, il donnoit dans un ſophiſme peu digne de lui. Les preuves ſont directes ou indirectes, ſelon la manière d'énoncer la queſtion, ſelon le dégré de vivacité, & de politeſſe des ïnterlocuteurs; ſi, vous

hâtant de parler, vous dites: *il y a un Dieu*, & me faites dire: *il n'y a point de Dieu*, vous avez, en vertu du droit de *premier occupant*, l'affirmative, & moi, la négative; mais, si, vous gagnant de vîtesse, je dis: *le monde est éternel & existe de lui-même*, & vous force à nier cette proposition, vous voilà, graces à ma volubilité, pourvu de la négative, au moins pour cette fois, & tout ce que vous m'allez dire, tous vos *mais*, *comment*, *mais pourquoi*, se réduisent à dire que l'homme n'eût pu en faire autant, & qu'il n'entend rien à tout cela, aveu qui arrangeroit fort les sceptiques avec qui Rousseau a eu la prudence de ne point se mesurer; ainsi cette distinction de preuves directes & indirectes, n'est qu'un sophisme grossier; elle ne doit avoir lieu que dans les questions où il s'agit de l'expérience & du témoignage des sens; parce qu'en effet cent mille hommes qui n'ont pas vu, ne sont ni preuve, ni témoins légitimes contre un seul homme qui a vu; or, comme il n'est guères possible de supposer Rousseau de mauvaise foi, il paroît que sa logique n'étoit pas aussi merveilleuse qu'elle l'a paru & le paroît encore à certaines gens.

Nous commençons à voir que l'existence de Dieu, n'est point une vérité raisonnée, mais une vérité de sentiment; ainsi tout babil supprimé, la

question se réduiroit à faire éprouver ce sentiment, & à bien placer pour cela ceux à qui l'on veut faire ce présent, le plus grand qu'un homme puisse faire à un autre; qu'on me donne un jeune homme qui ait de la bonté, & veuille bien suspendre son jugement, jusqu'à ce qu'il ait senti lui-même, j'en réponds; que, si vous me donnez un homme fait, qui soit fortement préoccupé d'autres opinions, animé par l'envie de contredire, intimidé par un parti nombreux, prêt à le tourner en ridicule, s'il quitte sa bannière, un homme, enfin, qui pense plus à lui-même qu'à la chose, j'avoue mon impuissance à son égard; car que peuvent dire des passions en conflict sur des sentimens qui ne leur sont pas communs?

Jamais question ne fut, & ne put être résolue par la dispute; j'ai montré que toutes, en dernière analyse, se réduisoient à des sensations ou à des sentimens; or je babillerois cent ans, quand un homme n'a pas éprouvé, ne se rappelle pas ou ne veut ni se rappeller, ni éprouver, tout ce déluge de mots ne lui donnera pas le sentiment, la bonne foi, ou la droiture de jugement qui lui manquent. Que dira le médecin au malade qui ne veut pas guérir & le repousse? au lieu de pérorer, de gronder, de battre, de brûler, il tâchera d'abord de vaincre doucement son obstination, & si tous ses

efforts sont inutiles, il le quittera sans bruit; voilà en toute question le parti qu'il faut prendre.

Une dispute est un combat, où il s'agit, non de la vérité, mais de la victoire; or, que chacun, en se retirant, chante le *Te Deum*, quest-ce que cela fait à la question? Jésus disoit : quand vous serez trois assemblés en mon nom, c'est-à-dire, avec de douces affections dans le cœur, je serai au milieu de vous; que si la vanité s'y loge, le diable vient à sa place, *le diable*, c'est-à-dire, *la haine;* or, qui dispute long-tems sent de la résistance, & finit toujours par haïr, au moins un peu. La dispute entre gens vifs & polis est quelquefois utile, non pour résoudre le point débattu; car, comme je viens de le faire voir, elle n'y peut rien; mais à faire naître une infinité d'idées accessoires & étrangères à la question, qui, étant bien employées, peuvent servir ailleurs; il en est de celui qui dispute comme des insensés qui cherchent la pierre philosophale ou le mouvement perpétuel, les uns & les autres, en tendant à un but chimérique, trouvent, en passant, des vérités précieuses dont les gens de bon sens sçavent tirer parti; car, l'homme est tellement constitué, qu'un but réel lui donne moins d'activité & de constance qu'un but chimérique; il pourroit atteindre le premier & se refroidir, au lieu qu'il compose, décompose, recompose sa chimère, & se la rend toujours nouvelle; cependant, il

avance, imagine, creuse, & sert ses semblables; le disputeur, non moins actif, sert ceux qui l'écoutent, & perd son tems, quant à lui; ainsi, quand on doute de quelque chose, si l'on veut s'instruire pour exécuter sûrement, il faut essayer, & non disputer.

Les hommes s'empêchent mutuellement de croire en Dieu, en se causant de continuelles distractions, & en exaltant réciproquement leur vanité, par les comparaisons qu'une trop grande proximité les force de faire; à plus forte raison, quand ils se mesurent par le corps ou par l'esprit; point de Dieu pour quiconque n'aime pas, & celui qui, faisant un acte de haine, ose dire qu'il croit en lui, ment *ipso facto;* ainsi, il faut deux choses, pour bien sentir cette grande vérité; bannir de son ame tout sentiment haineux, & être profondément recueilli; c'est alors seulement qu'on entend clairement la voix de sa conscience, & qu'appuyé sur Dieu, l'on méprise les vains discours des hommes, ou si l'on s'en souvient, c'est pour découvrir les sources de l'erreur, & les ramener doucement à la source de la lumière & de l'amour.

L'existence de Dieu, & celle de la conscience sont deux vérités qui se supposent mutuellement, & se prouvent l'une par l'autre, qu'on sent à la fois, ou plutôt, ce n'est qu'une seule & même vérité; car, qui peut douter que ce ne soit l'intelligence

gence infinie, qui nous parle ainsi seul à seul, & qui dit les mêmes choses à tous les hommes placés de manière à n'entendre qu'elle; nos vaines opinions, les produits pénibles & étudiés de nos têtes, n'ont jamais la constante uniformité de ce principe commun à tant d'honnêtes gens dont les facultés & les habitudes diffèrent si prodigieusement; qui peut douter que la même intelligence qui enseigne aux animaux à bien faire la première fois ce qu'ils n'ont jamais essayé, ne dise à l'homme: bâtis-toi, dans le fond de ton cœur, un fort, où tu sois à l'abri des insultes du méchant; accumules-y des moyens de le rendre meilleur; en le haïssant, tu te punirois toi-même, avant de le punir; ainsi, au lieu de tenter vainement de peindre avec des mots un sentiment que nos langues ne peuvent exprimer, j'aime mieux dire comment on peut l'éprouver.

Un beau jour de printems ou d'été, sortez de la ville, à petits pas, vers l'heure où, la rosée subtilisée & élevée par le soleil dans la partie la plus haute de l'atmosphère, il ne reste plus, à l'air inférieur, qu'une humidité & une fraîcheur salubres pour tous. Asseyez-vous dans un lieu bien ombragé, dont l'horizon soit très-borné, dans un bois, par exemple, dont l'ombre mélancolique porte à rêver doucement; reposez-vous; laissez vos sens se rasseoir, & votre être se remettre en équilibre; quand l'espèce d'étourdissement que cause la marche sera

paſſé, défaites-vous de tous ces petits mouvemens de vanité & d'inquiétude qui nous harcèlent & nous aſſiègent ſans relâche dans les villes ; du fond de votre conſcience ſortira & s'élèvera peu-à-peu cette voix baſſe & ſévère, que couvroit l'affreuſe cacophonie des paſſions ; puis l'amour ſupprimera par degrés les diſſonances de l'avarice, de l'ambition & de la volupté ; &, l'admiration faiſant taire la voix des préjugés, ces deux ſentimens mariés, à l'aide de leurs intermédiaires, formeront la plus douce harmonie, & frapperont l'accord parfait ; votre cœur entièrement épanoui ſera ouvert à ce grand & doux ſentiment de bienveillance qui embraſſe tous les êtres ; vous vous ſentirez citoyen de l'Univers ; ſoulevé par de hautes penſées, appuyé ſur le ſein d'un Dieu, planant ſur l'immenſité des choſes, & doucement bercé par l'amour, vous nagerez dans un océan de lumière, vos yeux ſeront deſſillés, le voile ſera levé, & c'eſt alors ſeulement que vous verrez la nature, dans ſa modeſte & tranquille majeſté, marcher lentement vers le but que l'intelligence ſuprême lui a marqué ; elle vous dictera en ſtyle ſimple, les loix éternelles, vous en montrera la ſanction dans le raviſſement que vous éprouvez, & dans les noires terreurs auxquelles le méchant eſt en proie ; les yeux fixés ſur ce code, vous lirez en tête ces mots écrits en lettres de feu : aime, ſouffre, ſans haïr, aime, & à chaque ſeconde de ta vie, tu liras

une page de ce grand livre; si, alors, rabaissant vos yeux vers la terre, vous les portez sur les infortunés mortels, des larmes généreuses humecteront votre paupière, vous pleurerez sur leurs tristes préjugés, vous les verrez, non méchans, mais distraits, malades, & trompés par les pires d'entr'eux; plus d'ennemis, plus de concurrens, plus d'ambition; vous n'aurez plus besoin que du bonheur de tous; vous rêverez l'accord unanime & la paix de l'espèce humaine; vous inventerez par millions, les moyens de l'opérer, inspiré par ce puissant génie que l'amour en grand fait naître, nourrit, & tient dans une perpétuelle activité; pénétré de ce sentiment délicieux, vous brûlerez aussi-tôt du désir de le communiquer, semblable à un enfant bien né, dont l'œil riant & ouvert caresse tous ceux qui l'approchent, qui sans cesse ouvre la main pour recevoir ce qu'on veut lui donner, & sans cesse la rouvre avec plus de plaisir encore, pour distribuer tout à ses jeunes camarades (1); je ne souhaite

(1) *Nisi fiatis sicut isti parvuli, non intrabitis regnum scientiæ;* point de grandes découvertes sans une certaine enfance de caractère; la naïveté spirituelle; voilà une qualité très-rare parmi nous, & cependant la plus précieuse qu'un homme puisse avoir; elle fait le bonheur de tant de gens! elle est si douce pour celui qui la possède, & pour ceux qui l'approchent! qu'on a la démarche aisée, qu'on est à

d'autre punition à ceux qui ont pu avoir le dessein de me nuire, que ce sentiment que je m'efforce de faire passer dans leur cœur; ils s'aimeroient, ils m'aimeroient, & nous serions tous heureux.

J'ai trouvé cette situation, en réfléchissant sur ce que j'avois senti un grand nombre de fois; depuis, en relisant la Profession de Foi du Vicaire Savoyard, j'ai été surpris que Rousseau, occupé d'un

---

son aise, quand on ne dit que ce que l'on pense! on se moque dans le monde de l'air neuf des penseurs de profession, de leur air étranger, & des naïvetés qui leur échappent; mais comment voulez-vous qu'ils vous observent, si vous n'êtes nouveaux pour eux, & s'ils ne le sont pour vous? il faut se placer dans l'ombre, pour mieux voir dans la lumière. Semblable au peintre, dont l'œil rassasié par la vue continuelle du même tableau, se délasse & se renouvelle, en le regardant à l'aide d'une glace, le vrai philosophe, sentant que son œil s'accoutume au vain éclat du monde, court dans la retraite le regarder par réflexion, afin de le revoir tel qu'il est; tour-à-tour, enfant & adulte, il meurt & renaît, pour ainsi dire, à la société, change de lieu & d'attitude, va & revient du tourbillon à son observatoire; enfant, il regarde avec étonnement ce monde où il ne fait que voyager; adulte, il l'observe, contemple sans jalousie des hommes qui lui ressemblent si peu, & loin d'eux, les juge avec indulgence; par cette alternation, il se dégage sans cesse des fers de l'habitude, se ménage des oppositions, pour aiguiser sa vue morale, & entretient ainsi cette finesse de tact qui vous étonne.

ſimple exorde, eût trouvé tout d'un coup, ce qui m'a coûté aſſez de réflexions ; il croyoit ne faire qu'un tableau, & il donnoit en effet une grande leçon de phyſique & de morale ; cependant, il y a, dans ſon expoſé, un défaut où tombera toujours, quiconque, en donnant des préceptes au grand nombre, partira de ſes propres affections, ſans les avoir comparées, avant d'avoir bien reconnu les oppoſitions des tempéramens, & évalué les degrés dans les naturels analogues, afin d'approprier ſes conſeils aux hommes divers. L'inſtinct conſeille bien chaque homme pour lui-même, mais il ne dit pas ſimplement à un ſeul homme ce qui eſt utile à tous les autres ; là où l'un jouit, l'autre ſouffre. Dans notre exemple, le moment où le ſoleil ſe lève, ne ſeroit pas pour certaines complexions, & ſur-tout pour les pituiteux, le meilleur de la journée ; l'humidité du ſol, & celle qui règne encore dans l'atmoſphère, pourroit les incommoder, à moins que ce ne fût après pluſieurs jours d'un tems fort ſec ; dans toute autre circonſtance, ils doivent attendre, au moins juſqu'à dix heures. La complexion ardente de Rouſſeau ſe trouvoit bien de l'humidité matinale ; cela ne fait pas règle pour d'autres. Les choſes dont le philoſophe doit le plus ſe défier, ce ſont celles qui lui plaiſent le plus ; elles produiſent l'enthouſiaſme, l'engouement ; plein des jouiſſances

qu'elles ont procurées, on leur donne force de loi dans ses discours, & elles finissent par amener cet absurde conseil : faites comme moi. Un homme sage, parlant à son opposé, lui dira : avez-vous remarqué mon régime physique & moral ? eh bien ! faites précisément tout le contraire ; le milieu, où réside la sagesse, est entre nous deux; tendons-y par deux routes opposées. Gardons-nous des propositions uniques & exclusives, elles sont toutes fausses, toutes contraires au but de la nature qui assemble les êtres par couples & par quadrilles; qui, variant dans sa variété même, semble avoir diversifié à l'infini, ses productions & les appétits, afin que chacun préférât quelque chose, dont les autres ne voulussent pas, & que les divers individus n'eussent rien à se disputer ; ces propositions partent d'un esprit impérieux qui ne voit qu'un côté, en chaque question, ne considère que lui-même, en chaque société, & veut tout dominer. N'écoutons pas celui qui nous crie : n'écoutez que moi ; mais celui qui dit : écoutez les autres après moi, &, ce qui vaut encore mieux, écoutez-vous. Chaque proposition vraie n'est qu'une demi-vérité, car sa contraire n'est pas moins vraie, dans les tems, dans les lieux, & pour les êtres opposés, & dès qu'on employe la première pour combattre la seconde, elle devient une erreur. Nous pourrons es-

pérer de completter nos théories, quand chaque homme, se contentant de s'observer en rapport avec tous les êtres, & de décrire exactement ce qu'il a senti, viendra déposer ces connoissances certaines dans un magasin commun. Enfin, des diverses portions de raison inégalement distribuées aux hommes divers, rassemblées par un génie vaste, profond, sage, précis, & réunies en un corps, se composera une raison commune & universelle, que chacun pourra s'approprier de bonne heure; alors seulement les consciences seront publiques, les hommes croiront au même Dieu; & chaque pensée sera un pas vers cette vérité simple, une, immense qui n'est que la fidèle image de l'Univers même.

Rassurés par ce coup-d'œil religieux jetté sur la sphére des intelligences, nous ne craindrons plus tant, qu'une longue étude du physique de l'homme & du monde, ne nous jette dans le matérialisme, & nous oserons faire marcher les deux sciences de front; comme les êtres physiques & les êtres moraux influent perpétuellement les uns sur les autres, cette association ne peut qu'être utile; en parcourant les phénomènes généraux, nous saisirons avec soin ceux qui pourront nous fournir des inductions propres à réfuter les objections que nous nous sommes faites plus haut.

Il faudroit s'aveugler à dessein, pour ne pas voir

que tout, dans le monde physique, est régi par une loi fixe & immuable; ces mots, *fortune, hasard*, ne sont que des noms donnés à l'ensemble des causes secondes, dont la dépendance, les combinaisons, & l'enchaînement nous sont inconnus; en divinisant la fortune, l'homme a fait l'apothéose de son ignorance; de tout tems il fut enclin à se jetter à corps perdu dans l'un de ces deux extrêmes, *tout diviniser*, ou, *tout matérialiser.*

D'abord l'homme sauvage réduit à une vie purement animale, & dominé par le sentiment impérieux de la faim, ne fut occupé qu'à le satisfaire; quand, après avoir disputé aux animaux les fruits de la terre ou la chair des animaux foibles, il parvenoit enfin à rassembler les matériaux d'un bon repas, il se gorgeoit pour plusieurs jours & s'endormoit tranquillement, laissant rouler la machine du monde, & se souciant peu de sçavoir s'il y avoit des Dieux; cependant son industrie augmenta un peu; il parvint à vivre avec un peu plus de facilité; dans les courts loisirs qu'il se procura, il jetta un regard curieux sur les objets dont il étoit entouré, & les phénomènes de tous les jours, l'étonnèrent pour la première fois; surpris de tous les mouvemens qu'il contemploit, il imagina que chaque corps étoit mu par une puissance semblable à celle qui l'animoit; pour avoir plutôt fait, il mit partout de ces puissances qu'il appella *esprits*, *dieux*,

c'est-à-dire, qu'il comprît sous un seul mot le sens de ces quatre mots si sages, & qui nous coûtent tant à dire, *je n'en sçais rien.* Avec le tems, les dieux se multiplièrent à tel point, que les plus subtils d'entr'eux furent obligés de les classer, & de les ranger sous des noms communs; il y eut de grands & de petits dieux; puis il fallut les loger; car des dieux de main humaine devoient être sensibles comme des hommes; on éleva des autels & des temples grossiers; on y mit ceux qu'on craignoit le plus; les autres qui n'étoient que bons restèrent à la porte, en attendant que l'architecture & la religion se perfectionnassent; ces premiers hommes étoient tous un peu guerriers; ils chassoient, tantôt aux animaux, tantôt aux hommes; mais, parmi eux, comme parmi nous, il y avoit des poltrons; ces poltrons, fins, mielleux, patelins comme les nôtres, sçurent prendre leurs avantages, & se prévalant de leur foiblesse même, se chargèrent d'invoquer les dieux, tandis que leurs associés combattroient ou travailleroient. De la crainte, de l'oisiveté, de l'intérêt réfléchi, & de la superstition naquirent les prêtres (1); alors pour la première fois, adorer les dieux, les appaiser, les irriter, les habiller & les déshabiller, leur parler de la pluie & du beau tems,

(1) Payens.

devint un métier, & même le premier des métiers; car, en tout tems & en tout lieu, celui-là fut regardé comme le premier, qui sçût le mieux se faire craindre; tant le lâche qui réfléchit a d'ascendant sur l'homme courageux qui ne pense point; ces prêtres pullulèrent prodigieusement, (le métier étoit bon) il falloit bien qu'ils mourussent de faim, ou que les dieux pullulassent aussi, ce qui ne manqua pas d'arriver; on mit à couvert ceux qui étoient restés dehors; on en fit d'autres, & tout se trouva logé; on leur présenta de riches offrandes auxquelles les prêtres ne touchoient jamais; on leur offrit des victimes, dont on leur réserva la fumée, & dont leurs ministres digéroient les parties solides, pendant que le peuple prioit la divinité d'en envoyer d'autres; cependant, les hordes grossirent, l'agriculture se perfectionna, le commerce naquit, les jouissances, les désirs, les vices & l'industrie s'accrurent à tel point qu'il fallut encore d'autres dieux; où les prendre, après avoir divinisé toute la surface de la terre? quelques particuliers, choisis pour commander dans les expéditions guerrières, ou dans les grandes chasses, habituèrent par degrès les autres à leur obéir, partie par crainte, partie par paresse; on leur prorogea le commandement; puis ils le gardèrent par force, il devint inamovible, héréditaire; enfin, on eut des rois légitimes; ceux qui ne les approchoient qu'à une certaine distance, ac-

coutumés à les prier comme des dieux, ſans les voir, étonnés de leur immobilité & de leur appétit, en vinrent juſqu'à penſer que ce pourroient bien n'être pas des hommes; ils les appellèrent lieutenans de la divinité, demi-dieux, héros, aidés par les poëtes, & autres affamés; &, après leur mort qui ne laiſſoit pas de les embarraſſer un peu, ils réalisèrent leurs noms & leurs qualités bonnes & mauvaiſes, telles que force, puiſſance, courage, gloire, richeſſes, firent des dieux du tout, & les placèrent dans des temples ſpacieux où ils furent magnifiquement ſervis, mais toujours ſans toucher à rien; ces recrues ne furent pas ſuffiſantes, les hommes & les prêtres ſe multipliant toujours, les dieux vinrent encore à manquer; on ſe mit à dépecer l'homme, on fit peu-à-peu l'apothéoſe de ſes vertus, de ſes vices, de ſes beſoins, enfin, de ſes excrémens; & l'homme toujours amoureux de lui-même s'adora ſous cent mille noms différens, ſans jamais ſe laſſer; mais chez les diverſes nations, tout n'étoit pas roi, prêtre, ou peuple; il y avoit auſſi des lettrés; les uns enthouſiaſtes, énergumènes, fous avec réflexion, & en meſure, ſe firent admirer, payer, & quelquefois obéir, en chantant les fureurs & les ſottiſes de la multitude; d'autres hâves, rêveurs, mal nourris, mal vêtus, qui paſſoient leur vie, loin des affaires, à cauſer ſur l'univers, ſur les dieux, ſur la ſociété,

ſur le mal & le bien ; ceux-là furent appellés philoſophes ; jaloux du crédit que les prêtres s'étoient acquis, ils s'occupèrent auſſi de la Mythologie ; les uns, grands Métaphiſiciens, ſimplifièrent le catalogue, & généraliſant par dégrés, ſupposèrent dans l'Univers le deſpotiſme qu'ils avoient dans le cœur, & ne voulurent qu'un Dieu ; d'autres, ſimplifiant encore, n'en voulurent point du tout, & imaginèrent à la place une ſorte de force aveugle, couleur de néant, réglant tout, ſans ſçavoir ce qu'elle faiſoit ; une troiſième claſſe frappée de ce mêlange de biens & de maux, de noir & de blanc, de ſageſſe & de folie, que nous appellons l'ordre, imaginèrent, pour expliquer cet effrayant bariolage, de couper le Dieu unique, en deux parties bien égales, l'une bonne, l'autre méchante, qui ne ſçachant à quoi s'occuper, paſſoient, pour tuer le tems, l'éternité à ſe battre, laiſſant tous les autres êtres faire à leur tête, ou leur ſoufflant tour à tour le chaud & le froid ; ceux-ci n'étoient pas les plus fous : ainſi les trois ſyſtêmes les plus généraux parmi les gens éclairés ſe réduiſent à ceci : *deux Dieux, un Dieu, ou point du tout.* Longtems après les autres, eſt arrivé un philoſophe qui met le monde ſous la domination de deux démons aveugles, & commandés eux-mêmes par une intelligence ſuprême, qui s'amuſe à bercer tous les

êtres, ſans nous dire à quoi aboutit ce perpétuel balancement; nous en ſommes reſtés là (1).

Mais la fortune fut, eſt, & ſera toujours le Dieu du vulgaire; on le verra toujours diſant, lorſqu'il réuſſit, *que je ſuis habile!* & quand un autre réuſſit, *qu'il eſt heureux!* l'ignorant doit croire, en même tems, que Dieu s'occupe du moindre de ſes mouvemens, & que tous les événemens ſont fortuits; la ſource de ces contradictions eſt dans ſa ſubſtance, toute compoſée de crainte & de vanité, en cela le vulgaire ne ſe trompe qu'à moitié; en effet, tout eſt hazard pour quiconque a l'eſprit étroit, ne ſçait pas combiner & ſe placer dans l'alternative des jouiſſances animales & d'un repos actif; tout eſt hazard pour qui s'épuiſe à courir après la fortune, ou dort en l'attendant; aux yeux de l'obſervateur, l'enſemble des phénomènes phyſiques & moraux eſt comme ces jeux où le dez & la ſcience entrent comme élémens; l'ignorant ne voit que le dez; il jure par la fortune, & l'adore tous les matins ſous le nom de Dieu; il joue à l'aventure, &, malgré ſon étourderie, il

(1) Chacun ſent que cette gradation de Dieux & de Rois ne regarde que les inſtitutions des payens, & que notre religion, ainſi que notre gouvernement, viennent immédiatement de Dieu; cela eſt clair, & d'autant plus évident que les autres nations en diſent autant.

peut gagner & se tenir fier des préférences de la fortune; l'habile joueur peut perdre, malgré ses dispositions naturelles, son expérience, son calme, & la rapidité de son coup-d'œil; mais, en somme, & à la longue, le dernier gagnera, & ne triomphera point; parce qu'il voit sans cesse les chances qui sont contre lui.

Le jeu des causes secondes est très-compliqué; car, outre qu'il faut parcourir le labyrinthe des combinaisons sans se perdre, il faut encore chercher les règles, & parmi ces règles, distinguer celles qui, étant générales, sont fixes, de celles qui étant particulières, sont mobiles. Cependant, à force d'attention & de tems, on perce dans ce labyrinthe, on découvre des coups, & le hazard perd peu-à-peu de son terrein; faisons attention à notre jeu, rappellons-nous tous les coups qui viennent de passer, afin de remarquer les points que le dez amène le plus souvent; n'avons-nous pas déjà gagné quelques parties; avançons, nous en gagnerons encore d'autres; or, si, comme l'expérience le confirme tous les jours, tant dans les jeux de cartes ou de dez, que dans ces grands jeux que nous appellons guerre, commerce, finances, gouvernement, un homme attentif & exercé a un avantage manifeste sur un novice étourdi, si une bonne mémoire peut saisir un nombre de chances assez grand par rapport au tout, pour faire

ſouvent des paris avantageux, il faut en conclure que les combinaiſons ne ſont pas en ſi grand nombre qu'on le croiroit, que le cercle dans lequel tournent les événemens, n'eſt pas immenſe, & qu'il y a d'autres choſes dans le monde que de la matière, du mouvement, & des combinaiſons néceſſitées, ſçavoir des volontés intelligentes; ſans quoi, quelqu'attention que l'habile joueut eût à ſon jeu, les combinaiſons indépendantes de lui, devant avoir lieu dans leur tems, elles ſeroient fortuites par rapport à lui; à la longue la loi des ſorts, qui égaliſe tout, étant ſuivie, la chance des deux adverſaires ſeroit égale; &, en toute combinaiſon, ſoit d'hommes, ſoit de choſes, l'expérience & le jugement ſeroient abſolument inutiles.

Il ne faut pas que le nombre de combinaiſons dont la matière nous paroît ſuſceptible, par l'idée que nous nous faiſons de la diviſibilité de ſes parties, nous en impoſe au point de nous faire perdre tout eſpoir d'embraſſer, dans nos obſervations, quelques-unes de ſes moindres périodes; cette diviſion illimitée, pour notre imagination, qui coupe, tranche, diviſe & ſubdiviſe à ſon aiſe, ne va pas à l'infini; depuis la découverte des Gas, en retrouvant dans des maſſes d'air atmoſphérique, des fluides légers, tranſparens, inodores, élaſtiques, comme l'air que nous reſpirons, & qui n'en diffèrent guères que par des propriétés fort analogues à celles des

corps dont ils sont extraits, on a droit de soupçonner que le degré de ténuité auquel la nature amène les corps, pour reprendre ses matériaux, & les promener autour du globe, n'est pas si grand que le pensent les philosophes élémentaires, & ne les met pas entièrement hors de la portée de nos sens & de nos instrumens; le mal en ceci est que nous voulons voir ces fluides; or, les vues de la nature & les nôtres exigent également qu'ils soient invisibles; car, s'ils étoient visibles, la lumière se coloreroit, se teindroit, se modifieroit de plusieurs manières en les traversant, les illusions optiques augmenteroient, & s'ils étoient très-visibles, nous ne verrions qu'eux. Elle en a disposé autrement; quand leurs parties sont rapprochées, & réunies en solides, nous les voyons; en se séparant, ils redeviennent invisibles & transparens; ainsi, cette circulation universelle ne me paroît pas un mystère impénétrable, pourvu qu'ayant découvert le *comment* & la loi universelle, nous ne demandions pas le *pourquoi*.

Les figures constamment semblables des minéraux, des végétaux, & des animaux, prouvent que, si la matière passe sans cesse d'une forme à l'autre, sans revêtir la même, deux fois de suite, elle ne tarde pas à faire le cercle, en revenant sur ses pas, & en repassant à-peu-près sur les mêmes traces; que le cercle de la variété est assez petit, & que les différences sont beaucoup moindres qu'on ne le croiroit

croiroit d'abord ; le nombre des combinaiſons n'eſt pas infini, comme l'a prétendu, je ne ſçais quel philoſophe; or, ſi ce nombre eſt déterminé, l'homme en faiſant des progrès, retrécit l'empire du haſard ; la ſcience humaine avance réellement, & il y a tout lieu de croire que les génies d'une certaine portée, diſpoſeront un jour des grands phénomènes de notre planète.

Quand on accorderoit que les combinaiſons de la matière reviennent les mêmes après une certaine période révolue, on n'en pourroit rien conclure contre la moralité des actions humaines; cette moralité dépend des intentions, non des mouvemens & des combinaiſons de la matière; deux actions oppoſées, dans le ſens phyſique, peuvent être toutes les deux bonnes, toutes les deux mauvaiſes, mixtes, ou n'être ni bonnes, ni mauvaiſes, dans le cas où, l'homme étant, par ſon état phyſique, privé de l'uſage de ſa raiſon, ſes actions n'ont aucune moralité; par exemple, ſuppoſons qu'on me donne l'option de tuer deux hommes, Pierre & Paul, ou de leur ſauver la vie; ſi ce ſont deux traîtres à la patrie, en leur ſauvant la vie, je fais mal, parce qu'ils pourront la trahir une ſeconde fois; ſi ce ſont deux bons citoyens, je fais bien; ſi le premier eſt un traître & le ſecond un bon citoyen, je fais à la fois bien & mal; ſi c'eſt l'inverſe, je fais encore bien & mal; ſi enfin je cours, la lance en

arrêt, contre la maréchaussée, pour délivrer les deux accusés, à l'exemple de Dom Quichotte, je ne suis point coupable, je ne suis qu'un fol; voilà déjà cinq combinaisons morales; actuellement si je les fais ou les laisse tuer tous les deux, j'ai encore cinq combinaisons morales, ce qui fait dix en tout; mais, comme les accusés peuvent être plus ou moins innocens ou coupables, que le particulier, qui les sauve ou les tue, peut avoir une infinité de degrés d'intention, les divers hommes étant, plus ou moins justes, injustes, ou Dom Quichotte, voilà une infinité de combinaisons morales possibles; or, il n'y a là que deux combinaisons physiques : les combinaisons physiques & morales ne se correspondent donc, ni pour le nombre, ni pour les degrés; la même action physique peut avoir une infinité de degrés différens de bonté ou de méchanceté; ainsi, quand tous les êtres corporels de deux périodes égales, qui se suivent immédiatement, se correspondroient exactement, pour le tems, la forme & le mouvement, si les êtres moraux étoient différens, les intentions n'étant point les mêmes, les phénomènes moraux seroient différens, & le moral ne seroit point nécessité.

Qu'un moderne ait à-peu-près la même forme qu'un ancien, que quelques hommes se ressemblent en différens tems & en différens lieux, & qu'on remarque dans leur naturel des analogies frappantes,

il ne s'ensuit pas qu'ils ayent le même moral, pas plus qu'il ne s'ensuit de la ressemblance exacte de deux jumeaux de notre tems, qu'ils sont également vertueux ou vicieux; il y a plus, quand, outre cette similitude de forme; on les verroit dire les mêmes choses, faire les mêmes actions, & en les faisant, avoir l'expression de la même passion, la honte, par exemple, cela ne prouveroit encore rien; car ces paroles semblables pourroient être franchise dans l'un, & ruse dans l'autre; on en peut dire autant de l'action; quant à l'expression du visage, le principe de la honte, pourroit être dans l'un, le sentiment intérieur, & dans l'autre, la crainte du mépris; ce ne sont pas toutes ces choses de dehors, qui font la différence du moral d'un homme à celui d'un autre, mais le travail invisible de la conscience; & puisqu'un honnête homme & un fripon peuvent éprouver la même passion avec deux motifs opposés, de quoi servira la physionomie pour lire l'intérieur de l'homme sur son extérieur? il ne reste plus que des nuances à saisir; or, si elles vous échappent, vous direz, ils sont semblables.

Mais l'inflexibilité des loix physiques fait toujours de la peine; elle porte à soupçonner que le moral n'est que l'effet compliqué d'un concours de causes physiques qui agissent sur nous à notre insçu, & que nous ne croyons être libres, que parce que

nous ne voyons pas ce qui nous détermine ; pour éclaircir ce ſujet, développons un principe que nous n'avons fait qu'indiquer ailleurs. La vertu effective eſt composée de force & de ſcience ; en effet, que me ſert d'avoir une volonté forte, ſi, étant aveugle, je méconnois ma route ? que me ſert auſſi de ſçavoir ce qu'il faut faire, ſi je n'ai pas la force de le faire ? l'une de ces deux choſes ſans l'autre ne peut faire qu'un demi-honnête homme ; la première fait l'entêté ſans principes ; la ſeconde, le parleur ſans action ; le tout fait l'homme de bien, de ſentiment, de penſée, de parole & de fait ; quant à l'intention, elle peut faire des innocens, & être de quelqu'utilité dans l'autre monde ; dans celui-ci, il importe à chaque citoyen d'avoir à côté de lui de bonnes gens qui ſçachent ce qu'ils font, & qui ne nuiſent point avec la meilleure volonté du monde. Par la ſcience, l'homme connoît l'influence des cauſes ſecondes ſur ſes ſentimens & ſes idées ; averti par cette connoiſſance, il prend ſes précautions d'avance & ſe met hors de priſe ; que ſi la cauſe le pourſuit & agit ſur ſa volonté actuelle, à l'aide de ſa volonté habituelle, c'eſt-à-dire, de ſa faculté de réſiſter, fortifiée par l'habitude de combattre, par des actes répétés, il ſe roidit contre cette cauſe qui le détermineroit à ſon inſçu, ſi elle lui étoit inconnue ; par exemple, Memnon fait, le matin, & ſeul, des

projèts de sagesse; l'après-midi, le tems s'étant couvert, il se trouve dans un lieu où l'air empoisonné par la respiration d'un grand nombre de personnes, lui donne un certain mal-aise, une certaine disposition à l'emportement; un autre homme, modifié par les mèmes causes, l'insulte; notre sage s'irrite, il se bat, & revient avec un œil crevé; Memnon n'est qu'un homme délicat, & un ignorant; s'il eut sçu que l'homme est naturellement moins maître de lui-même, moins vertueux le soir que le matin, par un tems nébuleux, que par un beau tems, en compagnie, que dans le soliloque, il eut évité l'après-midi de faire partie d'un troupeau, & de respirer l'air qu'il empeste; & comme il ne peut, à l'exemple de Josué, empêcher le soleil de descendre vers l'horison, & le tems de se couvrir, il eut bandé sa volonté, pour résister à l'influence de ces deux causes, & il eut peut-être réussi; car en toute espèce de combat, un homme averti est beaucoup plus fort qu'un homme surpris; de plus, la Médecine lui fournit des remèdes contre ces petites maladies diurnes & locales; Memnon ne fut un sot, & n'eut un œil crevé, que parce qu'il fut un ignorant; moi, je le sçais; j'éviterai donc toutes les circonstances vicieuses; &, si la nécessité, ou de fortes raisons me pressent de m'y exposer, je tiendrai mes armes prêtes; elles me serviront d'autant mieux que je

me ferai plus longtems exercé à en faire ufage; je le fçais, je vous le dis, ***ne forte offendas ad lapidem pedem tuum;*** la vertu croît donc avec l'âge, & la fcience eft utile.

Remarquez bien que le payfan, plus habitué aux paffàges, & rendu en quelque forte calleux, par l'habitude d'un travail pénible, fait *fubdio*, & en général, par une vie plus fimple, eft moins affecté des variations que fubiffent les caufes extérieures, que l'homme des villes, que l'homme délicat, que le penfeur enfermé, dont une vie fédentaire affoiblit la complexion, & en qui les paffages d'un état à l'état oppofé, font plus fréquens & plus fortement contraftés; ce dernier a donc naturellement moins de courage, moins de force d'ame, & même moins de probité; puifque l'exceffif befoin de changement, eft, de toutes les fources de vices, la plus féconde; mais auffi la nature donne, par les mêmes raifons, à celui-ci, une activité de tête que n'a pas l'autre, & dont il a moins de befoin; fes paffions vives, des converfations plus longues & plus fréquentes, le mauvais air, la douleur, la prévoyance, fille de la foibleffe, la vanité, le mauvais régime, toutes caufes qui fe multiplient l'une l'autre, augmentent la faculté inventive, & lui fourniffent des reffources qui compenfent, & au delà, les moyens naturels de l'autre.

Le payſan a naturellement le cœur plus fort que le citadin, mais auſſi quand ſon corps s'affoiblit, quand, par la maladie, il redevient homme de ville, ſon courage ſuit la même progreſſion, & s'enfuit avec ſon ſang & ſes forces; au lieu que le citadin, elevé avec plus de ſoin, redreſſé par des maîtres de toute eſpèce, a un modèle, un but, un honneur moins épais, enfin des idées qui le remontent en quelque ſorte, & de tout cela il peut ſe former un courage à l'épreuve de toutes les variations poſſibles; tant il eſt vrai que ces deux choſes, le ſentiment & la penſée ſont antagoniſtes l'une de l'autre, qu'elles ſont faites pour ſe réſiſter, pour ſe faire équilibre, & qu'en vertu des loix naturelles qui proportionnent l'intenſité des ſouvenirs à celles des ſenſations dont ils dérivent, elles croiſſent & décroiſſent enſemble, afin que cet équilibre ſoit poſſible, & que l'homme en perdant un moyen de vertu en recouvre un autre ſur le champ; une volonté éclairée peut faire ſon profit de tout pour aller à une fin noble & généreuſe; ainſi, puiſqu'à meſure que l'homme civiliſé s'écarte des voies de la nature, ſa ſenſibilité augmente avec ſes vices, quand un peuple ſe corromp, il faut tourner les eſprits vers la réflexion, afin qu'ils calculent mieux la ſomme de leur vie, & qu'en voyant le bilan à l'avantage de la vertu, ils ſe jettent de

ſon côté avec connoiſſance de cauſe ; tout à cet égard eſt compenſé ; nos remèdes naiſſent naturellement de nos maux ; car l'homme ſouffrant réfléchi, & s'il eſt riche ou puiſſant, en fait réfléchir d'autres ; à force d'obſerver & de méditer, on découvre les cauſes de ces maux, ou au moins des remèdes qui ne ſont autre choſe que les contraires, & ces remèdes réunis en un corps, compoſent celui de la véritable ſcience ; d'où il ſuit que la ſcience eſt originairement bonne, & que les pires nations ſont les nations corrompues, que des cauſes politiques ont empêché de s'éclairer.

Que faut-il donc penſer de ce déclamateur qui, renonçant à l'étude de la médecine, c'eſt-à-dire, à la moitié de la morale, vouloit guérir les hommes avec des mots, & leur crioit, fuyez ces cloaques, venez dans les campagnes reſpirer un air ſalubre, tirer à la milice & payer la taille ; vos conſeils ſont fort bons, auroit pu lui dire un Urbain ; mais vous en oubliez un — Lequel ? 10000 liv. pour acheter une petite maiſon & un territoire attenant, dont le produit puiſſe nourrir moi & ma famille, cette ſanction auroit ſon prix ; en attendant, vous pouvez me prouver, ſi cela vous amuſe, que j'ai raiſon de ne rien ſçavoir ; mais, de grace, ne me montrez pas ſi nettement des maux que vous ne ſçavez pas guérir, & que je ne ſentois qu'à moitié, en ne les

voyant qu'à demi — Je parle aux nations—Où sont-elles ? je croyois, moi, que les nations n'existoient pas, & qu'il n'y avoit que des hommes; m'expliqueriez-vous bien comment on peut avoir tort avec chaque homme, & raison avec tout le monde ? — Je n'ai pas le tems de disputer avec vous, voyez mes écrits — Et moi, je n'ai pas le tems de les lire — Vous avez tort, vous trouveriez de bonnes choses dans mon Traité de l'Education — Quoi, est-ce ce livre, où vous voulez élever tout le genre humain tout seul ? vous vous êtes mis bien à votre aise, en chassant du problême toutes les conditions qui vous embarrassoient, par exemple, la multitude—Ces attroupemens sont la plus grande cause de nos maux—Soit; mais ils existent, ne vaudroit-il pas mieux les détruire que les blâmer; ô homme rusé! le philosophe simple & franc qui veut traiter une question, se dit : en toute question, les conditions du problême sont déterminées par l'état réel des choses; cherchons ces conditions, exposons-les, & indiquons des remèdes; ce terre à terre, ce sale de la nature ne sera pas beau, nous serons peu admirés; mais nous serons utiles; un autre se dit : dégageons toutes ces circonstances qui feroient peur aux autres presqu'autant qu'à nous; dépouillons, dépouillons, recomposons, & faisons du beau idéal, nous serons poëtes, nous serons peintres, nous serons lus, nous serons célèbres, & le genre humain

deviendra ce qu'il pourra — vous êtes méchant, monſieur, car vous dites la vérité, & je ſuis éloquent; je vous le répète; je ne veux point diſputer, j'aime mieux écrire.

Laiſſons donc cet homme à ſa mauvaiſe humeur & à ſes paradoxes, nous qui ſentons nettement le prix de certaines obſervations, & circulons dans les phénomènes, ſans nous aſtreindre à l'ordre convenu que l'ignorance nous commande; vu qu'en ce monde il n'y a naturellement ni premier, ni dernier, tous les êtres étant égaux ſous la loi phyſique; dégageons-nous de cet ordre, mais en nous maintenant dans notre ſujet & ſous notre titre.

Nous avons dit que tout, dans l'Univers, circuloit, & ſe trouvoit aſſujetti à des périodes; en effet, tous les grands corps que nous connoiſſons, tous ceux dont le diamètre apparent eſt aſſez grand, pour qu'on puiſſe diſtinguer leurs mouvemens, de cette planète, paroiſſent tourner autour d'un point & ſur eux-mêmes, avec tous les êtres qu'ils portent; ainſi, toutes ces grandes maſſes, qui nous avoiſinent, & celle dont nous faiſons partie, circulent déjà de deux manières; l'apparition, diſparition, & réapparition de certaines étoiles, peut faire ſoupçonner qu'elles ſont mues d'une manière à-peu-prés ſemblable; il n'y a rien de certain à cet égard; rétrogradons & marchons terre à terre.

Nous avons reconnu dans les fluides de notre

atmoſphère un mouvement de circulation dépendant de la révolution diurne, & prouvé qu'il ſuivoit le cours du ſoleil, en montrant que ſes variations ſuivoient à-peu-près les variations en latitude de cet aſtre ; de plus, malgré le peu de priſe que les viciſſitudes de la température, & les jeux irréguliers des météores ſemblent donner à l'obſervation, plus d'un philoſophe a ſoupçonné avec raiſon que ces variations, du moins les plus grandes, étoient aſſujetties à des périodes régulières & conſtantes, comme les corps céleſtes dont elles paroiſſent dépendre en grande partie ; il ſeroit à ſouhaiter qu'on eût une collection d'obſervations météorologiques, qui renfermât celles de pluſieurs ſiècles, afin de vérifier ſi les retours d'années ſemblables ont lieu, à des intervalles de tems parfaitement égaux ; ou ſi, ces intervalles étant inégaux, ils croiſſent ou décroiſſent par des progreſſions dont on puiſſe ſaiſir les degrés & les ſommes.

J'ai lu quelque part que ces périodes étoient d'environ 35 ans ; ceux qui diſent cela me paroiſſent les faire trop courtes, & je ſerois plutôt de l'avis de ceux qui les étendent juſqu'à 100 ans ; car, outre que quelques obſervateurs prétendent, d'après leurs dépouillemens, que l'année 1786 reſſembloit aux années 1686, 1586, 1486, &c. Je conjecture que les hommes, en diviſant le tems par âges & par ſiècles, ont eu de plus fortes rai-

aſſez vêcu pour avoir remarqué que les années ſe reſſembloient ordinairement d'autant moins qu'elles étoient plus voiſines, & d'autant plus qu'elles étoient plus éloignées; cette obſervation bien vérifiée, & jointe à ce que j'ai dit ſur le contraſte marqué des ſaiſons contraires qui ſe reſſemblent pour le degré, nous donneroit une grande clef; car, ſi cet accroiſſement de ſimilitude ſe ſoutenoit toujours en marchant, ſoit du préſent au paſſé, ſoit du préſent à l'avenir, on arriveroit enfin à une année fort ſemblable à celle d'où on ſeroit parti, & ſi les périodes ſe reſſembloient auſſi à proportion qu'elles s'éloignent, il eſt probable qu'on auroit, à pluſieurs ſiècles de diſtance, des années tout-à-fait ſemblables; on pourroit, par les raiſons que je dirai bientôt, commencer cette épreuve par les jours, les mois, ou les ſaiſons; comme les autres phénomènes marchent à-peu-près ainſi, je ſuis fondé à croire que ce n'eſt point là une idée haſardée; ſimplifions encore. On tient depuis long-tems compte, dans la connoiſſance des tems, de la quantité d'eau de pluie qui tombe chaque année à l'obſervatoire; ſi l'on trouvoit que cette quantité fût toujours la même, à certains intervalles égaux, ce ſeroit un grand préjugé en faveur de la régularité des retours, & il faudroit être bien pareſſeux pour ne pas étendre, ſur les autres météores, des recherches dont le commencement ſe-

toit si heureux; cependant, comme la manière dont on fait ces observations est un peu sujette à discussion, que d'ailleurs elles sont trop locales, trop petites, quand l'essai que j'indique ne réussiroit pas, il n'en faudroit point tirer d'induction contraire à nos conjectures, & il resteroit à suivre l'ensemble des météores; voilà la route tracée, il ne faut plus que des secours, du tems & de la patience.

Les grands changemens que l'homme fait à la surface de la terre, doivent modifier les causes locales des vents & des autres météores; on sçait qu'un combat un peu long, entre deux escadres nombreuses, produit un calme; or, de proche en proche, ce calme doit influer sur tout le corps de l'atmosphère, par une gradation décroissante, à partir du champ de bataille; les chaumes qu'on brûle après les récoltes, & les landes qu'on brûle sur les terres qu'on défriche, les incendies dans les villes, & encore plus ceux des forêts, tel que celui de Madère qui dura sept ans, doivent avoir des effets encore plus marqués & plus durables; que si, par l'observation, l'on trouvoit qu'ils ne produisent qu'une très-légère variation dans les retours, il s'ensuivroit que tous les phénomènes de l'atmosphère, dépendent de causes très-puissantes & éloignées de nous, telles que les astres, & celles qui agissent dans l'intérieur de la terre; enfin, s'il n'y

avoit pas la moindre différence dans ces retours, il faudroit bien en conclure, puiſque les combinaiſons de la matière ſeroient toujours les mêmes aux mêmes époques, que les êtres moraux n'ont pas même le pouvoir de les changer, qu'ils ne ſont, quant au phyſique, que d'aveugles inſtrumens qui agiſſent au tems preſcrit; & comme, en toute action, il y a une partie phyſique qui intéreſſe tous les êtres à corps, tels que l'homme & autres ſemblables, cette partie ne dépendant pas de lui, & les choſes étant arrangées avant lui, il ne ſeroit pas coupable, & le juge, qui le puniroit, ſeroit une autre machine jouante à ſon tour, non moins innocemment, concluſion dont l'abſurdité détruit la ſuppoſition d'où elle dérive; ainſi, il eſt probable que les retours ne ſont pas tout-à-fait ſemblables; eût-on cru que la grande queſtion de la liberté & de la deſtinée de l'homme pût dépendre d'un journal d'obſervations météorologiques? quoiqu'il en ſoit, celui qui parviendroit à prédire les bonnes & les mauvaiſes années, rendroit un ſervice bien important à la ſociété, en facilitant toutes les opérations politiques, qui toutes dépendent de l'augmentation & de la diminution des matières de première néceſſité; car, ce ſont toujours les événemens imprévus, & ſurtout ceux de cette nature, qui cauſent les plus grands malheurs des hommes; une pareille découverte n'auroit d'égale, que l'application que fit le

grand Hughens du pendule aux horloges, application qui vaut mieux que tous les écrits de Newton & des autres philosophes, à l'exception d'Hippocrate.

Non-seulement il y a une circulation dans les fluides de l'atmosphère; mais il existe un pareil mouvement à la surface & dans l'intérieur de la terre; il y a plus, les fluides circulent de l'atmosphère à la surfaçe du globe, de la surface à l'intérieur, *& vice versâ;* ce qui forme sept combinaisons de mouvemens, & en comptant les arrangemens, dix-huit; mais parlons plus en détail des circulations simples. L'eau sublimée en vapeurs, & emportée par les vents, retombe, sous différentes formes, & en différens états, dans des lieux éloignés de celui d'où elle a été enlevée, & y revient tôt ou tard; toutes les molécules de la matière, qui sont à la surface, en occupent aussi tous les points tour à tour; en sorte que, dans une immense étendue de siècles, elles décrivent tous les cercles de la sphère.

Ceux qui admettent un feu central, supposition que bien des faits rendent probable, n'ont pas de peine à prouver qu'il existe une circulation, de la surface du globe à l'intérieur, pour peu qu'ils procèdent ainsi; par-tout où il y a du feu enfermé dans une cavité, il doit y avoir circulation d'air ou de tout autre fluide, (puisque tout fluide pouvant être

dans

dans l'état de vapeur surnage dans l'air), prenons pour exemple l'air d'une chambre où l'on fait du feu pendant l'hiver; d'abord le froid qu'on sent au dos (1), tandis qu'on se grille les jambes, prouve que l'air froid se porte vers la cheminée; le vent extrêmement froid, qu'on sent près du trou de la serrure, ainsi que des fentes de la porte & des fenêtres, même lorsque le tems est calme, prouve que l'air de dehors se porte avec rapidité vers la chambre, & y vient remplacer, tant l'air que le feu a décomposé, que celui qui, étant dilaté par la chaleur de l'âtre, devient plus léger, & s'enfuit par le manteau de la cheminée, soit à cause de la diminution de sa densité, soit à cause de l'action répulsive du feu, & de l'impulsion de l'air frais qui afflue par réaction; mais cet air qui entre dans la chambre doit être remplacé par celui des colonnes d'air extérieur & voisin de la chambre, qui accourt vers le lieu que l'autre occupoit; or, comme dans un fluide, il ne peut y avoir un mouvement & une diminution de pression, que

(1) Cet effet a deux autres causes, sçavoir la diminution de la chaleur naturelle, causée par le feu qui tire la force vitale en avant, & par conséquent le sang & la chaleur, puis, l'opposition des deux sensations, qui fait que chacune d'elles en est plus fortement apperçue; mais il n'est pas ici question de ces circonstances.

ce mouvement ne s'étende au loin, & que les parties éloignées de ce fluide ne se portent vers l'endroit où la pression est la moindre; il doit donc se former, tout autour de la chambre, un courant ou plutôt un grand nombre de courans, tendans vers les ouvertures de la porte & des fenêtres, courans dont la vîtesse va toujours en augmentant, à mesure que les portions du fluide approchent de ces ouvertures; or, de cet air qui s'élève par le manteau de la cheminée, une partie, & sur-tout celle qui est au centre, échauffée & dilatée, se porte en en haut avec vîtesse, en vertu de sa grande légèreté, mais l'air qui est à la circonférence de la colonne, glacé tout à coup par le froid, a recouvré aussitôt une densité égale ou presqu'égale à celle de l'air extérieur, &, comme la chaleur qui règne au centre de la colonne, le chasse encore latéralement, bientôt il se trouve dans le courant dont j'ai parlé, retourne à la chambre, s'élève encore par le manteau de la cheminée, & ainsi de suite; or ce que je dis d'une chambre, on peut le dire d'un homme ou d'un animal quelconque; un animal n'est qu'une machine composée d'un fourneau, dont le feu est entretenu par les alimens, les exercices qui nous électrisent, & le soufflet de la poitrine, mis en jeu lui-même par le feu, vu la réaction continuelle des forces, expansive & attractive. Par les mêmes raisons, le feu central doit

faire circuler l'air, de l'intérieur à l'extérieur du globe, *& vice versâ*; l'eau doit aussi circuler; car ce fluide tombant dans les entrailles de la terre, y est réduit en vapeurs, par le feu éternel qui y couve; après quoi elle doit être chassée, dans cet état, par d'autres crévasses; ou, si les ouvertures manquent, la terre doit trembler au dessus, jusqu'à ce que les vapeurs dilatées se soient fait jour; en plusieurs lieux, il y a des gouffres où la mer s'engloutit, en d'autres, il s'en trouve par où elle est rejettée; les Maelstroms sont un exemple du premier phénomène; quant au second, l'on sçait qu'il y a des eaux qui sourdissent du fond de la mer, & qui jaillissent avec tant de force, qu'elles s'élèvent jusqu'à la surface, sans presque se mêler avec l'eau salée.

Comment les fluides ne circuleroient-ils pas? les solides circulent bien; sans compter ceux que les eaux entraînent avec elles dans le sein de la terre, ou lancent en en sortant; sans parler de la crue progressive des pierres & des autres minéraux, qui selon quelques naturalistes, sont poussés à la surface, à mesure que les minéraux supérieurs sont employés par l'homme ou dispersés par les volcans, des masses entières de rochers, couverts de plantes & d'animaux, s'abyment dans un endroit; tandis que dans un autre il en pousse en quelque

forte d'aussi grandes, pour compenser cette perte; en Italie, à quelque distance de Pouzzole, & près du vignoble de Falerne, j'ai vu une montagne qui, au rapport des gens du pays un peu au fait de leurs antiquités, s'éleva là, il y a quelques siècles; dans l'histoire de la Chine, à laquelle j'ai un peu travaillé, il est mention, à tout moment, de tremblemens de terre, de montagnes qui s'affaissent au dessous du rez-de-chaussée, ou montent au dessus; les plaines deviennent des montagnes, & les montagnes, des plaines; le territoire de certaines provinces est si mobile, qu'il ne garde pas son niveau cent ans de suite; l'histoire de notre globe est toute pleine de relations d'isles qui s'abyment dans les flots, d'isles qui poussent comme des champignons, d'isles flottantes, (j'ai vu de ces dernières à mon voyage de Chine, dans le détroit de la Sonde, entre Sumatra & Panca); laissons la fable ou l'histoire de l'Atlantide, chantée par Solon, Platon, & les amateurs du merveilleux; le golfe de Santorin, dans l'Archipel, est une espèce de champ, où l'on voit de tems en tems des isles croître tout-à-coup, & d'autres disparoître aussi promptement; l'an 196, avant la naissance de Jesus-Christ, on y vit avec étonnement naître l'isle appellée autrefois *Hiera*, & en 1573, il en parut une autre plus petite, mais, au con-

mencement de ce siècle, il s'en est formé une nouvelle, entre ces deux premières, avec des circonstances aussi curieuses pour les Physiciens, qu'effrayantes pour les habitans de Santorin,

« Le 23 Mai de l'année 1707, des mariniers, ayant vu de grand matin les premières pointes de l'Isle naissante, sans pouvoir distinguer ce que c'étoit, s'imaginèrent que ce pouvoient être les restes de quelque naufrage, &, dans l'espérance d'en profiter, ils y allèrent en diligence; mais, ayant reconnu que c'étoient des rochers & une terre solide, ils s'en retournèrent fort effrayés, & communiquèrent leur frayeur à tout Santorin, où l'on sçavoit que les nouvelles Isles n'avoient jamais paru, sans causer de grands désastres dans toute l'isle; cependant, deux ou trois jours après, quelques Santorinois furent assez hardis, pour l'aller reconnoître de près, & même pour y descendre. Ils trouvèrent par-tout une pierre blanche qui se coupoit comme du pain, & qui en imitoit si bien la figure, la couleur & la consistance, qu'il étoit facile de s'y tromper; ils y trouvèrent aussi quantité d'huîtres fraîches attachées aux rochers, chose fort rare à Santorin; mais, bientôt le tremblement de terre, qu'ils sentirent sous leurs pieds, les obligea de s'en aller au plus vîte, en effet, presque dans le moment, l'isle s'éleva à la hauteur de vingt pieds, & devint plus large de la moité, ces accroissemens

continuèrent chaque jour quoiqu'inégalement ; quelquefois même elle s'abaissoit d'un côté, tandis qu'elle s'élevoit de l'autre, & de grands rochers qui se faisoient remarquer entre les autres, disparoissoient au bout de quelques jours ; pendant ce tems-là, la mer changéa plusieurs fois de couleur ; elle parut d'abord d'un verd éclatant, ensuite de couleur rougeâtre, & enfin d'un jaune pâle, exhalant toujours une fort mauvaise odeur.

Le 16 Juillet, on vit pour la première fois la fumée sortir d'une chaîne de rochers noirs qui s'élevèrent, tout à coup, à soixante pas de la nouvelle isle, d'un endroit de la mer, où jusqu'alors on n'avoit pas trouvé de fonds, & ces rochers furent depuis le centre de toute l'isle. On apperçut aussi bientôt des langues de feu qui s'échappoient parmi la fumée, & cette fumée, pendant la nuit, paroissoit de même toute de feu, s'élevant si haut, lorsqu'il ne faisoit point de vent, qu'on la voyoit de Candie, de Naxie, & de plusieurs autres isles éloignées ; on vit ensuite, durant un mois entier, la mer bouillonner aux environs de la nouvelle isle, &, pendant tout ce tems-là, on trouva sur le rivage quantité de poissons morts ; ce fut là comme le prélude de ce qui arriva bientôt après. Des montagnes de feu sortirent de l'isle avec un fracas épouvantable, qui imitoit le bruit du canon, ou du tonnetre, & quelquefois ressembloit à celui de plu-

ſieurs rochers, qui tombent tout à la fois dans un puits profond, & la mer, pendant tout ce tumulte, bouillonnoit encore plus qu'auparavant. Outre un grand fourneau qui brûloit ſans ceſſe ſur la cime de l'iſle, on comptoit juſqu'à ſoixante feux différens, tous d'un éclat très-vif, & ſi l'inquiétude des habitans de Santorin leur eût permis d'être ſenſible à quelque divertiſſement, c'en eût été un pour eux que le ſpectacle qu'ils virent enſuite. Trois fois il s'éleva du grand fourneau, trois groſſes fuſées volantes du feu le plus brillant & le plus beau; ſouvent après les coups ordinaires du tonnerre ſouterrein, on vit partir des gerbes étincellantes d'un million de lumières, qui, après s'être élevées fort haut, retomboient en pluie d'étoiles ſur l'iſle qui en paroiſſoit toute illuminée. Mais, un jour entr'autres, après trois ou quatre jours de tranquillité, on entendit un coup ſi formidable, qu'il fit courir tout le monde aux égliſes. Le gros roc, ſur lequel le fort de Scato eſt bâti, en chancella, & toutes les portes s'en ouvrirent de force; enfin, tout continua de la même manière, pendant les 8 ou 9 mois ſuivans, après leſquels tout s'appaiſa inſenſiblement.

Or, ſi certaines parties de la terre placées à la ſurface, s'enfoncent, tandis que d'autres s'élèvent, & que cet effet ait lieu tour-à-tour en divers lieux, il eſt clair qu'après quelques ſiècles ou quelques âges,

toute la surface sera renouvellée, & que ce qui étoit à l'extérienr passe dans l'intérieur, *& vice versâ*; & non-seulement les fluides & les petits solides circuleroient, mais les montagnes même auroient un mouvement de circulation, plus lent à la vérité, mais non moins réel; que si d'abord, choqués de cette idée qui a quelque chose de monstrueux, nous faisons attention que toutes les parties de la matière, tantôt dans l'état d'atténuation, tantôt dans celui d'aggrégation, sont tour-à-tour solides & fluides, comme nous avons montré plus clairement la circulation des fluides, il s'ensuivra qu'il n'est pas, dans l'intérieur de notre planète, à sa surface, dans l'atmosphère, & peut-être par-tout l'univers, de point de l'espace, que chaque molécule de matière n'aille occuper à son tour.

Les êtres organisés sont ceux dans lesquels la circulation se montre le mieux, parce qu'elle est plus rapide; celle de la sève dans les plantes est encore en question, & l'on n'y voit guères d'organes propres à exécuter cette fonction; quant à celle du sang & des autres humeurs, dans les animaux, Harvée l'a très-bien démontrée, & il n'est personne qui ne puisse s'en assurer par lui-même, sans se faire beaucoup de mal; quand on tient un membre trop longtems plié, les vaisseaux s'applatissent, & se retrécissent dans le coude qui se forme, on sent alors très-

distinctement les globules du sang passer un à un, se faire jour avec peine, & rouler toujours dans le même sens, du moins l'ai-je senti; les bluettes que l'on voit, lorsqu'après être resté fort long-tems assis, on se lève tout-à-coup, & par une secousse, allant aussi toutes dans le même sens, sont encore une probabilité en faveur de cette circulation.

Quant aux causes de ces diverses circulations, nous avons déjà indiqué celles des plus grandes, le feu central, a dit un philosophe, est le cœur de la terre; il pouvoit ajouter que ce feu est peut-être le soleil des métaux; le soleil extérieur & éloigné paroît être destiné à opérer la génération, la nutrition, & les autres fonctions des êtres organisés, qui, étant plus mols, n'ont pas besoin d'un si grand degré de chaleur; le soleil intérieur plus voisin, & par conséquent plus actif, par rapport aux minéraux, est peut-être destiné à les engendrer, & à les pousser à la surface, ainsi qu'à réparer la couche végétale; si ce soupçon est fondé, les philosophes, qui craignent que cette couche ne s'use, peuvent se tranquilliser; &, comme notre conjecture sur la formation des minéraux est contraire à celle que nous avons exposée dans le premier Chapitre, on pourra choisir entre les deux, & préférer celle qui s'accordera le mieux avec les phénomènes.

Je dis donc que le soleil est cause de la circulation des liquides dans les corps organisés; mais il

n'en eſt pas la cauſe unique & ſuffiſante; il a beſoin, pour opérer ce mouvement, du concours de certaines circonſtances, & de certaine diſpoſition dans la matière. L'action directe du ſoleil, &, en général, du feu, n'eſt qu'un mouvement d'expanſion, de dilatation, de répulſion; celle de la force oppoſée, eſt un mouvement de reſſerrement, de contraction, ou d'attraction; l'action égale & réciproque ou alternative de ces deux forces, produit le mouvement de vibration ou d'oſcillation; de là cette ſyſtole, & cette diaſtole univerſelles, dont celles du cœur ne ſont qu'un cas particulier; or, nous avons fait voir, dans le premier chapitre, que le mouvement de vat-&-vient, & le mouvement circulaire naiſſoient l'un de l'autre, que quand on avoit l'un, on étoit toujours maître d'avoir l'autre, pour peu qu'on fut méchanicien; nous avons donné des moyens pour produire le premier dans les fluides, indiquons-en d'autres pour les faire circuler.

Imaginez une machine oblongue, terminée par deux poches ou ventricules, A & B, qui ſe dilatent & ſe contractent alternativement, & dont le mouvement ſoit encore réciproque, en ſorte que la poche A ſe contracte, tandis que la poche B ſe dilate, *& vice verſâ*; ajuſtez à ces deux poches deux tuyaux, l'un à droite, l'autre à gauche, dont chacun s'uniſſe & communique, par un bout,

avec la poche A, & par l'autre bout, avec la poche B; à la jonction du tuyau de la droite avec la cavité A, placez une soupape, qui s'ouvre, du dedans au dehors de cette cavité, & par conséquent vers le tuyau; à la jonction de ce même tuyau avec la cavité B, placez une aurre soupape qui s'ouvre du dehors au dedans de cette cavité; mettez deux soupapes semblables au tuyau de la gauche, mais dans un ordre contraire; actuellement supposons que les poches & les tuyaux soient d'une matière élastique, que ces tuyaux soient percés d'un grand nombre de petits trous, par lesquels le fluide, qui doit les parcourir, puisse s'échapper en partie; placez, près de la machine, un petit réservoir qui fournisse de l'eau à la cavité A, par un tuyau garni d'une soupape qui ne s'ouvre que du tuyau au dedans de la cavité; enfin, par un moyen quelconque, mettez en mouvement les deux ventricules ou poches élastiques, qu'arrivera-t-il? la poche A, en se dilatant, aspirera l'eau du réservoir par le petit tuyau décrit en dernier lieu, cette eau qui emplira la cavité, ne pourrra revenir dans le tuyau, à cause de la soupape qui empêche son retour; la poche A venant ensuite à se contracter, chassera une partie de l'eau qu'elle contient, par le tuyau de la droite, dans l'autre poche B; l'eau ne pourra revenir, à cause de la soupape placée à la jonction du tuyau &

de cette poche; ainſi, quand cette poche viendra à ſe contracter, elle renverra par le tuyau de la gauche à la cavité A, l'eau qu'elle en avoit reçue; mais, comme les tuyaux ſont pleins de petits trous, il s'en perdra un peu à chaque fois, en vertu de la preſſion latérale, & lorſque la cavité A viendra à ſe dilater pour la ſeconde fois, au même dégré que la première, ne recevant point autant d'eau de la cavité B, qu'elle lui en avoit envoyé, elle en aſpirera du réſervoir la quantité qui lui eſt néceſſaire pour ſe remplir, l'enverra à la cavité B, qui la lui renverra comme la première fois, avec de la perte, & ainſi de ſuite; tel eſt à peu-près le méchaniſme & le jeu du cœur, qui entretient la circulation du ſang, ſi l'on ſuppoſe que ce fluide, au lieu de ſe jetter dans l'artère pulmonaire, pour revenir par la veine de même nom, paſſe immédiatement, en revenant des extrêmités, du ventricule droit dans le ventricule gauche, & dans ſon oreillette, pour être lancé de nouveau dans les artères. L'eau du réſervoir repréſente les alimens ſolides & liquides; le tuyau de la droite repréſente les artères; celui de la gauche les veines qui rapportent le ſang au cœur; enfin, la perte qui ſe fait par les trous des tuyaux, répond à celles que les corps vivans font par les ſueurs, & les tranſpirations inſenſibles; il eſt ſurprenant qu'on n'ait pas fait uſage, en méchanique, de cette idée ſi ſimple que la nature

nous offre ; mais, nos anatomistes, tout occupés de dissections, de formes, de noms, & d'atômes, toujours perdus dans des millions de rameaux artériels ou veineux, n'ont guères le tems de penser aux mouvemens communs, & de faire ces applications ; que de cas où l'on a besoin de de faire circuler l'air, l'eau, ou tout autre fluide ; dans les occasions même, où l'on veut les tirer d'un lieu pour les porter dans un autre ; par exemple, lorsqu'on veut renouveller l'air d'un lieu où il y a beaucoup d'hommes assemblés ; en plaçant les deux tuyaux en ligne droite, & le cœur factice au milieu, & mettant les deux cavités en jeu, à l'aide d'un pendule, on pourroit aspirer l'air frais, par un bout de la salle, avec une de ces machines, & évacuer le mauvais air, par l'autre extrêmité, à l'aide d'une seconde machine ; en un mot, je vois, dans ce moment-ci, un grand nombre d'applications à faire ; mais je vous laisse le plaisir de les chercher, pour suivre mon sujet.

Reste à mettre en jeu les deux poches de notre machine de circulation ; le méchanisme d'un soufflet à deux ames, celui d'une pompe à feu rempliroit fort bien notre objet ; mais, si nous parlons du cœur, il nous faudra une puissance motrice dont l'action soit perpétuelle, & entretenue par la

machine même; or, cette puiſſance que nous avons déjà indiquée, c'eſt le ſoleil, le feu; cet aſtre, en mettant en vibration les cordes, dont le cœur, la poitrine, & les autres parties du corps ſont compoſées, monte l'homme, en quelque ſorte, non-ſeulement pour le tems où il eſt viſible, mais même en accumulant ſon action, pour le tems où il ne paroît pas. Ce qui prouve bien l'influence de cet aſtre ſur les corps vivans, c'eſt que, lorſqu'il eſt caché par les nuages, les fonctions s'exécutent moins bien, & les animaux ſont moins vivans; effet dû en partie à l'humidité qui relâche leurs fibres; or, cette humidité exceſſive vient elle-même un peu de la diſparition du ſoleil, en même tems qu'elle l'occaſionne; c'eſt ainſi qu'une cauſe puiſſante agiſſant pendant quelque tems, produit une infinité de petits phénomènes, de mouvemens, qui multiplient ſon action, en agiſſant réciproquement ſur elle, & les uns ſur les autres. Un des plus grands avantages que l'homme retire de la faculté qu'il a de faire naître, & d'entretenir l'inflammation, ou ſimplement la chaleur, c'eſt de ſuppléer, par ce moyen, à l'action du ſoleil, & de ſe procurer, pour ainſi dire, un jour & un printems perpétuels; pendant un long dégel, l'air d'un appartement un peu vaſte, où l'on fait du feu, eſt plus ſain que l'air du dehors, & ſur-tout pour les pituiteux, parce

que le feu artificiel lui ôte son excès d'humidité. La nature s'oppose toujours à elle-même ses deux forces contraires, pour le maintien de l'équilibre. L'hiver, la nuit, quand le soleil a disparu, l'air qui entretient le feu vital est plus froid, & à cet égard, il diminue la vie; d'un autre côté, il est, en vertu du froid même, plus dense, plus élastique, & par conséquent plus propre à augmenter, par sa réaction, l'action de la force opposée; celle-ci concentrée à l'intérieur par la prédominance de son antagoniste, agit avec plus de force sur la matière alimentaire, & l'assimilation se fait mieux; la nuit & l'hiver, la vie extérieure diminue, mais la vie intérieure augmente d'autant, ce qui fait compensation. Ainsi, de l'absence même du soleil, naît le supplément à son action.

Le corps humain, pris en total ou en partie, est le type, & la source de la méchanique, comme de tous les autres arts; quoi, par exemple, de plus semblable à ce qui se passe en nous, que le jeu d'une pompe à feu? cette proposition, qui a l'air d'un paradoxe, paroîtra moins étrange, si nous faisons attention que l'homme ne pourroit soutenir long-tems les mouvemens que les divers métiers exigent de lui, si ces mouvemens n'étoient fort analogues à ceux que son corps est forcé de faire par instinct; de plus l'homme n'a pu prendre l'idée de la structure & du jeu de ses machines, que dans

l'attelier de la nature; or, il faut bien que la matière & les mouvemens généraux qui s'exécutent hors de nous, ressemblent à la matière & aux mouvemens dont la machine humaine est composée, sans quoi, au lieu de la conserver, de la réparer, ils la détruiroient. Ainsi, en observant bien tout ce qui est hors de nous, il nous sera facile de trouver, dans le magasin commun, des matériaux & des forces, pour faire un mouvement perpétuel, de l'espèce du nôtre, c'est-à-dire, un mouvement qui dure fort long-tems; &, comme il y a des matières beaucoup plus solides que la nôtre, on peut faire des machines qui durent la vie de plusieurs hommes.

Nous avons dit que les rayons du soleil, réunis à l'aide d'une lentille, & projettés sur un ressort de montre, le mettoient en vibration, & c'est de ce fait que nous avons déduit le systême de l'homme & de l'univers; *le soleil est le feu éternel; c'est la lampe inextinguible de Vesta;* ne la cherchez point ailleurs; nous avons donc déjà, sans nous mettre en frais d'invention, un premier moteur, dont l'action n'a pas besoin d'être ranimée; il y a toute apparence que ce grand ressort ne cassera pas. Mais il se présente ici une difficulté; ce moteur change de place; il disparoît, tous les jours, pendant quelques heures, & en certains tems, pendant des semaines entières; cet inconvénient n'est pas sans remède; d'abord,

d'abord, en choiſiſſant une lentille fort grande, & un reſſort qui eût un grand nombre de ſpires, les rayons du ſoleil donneroient long-tems deſſus; & par le moyen que j'indiquerai plus bas, on ſuppléeroit au défaut de ſon action, ou bien, à l'aide d'une ſuite de reſſorts, ou de lentilles placés de manière que le ſoleil, tombant toujours ſur un des reſſorts, entretienne le mouvement, on peut lever le plus grand inconvénient; après quoi, il ne ſeroit pas difficile d'imaginer une diſpoſition telle, que tous ces reſſorts ſéparés animaſſent tour-à-tour la machine; cela ſuppoſé, rien ne nous empêche de ſimplifier le problème, en imaginant que le ſoleil eſt immobile, tout le tems qu'il reſte ſur l'horizon, qu'il diſparoît tout-à-coup, &, qu'il reparoît de même, ſuppoſition que la première rend légitime, actuellement, pour éviter la prolixité & les répétitions, renvoyons le lecteur à un fait très-connu des Horlogers, & indiquons-le ſans le décrire; il y a des pendules tellement conſtruites, & tellement diſpoſées dans un appartement, que les mouvemens alternatifs d'une porte qui s'ouvre & ſe ferme pluſieurs fois par jour, les remontent, quoique l'un de ces deux mouvemens diamétralement oppoſés paroiſſe devoir détruire l'effet de l'autre; on maſque ordinairement l'appareil qui ſert de remontoir, en ne laiſſant voir que la pendule; & les perſonnes, à qui ce méchaniſme eſt inconnu, ſont fort étonnées

de voir aller toujours une horloge que, ſuivant elles, on ne remonte jamais, qu'elles viennent de remonter, en ouvrant la porte, pour la voir, & qu'elles remonteront encore, en s'en allant de dépit, de n'avoir pu deviner comment on la remonte; n'oublions pas ce fait, nous en aurons beſoin. Attachez le reſſort que le ſoleil met en jeu, à un point fixe, par ſon extrêmité extérieure, & par ſon extrêmité intérieure, à un arbre, porté ſur ſes pivots, lequel il puiſſe faire aller & venir en deux ſens oppoſés; fixez, ſur cet arbre, un petit levier mobile, terminé par un pied de biche qui tombe dans la denture d'une roue à rochet, garnie de ſon cliquet, pour empêcher le retour; ſi cette roue fait partie d'une horloge, il eſt clair que le ſoleil la remontera, en mettant le reſſort ſpiral en vibration; mais, comme il y auroit la moitié du mouvement de perdue, il vaut mieux employer le remontoir ordinaire; je n'indiquois celui-ci, que pour montrer que la choſe eſt poſſible; le plus grand inconvénient d'une pareille horloge, c'eſt le peu d'intenſité de la force motrice; car, la quantité de mouvement du reſſort, doit être ſupérieure à celle du poids qui fait marcher le rouage en tombant; or, cette quantité étant très-petite, le poids doit être foible, l'horloge petite, & difficile à exécuter ; mais, pourquoi une horloge? ſi vous ne voulez qu'un mouvement perpétuel, conſtruiſez une petite machine, compoſée d'un poids

entraînant un rouage, & d'un ressort spiral mis en jeu par le soleil, de manière que, le poids ayant beaucoup de chûte, l'astre, dans le tems de sa plus courte apparition, le remonte assez, pour que le mouvement dure tout le tems de sa plus longue disparition, & l'objet proposé sera rempli; cependant, comme ce ne seroit là qu'une machine d'enfant plus curieuse qu'utile, laissons de côté les ressorts, & les matières solides sur lesquelles le soleil n'a pas une action assez marquée, & tournons-nous vers les fluides.

Soit un vase d'une grande capacité, dont les parois soient fort minces, figuré, non en spirale comme les nouveaux thermomètres, mais en hélice; ce qui donne encore plus de surface, & rempli d'un fluide expansible, tel que l'eau, l'air, ou l'esprit-de-vin; que ce vase ou tuyau soit terminé par une partie bien cylindrique & verticale, dans laquelle il y ait un piston qui glisse bien juste; quand le soleil paroîtra sur l'horizon, il dilatera le fluide; ce fluide poussera le piston de bas en haut; au contraire, quand le soleil disparoîtra, le fluide se condensera, & l'air extérieur devenu plus fort fera descendre le piston; nous aurons donc, par la succession des opposés, un mouvement alternatif, & à l'aide d'un remontoir, semblable à celui que j'ai indiqué, on aura un mouvement perpétuel;

or, comme la force qui raréfie & celle qui condenſe, ſont très-grandes, nous aurons une quantité de mouvement ſuffiſante pour faire aller une petite horloge.

En un mot, les alternations du jour & de la nuit, du chaud & du froid, du ſec & de l'humide, du calme & de la tempête, & les variations dans la péſanteur de l'air, font, du monde inférieur, un immenſe pendule qui balance perpétuellement; or, le mouvement de navette produit, quand on le veut, un mouvement circulaire; de plus, les deux mouvemens oppoſés peuvent produire un mouvement circulaire toujours dans le même ſens, comme on le voit dans les horloges à remontoir, & dans l'homme; ainſi, de la navette naturelle, on peut tirer par des millions de moyens, en apparence différens, mais qui reviennent tous au même, un mouvement, ſoit circulaire, ſoit alternatif, à volonté, & il ne faut pas chercher ailleurs de premier mobile; voilà donc le méchaniſme de l'univers, celui de l'homme, & tous les arts méchaniques étroitement liés; cette idée eſt de quelque prix.

Voulez-vous avoir une idée nette de tous ces mouvemens de baſcule & de circulation? tâchez de bien graver dans votre mémoire l'image ſuivante. Figurez-vous la machine de Marly aggrandie

à l'infini; une grande roue mue par je ne ſçais qui, porte à ſon arbre une manivelle coudée, laquelle, dans ſa révolution, fait monter & deſcendre une grande poutre, qui met en jeu une baſcule placée dans un plan vertical; celle-ci en mène une autre ſituée dans un plan horizontal, de droite à gauche, cette dernière en fait mouvoir une autre de gauche à droite; multipliez les roues, multipliez les baſcules; en ſorte que les deux eſpèces de mouvemens s'exécutent dans le plan de tous les cercles qu'on peut imaginer dans une ſphére; vous aurez une idée aſſez nette du jeu de ce monde; les roues ſont ces grands corps qui roulent autour de nous, à différentes diſtances; les baſcules ſont tous les fluides, mais principalement ceux de l'atmoſphère, les eaux de l'océan, & tous les individus morts ou vivans; mais, ſi l'on vouloit avoir des idées plus déterminées du tout, il faudroit joindre à ces mouvemens une circonſtance importante qui eſt l'objet propre de ce Chapitre.

Le ſoleil, avons-nous dit, en décrivant les ſignes aſcendans, ſuit une progreſſion, dont les différences, d'un jour à l'autre, vont, en croiſſant, du ſolſtice d'hiver, à l'équinoxe du printems, & en décroiſſant, de cette époque, au ſolſtice d'été; puis, il deſcend, par une gradation toute ſemblable, mais dont les termes ſe ſuivent dans un ordre contraire; & les phénomènes phyſiques & moraux,

qui correſpondent à cette dernière, ſont auſſi ſemblablement oppoſés, à ceux qui ſont l'effet de la première; car, lorſque la chaleur, ou force expanſive, va en diminuant, tandis que la force contractive va en augmentant, cette dernière produit, en concentrant & reſſerrant tous les êtres, des ſenſations, des ſentimens, des idées, en un mot, des phénomènes tout-à-fait contraires à ceux que produiſoit la première, quand elle alloit en croiſſant, tandis que la force contractive alloit en diminuant; à la progreſſion croiſſante de la chaleur, & de ce mouvement, du centre à la circonférence, dont elle eſt accompagnée, répondent, les compoſitions, les générations dans le phyſique, & dans le moral, l'amour, l'eſpérance, & leur bande; à la progreſſion décroiſſante de la chaleur, & au mouvement, de la circonférence au centre, qui l'accompagne, répondent les décompoſitions, les diſſolutions, dans le phyſique, & dans le moral, la haine, la crainte, & toute la troupe noire. La première de ces deux progreſſions eſt toute agréable, hors dans ſon maximum, qui eſt l'extrême colère; la ſeconde eſt toute déſagréable, hors dans ſon minimum, qui eſt cette légère crainte qu'on reſſent à la vue des grandes maſſes ou des grands mouvemens de la nature. Au ſolſtice d'hiver, la force contractive eſt à ſon maximum, la force expanſive étant à ſon minimum; au ſolſtice d'été, c'eſt tout le contraire; aux deux équinoxes, les deux

forces sont à-peu-près égales & en équilibre, avec la différence toutefois que nous venons de marquer.

Mais, comme nous venons de le dire, tous les phénomènes physiques & moraux dépendent de progressions croissantes & décroissantes, qui ne différent des grandes, que par le tems de leur durée, l'amplitude du mouvement, & la quantité de matière mue, progressions qui dérivent toutes de la même cause, ou de causes analogues. On peut donc y distinguer aussi quatre points; sçavoir, les deux points de maximum des forces opposées, & les deux points d'égalité, soit en montant, soit en descendant; ces quatre points répondent aux quatre époques du cours du soleil, & à ces quatre degrés majeurs, assignés dans les proportions respectives des deux grandes forces qui mettent le monde en jeu; les moindres phénomènes, les moindres mouvemens, ont leurs solstices & leurs équinoxes; tous les composés, grands ou petits, ont aussi quatre points cardinaux, qui répondent aux quatre époques, à cause de leur situation relative à la région du chaud & du froid, & aux régions intermédiaires, les différences, qui sont dans le tems, devant toujours se retrouver dans le lieu où les mouvemens s'exécutent. Voilà pourquoi l'on voit toutes les choses réelles ou idéales, les êtres vivans ou morts,

se diviser naturellement en deux ou en quatre; en deux, à cause de la prépondérance successive & alternative des deux puissances opposées; en quatre, à cause des deux points d'égalité & d'équilibre; en deux, quand il est question d'opposition, de combat, d'équilibre à établir; en quatre, quand il s'agit de passages nuancés, d'union, d'harmonie.

Il semble, au premier coup d'œil, que les deux grandes progressions que suivent les deux forces majeures, opposées & combinées, en passant, de leur minimum à leur maximum, & revenant en sens contraire, l'une augmentant toujours, tandis que l'autre diminue, il semble, dis-je, que ces deux progressions, ainsi que leurs corrélatives, dans le grand & dans le petit, seroient très-bien représentées par deux lozanges, dont les pointes répondroient à leur minimum, & la partie large à leur maximum, en opposant les pointes de l'un, au large de l'autre; mais, comme tous les êtres, au lieu d'aller & venir précisément sur la même ligne, en repassant aussi-tôt par les derniers degrés qu'ils avoient parcourus, avant d'arriver aux extrêmes, ne repassent par ces degrés, qu'après avoir parcouru tous les degrés semblables de l'état opposé, & ne reviennent aux mêmes points, qu'après avoir fait la révolution entière; que d'ailleurs, la cause visible de ces progressions parcourt, en apparence, un cercle

d'Orient en Occident, toutes les 24 heures, & tous les ans, un cercle d'Occident en Orient; qu'enfin, les différences, dans les hauteurs du soleil au méridien, quelque projection qu'on imagine, forment, par leur suite, non des lignes droites, mais des courbes; les progressions, & les phénomènes qui y répondent, seront mieux représentés par des courbes rentrantes, par des spirales ou par des hélices; or, comme il n'est point question ici de rigueur mathématique, mais seulement d'indications, nous choisirons des cercles pour plus de commodité.

Imaginons un cercle divisé en 365 parties égales; & un autre petit cercle dont la circonférence soit égale à chacune de ces parties; en sorte qu'il en décrive une chaque jour, en roulant dans l'intérieur du grand, que la moitié supérieure de ce petit cercle représente, le jour, le chaud, la lumière, & la moitié inférieure, la nuit, le froid, les ténèbres; que le haut du grand cercle représente, le printems & l'été, & le bas, l'automne & l'hiver; si on marque encore dans ces deux cercles, deux points de milieu, sçavoir, dans le grand, les deux équinoxes, & dans le petit, le soir & le matin, on aura, dans ces deux cercles, quatre points répondans aux quatre époques naturelles, & éloignés chacun de 90 degrés, des deux points les plus prochains; enfin, les deux cercles représenteront la révolution annuelle & la révolution diurne, avec tous les phénomènes

ſymétriquement oppoſés, que cette double circulation occaſionne; mais, comme, dans les diverſes parties de la journée, il y a encore des paſſages du chaud au froid, & du froid au chaud, cauſés par les portions du feu inférieur, ou par les actions & les paſſions des êtres vivans; paſſages qui en contiennent eux-mêmes, d'autres encore plus petits qui, tous, & par les mêmes raiſons, peuvent être repréſentés par des cercles, on peut imaginer dans le cercle journalier, un cercle plus petit qui y roule, dans ce dernier, un plus petit encore, & ainſi de ſuite; &, pour peu qu'en voyant les loix de la nature toujours & par-tout les mêmes, dans le grand & dans le petit, on ſe permette de ſoupçonner que l'année n'eſt elle-même qu'une partie de quelque période plus longue, & cette dernière, une partie d'une période plus grande encore, rien n'empêche d'imaginer le cercle annuel roulant dans un plus grand, dont la circonférence contient la ſienne autant de fois, que l'année eſt elle-même contenue dans la grande période; enfin, le cercle de cette dernière pourra encore rouler dans un plus grand, également proportionné à ſa durée reſpective, & ainſi de ſuite. Si, creuſant cette dernière idée, comme elle mérite de l'être, & frappé de voir les tems, les lieux, les qualités, les états, les phénomènes, les mouvemens, & pour tout dire, les êtres, ainſi que leurs progreſſions, s'emboîter, en quelque ſorte,

les uns dans les autres, en marchant des plus grands touts que nous connoiſſions, vers l'infiniment petit, entraîné par la force de l'analogie, on marche avec hardieſſe vers l'infiniment grand, la tradition des quatre âges ne paroîtra plus ſi fabuleuſe qu'elle le ſemble au premier coup-d'œil, & la diviſion du tems, en âges & en ſiècles, paroîtra tout auſſi bien fondée, que la diviſion de l'année en ſaiſons, en jours & en quarts de jours, laquelle, comme nous venons de le faire voir, eſt déterminée par la nature des choſes; il y aura des ſaiſons d'âges & de ſiècles, comme il y en a de jours & d'années; & l'on ſera porté à croire que le refroidiſſement graduel que nous obſervons depuis 1745, vient de ce que nous ſommes à l'époque de quelque grande période, qui eſt dans cette période ce que l'automne eſt dans l'année, & le ſoir dans la journée. Ajoutez que, comme les années qui ſe ſuivent, ne ſe reſſemblent pas plus, que la minute ne reſſemble à la minute qui la ſuit, on pourra imaginer les cercles, de plus en plus grands, qui roulent les uns dans les autres, inégalement & diverſement colorés; ce qui donnera l'idée de la variété des phénomènes, les tems reſtans toujours égaux; à moins que les obſervations de pluſieurs ſiècles n'appriſſent à nos deſcendans que les journées & les années vont, comme je le ſoupçonnois plus haut, d'abord en ſe reſſemblant de moins en moins, puis en ſe

reſſemblant de plus en plus, à meſure qu'elles s'éloignent de celle qu'on a choiſie pour époque ; en ſorte qu'elles forment, dans leur enſemble, des ſpirales ou hélices, dont les portions repréſentent des périodes, d'abord de plus en plus grandes, puis de plus en plus petites, périodes diviſibles chacune en deux moitiés, dont l'une eſt une gradation de différences, & l'autre, une gradation de ſimilitude; ſoupçon d'autant mieux fondé, que les petites parties du tems, qui ont plus de proportion avec notre durée, & que nous ſommes à portée de comparer & de meſurer, préſentent des périodes & des gradations fort analogues à celles que nous ſuppoſons; quand on a ſçu voir nettement cet emboîtement, & cette double échelle, de tems, de lieux, d'êtres, de qualités, d'états, de mouvemens, de phénomènes, tous différemment ſemblables, & ſemblablement différens; quand, dis-je, on tient cette clef du ſanctuaire de la nature, on ne craint plus tant d'avancer un pied hors du champ étroit de l'obſervation, & la vue d'une ſuite de dix analogies enhardit à ſuppoſer la onzième. Or, ſi l'ordre des choſes étoit tel que nous l'imaginons, il faudroit diſtinguer, par deux couleurs différentes, les deux grandes parties de l'hélice, ainſi que les deux moitiés de chaque portion, & déſigner, en marchant, par nuances, d'une couleur à ſon oppoſée, & revenant auſſi, par nuances, à la première, les

deux gradations dont nous venons de parler ; & le tout ensemble représenteroit la grande période, dont la fin & le commencement sont parfaitement semblables.

Les images que nous venons d'employer, avoient pour but d'éclaircir notre opinion, en la proposant, & de la graver plus sûrement dans la mémoire. Actuellement, moissonnons & mettons le bled en gerbes ; si nous voulions chercher les quatre époques dans les diverses classes d'êtres & leurs combinaisons, comme elles se retrouvent par-tout, le travail seroit immense, & nous nous jetterions dans l'infini. Pour resserrer, simplifier notre sujet, & le faire envisager d'une seule vue, nous allons ranger ces degrés dans une Table, où nous ne mettrons que ce qui intéresse l'homme immédiatement, & le touche de près.

TABLE des Époques de l'Homme & de l'Univers ; que suivent les deux puissances opposées, dont inégale, met ou maintient les êtres morts ou

LES DEUX FORCES.

	Egalité des deux forces, l'expansive allant en croissant.	Maximum de la force expansive, & minimum de son opposée.

OPÉRATIONS GÉNÉRALES

	Génération. Développement.	Maturité. Vie complette.

QUALITÉS GÉNÉRALES

Simples.	Humide.	Chaud.
Composées.	Chaud-humide.	Chaud - sec.
Maximum de ces Qualités.	Soleil, après un tems continuement pluvieux.	Soleil continu & brûlant.

VENTS.

Généraux & Primitifs.	Ouest.	Sud.
Particuliers, France.	Sud, Sud-Ouest.	Est, Sud-Est.

NATURELLE.

ou des termes analogues & corrélatifs des progressions; l'action simultanée, perpétuelle, tantôt égale, tantôt vivans, en repos ou en mouvement.

LES DEUX FORCES.

Egalité des deux forces, la contractive allant en croissant.	Maximum de la force contractive, & minimum de son opposée.

DE LA NATURE.

Dissolution.	Concrétion.
Dépérissement.	Vieillesse, Mort.

DE LA MATIÈRE.

Sec.	Froid.
Froid-sec.	Froid-humide.
Tems nébuleux, après une longue apparition du Soleil.	Tems continuement froid & pluvieux.

VENTS.

Est	Nord.
Nord, Nord-Est.	Ouest, Nord-Ouest.

TEMS.

Grande période.	Age d'Or.	Age d'Argent.
Année.	Printems.	Eté.
Jour.	Matin.	Midi.

LIEUX.

Climats.	Demi-Zône Torrido-Tempérée.	Zône Torride.
Expofition générale.	Au Levant.	Au Midi.
Particulière	Montagne humide, au Midi.	Montagne sèche, au Midi.
Situation.	La Mer, au Sud.	Continent, au Sud.
Pays.	A l'abri du Nord & de l'Eſt.	A l'abri du Nord & de l'Oueſt.
Elévation par rapport à la Mer.	500 Toifes.	Niveau de la Mer.
Pente du terrein	Plan faifant avec le rayon folaire, le jour du folſtice d'Eté, à Midi, un angle de 45°, & tourné vers l'aſtre.	Plan faifant avec le rayon folaire un angle de 90°.
Figure combinée avec l'élévation.	Concave & bas.	Concave élevé.
Figure combinée avec les qualités.	Concave humide.	Concave fec.

Age

NATURÉLLE.

TEMS.

Age d'Airain.	Age de Fer.
Automne.	Hiver.
Soir.	Minuit.

LIEUX.

Demi-Zône Glacialo-Tempérée.	Zône-Glaciale.
Au Couchant.	Au Nord.
Montagne sèche, au Nord.	Montagne humide, au Nord.
Continent, au Nord.	La Mer, au Nord.
A l'abri du Sud & de l'Ouest.	A l'abri du Sud & de l'Est.
2000 Toises & plus.	1000 Toises.
Plan faisant avec le rayon solaire un angle de 45°, & tourné du côté opposé à l'astre.	Plan parallèle au rayon solaire.
Convexe très-élevé.	Convexe bas.
Convexe sec.	Convexe humide.

Culture.	Végétation floriſſante.	Sables.

MINÉRAUX.

Argent.	Or.

VÉGÉTAUX.

Amandier, Abricotier, Ris, Nélis.	Olivier, Figuier, Vigne; Pêcher, Grenadier.

ANIMAUX.

Cheval, Eléphant.	Lion, chien-Dogue.

HOMME.

Périodes de la vie.	Enfance, Adoleſcence.	Jeuneſſe, Virilité.
Tempérament.	Sanguin.	Bilieux.
Humeurs.	Sang.	Bile jaune.
Etat de la fibre.	Demi-Tenſion.	Spaſme.
Etats & fonctions de l'homme pris en entier.	Convaleſcence, Santé croiſſante.	Santé exceſſive, état d'irritation.
	Réveil.	Veille, inſomnie.
	Vigueur auſſitôt après le repas.	Tems qui le précéde; faim exceſſive.
	Travail modéré & agréable	Travail forcé & déplaiſant.
	Heure après la jouiſſance.	Coït & prélude.
	Alimens humectans & échauffans.	Echauffans & deſſéchans.

NATURELLE.

Landes.	Bois épais, Marécages.

MINÉRAUX.

Fer.	Plomb.

VÉGÉTAUX.

Pin, If, Châtaignier.	Cerisier, Groseiller, Fraisier.

ANIMAUX.

Âne, Chameau.	Marmotte, Loir, Bœuf.

HOMME.

Age moyen.	Vieillesse, mort.
Mélancolique.	Pituiteux.
Bile noire.	Pituite.
Relâchement.	Atonie.
Mal-aise.	Maladie de langueur.
Assoupissement. Affaissement commençant.	Sommeil. Bas de la digestion.
Lassitude, ennui.	Oisiveté, mollesse, inertie.
Minute suivante. Refroidissans & desséchans.	Froid & Dégoût. Humectans & Refroidissans.

Régime pris

Echauffant, désséchant, irritant & corroborant.

Liquides.	Boire peu.
Espèces.	Vin, liqueurs irritantes.
Vins.	Purs, faits, vieux, blancs, roides, épais, forts.
Eaux.	Crues, dures, pésantes, ferrugineuses.
Solides	Farineux, viande, œufs, fromages mats.
Préparation.	Végétaux & animaux rôtis, grillés, salés, boucanés; desséchés.
Choix de Végétaux.	Crûs sous des climats, dans des tems, dans des lieux, chauds & secs, & d'un tempérament analogue.

Animaux.	Sanguins, bilieux, à sang épais & abondant. A chair compacte, dure & noire. Adultes, vieux. Terrestres, montagnards. Sauvages : vivans *sub Dio.* Travaillans, exercés, chasseurs. Hardis, féroces, carnaciers. Mangeant peu & promptement. Mâles, entiers, noirs, à peau épaisse & rude.
Régime mêlé.	Manger en travaillant, une fois par jour & fort vite. Dormir peu, sur la dure, la nuit. Vêtemens légers, bains froids, coït rare, sueurs abondantes.

en somme.

Refroidissant, humectant, calmant & débilitant.

Beaucoup.

Eau, Cidre, & analogues.

Trempés, doux, nouveaux, rouges, moëlleux, clairs, foibles.

Pures, douces, légères, dissolvantes.

Légumes, salades, fruits aqueux.

Cuits à l'eau, & autres fluides analogues.

Sous des climats, dans des tems & des lieux froids & humides, & de tempérament analogue.

Humides, pituiteux, à sang fluide & rare.

Spongieuse, molle & blanche.

Naissans, jeunes.

Aquatiques, des plaines, des pays creux.

Apprivoisés, renfermés.

Oisifs, accroupis, chassés.

Timides, doux, herbivores.

Mangeant beaucoup & lentement.

Femelles, châtrés, fauves ou blancs, à peau fine & douce.

Assis, fréquemment, lentement.

Beaucoup, sur un lit mol, la grasse matinée.

Vêtemens épais, bains chauds, coït fréquent, sueurs rares.

Forts, vifs, longs, fréquens.

En plein air, au soleil, fort près du feu, l'Eté, le jour, par des tems & dans des lieux, secs & chauds.

Travaux & Exercices.

Exercer ses cinq sens sur des objets très-variés.

Sentir beaucoup, penser peu.

Exercer plus les parties extérieures du corps que les parties intérieures.

Se jetter fréquemment de dedans en dehors.

Habitude des sentimens expansifs & des idées analogues.

Guerre,

Maladies,

Squinancies, flux de sang, dyssenteries, épilepsies, vertiges, folies, rougeurs, pustules, dartres, ébullitions, éruptions à la peau, &c. ., fièvres continues, chaudes; tierces, quartes, vomissemens, cours de ventre, douleurs d'oreille, échauboulures, ulcères au visage, &c. . . . .

Sensations simples

Vue.	Lumière douce.	Eclatante.
	Verd, bleu céleste, rose, citron, lilas, couleurs tendres.	Ecarlate, blanc, couleurs vives, éclatantes, éblouissantes.
Ouie.	Son doux.	Aigre, perçant, éclatant,
	Voix argentine, tendre, onctueuse.	Criarde, sèche, de la tête.
	Flûte traversière, clarinette éloignée,	Trompette, cor-de-chasse voisin,

Foibles, lents, courts, & rares.

En chambre, à l'ombre, sans feu, dans les saisons moyennes, le soir, par des tems & dans des lieux humides & froids.

N'exercer qu'un sens ou deux sur les mêmes objets.

Sentir peu, méditer beaucoup.

Plus les parties intérieures, que les parties extérieures.

De dehors en dedans.

Des sentimens contractifs & des idées analogues.

Paix.

Maladies.

Fièvres quartes, tenaces, vapeurs, Hydropisies, mélancolies, squinancies; &c.

Rhumes de cerveau, de poitrine, fluxions, pituites, tumeurs blanches & molles, pleurésie, peripneumonie, maux de tête, paralysie &c.

& composées.

Ombre.

Ténèbres épaisses.

Bleu foncé, gris, couleurs sombres.

Noir, couleurs sales.

Monotone, grave.

Lugubre.

Nazarde, trainante.

Rauque, sépulchrale.

Musette Bretonne.

Serpent, corne-à-bouquin.

Accord parfait.	Ut.	Mi.
Odorat.	Odeur douce, suave.	Acre, pénétrante.
Goût.	Doux, acidule.	Acre, salé.
Tact.	Chaleur douce un peu humide.	Sèche, âpre, brûlante.
	Forme ronde, potelée, rebondie.	Saillante, aigue.
	Peau fine, douce, unie.	Rêche, chagrinée.

Sentimens simples

Appétit modéré.	Appétit furieux.

Facultés intellectuelles.

Esprit vif.	Fougueux.
Mémoire heureuse.	Prodigieuse.
Imagination brillante.	Ardente.
Analogies, expédiens, moyens, remèdes, ressources réels.	Fols & chimériques.

Sentimens réfléchis & composés;

Amour modéré avec espoir.	Amour violent, irrité par des obstacles.
Amitié.	engouement.
Espérance douce.	Ardente.
Admiration.	Enthousiasme.
Courage.	Témérité.

Sol.	Ut.
Putride.	Narcotique, Nauféabonde.
Amer, acerbe.	Acide, aqueux.
Froid médiocre.	Froid glacial.
Quarrée.	Plate.
Flafque.	Ridée.

& primitifs.

Dégoût.	Averfion.

Facultés intellectuelles.

Repofé.	Stupide.
Ferme.	Mauvaife.
Tiéde.	Froide.
Différences, oppofitions, inconvéniens, obftacles, dangers, abus réels.	Chimériques.

actuels, ou habituels.

Indifférence de la fatiété.	Haine.
Refroidiffement.	
Inquiétude.	Crainte.
Eftime refroidie.	Mépris.
Prudence.	Lâcheté.

Senſibilité délicate.	Senſualité.
Douce Emulation.	Ambition inquiète.
Libéralité.	Prodigalité.
Alacrité.	Turbulence.
Joie douce.	Folle.
Vivacité.	Colère, fureur.
Doux orgueil, eſtime de ſoi.	Vanité triomphante.
Sincérité.	Indiſcrétion.
Aſſurance.	Effronterie.

COLLECTIONS

Gouvernemens.	Ariſtocratie.	Démocratie.
Nations.	François.	Algériens.
Provinces.	Languedociens, Baſques.	Provençaux.

INDIVIDUS.

Chefs de Religions.	Brama, Zoroaſtre, Mancocapac, *.	Mahomet, Odin.
Sectaires.	Pen.	Luther.
Conquerans, Guerriers.	Cyrus, Épaminondas, Scipion, Céſar, De Foix, Henri IV, La Fayette.	Alexandre, Pyrrhus, Gingis, Timur-Beck, Thamas, Guſtave.
Légiſlateurs.	Solon, Zaleucus.	Romulus, Théſée.

NATURELLE.

Appétit foible, tempérance.	Blasement.
Amour foible pour la gloire.	Découragement.
Œconomie.	Avarice.
Constance.	Mollesse, indolence.
Mélancolie.	Tristesse, abattement.
Repentir.	Honte, crainte, ou pitié.
Modestie.	vanité humiliée. envie.
Réserve.	Dissimulation.
Circonspection.	Timidité.

D'HOMMES,

Monarchie.	Despotisme.
Anglois.	Romains modernes.
Dauphinois.	Champenois.

INDIVIDUS.

Moïse.	Foë.
Calvin.	Ignace.
Marius, Annibal, Clovis, Gonsalve.	Philippe, Eugène, Aureng-Zeb.
Lycurgue.	Minos, Numa.

Tyrans.	Pisistrate.	Sylla.
Libérateurs.	Timoléon, Camille, Dunois, Washington.	Thrasibule, Pélopidas; Cassius, Pinto.
Hommes d'Etat.	Morus, Colbert, Necker, *.	Richelieu.
Politiques Spéculatifs.	Montesquieu.	L'Abbé de Saint-Pierre; Rousseau, Rainal.
Moralistes.	Socrate, Montagne, La Bruyère, Helvetius.	Sénèque, Rousseau.
Astronomes Sistématiques.	Philolaüs.	Ticho-Brahé.
Astronomes Physiciens.	Galilée, Buffon.	Descartes.
Physiciens terre-à-terre.	Hughens, Hook, Désaguliers, Franklin.	Fontana, Spalanzani.
Physico-Moralistes.	*.	*.
Mathématiciens.	Euler, La Grange.	Viète, Pascal.
Métaphysiciens.	Bacon, *.	Mallebranche, Diderot.
Historiens.	Hérodote, Xénophon, Plutarque.	Thucydide, Vertot.
Orateurs.	Cicéron, Massillon, Fauchet.	Démosthène, Sénèque, Bossuet, Rousseau, Thomas.
Poëtes épiques.	Virgile, Fénélon.	Homère, Lucain, Milton, Le Tasse.
Tragiques.	Racine, Voltaire.	Shakespéar, Corneille.

Octave.	Louis XI.
Dion, les deux Brutus.	Aratus, Cicéron.
Phocion, Caton, Sully.	Suger, Bacon, Mazarin.
Mably.	Grotius.
Zenon, Epictete, Antonin, Duclos.	La Rochefoucault.
Copernic.	Ptolomée.
Kepler.	Newton.
Réaumur, Nollet, Bonnet.	Sgravezande, Mufchenbroeck.
*.	*.
Defcartes, Clairault, La Caille.	Euclide, Newton.
Condillac, Bonnet.	Locke.
Tacite, Sallufte, Robertfon.	Hume, Rollin, Deshauterayes.
Quintilien, Bourdaloue.	Ifocrate.
	Voltaire.
Crébillon.	La Harpe.

Comiques.	Molière, Piron.	Regnard, Voltaire.
Lyriques.	Horace.	Pindare, Rousseau.
Satyriques.	Horace, Boileau.	Juvénal, Gilbert.
Descriptifs & Didactiques.	Virgile, Delille, Pope, Thompson, Horace, Boileau.	Voltaire, Young.
Littérateurs Philosophes.	Rousseau, Mercier, Garat, Labretonne.	Voltaire, Mirabeau fils; Linguet, Beaumarchais.

Fin de

NATURELLE.

Dancourt.	La Chaussée.
Voltaire, La Mothe.	Fréron, père.
Palissot.	Pope.
Guibert, Haller, Hervey.	
Mirabeau, p. d'Alembert, Condorcet.	Dorat, La Harpe, Genlis.

a *Table.*

Il s'en faut de beaucoup que notre énumération ne soit exacte, & que cette table ne soit complète; cent hommes, & cent ans ne seroient pas de trop pour la faire; les circonstances ne me laissant que très-peu de tems pour m'en occuper, je ne puis lui donner la perfection que j'entrevois; cependant, la route est frayée, & l'on en voit assez, pour être certain qu'elle est fondée sur des analogies, & des différences très-réelles, observées avec le plus grand soin ,& bien déterminées. Quelques réflexions nous serviront à en montrer l'esprit, & les principes qui lui servent de base, bien approfondis, nous indiqueront les moyens de l'achever. Puis, reprenant ces germes amoncelés, nous les sémerons sur tout le champ de la science humaine, afin de prouver, à force d'applications, que cette conception hardie n'est point téméraire, & de changer aussitôt nos conjectures en observations.

D'après le plan que je me suis formé, je n'ai fait qu'effleurer les trois règnes, afin de m'occuper plus fortement de mes deux principaux objets, *l'homme & le tout*, laissant aux naturalistes de profession, le plaisir de remplir ce vuide. A l'article du régime, j'ai cru devoir m'écarter de ma division générale, & réduire les quatre colonnes à deux; n'étant point médecin, & manquant un peu de faits, j'ai été obligé de joindre, à mes observations, celles d'Hippocrate, dont je ne puis répondre, & qui ne sont

ſont peut-être propres qu'au climat de la Grèce, & à la manière de vivre des anciens; de plus, le mélange confus & bizarre de goûts, d'opinions & de régimes, que produit le régime ſocial, ne permet plus de diſtinguer que les maximum, les degrés échappent, & il devient preſqu'impoſſible de bien claſſer les élémens de ce chaos. Cependant, il ſera toujours facile d'avoir les régimes moyens, ſoit en prenant les degrés moyens de toutes les choſes indiquées dans les colonnes des deux régimes extrêmes, ſoit en mêlant ces deux régimes. Mais, une choſe que nous ne devons pas oublier, c'eſt qu'au lieu de tirer nos diviſions, des éphémérides, & de partager l'année en quatre, comme le veut la mode qui nous fait ſouvent ſuer ou geler, hors de ſaiſon, en nous habillant ou nous déshabillant, trop tôt ou trop tard, il vaut mieux diviſer le tems, comme la nature, en appellant hiver, les températures analogues à cette ſaiſon, & en donnant le nom d'été aux tems fort chauds & orageux; car, on peut dire qu'un tems très-froid, qui ſurvient en été, eſt plus hiver, que l'hiver même, & qu'un tems chaud, ſurvenant en hiver, eſt plus été, que l'été même, la ſenſation étant renforcée par le contraſte, & le contraſte, par la rapidité du paſſage qui ſurprend nos fibres habituées aux qualités contraires; en un mot, il vaut mieux conſulter l'inſtinct, que l'almanach. En claſſant les Gens de Lettres, & autres perſonnages

diſtingués, nous ne prétendons point les borner au ſeul genre, répondant à la colonne horizontale où ils ſont placés, les dénigrer, en les louant à demi, déterminer les degrés de talent, de courage, de vertu, & marquer les rangs; notre but eſt ſeulement d'indiquer les choſes prédominantes, dans leur compoſition, de marquer, ſur cette eſpèce de thermomètre, la température de leur ſtyle ou de leurs actions, & par conſéquent celle de leur cœur & de leur tête. Par exemple, je place dans la colonne de l'été, les écrivains qui m'ont paru bilieux & ardens, & ceux qui me paroiſſent phlegmatiques & pituiteux, quant au genre auquel je les rapporte, dans la colonne de l'hiver & des bâillemens. S'il eſt permis à ces derniers d'ennuyer, il nous eſt au moins permis de les claſſer. Que ſi quelqu'un des vivans ſe trouve mécontent de la place qui lui eſt aſſignée, eh bien, qu'il change de régime, en conſultant la colonne oppoſée, & dès que nous aurons vu un peu d'amendement, nous tâcherons de lui en donner une qui ſoit plus de ſon goût.

Au premier coup-d'œil jetté ſur notre table, on s'apperçoit qu'elle eſt toute compoſée de degrés de chaleur & de froid, de ſéchereſſe & d'humidité, que chacun peut obſerver dans la matière brute ou organiſée, qui ne diffèrent, que du plus au moins, dans les mêmes colonnes, & qui changent de nom, ſelon les circonſtances. Tous les articles con-

tenus dans une même colonne, repréſentent des degrés analogues & corrélatifs, qui exiſtent enſemble, ſe font exiſter mutuellement, ou ſe fortifient réciproquement, degrés qui ne ſont, dans leur échelle grande ou petite, que ce que les quatre grands degrés ſont dans l'échelle totale, ou échelle d'échelles, ce que les quatre époques de tems que nous appellons *ſaiſons*, ſont dans l'année. Si l'on compare deux colonnes répondantes à des qualités & à des ſaiſons oppoſées, ſçavoir, la première & la troiſième, la ſeconde & la quatrième, on aura des choſes oppoſées d'eſpèce, à des degrés correſpondans, leſquelles ſe combattent & ſe ſuccèdent naturellement, ſe fortifient réciproquement, ſi elles durent peu, & ſe détruiſent, ſi elles durent longtems. Chacune de ces colonnes oppoſées peut repréſenter une claſſe de maux, qui naiſſent de la qualité relative à cette colonne, & devenue nuiſible par ſon intenſité, ou ſa durée; & la colonne contraire contient une liſte de remèdes à ces maux; par exemple, nous avons rapporté le régime échauffant & deſſéchant, à la colonne de l'été, ſaiſon où règnent les qualités analogues; or, ſi l'homme ſouffre, parce que ces qualités prédominent dans ſon tempérament actuel ou habituel, il peut recourir au régime placé dans la colonne de l'hiver; *& vice verſâ.*

Tous les phénomènes de ce monde ne sont que la vérification continuelle & variée de notre hypothèse; cependant, il y a un choix à faire entre les êtres & leurs mouvemens. Dans la matière brute, & même dans les végétaux, le mouvement étant plus lent & plus caché, que dans les animaux, les passages sont moins rapides, & les quatre degrés moins marqués, moins sensibles, & plus difficiles à saisir; de plus, l'homme, qui n'a de prise sur les autres êtres, que par des sens dont la portée est très-bornée, & par des conjectures qui l'égarent souvent, ne sent & ne tient bien que lui-même; l'homme, le plus passionné, le plus mobile des animaux, nous offre l'année, dans la minute où il s'agite; il suffit d'un mouvement de passion de cette durée, pour observer les deux progressions annuelles, parties croissantes, parties décroissantes, & reconnoître leur analogie avec les quatre saisons. Par exemple, dans le passage de l'extrême crainte à l'extrême colère, & le retour de cette dernière passion à la première, nous trouvons le maximum de froid, point de départ, qui répond à l'hiver; le maximum de chaud, point d'arrivée, qui répond à l'été, & les deux degrés moyens, qui répondent aux deux saisons moyennes; enfin, l'homme étant revenu à son premier maximum, l'année est révolue. Ainsi, restons d'abord en nous-mêmes, le seul lieu

où nous ſoyons réellement ; par cette ſtation courageuſe, nous aurons, à la fois, dans le même être, l'obſervateur, l'obſervatoire, & le ſujet d'obſervation. Puis, après avoir reconnu les quatre époques, dans notre ſens intime, nous en ſortirons peu-à-peu, & par une gradation bien nuancée, nous les chercherons, à meſure que la ſcience avancera, dans nos ſemblables, dans les autres animaux, dans les végétaux, dans les minéraux, enfin dans le tout.

La chaleur & la vie a, dans les animaux, des foyers différens, en différens tems, & les mêmes foyers, dans les tems analogues. Par exemple, le matin, au printems, dans la convaleſcence, dans l'enfance d'un homme & d'un peuple, le foyer de la chaleur eſt aux extrêmités, au cœur & à l'eſtomach; la tête n'a point encore d'action propre, & ſi elle paroît active, c'eſt que l'ébranlement cauſé par des ſenſations fréquentes, vives & fortes, ſe fait ſentir à la fois aux deux extrêmités de chaque organe, ſçavoir, d'un côté, à l'organe du ſens, de l'autre, à l'organe du ſouvenir, au cerveau, au ſens commun. En été, à midi, dans l'état de ſanté exceſſive & d'irritation, dans l'adoleſcence, & la jeuneſſe virile d'un homme & d'un peuple, la vie ſe porte aux parties de la génération, au cœur, & tout au plus à la partie du cerveau qui eſt le ſiège de l'imagination, trois organes faits pour ſe correſpondre. Le ſoir, en automne, dans l'état de ſanté

décroissante, dans l'âge moyen d'un homme & d'une nation, la vie est dans le foye, la rate, les intestins, & toute la tête; c'est le tems des affaires, des projets, de l'ambition, des soucis, de la mélancolie; dans ce période, il est un point, où l'homme sain, & bien placé, également exempt de la fougue des passions, & des lenteurs de la prévoyance, sent la chaleur se distribuer également & tour-à-tour dans toutes ses parties, où toutes les facultés se balancent naturellement, & se mettent en équilibre; mais ce n'est qu'un passage, l'homme seroit trop heureux, si cet état de sagesse vigoureuse pouvoit durer. La nuit, l'hiver, dans l'état de maladie, dans la vieillesse d'un homme & d'un peuple, le cœur & l'esprit se desséchent, l'imagination meurt avec la sensibilité, & la vie se porte toute dans la tête pour animer la faculté raisonnante; l'avarice, la vanité, la défiance, la crainte président à tous les conseils; il règne alors une sorte d'esprit stupide & de génie babillard qui disserte & n'agit point; *on commence à parler, quand on cesse d'agir.* Peu après meurent & les hommes & les nations.

L'enfance & la vieillesse, comme le printems & l'hiver, se touchent par quelques points, dont le principal est le babil. L'enfant, nouveau venu, va, vient, questionne, importune, brûlant de sçavoir les nouvelles de ce monde où il entre; le vieillard, ancien habitant, qui connoît le pays, qui

n'y vit plus que de mémoire, & se voit prêt à en être chassé, cherche à y prendre pied; assis à son bureau de nouvelles, il attend ou appelle des écouteurs; l'enfant arrive, ils s'unissent; l'un aime à faire des contes, l'autre à en entendre; l'un est tout langue, l'autre tout oreille, ces deux organes sympathiques se cherchent naturellement. Mais, les oppositions entre les deux âges sont encore plus marquées. Dès que la semence lancée dans la matrice, a pris, en se refroidissant & se congélant, de la consistance & une forme, l'homme animal sort peu-à-peu de ce noyau où étoit, non sa forme, mais la matière de ses parties futures, il se développe, s'épanouit, se ramifie, & s'étend sur les autres êtres, par ses sensations & ses affections; d'abord sa mère est le monde pour lui; dès qu'il est né, le monde entier le nourrit; il approche de lui ou poursuit tous les objets dont il attend des plaisirs, sa chaleur augmente par degrés, à mesure que sa matière devient plus solide, & le développement continue; à l'époque de la puberté, la puissance qui l'anime fait un dernier effort; il s'allonge tout-à-coup, les formes deviennent gauches, l'équilibre se rompt, & cet être ébauché cherche dans l'autre sexe la moitié qui lui manque, pour se completter, & se mettre d'à-plomb; à cette époque, toutes les sources de sa vie sont hors de lui; au-delà, cette chaleur surabon-

dante se distribue dans l'intérieur, elle se partage à tous les membres, le corps s'élargit, s'épaissit, s'arrondit, se balance doucement, se met en équilibre, & l'homme s'arrête. Puis sa chaleur totale diminüe, l'extérieur se refroidit, le sentiment & la vie rentrent par degrés; l'homme commence à fuir ou à repousser ces objets qui ne peuvent plus que nuire à un être dont la sensibilité émoussée ne peut plus être éveillée que par la douleur & les grands mouvemens qui la causent; la tête reprend de l'activité; elle devient le centre de vie & de mouvement, l'homme y rentre peu-à-peu, comme il en étoit sorti, les souvenirs l'emportent de plus en plus sur les sensations; l'extérieur se racornit, l'intérieur se fond en eau, le principe du mouvement remonte à son premier foyer, enfin, il s'envole, & l'homme n'est plus; or, qu'on se donne la peine de fixer la vue sur cette double progression, en accélérant le mouvement par la pensée, l'homme paroîtra sortir de la tête, dans la première, & y rentrer, dans la dernière.

Que dans la soirée des grandes & des petites périodes, la vie monte à la tête, c'est ce que prouve le caquet de toute la nature vivante, à ces époques correspondantes; l'hiver, le soir (1) & la vieillesse,

---

(1) J'ai souvent observé dans les lieux où il y a beaucoup d'ouvriers, ou de petits marchands, que les voix

ſont le tems du babil, des contes, des rhumes, des maux de tête, &c. *les peuples vieux ne ſont pas les plus taciturnes, ſi vous doutez de cette vérité, écoutez & liſez*

Or, tout ce que nous avons dit des tems, il faut le dire des lieux; car, l'effet de la courbe que le ſoleil décrit en apparence autour du globe, étant qu'il échauffe toujours fortement la Zône-Torride & foiblement la Zône Glaciale, tous les corps de la Zône Tempérée ſe trouvent placés entre les deux qualités oppoſées, comme ils ſont en priſe à deux mouvemens contraires; ainſi, les mêmes diviſions conviennent aux tems & aux lieux.

En général, dans tous les tems & dans tous les lieux des deux premières colonnes, l'homme eſt naturellement plus heureux par le ſentiment, & dans les deux autres, par la réflexion.

Il eſt eſſentiel d'obſerver que le maximum des diverſes qualités & des divers états, ne répond pas préciſément au tems où les cauſes ſont à leur maximum, pour l'intenſité ou la direction de leur action; par exemple, le tems de la plus grande chaleur n'eſt

---

s'élèvent & que le caquet augmente, à meſure que le ſoleil baiſſe; le courage & la force d'ame vont auſſi en diminuant avec le jour; on ſçait quel tintamarre les oiſeaux font en ſe couchant, tous effets du mouvement de dehors en dedans, que cauſe la retraite du ſoleil.

pas midi, & le folftice d'été; le maximum n'eft que vers deux ou trois heures après midi, pour la journée, & dans le mois de Juillet, pour l'année; il en eft de même du froid, qui n'eft pas le plus grand poffible, au folftice d'hiver & à minuit, mais au mois de Janvier, & vers trois heures du matin; ce retard ne doit point vous étonner, car chacune des forces oppofées accumulant fon action, la force expanfive, dans les longues journées de l'été, & la force contractive dans les longues nuits de l'hiver, le plus grand effet doit être au moment, où les degrés de chaleur ou de froid, actuellement produits par les deux forces, joints aux degrés accumulés de leur action antérieure, forment la plus grande fomme poffible. Cette loi, bien connue des phyficiens, a lieu prefque par-tout; le tems des plus fortes marées n'eft pas celui où l'action combinée du foleil & de la lune eft la plus grande réellement, mais quelques jours après; on remarque pareillement que les chambres où il y a du feu l'hiver, ne font bien échauffées que le foir, fit-on un feu égal toute la journée; cette dernière obfervation eft importante; car, le feu de l'âtre étant en quelque forte le foleil d'hiver, & produifant des phénomènes tout-à-fait analogues à ceux dont cet aftre eft la caufe, on peut avoir les quatre faifons dans fa chambre; à une diftance médiocre du feu, on eft au printems; près d'un feu violent, en été; quand on s'en éloigne, en

automne, & si on se laisse refroidir tout-à-fait, on double en quelque sorte l'hiver; on a froid, d'abord, parce qu'il fait froid, & puis, parce qu'on a eu très-chaud, en vertu de la loi des contrastes; or, si on s'observe avec soin, on se sentira passer par cette gradation de sentimens, espérance, affection, crainte, & haine, comme dans les quatre saisons de l'année & de la journée; cette vérité doit nous rendre indulgens pour ces infortunés qui se morfondent dans un grenier; car le froid, & sur-tout celui qui succède au chaud, empoisonne le cœur, & l'infecte de haine ou de crainte, & les idées s'en ressentent; tel est timide & sot, parce qu'il a froid; tel autre hait & veut nuire, parce qu'il a eu longtems froid; nos législateurs un peu trop pressés de punir, ont oublié de décerner des peines contre le soleil, qui se cache des semaines entières, au grand détriment de la République, & contre ces accapareurs qui nous vendent si cher l'amour & l'espérance.

Quant aux accumulations de degrés dans la chaleur & la vîtesse, on peut les observer dans les sensations, les sentimens, les idées, & les habitudes, en un mot, dans tous les mouvemens physiques & moraux, raison de plus, pour ne point tenir sur les mauvaises cordes. Si on médite avec attention sur cette dernière loi, l'on reconnoît qu'elle n'est autre, que celle en vertu de laquelle les corps graves, dont

la pésanteur accélère la chûte, en accumulant sur eux son action, & en leur donnant des degrés de vîtesse qui croissent comme les tems, arrivent enfin au mouvement uniforme, & l'on doit peu s'en étonner; car, l'action & la réaction égale des deux puissances opposées maintenant l'équilibre dans le monde, la loi, à laquelle ces deux forces sont assujetties, doit toujours être la même, soit qu'elles résistent l'une à l'autre, soit que chacune d'elles se résiste à elle-même; ce soupçon qui me paroît bien fondé, m'en fait naître un autre que je n'ai point encore eu, & que je me garderai bien de laisser échapper, vu qu'il jette un trait vif de lumière sur tout notre systême; l'accélération de vîtesse des corps graves suit la raison des tems, & la résistance du milieu suit celle du quarré de la vîtesse, rapport plus grand que le premier; ne seroit-ce pas là la raison pourquoi l'action d'une des deux forces ne croît pas à l'infini? revenons à notre sujet.

Que la chaleur & la vie montent dans la tête, en vertu des causes générales ou d'une cause particulière, l'effet est toujours le même; voilà pourquoi les gens d'affaires, les gens de lettres, les personnes taciturnes, qui n'exhalent pas leurs idées, & se fatiguent en les ruminant trop long-tems, sont fort sujettes aux maux de tête; car, où est le mouvement, avons-nous dit, là, est la chaleur, là, toutes les humeurs affluent; à quoi il faut ajouter un

double *vice versâ ;* de plus, les perſonnes qui travaillent beaucoup de la tête, ſans ſe ménager quelque grand moyen de diſſipation, ſont ordinairement plus mélancoliques & plus haineuſes que les autres; elles ſont preſque toujours au ſoir & en hiver; elles vieilliſſent plutôt par la même raiſon; les alimens qui portent la vie au cerveau, tels que le café, rendent auſſi haineux; la tête & les inteſtins ſe répondent tellement, que, quand l'une de ces régions s'échauffe ou ſe refroidit, l'autre s'échauffe ou ſe refroidit auſſi; la tête s'échauffe-t-elle la première, les inteſtins s'échauffent, ſe contractent, s'obſtruent, il ſe forme plus de bile dans le foye, la bile altérée par la chaleur, & ne trouvant pas le paſſage libre, remonte, paſſe dans les voies de la circulation, devient de plus en plus âcre, agace, irrite les fibres, tout l'homme s'échauffe; arrivent le mal-aiſe, l'inquiétude, l'angoiſſe, & leurs effets moraux; que ſi les inteſtins s'échauffent les premiers, la tête s'échauffe auſſi, *per conſenſum*, la mémoire, & l'imagination vont le galop, & cette dernière entraîne le jugement; les humeurs affluent, la pituite augmente & ſe coagule, les maux de tête, les rhumes de cerveau ſe font ſentir, & la fièvre s'enſuit; ce qui échauffe encore le ventre, & la région voiſine; on connoît l'expérience d'acouſtique, où la voix d'une perſonne placée entre deux tours peu éloignées, ſe

réfléchit un grand nombre de fois, & celle d'optique, où l'image d'une personne, placée entre deux miroirs, se réfléchit d'une manière semblable; eh bien, il se passe quelque chose d'analogue entre les viscères correspondans, lorsque l'un des deux est affecté. Que si le ventre ou la tête sont refroidis, les phénomènes contraires à ceux que je viens de décrire, auront lieu. Chaleur excessive & spasme, froid excessif, humidité & relâchement, voilà les deux extrêmes entre lesquels nous marchons sans cesse en vacillant de l'un à l'autre; la santé est dans le milieu.

Cependant, les phénomènes physiques & moraux dépendent beaucoup de l'espèce & de la quantité des objets sur lesquels la pensée s'arrête longtems; le croiroit-on? les réminiscences produisent les mêmes effets sur le corps, que les sensations dont elles tirent leur origine; rêvez à des prairies, à des bocages, à des eaux claires & limpides, vous détruirez le mal-aise qu'aura produit une méditation sur des objets opposés & d'espèce désagréable; si les fibres de quelque partie intérieure ou extérieure du corps sonr abreuvées par un air humide, ou desséchées par un air très-sec, il en résulte certains mouvemens, dans le cerveau; or, si, par la méditation, un de ces deux mouvemens s'excite dans cet organe, il reproduit les sensations qui lui ont

donné naiſſance ; *en général les ſenſations, les ſentimens, les paſſions, les idées, en un mot, tous les mouvemens phyſiques & moraux, nés enſemble, renaiſſent enſemble, quelque ſoit celui qui eſt excité le premier ;* voilà pourquoi en y regardant de fort près, on trouve un rapport très-marqué entre les ſonges & l'état du corps, occaſionné par les cauſes intérieures ou extérieures.

Conſidérez, ô infortunés mortels, comme les biens & les maux vont s'accumulant & ſe multipliant les uns par les autres, & vous trierez avec plus de ſoin les objets que vous dépoſez dans votre mémoire ; dès l'enfance, l'œil fixe, l'oreille tendue, la bouche béante, vous écoutez avidement les contes de voleurs & de revenans ; plus tard, vous courez à la Grève voir tourmenter un malheureux ; vous circulez dans une ville, mandiant de porte en porte, les bonnes & les mauvaiſes nouvelles, c'eſt-à-dire, beaucoup de mauvaiſes & un très-petit nombre de bonnes ; imprudens, que de maux vous ſemez pour l'avenir ; il faut s'épargner toutes les ſenſations déſagréables, quand le devoir ne commande pas de s'y expoſer, & qu'on ne peut pas loger avec elles, le ſouvenir d'une bonne action.

Si l'on a bien ſaiſi l'eſprit & l'objet de notre Table, on doit entrevoir le principe ſur lequel je me fondois, en avançant que les comparaiſons bien juſtes, des poëtes & des orateurs, étoient, à leur inſçu,

des découvertes de physique ; à quoi j'ai ajouté qu'un livre bien choisi étoit un bon médicament, en sorte que, dans nos ouvrages, la forme l'emporte souvent sur le fonds, & l'accessoire sur le principal, l'écrivain déracinant un vice physique, en plantant un vice moral. Quand un auteur éprouve un sentiment agréable, la cause extérieure qui le produit, est apperçue par quelque sens ; le souvenir de cette sensation, & celui du sentiment, qu'elle a excité, se gravent ensemble dans sa mémoire, ou plus exacment, il s'établit une communauté, une réciprocité d'action & de mouvement, entre la partie de l'organe, celle du cerveau, & celle de la région épigastrique, qui furent remuées en même tems ; &, quand, par quelqu'autre cause, à choisir dans la colonne de notre Table à laquelle ce sentiment se rapporte, il vient à être excité de nouveau, les trois parties correspondantes sont mises en mouvement, la sensation, qu'a produite la première cause, se reproduit par un souvenir, le phrasier revoit cette cause, son nom se présente aussi ; il l'écrit machinalement, & en amusant quelques oisifs, il instruit un physicien qui ne lui en a pas la moindre obligation. Par exemple, la vue d'une jeune fille, au teint frais & vermeil, aux yeux brillans en dessous, à travers le léger nuage de la pudeur, comme les rayons d'un soleil printanier s'échappent à travers la frange magnifique du nuage qu'ils colorent, d'une jeune

jeune fille, au ſein palpitant innocemment, à la bouche entr'ouverte avec naïveté, à l'haleine douce & preſſée, à la démarche légère, & un peu embarraſſée par ces yeux qui la dévorent; cette vue, dis-je, ranime la flamme vitale dans le cœur le plus ſtupide, & fait naître en nous un ſentiment fort analogue, quoique bien ſupérieur à celui qu'excite une belle matinée de printems; ces deux ſpectacles qui ſeroient toujours unis, ſi nous ſçavions vivre, produiſent tous deux un ſentiment expanſif; celui que fait naître la belle matinée, ſe loge dans la mémoire, avec tous les acceſſoires gracieux que les ſens ont ſaiſis; & par la ſuite, quand on voit la jeune fille, des yeux du corps, ou de ceux de l'ame, le ſentiment expanſif, en ſe réveillant, réveille toutes les ſenſations qui l'ont excité, en différens tems & en différens lieux, fait paſſer en revue cette longue file d'images, dont une belle imagination fécondée par un cœur aimant, eſt toujours peuplée, on les voit s'accoupler, & le portrait de la jeune fille ſe trouve au bout de la plume avec le tableau du printems & de la belle matinée, qui ſont la jeuneſſe du jour & celle de l'année; auſſi, reconnoît-on, à ces fréquentes aſſociations, les écrivains, dont le cœur expanſif n'a jamais vieilli; leurs derniers écrits ont la fraîcheur & le coloris du bel âge; leur brûlante imagination refait l'Univers; leur œil anime tout ce qu'il fixe; les antiques idées reverdiſſent

ſous leur plume, un printems perpétuel règne dans leurs compoſitions ; ô Rouſſeau, tes lauriers ne ſe flétriront jamais ; la vieilleſſe ne put rien ſur ta ſenſibilité, & ton cœur ne mourut qu'avec toi.

Notre Table n'eſt formée que d'obſervations ſemblables ; toutes les idées & les images qui appartiennent à une colonne, ſe réveillent enſemble, & de plus, réveillent leurs oppoſées, en vertu de la loi, par laquelle, dans une ſymphonie, la baſſe fait ſortir & ſentir le premier deſſus ; tant les fibres humaines ſont ſympathiques ; un homme ſain de corps & d'ame, eſt tout compoſé d'accords & d'uniſſons ; au centre de l'octave univerſelle, il en parcourt tous les degrés, avec la rapidité de l'éclair, ſaiſit & repouſſe les moindres diſſonances, remet tout en meſure, & embraſſe ſans peine, dans une ſeule penſée, toutes les parties de ce vaſte concert.

Bien des gens choqués de me voir introduire tant de ſimilitudes dans ces ſciences exactes, m'objecteront peut-être ce proverbe, en ſouriant, *ami, comparaiſon ne fait pas raiſon*, ils ſe tromperoient avec un grand homme, & n'en ſeroient pas moins hors de la bonne route. Ariſtote, le véritable auteur de cette maxime, animé du deſir de contredire Platon ſon maître, & de rabaiſſer Démocrite, s'eſt efforcé de décrier les ſimilitudes du dernier, & les harmonies du premier, afin de ſe diſtinguer, en différant de tous deux ; il a cru éviter ces préten-

dus écueils en se réfugiant dans son style sec & décharné; mais, comme nous l'allons voir, il se privoit de l'usage de deux fanaux. La recherche des causes est l'office propre de la faculté de comparer que nous appellons *raison*, *ou jugement*; l'explication d'un phénomène, comme je l'ai fait voir, n'est autre chose que l'indication d'un autre phénomène, qui a eu lieu, en même tems, ou un peu auparavant, fort loin, ou fort près du premier; il n'y a donc d'autres *raisons* que des *comparaisons* de tems, de lieux, de distances, d'espèces, de degrés, &c. la bonne physique puise aux mêmes sources que la bonne poésie, sçavoir dans l'analogie; avec cette différence que celle-ci fait respirer, sentir, marcher & parler, les êtres insensibles, au lieu que l'autre laisse la matière brute dans son engourdissement, en prévoyant un tems où elle sera organisée à son tour; il ne tiendra pas à moi que les poëtes & les orateurs ne puissent vérifier leurs similitudes, après avoir jetté leur premier feu; pour y parvenir, il leur suffira de les rapporter à celles des colonnes de notre Table, auxquelles elles appartiennent; nous avons ôté de la poësie, ce vague qui fait tant de peine aux esprits sains & secs, & à l'aide de nos déterminations, marié le gracieux Apollon avec la sévère Uranie.

Ces principes posés, marchons hardiment dans la route des analogies & des oppositions. Un mu-

ficien confidérant nôtre Table, croira voir dans les quatre colonnes dont elle eft compofée, les quatre parties de l'octave, & dans le tout, l'accord parfait; il ne fe trompera pas, *car tout reffemble à tout*; j'ai montré dans le fecond Chapitre que les cinq claffes de fenfations, & les efpèces dans lefquelles elles fe divifent & fe fubdivifent, avoient des degrés correfpondans, comme le prouvent les termes dont les Arts, qui ont des fens différens pour objet, ufent en commun, guidés par ce même inftinct qui les confeille fi bien, chacun dans le fien; j'en ai conclu que tous les fens avoient leurs harmonies & leurs octaves, toutes compofées femblablement; mais il fe préfente ici une difficulté qui m'a paru d'abord infurmontable, & dont je fuis enfin parvenu à me dégager; l'octave, peut-on me demander, eft-elle compofée des oppofés contradictoires, & de leurs paffages, ou les extrêmes d'un même mouvement, & de fes degrés intermédiaires? je réponds qu'il y a trois efpèces d'octaves, non-feulement dans la mufique & les Arts analogues, mais dans le monde entier; de même qu'une octave muficale peut également être compofée de degrés, dans le mode majeur, dans le mode mineur, ou dans tous les deux; ainfi, l'année, prife en total, forme une grande octave, compofée des deux grands oppofés, fçavoir le maximum de la force expanfive, & celui de la force contractive,

l'hiver & l'été, & de deux moindres contrastes qui font passage entre ces deux premiers; sçavoir, les deux époques d'équilibre, le printems & l'automne, qui différent en ceci, qu'à la première, c'est la force expansive qui croît, & à la seconde, la force attractive; 2° Si l'on considère seulement un des deux mouvemens opposés, dans toute son étendue, & sa durée, supposons le mouvement expansif, nous y verrons deux degrés extrêmes, sçavoir, le minimum au solstice d'hiver, & le maximum au solstice d'été; or, entre ces limites, on peut concevoir des degrés harmoniques, ce qui nous donnera une seconde espèce d'octave renfermée dans l'autre; de l'équinoxe du printems, au solstice d'été, nous en trouverons encore une autre; dans celles-ci d'autres encore, & ainsi de suite, ce qui nous retrace bien distinctement la marche de la musique. 3°. Comme il n'y a point de saison qui ne participe des quatre, point de jour, & de partie de jour, où il n'y ait des augmentations & des diminutions de lumière & de ténèbres, de chaud & de froid, qui rappellent le jour & la nuit, les opposés se trouvent mêlés & fondus dans toutes les octaves grandes & petites, qui ne paroissoient composées que de degrés d'un mouvement dans le même sens; voilà l'octave composée des deux modes; on voit que l'analogie se soutient par-tout.

Cette diviſion de la muſique, en mode majeur & en mode mineur, n'eſt-elle pas un cas particulier de cette grande diviſion de la nature en deux, opérée par les deux mouvemens contraires? remarquez que le caractère propre du mode majeur eſt la force, le brillant, la gaîté, l'expanſion, en un mot; & celui du mode mineur, la molleſſe, la triſteſſe, le lugubre; remarquez encore qu'il n'y a point de ton majeur, qui n'ait ſon analogie dans le mode mineur; ne voilà-t-il pas les deux bandes de paſſions oppoſées & ſymétriquement correſpondantes, dont j'ai tant parlé? ainſi il ne doit plus reſter de doutes (1). Appliquons ces principes.

Les ſenſations, les paſſions, & les idées, qui ſont contradictoires, en ce ſens qu'elles précèdent, accompagnent ou ſuivent les deux mouvemens oppoſés, jointes aux contraſtes moindres, qui font paſſage, forment l'octave ſenſitive ou penſante de la première eſpèce; les degrés extrêmes des ſenſations, des ſentimens, & des idées, qui vont avec un mouvement

---

(1) Si je puis, comme je l'eſpère, marquer, dans chaque eſpèce de mouvement, le degré de viteſſe, & la maſſe, qui déterminent le *ſol*, & le *mi*, dans toutes les octaves de ce monde, tous les Arts, toutes les Sciences, en un mot, la Phyſique & la morale ſeront parfaitement déterminées, & je mourrai content.

dans le même ſens, forment, avec leurs degrés intermédiaires & harmoniques, l'octave de la ſeconde eſpèce ; enfin, l'aſſemblage de ſenſations, de ſentimens & d'idées mi-partis, donnent l'octave de la troiſième eſpèce. Il faudroit, pour que notre Table fût bien exacte, & bien complette, qu'elle contînt toutes ces eſpèces d'octaves ſubordonnées les unes aux autres ; mais comme ce travail eſt immenſe, je me ſuis contenté de donner des exemples des deux premières eſpèces, remettant le reſte à un autre tems. Qu'on ne ſoit point étonné de me voir tout rapporter aux ſentimens de l'homme ; *le réel pour nous eſt le ſenti*, & tout ce qui ſe paſſe en nous, ſoit ſenſation, ſoit paſſion, ſoit idée, eſt toujours accompagné d'un mouvement du centre à la circonférence ou du mouvement oppoſé ; s'agit-il de ſenſations ? ſi elles ſont agréables, expanſion ; ſi elles ſont déſagréables, contraction. Penſe-t-on ? ſi les ſouvenirs & les combinaiſons ſont agréables, expanſion, *& vice verſâ ;* la faculté de comparer, qui paroît plus froide, n'eſt pas plus exempte de ſentimens ; les analogies, les expédiens, les remèdes, les réponſes dilatent, épanouiſſent ; les différences, les inconvéniens, les abus, les objections concentrent & reſſerrent ; à tout ce que je viens de dire, il faut ajouter par-tout *& vice verſâ*. Ainſi, ceux qui voudroient achever ma Table, ſelon le plan que j'ai tracé, & y placer les ſenſations que

j'ai omifes & les arts dont elles font la bafe, doivent rapporter à chaque colonne, les objets, les fenfations & les idees qui accompagnent l'efpèce & le degré de fentiment, c'eft-à-dire, le degré de mouvement expanfif ou contractif qui eft la bafe de cette colonne; par exemple, j'ai remarqué que les airs dans le ton d'*ut* naturel, & le verd des prairies, produifoient en moi un léger fentiment d'expanfion; il faudra donc les placer dans la première colonne; fi l'on me demandoit le *pourquoi* moral de l'ordre que j'ai choifi, je répondrois qu'il s'agit, entre nous, de bonheur; or, le bonheur eft compofé, principalement, de fentimens agréables, *& vice versâ.*

Remarquez que les diffonances ne fe correfpondent pas moins bien que les accords, dans des genres différens; par exemple, le *bleu* & le *verd*, couleurs voifines dans le fpectre Newtonien, & qu'on a foin de féparer dans l'art de la parure, forment une diffonance très-femblable à celle de deux fons fort voifins, dans l'octave, tels que ceux qui compofent la feconde, *ut re.*

Non-feulement il exifte une harmonie entre les divers élémens de notre être, & entre les fenfations que nous éprouvons en même tems, ou dans des tems confécutifs; mais il en exifte encore une autre, entre la matière & les mouvemens de notre corps, & la matière en repos ou en mouvement,

qui eſt hors de nous. Les analogies trop fortes ou trop durables, produiſent le relâchement, dans les ſolides, la qualité aqueuſe, dans les fluides, dans le tout, le froid humide, la torpeur, l'atonie, l'apathie, le dégoût, l'ennui, triſte préſent fait à notre eſpèce, avec une ſorte de prédilection; car l'animal ennuyé dort, tandis que l'homme ennuyé veille, s'impatiente, calomnie, tue, pour ſe déſennuyer. Les oppoſitions trop fortes produiſent, dans les fluides, la chaleur & l'âcreté, dans le tout, la chaleur sèche, la ſenſibilité exceſſive, l'angoiſſe, le déſordre, la cacophonie, la douleur, la maladie, le malheur & la méchanceté; car, les maux phyſiques & moraux viennent à nous, par deux chemins oppoſés, tandis que les biens ſe traînent par un ſentier étroit & unique. Les qualités moyennes produiſent l'équilibre, l'harmonie, le plaiſir, la ſanté, le bonheur, la bonté; je ne compte point l'harmonie qui réſulte de la ſimultanéité, ou de la ſucceſſion rapide des extrêmes oppoſés & tranchans; cette harmonie là, eſt celle des fols, des poëtes, des inventeurs, des hommes-femmes, & des femmes-hommes. Le printems guérit de l'hiver, & l'automne, de l'été; je dis, *guérir*, parce qu'un ſentiment exceſſif de chaud ou de froid, de chaleur ou d'humidité, eſt une véritable maladie.

Mais, chaque homme a, pour la matière & le mouvement, ſon harmonie, ſa gamme, dont le

juge naturel est l'instinct, que j'appellerois : la collection des sentimens d'appétit & d'aversion, de plaisir & de douleur, c'est-à-dire, l'assemblage des mouvemens intérieurs & extérieurs de notre corps, pour approcher de lui, & s'assimiler ce qui peut lui être utile, & pour éloigner de lui & se débarrasser de ce qui peut lui être nuisible. En vertu de cette faculté, fondue dans notre tout, l'homme, comme tout autre animal, est naturellement porté vers les choses qui conviennent à sa constitution actuelle; sans les fausses leçons de l'éducation qui nous apprend, & la tyrannie qui nous commande, ce qui ne nous est bon à rien, ou ce qui nous est nuisible, ce mouvement primitif nous guideroit seul & nous suffiroit. L'animal, qui n'a point d'autre guide, est très-bien conduit; pour lui, *le beau & le bon*, ne sont que la même chose; le premier est le signe du dernier; la nature l'avertit par le plaisir d'un sens, de ce qui plaira aux autres sens, par le bien d'une partie, du bien de son tout. Le chevreau naissant va droit à la cythise, dont il n'a jamais goûté; parce que l'odorat, sens précurseur du goût, espèce de goût prolongé, & guide naturel de l'estomach, est affecté agréablement; il approche, essaye, & s'en trouve bien. La plupart des animaux boivent & mangent, sans avoir fait l'apprentissage de ce métier; ceux qui têtent, ne font que sucer, par dehors, une liqueur fort analogue

à celle qu'ils suçoient, dans le ventre de leur mère, sans avoir appris l'art de sucer; & si quelques-uns sont aidés par le père & la mère, c'est souvent moins, parce qu'ils ne sçauroient pas choisir les alimens qui leur conviennent, que parce qu'ils n'ont pas la force de les aller chercher; des animaux carnivores, élevés par l'homme, vont droit à l'herbe qui peut les guérir, & cela sans avoir lu Hippocrate; le chien ignorant se tire d'affaire, tandis que son maître s'empoisonne sçavamment. L'homme jouiroit probablement des mêmes avantages, s'il étoit placé, comme il le fut d'abord; mais, quelques individus dépravés, l'ayant chassé, depuis long-tems, du vaste jardin qu'il habitoit, où il trouvoit sous sa main, une abondante variété de choses convenables aux divers tempéramens, en différens tems, l'ont réduit à un petit nombre d'alimens presque toujours les mêmes; ils l'ont forcé de raisonner sa nourriture, & de choisir, entre ces alimens qui lui conviennent moins, ceux qui lui seront le moins nuisibles; chassé de sa patrie, relégué dans les villes, il est forcé de réfléchir, non-seulement sur le présent, mais encore sur l'avenir, de faire ses provisions pour lui & sa postérité, de se faire des partisans, de se fortifier, l'expérience lui ayant appris que ses chers concitoyens, loin de pourvoir à sa subsistance, lui ôteront l'eau & le feu, s'il ne fait

bonne garde, s'il n'eſt fort & fin. Voilà ce qui rend néceſſaire, cet appareil faſtueux de raiſon, qui fait rire les ſauvages, & qui n'eſt qu'un foible remède à nos maux; c'eſt parce que nous avons beaucoup de vices, qu'il nous faut beaucoup de ſcience; plus nous nous rapprocherons de l'état primitif, plus nous aurons les pieds chauds, le ventre libre, & la tête fraîche & légère, trois ſources de ſanté, de bon ſens, de paix & de bonheur; mais il faut le faire par degrés; car, ſi nous y arrivions d'un ſaut, ce *mieux* bruſque, nous cauſeroit la mort; or, pour trouver cette gradation, il faut réfléchir, raiſonner.

Après nous avoir appris à manger, on nous apprend à raiſonner, & ſouvent cette dernière leçon commence, avant que l'autre ſoit finie; chaque homme impérieux, tyran, veut abſolument régir tout ce qui l'approche; on ne vous aime qu'en proportion de la docilité avec laquelle vous vous laiſſez pétrir & contourner; le docteur boiteux ne veut pas que ſon diſciple marche droit; faites comme moi, s'écrient les oppoſés; un père abſolu, avare, ambitieux, dépravé, après avoir greffé ſes vices ſur un beau naturel, s'irrite contre le monſtre qu'il vient de faire, & le pourſuit, le bâton à la main. Sourds aux cris, de cette armée de tyrans, n'écoutons que nous-mêmes. La nature a planté dans le plus ſtu-

pide, un germe de raiſon, qui ſe développe aiſément, quand une raiſon adulte ne lui fait point ombre. Dès que l'enfant a ſenti, il raiſonne; un enfant, à peine né, crie, quand on l'abandonne à lui-même, il ſe tait, lorſqu'on le tient; il raiſonne donc, c'eſt-à-dire, qu'il obſerve ſes ſenſations, les diſtingue & les compare. La première opération de ſon cerveau ne diffère point eſſentiellement de celles par leſquelles le plus vaſte génie embraſſe le ſyſtême du monde; il n'y a de différence que dans le nombre & le but de ces opérations. Auſſi-tot que l'homme a obſervé, diſtingué, comparé ſes ſenſations, il connoît, il aime, il hait, il eſpère, il craint, & par la ſuite, tous ſes ſentimens ſont toujours effets ou cauſes de ſes jugemens; on donne le nom de *paſſions*, aux ſentimens, dont on lui voit l'habitude; ces paſſions prennent différens noms, tels que, ſenſualité, avarice, ambition, ſelon l'eſpèce d'objets auxquels elles tendent le plus ſouvent, & l'eſpèce de moyens qu'elles employent pour aller à leurs fins; or, après qu'il a fait un grand nombre de comparaiſons, il qualifie tous les êtres, d'après ſes affections ou ſes haines, ſes eſpérances ou ſes craintes, ſon expérience, ou ſes ouï-dire; il les juge bons ou mauvais, beaux ou laids, pour lui, pour un autre, pour pluſieurs, ou pour tous, ſelon les circonſtances qui le déterminent; delà cette foule d'épithètes auxquelles chaque individu donne un ſens

différent, & cette fatigante alternative d'affirmations & de négations, que présente le même siècle, la même nation, & souvent le même homme qui souffle le chaud & le froid, en passant d'une température à l'autre; voilà le squelette & la charpente de la morale; tout cela est bien simple; il ne faut d'autre maître, pour bien raisonner, que le tems & soi-même; on ne doit tirer des autres, que des indications, que des avertissemens d'observer; tel est l'objet de notre Table; la plupart des hommes, modifiés les uns par les autres, dépravés de père en fils, & menés par un ambitieux, un fourbe, un tyran, un sot, placé au bout de la file des nations & des siècles, ont besoin qu'on les remette dans la route de l'instinct, & qu'on les rétablisse, en quelque sorte, sur leur propre trône; or, la base de ce trône est pour chaque homme, la connoissance de lui-même, c'est-à-dire, celle de ses momens, qui ne sont autre chose que les époques de la température, & celles de son tempérament.

Nous avons divisé & subdivisé le tems en parties semblables; ces divisions ne sont nullement arbitraires, ce ne sont point de ces opérations mathématiques, d'après lesquelles l'homme conclut de ce qui lui est commode à ce qui *est*, mais de véritables différences indiquées & déterminées par des effets analogues observés dans les parties correspondantes des grandes & des petites périodes, mais

sur-tout par des sentimens de même espèce dans l'homme ; ainsi, les quatre âges du monde, s'ils ont eu lieu, ont quatre points communs & correspondans avec les passions & les idées qui peuvent affecter un homme dans une minute ; & dans les spéculations politiques, il faut avoir égard à la passion dominante à chaque époque.

Pour se faire une idée nette de ces analogies du grand au petit, voir nettement les sections communes, & saisir l'esprit de notre Table, il faut tracer une figure, composée d'autant de cercles concentriques, qu'il y a de périodes connues, petites & grandes, donner, aux cercles, des diamètres proportionnels à la durée de leurs périodes respectives ; diviser ces cercles en quatre parties égales, par le moyen de deux diamètres, qui se coupent à angles droits, mettre aux quatre extrêmités, ces mots, printems, été, automne, hiver, & écrire le long des quatre rayons, tous les articles des colonnes correspondantes. Que si l'on vouloit réaliser les mouvemens, il faudroit construire ces cercles, d'une matière solide ; &, à l'aide d'un mouvement facile à imaginer, les faire tourner avec des vîtesses, qui fussent en raison inverse des diamètres ; alors on concevroit à-peu-près, comment les divers êtres pirouettent dans les états opposés, en passant, plus ou moins vîte, par les états moyens.

Selon Hippocrate, & tous les grands Médecins, tous les hommes, de quelque tempérament qu'ils soient, ont quatre principales espèces d'humeurs, qui répondent aux quatre principales qualités composées; sçavoir, la bile, au chaud-sec; la pituite, au froid-humide; le sang, au chaud-humide, & la mélancolie, au froid-sec; le tempérament de chaque homme est déterminé par celle de ces quatre humeurs qui prédomine en lui; de plus, dans quelque tempérament que ce soit, le sang augmente, en quantité & en qualité, au printems; la bile jaune, en été; la bile noire, en automne; & la pituite, en hiver; mais, ce qu'il faut ajouter à ces observations importantes, pour les étendre & les généraliser, c'est que chaque humeur augmente, dans les tems, dans les lieux, dans les états, & par tous les moyens indiqués dans la colonne verticale de la Table, où elle se trouve; chaque homme, quelque soit sa complexion, a, dans l'état de santé, tous les tempéramens, non-seulement dans l'année, dans chaque saison, & chaque jour, mais dans le cours de chaque digestion, & même dans un seul moment d'agitation un peu vive; ainsi, les quatre humeurs étant communes, & leurs prédominances l'étant aussi, il n'y a de différence entre les divers individus, que du plus au moins; cependant, comme ces différences, dans le degré, produisent des oppositions

fitions, dans le physique & le moral, il ne faut pas les négliger. Cette distinction doit rendre la doctrine des quatre tempéramens, moins étrange, pour ces physiciens, qui la trouvant dans la bouche des Scholastiques, mêlée avec leurs subtilités, ont cru devoir renvoyer le tout aux écoles Grecques.

J'ai entendu soutenir que la bile noire n'étoit point un humeur différente de la bile jaune, & en effet elle ne paroît être qu'une bile exaltée par la grande chaleur; mais il n'en coûte pas plus de dire qu'il n'y a dans le corps humain qu'une seule espèce d'humeur, qui prend différentes qualités, selon la constitution primitive & actuelle des viscères où se font les sécrétions, le degré de chaleur qui y règne, la manière dont un homme vit, le pays qu'il habite, & la température règnante; d'abord, pour peu qu'on nous accorde qu'il n'y a dans l'Univers, qu'une seule espèce de matière, qui passe par différens états, il s'ensuit naturellement qu'il n'y a dans le corps humain, qu'une seule espèce de fluides; mais ce n'est là qu'un systême, cherchons des faits; les mêmes alimens, pris en différens tems, & en différens lieux, par différens hommes, ou par le même homme constitué ou placé différemment, produisent plus ou moins de bile, de sang, &c..... On peut dire que ces variétés viennent de ce que l'homme étant autrement disposé dans une circonstance, que dans une

autre, ne s'assimile pas les mêmes parties des alimens; cette objection me paroît foible; car si nous comparons les fluides des animaux avec les sucs des fruits, nous voyons que ceux-ci changent de couleur, d'odeur, & de saveur; à mesure que la chaleur qui les mûrit, augmente, leur couleur devient de plus en plus éclatante, & finit par être très-foncée; or, d'après l'analogie qu'il y a entre les plantes & les animaux, ce phénomène ressemble beaucoup à ce qui se passe dans l'homme; exposez un corps quelconque au feu pendant quelque tems en le faisant passer par les différens dégrés de chaleur, il présentera successivement, à vos cinq sens, des apparences différentes; enfin, un fait qui semble décider la question, c'est que, si, après la digestion faite, on se laisse aller à un mouvement de colère très-violent & de quelque durée, la bile augmente très-promptement; quand je dis qu'elle augmente, ce n'est pas parce que je la vois jaillir à la circonférence, ce ne seroit là qu'un changement de lieu; mais je veux dire qu'elle augmente dans le foie, dans les intestins, dans l'estomac, & par-tout, l'ayant éprouvé cent fois; après tout, ce n'est là qu'une dispute de mots, le mot *espèce* signifie *apparences*, *sensations*, & ne peut pas avoir d'autre sens, puisque les sensations sont le principe, la fin, l'instrument & la mesure de nos connoissances; or, si la même quantité de matière,

échauffée à différens dégrés, me présente des apparences différentes & même opposées, vous direz, vous, qu'elle change d'espèce, en abusant du mot; & vous ajouterez aussitôt, que ces phénomènes se réduisent à des corps de différente nature, qui changent de lieu, les uns se cachant, & les autres se montrant; mais vous abusez encore du mot *nature*, qui ne peut signifier qu'*apparence*, puisque tout ce que vous sçavez de ces corps de nature diverse, se réduit à des sensations différentes; il est donc probable que le changement d'espèce, n'a d'autre cause, qu'une variation dans la proportion des deux forces, la variété des circonstances extérieures & la mobilité de notre être. Cette discussion est importante; car, si toutes les parties de la matière, combinées d'une infinité de manières, peuvent, selon les cas, présenter toutes les apparences, les transmutations sont possibles, & l'on pourra *faire de tout, avec tout.*

Bien des gens prétendent qu'on garde, toute sa vie, le tempérament & le naturel qu'on avoit en naissant, cela est absolument faux; entendons-nous. Qu'est-ce que le naturel? c'est une disposition à éprouver certaines sensations & à faire certaines actions, préférablement à d'autres, sans que la volonté d'autrui y ait aucune part; disposition qui dépend de la constitution originelle. Qu'est-ce que l'habi-

tude? c'eſt auſſi une diſpoſition à ſentir ou à faire certaines choſes, plutôt que d'autres, diſpoſition réſultante de la réitération des paſſions & des actions; il eſt donc un point, où, quant à leurs effets, le naturel & l'habitude ſe confondent; en deçà de ce point, eſt l'homme ſauvage, élevé par lui-même & par les élémens; en delà, eſt l'homme civiliſé, élevé par *je ne ſçais qui*, & dont le caractère eſt tout habitudes. Qui de vous n'a pas éprouvé qu'en changeant de pays, de ſociété, & de manière de vivre, il contractoit de nouveaux goûts, & ſouvent des goûts opposés à ſa diſpoſition native? je ſçais cela mieux que perſonne, pour avoir changé tant de fois de climat, de régime, d'amis & d'ennemis; en repaſſant ſur mes premières traces, je vois nettement les caractères & les goûts différens que j'eûs, aux différens points de la ligne qui repréſente ma vie & mes voyages; en creuſant encore un peu plus, on trouveroit que ce mot *naturel* ne convient qu'à la cauſe des premiers mouvemens de l'homme, & que tous les autres ne ſont que des répétitions de ceux-là, ou des mouvemens forcés, d'abord déſagréables, puis devenus agréables, à force de répétitions; en ſorte qu'il faudra donner le nom de *naturel* aux cauſes qui agiſſent dans un tems, & celui d'*habitude*, à celles qui ont agi depuis; il n'y aura d'autre différence entre ces deux choſes que

le tems, & elles l'emporteront l'une ſur l'autre, ſelon qu'elles auront l'avantage du nombre & de l'intenſité, nous voilà preſque au bout de notre analyſe. Nous verrons bientôt qu'on peut donner à un homme quelconque le tempérament que l'on veut; il eſt vrai qu'on retrouvera toujours en lui, un petit reſte de ſes premiers penchans, vu que cette loi du corps humain, en vertu de laquelle nous faiſons avec plus de plaiſir & de facilité les mouvemens que nous avons déjà faits, donne un peu d'avantage à la cauſe qui agit la première; il eſt encore vrai qu'il ſera plus facile d'exalter, ou de faire renaître dans cet homme ſes premiers penchans, que d'en faire naître de nouveaux, parce qu'il y a dans les ſolides, une diſpoſition qui ne ſe détruit pas en entier, ou du moins, qui ne ſe détruit qu'à force de tems, les fluides étant plus mobiles, & plus rapidement variables; mais, il n'en eſt pas moins vrai que, ſi l'on agit ſur lui long-tems, ſouvent & fortement, on pourra compenſer, par l'intenſité, le nombre, & la durée des impulſions, l'avantage de la priorité de tems, qu'avoit l'ancienne cauſe, au point que, dans la ſomme des cauſes qui agiſſent ſur l'homme à modifier, celles dont on diſpoſe feront ſupérieures à celles dont on n'eſt pas maître, & que les dernières cauſes que nous appellons *habitude*, l'emporteront ſur les pre-

mières que nous appellons *naturel*. Ce n'est là qu'un phénomène d'équilibre, analogue à beaucoup d'autres. Quant à l'avantage qu'ont les premières causes, & à celui des causes qui agissent souvent, il me paroît tenir à la loi des frottemens, ou de tout autre obstacle au mouvement; de deux puissances égales, en tout, qui feroient rouler dans des trous égaux des cylindres parfaitement égaux en tout, celle qui agiroit quelque tems avant l'autre, auroit l'avantage sur celle-ci, parce qu'elle auroit un moindre frottement à vaincre, mais si, la première cessant d'agir, la seconde agissoit long-tems seule, elle finiroit par avoir l'avantage sur l'autre; la première de ces puissances représente le *naturel*, & la seconde, *l'habitude*; la puissance qui anime le corps humain restant la même, & deux parties étant supposées également disposées à se mouvoir, celle qui sera remuée la première pendant quelque tems, deviendra plus mobile, que celle qui n'a pas encore été mue; mais, dira-t-on, ces corps que vous comparez au corps humain, ne peuvent se mouvoir sans qu'on leur donne une nouvelle impulsion, au lieu que, dans le nôtre, les parties qui ont souvent été mues, se meuvent d'elles-mêmes. *D'elles-mêmes*, que signifient ces mots? que vous ne voyez pas la cause qui agit à chaque fois; vous parlez comme un sauvage qui, voyant une pendule mar-

quer les heures, ſans voir les poids qui entraînent le rouage, diroit que cette pendule va d'elle-même; *rien ne va de ſoi-même ;* tout mouvement eſt précédé d'un autre mouvement, voilà le monde; le *naturel* & l'habitude ſont donc l'effet de la diminution des frottemens, ou de tout autre obſtacle au mouvement, diminution qui fait que la même puiſſance qui ne peut mouvoir qu'une certaine quantité de matière, avec une certaine vîteſſe, remuera plus aiſément & plus vîte, celle des deux parties égales en maſſe, & également bien diſpoſées, qu'elle a miſe en mouvement un plus grand nombre de fois; ſans compter que nos fluides coulent plus aiſément & plus rapidement dans les vaiſſeaux où ils ſe ſont déjà fait un paſſage, propriété qui tient encore à la loi des frottemens. Ainſi, cette queſtion, ſi ſouvent agitée, le caractère de l'homme eſt-il le produit de ſon naturel ou de ſes habitudes? ſe réduit aux trois ſuivantes ; deux ſurfaces qui frottent l'une contre l'autre, ſe poliſſent-elles réciproquement? les pivots aggrandiſſent-ils les trous dans leſquels ils roulent? un fluide coule-t-il plus aiſément dans un gros tuyau que dans un petit, en ſuppoſant qu'il les rempliſſe tous deux? queſtions, dont il faut demander la ſolution, non aux moraliſtes, mais aux fontainiers & aux horlogers; ce qu'il y a d'admirable en ceci, c'eſt de voir dans ce corps

animé par une puissance spirituelle, les loix de la méchanique si bien observées (1).

On a remarqué que les peuples qui habitent des pays chauds & secs, avoient l'esprit fort délié, & un caractère très-emporté; c'est ce dont on peut s'assurer, en comparant les Flamands, les Hollandois, & les Allemands, aux Provençaux, aux Italiens méridionaux, & aux Africains, dont la côte regarde celle d'Espagne. Les Historiens-Philosophes de l'antiquité nou apprennent que les Athéniens qui habitoient un pays aride & montueux, sous un climat peu différent de celui de la Provence, & sur un sol couvert, comme celui de cette province, de figuiers, d'oliviers & de grenadiers, étoient, ainsi que nos Provençaux, d'un esprit & d'un caractère très-vifs, tandis que les Béotiens, habitans des plaines vastes, & fort humides, étoient renommés, pour l'épaisseur de leur matière & de leur esprit. Aristote prétend aussi que les tempéramens bilieux sont plus propres aux sciences & aux arts que leurs opposés; Aristote a raison; car, la vivacité d'esprit & de caractère dépend de la fréquence & de la rapidité des mouvemens qui s'exécutent dans les deux régions où siègent nos deux principales facultés; or, l'irri-

(1) La solution des questions les plus difficiles n'est qu'un jeu, quand on sçait remonter sans cesse aux prin-

tation, & la vibration de nos fibres doit être beaucoup plus fréquente, plus vive, & plus durable, quand elles sont continuellement agacées par la bile, la plus provoquante de toutes nos humeurs, que lorsqu'elles sont abreuvées, amollies, & relâchées par l'humidité aqueuse; & si l'on doute encore de cette vérité, on peut en faire l'expérience sur soi-même; on trouvera que les alimens, chauds, secs & bilieux, en augmentant la quantité & la qualité de la bile, exaltent, en même tems, la faculté irascible & la faculté inventive. J'étois donc fondé

---

cipes, c'est-à dire, aux premiers mouvemens, en *individualisant* & *actualisant* tout. Les Politiques & les Moralistes, qui se mêlent de nous instruire, depuis tant de siècles, sont encore à voir qu'en traitant les questions vaguement, & sans spécifier le tems, le lieu, & les circonstances, ils tombent dans les problêmes indéterminés susceptibles d'une infinité de solutions, qui exigeroient d'autres solutions, & qu'ils pourroient écrire ainsi toute l'éternité, sans être jamais utiles à personne; il n'y a que les Poëtes qui ayent droit de se bercer dans le vuide; s'ils plaisent, s'ils élèvent l'ame, ils ont assez fait; mais, vous, qui écrivez pour tel pays, en tel tems, laissez-là les questions générales, renvoyez à Caton, sa doctrine austère & tardive; fixez votre œil mobile sur ce qui est devant vous; observez, déterminez, comptez, mesurez les circonstances, afin de donner à vos principes sans forme, & sans dimensions, la forme & la mesure des hommes que la nature vous a mis en main.

à placer ces qualités analogues, dans la seconde colonne de la Table.

Dans l'énumération que j'ai faite des périodes, je n'ai rien dit de celles dont la durée est d'un mois, n'ayant point d'expérience personnelle à offrir sur ce sujet; mais des faits connus de tout le monde, me fourniront encore assez de conséquences. Il y a pour les femmes, dans chaque saison, trois périodes, au moins, & dans chacune de ces périodes, une époque, où le sang surabondant se porte vers le bas & s'évacue; l'instant qui suit le tems critique doit être fort agréable pour elles; c'est une sorte de printems ou de convalescence; en effet, elles sont plus portées à la génération, plus amoureuses, & plus disposées à concevoir, dans ce tems-là, que dans tout autre; on n'observe point ce phénomène dans l'homme, tant parce que la nature l'affoiblit par des moyens plus prompts & plus fréquens, que parce que le sang & les humeurs se portent plus volontiers de bas en haut, dans notre sexe, & de haut en bas, dans l'autre; mais on peut juger, par ce qui arrive à ceux qui ont des hémorrhoïdes fluentes, que ces révolutions sanguines, quoique moins apparentes dans notre sexe, sont communes à tous deux; ces effets dépendent-ils de la lune, ou du soleil? mon avis est qu'ils dépendent de tous deux; mais, ce qui m'embarrasse, c'est qu'on en rend également raison, par chacune des

deux suppositions isolées; en sorte que, si on les unit, il y a rédondance dans l'explication; or, cet excès la rend tout-à-fait nulle; car là, où un suffit, deux sont de trop. Voyons cependant, & commençons par le soleil.

La prédominance successive des quatre humeurs, dans l'année & dans la journée, fait présumer que cet astre peut causer quelque révolution intermédiaire, entre ces deux périodes, un peu, ou plutôt prodigieusement inégales; quelle raison les anciens peuvent-ils avoir eu, pour diviser l'année, en douze mois, & le mois, en quatre semaines? c'en seroit une bonne, que la révolution sanguine; la femme d'un sauvage pouvoit être, pour son mari, un assez bon calendrier; quant aux semaines, on peut présumer que les femmes passent par les quatre saisons dans le courant d'un mois; car, le sang doit augmenter & diminuer par deux progressions, comme tout le reste; il se peut aussi que ces premiers hommes, beaucoup plus sçavans que nous, dans les choses de pur instinct, eussent remarqué, en eux-mêmes, ces révolutions du sang, & en connussent les époques; Hippocrate prétend qu'il y a, dans le corps humain, sain ou malade, des périodes de sept jours, lesquelles, en se multipliant un certain nombre de fois, en composent d'autres, telles que celle de la grossesse des femmes; il croyoit aussi, comme le peuple le croit encore, que les

ſeptièmes années étoient critiques; les gens éclairés ſe moquent avec raiſon de ceux qui s'amuſent à chercher les propriétés des nombres; car, les nombres n'étant point des êtres réels, mais des abſtractions, des manières de conſidérer les êtres, en les rapportant aux doigts de notre main, ils ne doivent point avoir de propriété phyſique & réelle; juſques là, nos gens difficiles ſont juſtes; mais, quand ils raillent auſſi ceux qui s'attachent à remarquer les nombres qui ſe rencontrent le plus ſouvent dans la nature, leur rire eſt celui de l'ignorance; on a vu pourquoi le 2, le 3, le 4 étoient ſi fréquens; reſte à trouver pourquoi le 7 l'eſt auſſi; les jours de la ſemaine portent chacun le nom d'une planète; je ſoupçonne que les anciens ont eu leurs raiſons, pour faire cette diſpoſition; ce qui me porte à le croire, c'eſt qu'à meſure que je développe ce ſyſtême, & que mon idée principale ſe féconde; je pénètre, de plus en plus, dans toutes les Mytologies, ſans chercher à le faire, & je m'apperçois qu'elles ſont toutes le maſque de certaines opinions crues ſuperſticieuſes, mais, ſouvent très-fondées; quoiqu'il en ſoit, la connoiſſance des périodes de la nature & de l'homme, peut être regardée comme la plus importante partie de la Phyſique; j'avois envie d'ajouter, pour rendre raiſon des révolutions ſanguines, qu'elles tiennent aux viciſſitudes de la température; mais, comme on m'objecteroit auſſitôt

qu'elles ont une relation connue avec le cours de la lune, je passe à la seconde partie de l'explication.

Le premier phénomène général que l'homme encore brut pût observer, dût être la révolution diurne, & le second, la révolution lunaire, puis il observa le cours annuel du soleil, qui se trouve naturellement divisé, par les douze mois lunaires, en douze parties à-peu-près égales avec un reste; delà, les douze mois solaires (1); chez les sauvages, l'accord des phases de la lune avec les phases de leurs épouses fut une raison de plus pour préférer l'astre nocturne; aussi la plus grande partie des peuples anciens comptoient les années par les révolutions de la lune; soit qu'ils les fissent d'un mois, ou de douze lunaisons; ses quatre phases indiquoient clairement la division du mois en quatre semaines; quant aux sept planètes, la connoissance de leur cours demandoit plus d'attention & d'exactitude, ces premiers ignorans n'en sçavoient pas tant; or il y a un rapport si marqué entre la révolution lunaire, avec ses parties, & celles du corps humain, que la plus grande probabilité est

(1) Dans le peu de tems que j'ai conversé avec les Esquimaux, race très-peu civilisée, j'ai reconnu, par leurs signes, qu'ils divisoient ainsi l'année solaire.

pour la lune, & je crois devoir les lui attribuer, avec de très-habiles gens qui lui accordent une grande influence sur toutes les humeurs contenues dans les grandes cavités du corps humain, & du globe terrestre. Cet astre n'a pas été placé si près de nous sans raison, ou plutôt, il ne peut être si voisin de nous, sans être la raison d'un grand nombre de phénomènes; quand je considère, d'un côté, ces deux astres qui nous éclairent tour-à-tour, de l'autre, cette bisection (1) de la matière vivante, par les sexes, & d'une seule vue, les rapports frappans qui existent entre l'opposition des deux astres, soit pour l'action, soit pour le tems, & les oppositions des deux sexes, il me vient en tête un grand soupçon; mais comme je ne puis l'appuyer sur des expériences, je me tais.

Quoiqu'il en soit, la recherche, qui a pour objet, les relations des deux astres principaux, avec les mouvemens généraux & particuliers de notre planète, est de la plus grande utilité, en morale & en politique, comme en physique; car, les

---

(1) A l'âge de 18 ans, étant marin, je demandois à tous les sçavans, que je pouvois rencontrer, pourquoi il n'y avoit pas trois sexes, ni de génération à trois; en faisant cette question, j'avois, par instinct, l'apperçu de la grande loi; il paroît que la génération, comme la vie, est l'effet de l'équilibre des deux forces opposées.

phénomènes moraux dépendant en partie de notre constitution physique, &c, la politique n'étant à cet égard, que la doctrine des combinaisons de corps humains, il est force que tout ce qui influe sur notre corps, influe aussi sur nos combinaisons de toute espèce; rien n'est moins indifférent que les phases de la lune, dans un état gouverné par une femme; les vacillations, auxquelles le sexe est sujet, & auxquelles il faut qu'il le soit, pour rester sain, expose à voir unis ensemble, le milieu de la première phase, & celui de la dernière; là, ou règne une seule volonté, les moindres variations de cette volonté & les causes de ces variations, importent à tous ceux qu'elle régit; quand on songe qu'un mot peut perdre un état, & qu'un nuage, qui cache un instant le soleil, ou un peu trop de sang, dans une matrice royale, peut faire proférer ce mot, on sent les inconvéniens du gouvernement d'un seul, & l'on ne peut qu'admirer la prudence *des Rois*, hommes ou femmes, qui mettent entr'eux & leur peuple, un contrepoids (1).

---

(1) On a reproché à la Reine Elisabeth & à d'autres Reines, d'avoir eu des amans; on auroit dû plutôt les louer de cette précaution; il y a plus, on en devroit faire une maxime d'état; l'austérité, l'énergie, la fierté, la morosité des célibataires, des deux sexes, est très-connue; une femme sans homme, ne peut être long-tems saine,

Dès l'inftanr qu'un homme s'eft approché d'une femme, fon tempérament fubit les mêmes révolutions, que dans les quatre faifons; quand l'efpèce d'hiver, qui fuit la jouiffance, eft paffé, & que la vanité a fait, pour l'effacer, ce qu'elle fait aujourd'hui, pour effacer celui de notre monarchie, l'homme éprouve les mêmes fentimens, que dans la matinée d'un beau jour de printems; peu après fa force, fon activité, & fon inquiétude augmentent; le voilà en été, & s'il fe tient éloigné des femmes, fes fibres durcies n'ont plus de fouplelfe, le fpafme qu'occafionne la femence repompée & devenue âcre, par fon trop long féjour, rétrécit tous les orifices, en contractant les fibres circulaires, les vaiffeaux repouffent l'aliment nouveau, qui eft redondant; l'affimilation ne fe fait plus, les inteftins s'obftruent; enfin, l'homme continent paffe à la mélancolie de l'automne, & l'année eft révolue; puis, il en recommence une autre, en payant une feconde fois le tribut à fa compagne, & à la nature. Dans l'état refpectif de l'homme & de la femme, comme dans l'état pofitif de l'individu de

---

heureufe & bonne; les fecouffes du fixième fens facilitent l'évacuation périodique, &, de cette évacuation, bien réglée, réfulte cette aifance dans toutes les fonctions, fans laquelle, il n'eft point de bon fens, ni de bonté conftante.

femme,

chaque sexe, il y a *l'état négatif* & *l'état positif*; *le défaut* & *l'excès*; la fibre peut être trop tendue, par une trop longue continence; & alors il y a spasme; elle peut être trop relâchée par certains excès, par la température, ou un régime mal choisi; l'homme est mal disposé, quand il est *tout en plus*; il l'est encore mal, quand il est *tout en moins*; dans les deux cas extrêmes, cette fonction si importante s'exécute mal; le milieu est le point d'équilibre que j'appelle ordinairement *zéro*; mais, pour passer par ce milieu deux fois, sçavoir, en allant & en revenant, il faut être alternativement, *en plus* & *en moins*, sans excès ni d'un côté ni de l'autre; en quoi l'on sera toujours très-bien conseillé par l'instinct pur, & exempt de vanité; j'appuye un peu sur ce chapitre, qui paroîtra burlesque à bien des gens, parce que, creusant toujours jusqu'à la racine des choses, & ne perdant point de vue les progressions naturelles, je vois les vices de constitution, croître avec l'homme qui n'obéit qu'à lui-même; je vois quelques uns de mes semblables, malheureux par la faute de leurs parens; je pose en fait que tout enfant engendré & conçu dans l'état d'excès ou de défaut, de ses parens, apporte, en naissant, un vice analogue au leur, & très-difficile à détruire ou à pallier. Dans le premier cas, la semence étant abondante, épaisse, âcre, & douée de toutes les qualités actuelles du corps dont elle

est extraite, il aura cette surabondance de vie, cette turbulence qui porte un homme à se jetter en furieux sur les autres, pour exister & faire quelque chose; dans l'autre cas, la semence étant trop peu abondante, trop fluide, trop aqueuse, ce sera une brebis marchant timidement, sur la terre, entourée d'une atmosphère de loups, comme le voyageur, qui, en faisant route au coucher du soleil, avance, environné d'une atmosphère de cousins ou de moucherons, qui font route avec lui, en décrivant une cycloïde; cette conjecture paroîtra un peu hardie; mais, si l'on considère que les mêmes loix agissent, & que les mêmes propriétés se trouvent par-tout, en différens degrés; qu'il n'y a dans l'homme, à tout âge, que la même matière & les mêmes mouvemens, du plus au moins; qu'enfin, toutes les choses de ce monde dépendent en partie de leurs commencemens, notre soupçon paroîtra très-fondé.

Le sommeil, antagoniste naturel de la veille, & des exercices du corps, & destiné à opérer l'assimilation parfaite, comme l'état opposé, à opérer l'excrétion, n'est autre chose que la retraite du principe vital, de l'extérieur du corps à l'intérieur, où il se concentre, rassemblant toutes ses forces, pour distribuer les alimens pris dans le jour, exécuter avec plus de vigueur les principales fonctions, & donner plus d'énergie aux mouvemens essentiels,

tels que les oscillations du cœur & de la poitrine; comme il est facile de s'en assurer, en târant le pouls à un homme qui dort, & en l'entendant ronfler; & comme tous les états sont un peu mêlés, il y a dans la veille de petits sommeils relatifs, & *vice versâ*, sçavoir, le repos de chaque partie, pendant que son antagoniste est en mouvement, & réciproquement. Une autre preuve que le sommeil est causé par la retraite de la chaleur vitale, de l'extérieur à l'intérieur, c'est que tout ce qui cause ce dernier mouvement, porte au sommeil; comme le froid, les calmans physiques & moraux, la digestion, une tristesse, sans colère, une crainte légère, la lassitude, l'ennui, & toutes les impressions uniformes qui le produisent.

En général, tout ce qui porte la chaleur du dehors au dedans, porte au sommeil, facilite la digestion, & provoque la concupiscence; voilà pourquoi les mélancoliques, les gens tristes, concentrés & taciturnes, qui pensent peu, aiment ordinairement les jouissances purement animales, quoique l'habitude puisse diminuer un peu ce penchant. *Le sommeil nourrit*, dit un proverbe populaire, cette maxime est vraie, en ce sens, que, dans un état, un prince, qui agit d'un mouvement continu, fait circuler la vie dans tous les rameaux du corps politique, tandis qu'un prince trop vigilant & qui agit par soubresauts, se jette tout d'un côté, & laisse

le ſang ſe porter vers ces excroiſſances, vers ces loupes politiques qu'on appelle des capitales.

Dans les trois fonctions, digeſtion, ſommeil, génération, il eſt utile aux gens trop gais de s'attriſter un peu, & aux perſonnes triſtes, de s'égayer; la tranquillité vaut mieux pour les perſonnes de tempérament & d'âge moyen.

Tout ce qui cauſe le mouvement du centre à la circonférence, jette en dehors, alimens, ſang, force, vie, ſentimens, idées, ſecrets, chagrins, rancune, & évente l'homme tout entier; cette maxime détaillée avec ſoin contient la moitié de la morale; elle fournit des conſéquences, & des applications curieuſes, pour peu qu'on ait auſſi l'œil ſur la propoſition inverſe, qui fait le ſujet du paragraphe précédent. Voulez-vous être homme d'exécution? méditez, ruminez, digérez vos projets, froidement, & en ſilence, afin que votre éruption ſoit en acte, car, ſi elle eſt en paroles, le vent emportera votre volonté avec elles; cette vérité eſt dans le monde, où, ni homme, ni femme, n'attend de réaliſation bien ſolide, d'un beau parleur; pourquoi donc n'a-t-il pas fait fortune, diſoit, d'un orateur, un homme ébloui de ſon eſprit? un obſervateur répondit: il parle comme un Dieu, immenſément & éternellement. Nous demandons aux mêmes hommes des qualités qui s'excluent; nous voulons que le même perſonnage ſoit bon, tendre,

ouvert, expanſif, & pourtant qu'il ſoit diſcret, c'eſt comme ſi nous voulions nous promener au ſoleil à minuit; la diſcrétion eſt une grande vertu; mais ce ne peut être qu'une pénible acquiſition pour tout homme qui a les vertus de la première colonne; cette vertu n'appartient naturellement qu'aux perſonnages qui ſont toujours, en automne, ou en hiver; un des grands fruits de notre éducation, eſt de rendre le printems, & la matinée de l'homme fort courts, & de le mener rapidement à la fin du jour & de l'année; elle nous donne beaucoup de ces vertus de la troiſième & de la quatrième colonne, vertus fort commodes pour les autres, ou tout au plus à notre avarice, & à notre ambition; en nous ôtant toutes ces vertus de la première colonne, auxquelles le bonheur eſt attaché.

Le croiroit-on? le génie, comme le ſommeil, eſt l'effet de la concentration, forte & durable, du principe vital; c'eſt une tête, qui veille preſque toujours, montée ſur un corps qui ne veille preſque jamais; voyons ſi l'analyſe appuyera ou renverſera cette aſſertion.

De l'aveu de tout le monde, le génie philoſophique eſt la faculté de ſaiſir, en peu de tems, un grand nombre d'analogies, d'oppoſitions & de différences générales & particulières, dans les individus, leurs élémens, & leurs combinaiſons; de

les ordonner à un seul but, de démêler promptement, dans tous les sujets détaillés & compliqués, la proposition qui enveloppe toutes les autres, celle dont elles ne sont que des variations; de voir, d'un coup-d'œil, tous les rameaux d'une proposition générale; enfin, de rendre sa pensée telle qu'on l'a conçue, & avec facilité; j'ai ajouté partout *promptement & facilement*, parce que ce mot *génie* renferme l'idée de fécondité, & suppose que tout coule de source, chez celui à qui on le donne; c'est en ce sens qu'on dit d'une belle phrase qui ne sent point le travail, qui n'est point un composé laborieux de mots assemblés par *juxta-position*, d'une phrase moulée sur la pensée même, & fondue d'un seul jet, qui marie l'élégance à la justesse, le sentiment à la raison, la grace à la force, *cela est de génie*, il faut un autre mot pour les penseurs & les écrivains qui accouchent avec peine; car, il en est du moral, comme du physique; où de deux puissances qui produisent des effets égaux, on juge la plus grande, celle qui les produit dans le tems le plus court.

Or, la pensée étant l'antagoniste des autres mouvemens, & des autres sentimens, il est clair que la force cogitative doit être, en raison directe de la vie intérieure & supérieure, & en raison inverse de la vie extérieure & inférieure; pour

méditer fortement, il faut, en quelque ſorte, vivre tout entier dans ſa tête, *être tout tête ;* tout ce qui diſtrait l'homme, ſoit par les cinq ſens, tels que, diſcours, converſations, aſſemblées, travaux, exercices du corps, feſtins, ſociétés, femmes, jeux, plaiſirs; ou par la mémoire, comme, affaires, chagrins, rancune, vanité, ambition, avarice, crainte de la douleur & de la mort, ſi, au lieu d'employer ces divers moyens, pour alterner & fortifier ſa tête, par le contraſte, on s'en fait un but, ils diminuent d'autant, la faculté ſpéculative.

De plus, les ſenſations étant la matière première de nos connoiſſances, le meilleur inſtrument pour un obſervateur, eſt un corps délicat, que tout affecte, & qui le force à remarquer tout; or, un corps foible eſt ordinairement un principe de timidité, & la timidité eſt l'effet de ce mouvement, de dehors en dedans, qui accompagne, cauſe, ou favoriſe le ſommeil.

Il y a donc beaucoup d'analogie entre ces choſes, *ſommeil & génie ;* mais il y a, entr'elles, cette différence, que le ſommeil, qui diſtribue la chaleur par-tout également, eſt une vie intérieure, *univerſelle ;* au lieu que le génie eſt une vie intérieure, *locale*, dont le foyer eſt la tête, où le mouvement & la chaleur ſe concentrent & ſe fixent, par une ambitieuſe inſouciance, la ſolitude, & de fréquentes méditations; mais, comme l'individu ne

peut être sain, si la chaleur & le mouvement ne se fixent alternativement dans toutes ses parties, à l'extérieur, pendant la veille, & à l'intérieur, pendant le sommeil, défions-nous de cette concentration, aussi dangereuse qu'ambitieuse, & cherchons les moyens de conserver la santé, la principale base du bonheur.

Comme la planète qui nous porte toujours en mouvement, tourne sur elle-même en vingt-quatre heures, & autour du soleil, dans l'espace d'une année, tantôt nous présentant à la source de la vie, tantôt nous enveloppant de son ombre; ainsi, pour être sain, de corps & d'ame, pour être heureux & bon, l'homme doit, chaque jour, circuler rapidement dans toutes ses facultés, faire le tour de son être, tourner sur lui-même, & chaque année, parcourir lentement le cercle de ses occupations, de ses besoins, de ses plaisirs, de ses peines même, en passant d'un opposé à l'autre, par des gradations bien nuancées, & se maintenir dans un mouvement perpétuel. Comme les différens états par lesquels nous passons dans le cours d'une année, exigent des alimens & des exercices différens; que ces états dépendent de la proportion respective des deux forces, opposées & alternativement supérieures, qui nous modifient, proportion qui dépend elle-même de l'inclinaison du rayon solaire, sur l'horizon de chaque point de la surface du globe; qu'enfin, les

alimens, & la terre qui les produit, sont aussi modifiés par ces causes, il est naturel de rapporter, en gros, notre constitution physique & morale, à la cause mobile de ces variations, & de rendre le cercle de notre régime annuel, concentrique à celui de la révolution annuelle; le régime de chaque lieu, variera donc, chaque jour, comme l'inclinaison du rayon solaire méridional, sur son horizon, & les régimes des lieux divers, varieront, comme l'inclinaison du rayon solaire sur les différens horizons, à midi, le jour du solstice d'été. Cette grande vérité intéresse tous les êtres sensibles; car, malgré la fierté de l'homme & la haute opinion qu'il a de lui-mêms, l'animal qu'il tourmente, & dont il a fait son esclave, inférieur, tant qu'il n'est question que des rapports particuliers, redevient, dès qu'il s'agit des rapports généraux, son concitoyen, son égal, & peut-être son supérieur, sous cette puissance qui anime le tourbillon, & les domine tous deux. Mais, afin que cette vérité enveloppe tous les êtres dans son orbe, jettons un coup-d'œil sur l'espace que nous venons de parcourir, revenons sur nos traces, pour nous ressaisir de toutes les vérités, déduites du principe renfermé dans les deux monosyllabes, placés en tête de ce livre; &, de tous ces petits feux réunis, composons un fanal qui jette une vive lumière sur l'obs-

cure plage de l'Hiſtoire Naturelle & de la Médecine.

Le ſentiment, avons-nous dit, eſt l'effet de certaines vibrations de la fibre animale, produites par le combat de deux forces qui ſe ſurmontent & ſe cèdent alternativement; en un mot, la vie n'eſt qu'un combat, qui change continuellement de forme, & ſans les oppoſitions, il n'y auroit ni mouvement, ni ſentiment. Pour que les corps deſtinés à nous ſervir d'alimens, puiſſent réveiller en nous le ſentiment de l'appétit, ſans lequel, la nutrition ſe fait toujours mal, il faut qu'il y ait, entre ces corps & nos fibres, un certain degré d'oppoſition, ſans excès toutesfois, & qu'ils ſoient nouveaux pour elles; ſinon, elles repouſſent ce dont elles ſont déjà compoſées ou abreuvées; ſemblables à un aiman, dont un pôle repouſſe le pôle ſemblable d'un autre aiman, & probablement en vertu de la même loi; or, ce que la fibre repouſſe, l'homme le repouſſe; car, l'homme pris en entier doit avoir les mêmes propriétés & les mêmes mouvemens que ſes fibres, puiſqu'il n'eſt qu'une ſomme de pareilles fibres ou cordes, *que la lyre touchée par Apollon*; or, ſi, embraſſant tout le cercle annuel, nous conſidérons, d'une ſeule vue, toute la ſurface de la terre, avec les animaux de toute eſpèce qu'elle nourrit, mais ſur-tout l'homme, nous re-

connoîtrons que la nature, dans ses dispositions, ne s'écarte que très-rarement des deux principes que nous venons d'établir. D'abord, dans le cercle de productions que les saisons viennent nous offrir tour-à-tour, cette bonne mère a toujours soin de nous servir des mêts qui contrastent avec le tempérament qu'elle nous donne, aux différentes époques de la révolution annuelle; par exemple, quand un soleil brûlant, & presque toujours levé, dessèche tous les êtres vivans, l'humidité semble se réfugier dans les plantes, & dans les fruits des arbres, afin de fournir aux animaux, de quoi réparer la perte prodigieuse qu'ils font de la leur; de plus, elle donne aux sucs d'un grand nombre de fruits une qualité acide qui combat & neutralise la bile exaltée par la chaleur; au contraire, quand ces êtres vivans sont tous imbibés, & pénétrés de l'humidité qui règne dans l'air, les végétaux flétris & desséchés, dont les animaux se nourrissent, sont autant d'éponges destinées à absorber toute l'humidité surabondante qui relâche nos fibres; sans compter que les farineux corrigent la qualité excessivement séreuse du sang. Si, dans les divers présens que la nature nous fait, elle alloit & revenoit sans cesse sur la même ligne, nous présentant, nous retirant, & nous rendant aussitôt les mêmes choses, nous serions exposés à goûter deux fois de suite le même mêts, ce qui seroit aussi contraire à notre bien-être

qu'à ſes loix; que fait-elle? elle nous ſert à une table ronde, couverte de tous les fruits de l'année, qu'elle fait tourner lentement avec le ſoleil, & aſſortit le repas annuel, de manière que le mêts qui eſt devant nous, à chaque ſaiſon, combat la qualité dominante, dans l'atmoſphère, & par conſéquent dans notre conſtitution; car, toujours plongés dans l'air, & l'abſorbant à chaque inſtant, de pluſieurs manières, nous ne pouvons échapper à ſes impreſſions, & il eſt force que notre corps s'imbibe de ſes qualités; or, à l'aide de ce cercle d'oppoſitions que la nature nous met en main, nous voilà intérieurement armés contre les qualités extérieures; de plus, le même mêts ne ſe retrouve devant nous, qu'après que nous avons goûté de tous les autres, enfin l'intervalle de tems qui s'écoule entre deux, étant le plus grand poſſible, les mêmes choſes reſſervies long-tems après, paroiſſent toujours nouvelles; diſpoſition qui allie les avantages de l'œconomie, avec les douceurs d'une riche variété; cet ordre, ſans doute, eſt admirable, mais ce n'eſt pas tout; les tempéramens des divers animaux varient à l'infini, avec la latitude, la ſituation, l'expoſition, la figure & toutes les qualités du ſol, ſans compter la diverſité originelle des eſpèces, &, ſi la nature n'avoit ſoin de varier ſes contraſtes, l'harmonie ſeroit troublée; c'eſt ce qu'elle ne manque pas de faire, dans tous les tems, & dans tous

les lieux; non seulement, chaque climat a sa table, couverte de mêts très-variés; mais chaque point du globe, terre ou eau, plaine ou montagne, bois ou prairies, chaque espèce, chaque sexe, chaque âge a la sienne, pour l'état de santé & pour l'état de maladie; dans toutes les contrées, elle oppose avec soin, les productions de la terre, au tempérament commun des animaux qui l'habitent & aux fléaux dont ils sont entourés; par exemple, si nous considérons la terre, par grandes masses, nous voyons qu'elle avoit donné aux habitans des pays chauds, les fruits les plus succulens, & les plus acides, à quoi elle ajoute les épices, pour donner du ton à ces estomacs amollis & relâchés par l'excessive chaleur, réservant les productions opposées pour les septentrionaux; sans sortir de notre contrée, nous voyons le Provençal & le Flamand traités de deux manières opposées; arrangement dont l'un & l'autre se trouvent également bien. Tout est si bien combiné, que chaque homme a une aversion naturelle pour les alimens analogues à la qualité qui prédomine en lui; soit que cette qualité dépende de sa constitution individuelle, de la saison, du climat, ou de toute autre cause; aversion qui lui est salutaire; car, suivant notre principe, l'aliment analogue est pernicieux; d'après ces vérités d'observation, on peut juger de la sagesse de ces voyageurs, François sur-tout, qui dédaignent les

alimens du pays où ils ſe trouvent, & veulent vivre par-tout à la françoiſe; en tout pays, il eſt prudent de ſuivre les uſages les plus communs des naturels, avec cette précaution cependant, de ne paſſer, d'un régime à l'autre, que par une gradation; vu que le corps d'un Marquis enlevé par des chevaux de poſte, eſt plutôt tranſporté d'un pays à l'autre, que le Marquis n'eſt refondu, corps & ame. Dans le contraſte général que la nature met entre tous les animaux d'un pays, & les cauſes qui les entourent, elle s'en ménage de petits, en oppoſant les appétits des animaux voiſins, afin qu'ils ne recherchent pas préciſément les mêmes choſes, & que tous puiſſent ſubſiſter; on obſerve auſſi, preſque toujours, une ſorte d'oppoſition d'intérêt & de tempérament entre les animaux & les plantes d'un même pays; ce qui ſert aux uns, nuit aux autres; ce que l'un perd, l'autre le gagne; l'animal vit de la plante, la plante vit de l'animal; en un mot, ces deux claſſes d'êtres ſemblent ſe dérober & ſe léguer l'une à l'autre, la matière & la vie. Enfin, il règne une ſorte de guerre entre les plantes analogues d'un même pays; il faut avoir grand ſoin de les écarter les unes des autres; ſans quoi elles ſe nuiroient réciproquement, en ſe dérobant les ſucs de la terre, dont elles ont également beſoin. Je n'ai rien dit de l'affreuſe & éternelle guerre qui eſt entre les animaux; ici la bonne mère de-

vient un peu marâtre ; quelques philosophes ont entrepris de la justifier, oubliant qu'une personification n'est point un brevet d'existence. Suivant Pope & ses maîtres, le malheur de l'individu opère *peut-être* le bien général ; or, comme il n'y a que des individus, & que le bien général n'est point un être, mais une abstraction de maître Pope, il s'en suit que la nature, qui n'existe pas, tourmente ce qui existe, en faveur de ce qui n'existe pas ; il n'est permis de raisonner ainsi, qu'en beaux vers ; & le *peut-être*, ici, pour être peu poétique, n'en est pas plus philosophique ; tournons les yeux d'un autre côté, ou, par une louable abstraction, tâchons de ne voir, de cette vérité désolante, que la partie qui peut nous être utile.

Les oppositions observées, soit entre les qualités régnantes dans les divers saisons & les fruits que la nature nous offre, à la fois, comme alimens agréables & comme remèdes, soit entre les productions des terres situées sous les divers climats, & le tempérament commun, que leurs habitans tiennent des causes locales ; les oppositions d'animal à plante, d'animal à animal, & de plante à plante ; cette immensité de contrastes nous fournit un moyen facile, pour perfectionner & achever notre table ; car, dès qu'on aura connu les qualités d'une de ces choses, on pourra la placer dans la colonne analogue, & mettre ses opposés dans

la colonne opposée ; par exemple, il n'étoit pas facile de classer les saveurs, *à priori ;* mais comme la saveur est, en quelque sorte, le signe de l'appétit, la voix tacite de l'instinct, voix qui nous avertit, du moins, dans l'état de santé, de ce qui peut nous être utile ou nuisible, par le plaisir & la douleur, voyant que la saveur acide plaît généralement, d'abord, à tous les hommes de tempérament bilieux, en toute saison, & en tout pays, puis, à tous les hommes de tempérament quelconque, dans les saisons, & dans les pays où la bile est abondante & exaltée ; voyant aussi que les fruits acides sont fort communs, dans ces tems & dans ces lieux, après avoir placé dans la colonne de l'été, les complexions, les régions, & les saisons bilieuses, j'ai cru devoir rapporter la saveur acide à la colonne de l'hiver ; d'après ce principe bien établi, que les opposés, que l'hiver & l'eté guérissent l'un de l'autre. Quand il a été question des saveurs fortes, âcres & brûlantes, qui plaisent aux estomachs froids, je les ai rapportées, à la colonne de l'été, par les mêmes raisons ; j'ai suivi la même marche, & ceux qui acheveront la table, feront bien de la suivre, pour les autres oppositions.

Mais, pourra-t-on me dire, vous allez classant, divisant, rapportant, ancien & terrible ennemi des classificateurs,

classificateurs, vous croyez-vous bien à l'abri des objections que vous faisiez pleuvoir sur d'autres, il y a quelque tems? voyons comment vous vous tirerez des questions suivantes. 1°. N'y a-t-il point des degrés d'opposition, comme des dégrés d'analogie, & parconséquent, entre vos quatre bornes, des intervalles remplis par des êtres plus réels, que ceux que vous avez assis sur quatre points mathématiques? 2°. De quel genre d'acide, de quelle espèce, & de quel degré, dans cette espèce, nous parlez-vous? 3°. A quel hiver, à quel jour, & à quelle heure de cet hiver, rapportez-vous cet acide aërien & vague? l'hiver est un tems un peu long, de plus, l'hiver n'est point un être; vous comparez un point à un quart de cercle, c'est-à-dire, un petit rien, à un gros rien. 4°. Soyez franc, n'avez-vous pas été un peu embarrassé en classant les individus humains? quatre points dans la sphère des êtres, où les opposés allant en diminuant par degrés, viennent tomber imperceptiblement les uns dans les autres; ensorte qu'il est un point, où l'analogie & l'opposition se confondent; quatre points, dis-je, dans une si grande sphère, ou, si vous l'aimez mieux, dans un si grand cercle, c'est bien peu, vous m'avouerez que tout cela est assez mal déterminé.

Ces quatre questions foudroyantes renverseroient-

elles notre ſyſtême? non, ne craignez rien. 1°. Je réponds, en gros, que ſi nous ne ſçavons pas nous arrêter au point, où finit l'utilité, nous allons nous jetter dans le progrès à l'infini, le réfuge des ſophiſtes, & l'écueil des philoſophes du ſiècle; quoiqu'il n'y ait point de claſſes, dans le monde réel, il n'en eſt pas moins vrai que l'homme ſaiſit très-bien les différences & les oppoſitions un peu marquées; quoiqu'il y ait des nuances qui nous échappent, cela ne nous empêche pas de diſtinguer, & de comparer aſſez bien les degrés un peu grands, & les choſes fort inégales; or, les claſſes fondées ſur ces différences & ces oppoſitions ſenſibles, dans l'eſpèce & le degré, ont été & ſeront toujours les mêmes, elles ne ſont ni mobiles ni douteuſes, à cet égard, tous les hommes s'entendent. Il n'eſt pas facile de dire à quel degré de couleur, une femme ceſſe d'être noire, & commence à être blanche; il ne l'eſt pas non plus de dire à quel âge préciſément un veau devient bœuf, & l'on ſçait fort bien qu'il le devient par degrés; cependant, on ne prend point une pariſienne, pour une négreſſe d'Angola; & un boucher achète rarement un jeune veau pour un bœuf; dans le premier cas, on regarde la femme, on la marchande quand elle plaît, & ſi on eſt riche en graces ou en écus, on couche avec elle, ſans s'embarraſſer de

la claſſe où on la mettra ; le boucher pèſe l'animal, veau ou bœuf, & en paye le prix, il ne l'achète pas au nom, mais au poids ; pendant ce tems là, le ſpéculatif cherche dans quelle claſſe il logera la femme, & l'animal fauve ; puis il va ſe coucher, ſans ſouper, & ſans femme, digne récompenſe de ſes utiles travaux ; le bon en ceci, c'eſt qu'il n'y a que les nuances, dont la diſtinction ne ſert à rien, qui ſoient difficiles à diſtinguer, & les gradations naturelles n'inquiètent que les oiſifs & les nomenclateurs ; nous ne mourrons pas, pour avoir ignoré le nombre de nos cheveux, le poids d'un globule de ſang, & le diamètre d'une fibre ; en attendant que la nature veuille bien ſe laiſſer deviner, ne renonçons pas aux choſes poſſibles, qui ſont ſous notre main, parce qu'il y a, là bas, une choſe impoſſible ; toutes les objections de cette eſpèce, faites ordinairement par l'envie impuiſſante, ſe réduiſent à dire, vous avez été juſques-là, mais, vous n'iriez pas au-delà, ainſi, avançons ſur cette terre, quoique nous ne puiſſions pas aller dans la lune.

2°. Je dis que ces objections ne me touchent pas plus qu'un autre, & qu'elles s'adreſſent aux praticiens, comme aux ſyſtématiques ; quand un médecin, qui ménage votre bourſe, vous ordonne le jus de citron ou de carotte, pour une maladie de bile, il ne vous vient pas en tête de lui demander,

de quel citron, ou de quelle carotte, il parle, encore moins, de lui demander des inſtrumens pour meſurer les qualités de la maladie & les propriétés du remède; il vous regarde, vous examine, avec tous ſes ſens, compare ce qu'il a vu à ce qu'il voit; il ordonne, tâte votre tempérament, en graduant les doſes, à l'aide d'inſtrumens communs & groſſiers; vous faites à-peu-près ce qu'il vous dit, & vous guériſſez; ne ſoyez pas plus rigoureux pour moi; quand on tient les eſpèces, on eſt déjà bien avancé; le plus ſouvent, il ne s'agit que de ſubſtituer, à une qualité, ſon oppoſée; quant aux doſes, fit-on un livre auſſi gros que le monde, pour chaque homme, & même pour chaque année de ſa vie, il faudra toujours un peu tâtonner; défiez-vous des praticiens raiſonneurs & difficultueux; ſans doute, il faut douter; mais, comme on ne guérit aucune maladie avec des doutes, des hommes encore plus à craindre que les gens tranchans & déciſifs, ce ſont ceux qui n'arrêtent rien, & qui pourtant ſe plantent devant vous, comme s'ils alloient opérer des miracles. Ainſi, quand notre table ne ſeroit bonne qu'à montrer les oppoſitions les plus marquées, en ne l'appliquant jamais qu'aux êtres pris par grandes maſſes, aux qualités communes & fort ſenſibles, dans les cas bien connus, & peu dangereux, on en tireroit encore des marques, pour ne pas ſe perdre dans le champ immenſe de la va-

riété ; ce sera toujours une sorte d'équerre d'arpenteur, pour déterminer les quatre points cardinaux de l'horizon scientifique , en attendant que nous puissions graduer le cercle entier.

Cependant, comme vos objections m'ont mis en train d'inventer, je vais tâcher de faire pour vous quelque chose de plus. D'abord, les différences qu'on observe entre les années consécutives, rendant variables les deux points de maximum, & les deux points d'équilibre, nous observerions, à l'aide du thermomètre & de l'hygromètre, les degrés de chaleur & d'humidité, répondans aux quatre époques de douze années consécutives ; en ajoutant tous ces degrés, & les divisant par le nombre des années observées, nous aurions les quatre époques d'une année moyenne, lesquelles nous désignerions par quatre points, sur un plan circulaire, divisé en 365 parties ; sur 12 autres plans semblables, placés, six au dessus, & six au dessous du plan moyen, nous marquerions des points, répondans aux époques des douze années observées, sçavoir, les époques des deux années extrêmes, l'une en plus, l'autre en moins, & celles des années comprises, entre ces deux termes & le terme moyen; or, par ce procédé, nous aurions déjà 12 maximum, 12 minimum, 12 printems, & 12 automnes, bien déterminés, à l'aide d'instrumens comparables; ensuite on pourroit marquer, sur chaque plan, avec

ces mêmes instrumens, des points entre chaque époque & la plus voisine, points qui diviseroient chaque saison en plusieurs parties, supposons trois; nous aurions alors douze époques réelles, pour chacune des douze années; on conçoit que, si on prenoit un plus grand nombre d'années, & dans chaque année, un plus grand nombre de points, on auroit des divisions plus fines & des époques plus voisines, ce qui donneroit un plus grand nombre de termes de comparaison. Mais, ce n'est pas tout, nous inventerions, l'Abbé Fontana, M. de Luc, & moi, des instrumens, pour mesurer toutes les qualités possibles; comme nous en avons déjà, qui indiquent les degrés de chaleur, d'humidité, de pésanteur, de vîtesse, & de salubrité de l'air atmosphérique, supposant, comme il est vrai, qu'il y a un rapport entre l'impression des corps de toute espèce sur nos organes, & leurs impressions sur la matière brute; enfin, nous rapporterions les divers degrés des qualités sensibles, aux divers degrés de chaleur & d'humidité, qui y répondent, pour le tems; vu qu'il existe aussi un rapport nécessaire, entre les qualités de l'atmosphère, & les qualités des corps exposés à son influence, espèce à espèce, degré à degré. Ce grand travail fini, notre Table seroit parfaitement déterminée; *ô utinam!* quant aux individus humains, notre méthode seroit bien simple; nous jugerions leur caractère habituel par

la ſomme de leurs actions, & leur caractère actuel par leurs actions actuelles, jugement oiſeux, comme on le verra plus bas, & auquel nous ſubſtituerons quelque choſe de plus ſolide. Mais, comme l'exécution de nos magnifiques projets a ſes difficultés, paſſons à des choſes plus faciles.

A ce que nous avons dit de l'année, il faut ajouter que, le jour étant un cercle à-peu-près ſemblable, on doit, pour les alimens, tourner dans un cercle, tel, que les mêts de chaque repas ſoient en oppoſition avec les qualités qui règnent aux différentes heures du jour, dans le corps de l'atmoſphère, & à la ſurface de la terre; mais, comme dans l'ordre général que la nature affecte, il y a une ſorte d'irrégularité; ce qui en fait un vrai *déſordre régulier*, il faut avoir égard à ces variations, en partant, non des époques de tems, mais des qualités réellement prédominantes, que nous ſommes maîtres d'obſerver, par le tact & la vue, pour les combattre, avec tous les organes à la fois. Ainſi, cette année 1787, où l'été n'a été qu'un mêlange des quatre ſaiſons, il a dû être utile de mêler un peu les quatre régimes.

Combattre, pour jouir & ſe conſerver, combattre, en tournant, & en faiſant toujours face aux ennemis que l'appétit nous déſigne; voilà donc le ſommaire de la vie phyſique & morale; mais, il

y a, pour chaque individu, le trop & le trop peu; la machine humaine, comme toute autre machine, s'uſe ou s'arrête bientôt, s'il ne règne une certaine proportion, entre la puiſſance motrice, & la maſſe du corps à mouvoir, ſoit pour la quantité, ſoit pour la qualité; ſemblable au tourne-broche, que la fumée fait aller, l'homme animé par le feu, tourne trop vîte, ſi ce feu eſt trop actif, & trop lentement, s'il eſt trop languiſſant; or, chacun de ces deux extrêmes, a ſes inconvéniens.

Si vous tournez trop lentement, le même mêts, reſte trop long-tems devant vous, & le dégoût arrive bientôt; la fibre devient pareſſeuſe, les vaiſſéaux s'obſtruent, les fonctions s'exécutent mal; refroidi, engourdi, rongé d'ennui, & incapable de vivre de vous-même, vous êtes obligé de chercher, hors de vous, un principe de vie; mais, où le prendrez-vous? entouré, comme vous l'êtes, d'hommes qui ont l'eſprit vif, le coup-d'œil sûr, la langue mobile, & le geſte prompt, vous ſerez à chaque inſtant victime de leur inquiétude; ils ſe chargeront de vous déſennuyer, à condition que vous leur ſervirez de jouet; ils vous rouleront, ils vous balotteront, d'un oppoſé à l'autre, vous ne pouvez être que leur machine.

Si vous tournez trop rapidement, le monde réel étant borné, le mêts, dont vous avez déjà goûté,

revient trop vîte, & le dégoût arrive avec lui; parce que ce mets, n'ayant pas disparu assez long-tems, n'est pas encore redevenu nouveau; qu'en arrivera-t-il? les mêmes choses ne suffiront plus, on se croira pauvre; il faudra, pour recouvrer l'appétit, & sentir encore la vie, sortir de son cercle, anticiper sur celui de son voisin; delà, les usurpations, les violences & les ruses, sans nombre; en un mot, les vices augmentent en raison de la vivacité des mouvemens; le goût de la variété, & l'ardeur qui le fait naître, ne seroient point un mal, sans remède, si au moment que l'homme qui tourne trop vîte, dégoûté de ce qu'il possède, désire ce qui appartient à son voisin, celui-ci, pareillement dégoûté du sien, ne désireroit que la chose dont son voisin ne veut plus; malheureusement les hommes ne s'entendent point ainsi; Pierre a faim du mets de Paul, avant que Paul en ait perdu le goût; il y a tel mets, qu'une ville toute entière convoite à la fois; par exemple, une jolie femme, &, comme chacun voudroit être le seigneur suzerain & exclusif de ses pensées, il est difficile de faire un arrangement qui plaise à tout le monde; de plus, tel qui a trop, veut encore augmenter ce trop, afin d'avoir à choisir, en cas qu'il vint à se dégoûter de ce qui lui plaît encore; enfin, tel qui n'a plus faim de son mets, recouvre l'appétit, dès qu'on veut le lui dérober; sa faim est dans l'estomach de son

rival; qu'elle est belle, cette femme dont on ne se soucioit plus, & qu'on va nous souffler! il n'est fausse que de jalousie & de vanité.

Homme d'eau, ne mettez pas eau sur eau; cherchez le feu par-tout où il se trouve, mais par degrés; la nature veut qu'en allant à l'été, nous passions par le printems; j'aurois envie de vous renvoyer simplement à mes deux premières colonnes, & de vous dire, servez-vous-en pour trouver, dans le même homme, la bonté, la droiture, & ce feu qui vous manque; mais comme ce feu pourroit vous coûter cher, sauvez-vous dans la première colonne de l'article *Régime*, & réfugiez-vous dans le sein de la matière brute qui ne ment jamais.

Homme de feu, ne mettez pas feu sur feu, jettez-moi de l'eau sur cette roue qui tourne trop vîte, & graissez, si le frottement est trop rude; mais mouillez par degrés; allez à l'hiver, en passant par l'automne; consultez les deux dernières colonnes de l'article des passions, & la seconde de l'article régime; or, faites bien attention que ce ne sont pas ici des images seulement, des gentillesses littéraires, mais des préceptes positifs de Médecine; l'eau pure est un remède excellent pour les personnes d'un tempéramment sec & ardent, soit qu'elles la boivent, soit qu'elles s'y baignent, comme je l'ai éprouvé & fait éprouver à d'autres, pendant plusieurs années; à moins que le corps desséché, depuis long-tems,

ne soit arrivé à cet état calcaire, où il ne boit plus simplement; mais s'imbibe en entier de l'eau que l'estomach reçoit, de celle du bain, & de l'humidité de l'atmosphère; à l'éthisie, succède quelquefois un perfide embonpoint, on est tout fier d'être gras, après s'être entendu traiter de maigre pendant toute sa jeunesse; arrive la fièvre quarte qui prend racine peu-à-peu, puis l'hydropisie; dans ce cas, il vaut mieux graisser la roue, des alimens un peu onctueux empêchent la fibre de s'électriser & de s'échauffer trop par le frottement, dans les exercices violens; de plus, la graisse, en repoussant l'humidité, préserve le corps de l'état aqueux dont je viens de parler. Au reste, il ne faut pas oublier que, si les maximum des qualités opposées, sont remèdes l'un par rapport à l'autre, les maximum de maximum sont sans remèdes.

Quant aux degrés moyens, mettant à droite le tempérament qui répond au printems, à gauche, celui qui répond à l'automne, je leur dirois: amis, vous n'êtes pas loin de la voie moyenne; cependant, vous, homme de printems, vous mêlez à d'aimables vertus, un peu d'orgueil, d'indiscrétion, de vivacité, d'imprudence; un pas de plus, vous voilà en été, demandez à votre antagoniste un peu de flegme, de sang-froid, de réserve, & de prudence; & vous, homme d'automne, avec des vertus solides, vous manquez un

peu de gayeté; votre prudence pourroit dégénérer en timidité, votre air grave & posé, a quelque chose de sec, & de repoussant; encore un pas, vous voilà en hiver; demandez à votre pendant, un peu de graces & d'aimable étourderie; en un mot, heureux mortels, qui êtes placés entre les extrêmes du chaud & du froid, entre la Zône-Torride & la Zône Glaciale, profitez du vent alisé qui enfle vos voiles, partez du port ensemble, l'un forçant un peu plus de voiles, l'autre serrant ses voiles hautes, & marchez de conserve sur cet océan orageux pour nous, & tranquille pour vous, tenez-vous sur le même parallèle, & après une assez belle traversée, vous arriverez enfin à ce gouffre où tous vont s'abymer pour jamais.

Il faut mettre le jour au bout du jour, & l'an au bout de l'an; mais, comme les jours, les mois, les années ne se ressemblent pas, le cercle de chaque homme, de chaque jour, de chaque année, doit être mobile; & puis, vous n'êtes pas parmi des hommes stationnaires; si vous ne visez comme les autres, à la première place, vous serez bientôt le dernier; joignez donc au mouvement circulaire, le mouvement progressif. Semblable à la terre qui, chaque jour, tourne sur elle-même & avance d'un degré, dans son orbite; ou pour choisir une image encore plus familière, semblable au clou placé sur la circonférence de la roue d'un char, lequel

avance en tournant, marchez de la vie à la mort, en décrivant une cycloide, & ne ſoyez pas plus rebuté par les obſtacles, que ſéduit par les faveurs menſongères de la fortune; faut-il gravir une pente fort roide, fouettez; deſcendre, enrayez.

Je m'attends à une objection fortifiée d'apoſtrophes; quelqu'un embarraſſé & ſurchargé de ces préceptes, me crie: arrêtez-vous, faites-nous grace du reſte; où eſt l'Ange, où eſt le Dieu capable de retenir & de pratiquer tant de maximes? qui nous donnera un *Pédomètre* pour compter nos pas, & ſçavoir ſi nous marchons trop vîte où trop lentement? vous l'avez, cet inſtrument; il marche, il vit, il vieillit avec vous, & ne vous quittera qu'à la mort; ce pédomètre, c'eſt l'inſtinct, géomètre sûr, qui, ſans règle, ſans meſure & ſans poids, nous fait parcourir agréablement le cercle que la nature a tracé pour notre tempérament; ne craignons pas que celui-là prenne un quarré pour un triangle, & un pouce pour un pied; l'eſprit vétilleux ne ſert de rien ici; & cette voix qui tance notre ſenſualité, ne dit rien à notre curioſité. Dans la ſolution du problême très-ſimple de la vie heureuſe, la nature ne s'aſtreint pas à une préciſion mathématique; ſes lignes ont de la largeur, & ſes points de l'étendue; la route de la ſanté & du bonheur eſt d'une largeur honnête, qui permet de biaiſer un peu à droite & à gauche; ce qui donne

aux conditions du problême, une certaine latitude dont il faut sçavoir profiter, pour être prêt dans les cas où les besoins de la vie civile exigent qu'on s'écarte du milieu de la route. Or, si cette rigueur mathématique n'est nécessaire, ni dans la Physique du corps humain, ni dans la morale, double but, auquel toutes les Sciences doivent tendre, sous peine d'être inutiles, à quoi cette rigueur peut-elle être bonne? mais je me trompe, elle sert à bien des choses; 1°. A tendre l'arc de quelques ambitieux. 2°. A empêcher les peuples dépravés, qui qui se sont mis, à force de rafinement, dans la nécessité de disséquer des mouches, & ne pulvérisent pas encore assez, de se contenter des grossiers à-peu-près, qui sont la plus solide & la plus large base du bonheur. 3°. A décider, en tems de guerre, lequel, de deux oisifs absents, aura le plus de terre à mal gouverner, & à calculer combien d'oisifs loués par ces deux maîtres fainéans, on pourra massacrer, d'une distance *donnée*, dans un tems *donné*, avec un canon, d'une longueur & d'un diamètre *donnés*, un boulet de poids *donné*, une qualité *donnée*, & une quantité *donnée* de poudre infernale. 4°. A décider en tems de paix, lequel de deux fripons, de deux ambitieux, de deux avares, de deux envieux, de deux sots, de deux imbéciles, aura un pouce de terre, volé par feu Gargantua; lequel de deux avocats, ou de deux

Graphomètres eſt le moins mauvais, &c . . . .
Tels ſont les plus grands uſages de cette ſcience divine.

On m'objectera peut-être encore que, ſi la voix de l'inſtinct eſt ſuffiſante, la mienne eſt, au moins inutile; j'en conviendrois, & je ne parlerois pas, pour peu que cette voix parlât ſeule, & qu'elle fût écoutée; mais comme elle eſt continuellement étouffée par celle de l'opinion & de la vanité, je m'efforce de la ſoutenir, & de la faire démêler en diſant les mêmes choſes; les hommes aſſourdis par le fracas du monde ne peuvent ſe recueillir, contournés par la mode & le préjugé, ils ne peuvent ſe paſſer du ſecours d'une main étrangère, pour reprendre leur forme primitive & propre; habitués à croire ceux qui les trompent, ils ont beſoin de croire un homme ſincère, pour apprendre, & s'enhardir à ſe croire eux-mêmes; il eſt donc utile de leur rendre les vérités qu'ils portent avec eux, en les leur montrant.

Dans les applications que nous avons faites juſqu'ici de la circonſtance qui eſt le ſujet de ce Chapitre, nous n'avons encore conſidéré que l'homme individuel, ſoit dans le combat que ſe livrent ſans ceſſe, dans ſon intérieur, les deux puiſſances antagoniſtes qui le dominent tour-à-tour, ſoit dans ce combat perpétuel que ſon être tout entier ſoutient contre les élémens, ſoit enfin, dans cette

douce guerre que se font les deux sexes ; nous allons considérer l'homme en société, c'est-à-dire, en guerre, contre ses valets, ses parens, ses amis, ses concitoyens, ses maîtres, & les ennemis éloignés de ses ennemis les plus voisins.

Tout, disions-nous, qualités, états, êtres, mouvemens, phénomènes, marche par périodes, petites ou grandes; or, ces périodes, âges, siècles, années, saisons, mois, jours, heures, minutes, sont composées d'époques, ou de momens, momens semblablement divisibles en d'autres plus petits, divisibles encore, & ainsi de suite à l'infini. Dans ces divers momens, l'homme affecté diversement, a des sensations, des passions, des opinions, des volontés différentes, & même opposées. De ce principe, nous déduirons deux conséquences générales; la première, que, pour vouloir constamment la même chose, il ne faut s'en occuper qu'à des époques analogues; car, si notre volonté, comme je l'ai fait voir, va & vient avec notre sang, en nous occupant de la même chose, dans des circonstances opposées, nous voudrons alternativement le pour & le contre, le bien & le mal; à moins que nous ne soyons cloués, d'un côté, par l'opinion, autre esclavage, non moins honteux, que la servitude physique. Gardons-nous de la seconde & de la quatrième colonne; aux époques de la seconde, on a pour conseil, les passions fougueuses,

&

& l'on prend des résolutions, dont on se repent aux époques des trois autres colonnes. Dans les tems qui répondent à la quatrième, on est soufflé par le mauvais génie; la crainte, ou la haine timide inspire des résolutions, dont on rougit aux autres époques. Les meilleures époques, pour les affaires délicates, pour celles qui exigent de la prudence & une sage fermeté, ce sont celles de la troisième colonne. Pour les entreprises hardies & les actes de vigueur, consultez la première, vous y trouverez ce degré moyen d'espérance & d'audace, qui conçoit, ose, & exécute les grandes choses.

La seconde conséquence de notre principe, c'est qu'en tout genre, arts, lettres, sciences, morale, politique, guerre ou paix, la règle suprême c'est *l'à-propos*. Ce principe secondaire bien établi, regardons autour de nous; qu'allons-nous voir? le chaos enveloppé de la forme, la guerre en habit de paix; la mêlée où nous sommes engagés, n'a rien de commun avec ce combat régulier, qui fait la paix du monde & de l'individu; le nôtre est une déroute perpétuelle, où les uns sont toujours vainqueurs, & les autres, toujours vaincus; depuis des siècles, l'équilibre est détruit, dans la balance politique; dès long-tems, le bassin du maître & des siens touche au firmament, celui du peuple touche aux enfers, & y semble cloué pour jamais;

d'un côté, quelle apathie, & de l'autre, quelle puérile activité pour des riens! tandis que le peuple fuit, ceux-ci briguent l'honneur de le poursuivre, ceux-là, indifférens sur son sort, combattent à qui parlera le mieux; tous veulent être tout en tout; chacun sans attendre son heure, & sans connoître sa place, part, comme l'éclair, fend la presse, & frappe, sans distinction, pour se faire jour jusqu'aux premiers rangs; chacun, monté sur le char de sa vanité, & pressé d'arriver au but qu'il n'a pas, ne songe qu'à croiser ses concurrens, & se voit croiser lui-même par des millions d'autres; les chars s'entre-choquent, tous combattent, tous crient, & personne n'avance; que si, laissant une honteuse émulation, les hommes sçavoient ménager leur haleine, se tenir bien parallèles, & s'oublier réciproquement, en courant dans la lice, ils rouleroient légèrement dans le champ de la vertu, le parcourroient avec une égale rapidité, & touchant tous ensemble, l'immense barrière qui le termine, se partageroient également le prix.

Encore, s'ils avoient un but; mais leur pire défaut, c'est l'inconséquence; la vie de la plupart d'entre nous, n'est qu'une somme de momens perdus, & d'actions précipitées, sans suite & sans ordre; la plupart, au dernier instant de leur vie, pourroient se dire : amis, qu'avons-nous fait? rien du tout; nous nous sommes tous obéis, & personne

n'a commandé ; de crimes & de vertus involontaires, naissent des vices & des vertus habituelles, qui ne sont point à nous, & qu'on ne laisse pas de nous adjuger ; où est l'homme qui ait le courage de secouer pour toujours le joug des timides opinions, qui sçache s'isoler dans l'Univers, en sortir, en quelque manière, pour mieux voir le tout, & sa place dans ce tout, fouiller dans son propre fonds, y puiser la volonté & les moyens de faire le bien, rentrer dans le monde, pour y faire ce qu'il a voulu, & faire le tour de son être, aussi grand & aussi vîte qu'il lui plaît ? Esclaves de tout, étourdis par le bruit, coudoyés par la foule, poussés par l'opinion, sans but, sans plan, sans force, nous marchons timidement, entre la crainte & la honte ; enfin, après une carrière péniblement fournie, nous arrivons à rien ; quelle vie ! quelle fin !

C'est peu que de vouloir le bien en général, & d'y tendre avec ardeur, si l'on ne vise à tel bien, en se préparant à faire une vigoureuse résistance ; il ne faut pas nous former une telle idée de la justice, qu'elle nous porte à nous laisser égorger comme de timides agneaux, en sacrifiant tout à l'amour du repos ; sans doute, il seroit bien doux de pouvoir se maintenir chacun dans sa sphère, & d'y tourner en tout sens ; malheureusement, dans

l'étar des chofes, cette modération eft impoffible & même pernicieufe; voyez ces milliers de tourbillons dont vous êtes entourés; au centre de chacun, eft un ambitieux, un avare, ou un voluptueux, qui cherche à s'étendre, s'enflant de plus en plus, fans s'embarraffer s'il comprime les autres, & empiète fur leur terrein; nous devons, à la fociété, comme à notre propre bonheur, de ne point vivre fans rendre de combat; d'où vient l'arrogance & la fuprématie des méchans, finon de la molleffe des honnêtes gens? fi toutefois des fuyards méritent ce nom; quand vous reculez devant cet infolent qui avance fur vous, votre foibleffe fait fa force, vous augmentez fon vice, vous le corrompez; c'eft donc, pour fon propre bien, qu'il faut lui réfifter; mais, j'ai honte d'infifter fur cette maxime; l'hiftoire du monde n'eft qu'une relation de combats & de trèves, l'Univers même n'eft en équilibre, que par la double réfiftance, que par l'action alternative des deux puiffances, qui fe combattent dans les déferts du vuide; *fi vis pacem, para bellum;* cette maxime, cette loi n'eft pas de Cicéron, mais de la nature même, elle eft écrite dans tous les points du tems & de l'efpace, & l'Univers ne doit, qu'à fon entière exécution, fon éternelle & mobile ftabilité; fans quoi nous le verrions tomber dans l'anarchie de nos polices, où il y a tant

d'honnêtes gens tièdes & de méchans actifs. Ainsi, dans le monde politique, le premier de tous les Arts est celui de résister & de combattre, sans colère, sans haine, sans passion, avec un sang-froid affectueusement mathématique; semblable à un lieutenant de police vigilant qui, toujours sur la piste de chaque citoyen, résiste aux passions d'une jeunesse imprudente, & la punit de disposer trop aisément de sa vie; or, ce n'est pas chose aisée, que de sçavoir combattre tant d'ennemis à la fois; au dehors, des nations ambitieuses ou cupides, vous menacent d'une invasion; au dedans, vos associés songent déjà, comment ils pourront s'attribuer tous les fruits de la victoire; supérieurs, égaux, inférieurs, tous semblent conspirer pour vous réduire à rien; mais, tous seroient bien foibles contre celui qui fondroit, dans sa conduite, les principes de ce livre, qui est une *sorte de Tactique universelle.*

En toute espèce de guerre, il faut s'attacher à bien connoître les périodes, les époques, & le degré de vîtesse de son ennemi, ainsi que ses propres révolutions, leur étendue, leur degré de vîtesse, & leurs époques, afin d'opposer toujours son fort au foible de l'adversaire qu'on a en tête; la Table que nous avons donnée, est un arsenal bien muni, où l'on trouvera des armes défensives & offensives de toute espèce, pour toutes les tailles, pour tous

les âges, pour tous les momens; César qui pratiquoit ce que nous enseignons, qui tendoit à un mauvais but par d'excellens moyens, se conduisoit sur nos principes, dans toutes ses expéditions politiques ou guerrières; sa célérité a quelque chose de surnaturel; en le voyant ruser ou combattre avec le majestueux & traînard Pompée, il semble voir le feu aux prises avec la matière; mais, le beau, c'est de courir le monde avec lui, de lui servir de secrétaire, & quelquefois de conseiller; nul ne connût mieux que lui la loi de l'alternation; avoit-il affaire à un ennemi supérieur en forces, & par conséquent très-confiant, il le laissoit dans cette confiance, & l'augmentoit encore, en donnant des signes de crainte; puis, quand il voyoit sa présomption au maximum, il revenoit tout-à-coup sur lui, & en avoit bon marché, sçachant très-bien qu'à cette confiance excessive, devoit succéder un effroi non moins grand, dès que le présomptueux vetroit, à son grand étonnement, tomber la crainte de son adversaire, le frêle échaffaud de son courage; à Pharsales, voyant que la cavalerie de Pompée ne s'ébranloit pas, & attendoit le choc, il fit marcher la sienne, d'abord, au petit pas, puis au galop; après la bataille, il fit remarquer à ses amis la faute de Pompée; en effet, si l'on jette les yeux sur la première colonne de la Table, on verra qu'un exercice modéré & commençant répond à la joie,

à l'espérance & au courage; avant une bataille, il doit y avoir un petit, & peut-être un grand instant de crainte universelle; or, une course graduée de vîtesse, & modérée, en échauffant les membres, & chassant, peu-à-peu, le sang à la circonférence, détruit bientôt cette crainte silencieuse, qui est, en quelque sorte, l'exorde d'un combat, avec les noires pensées qui l'accompagnent, & y substitue le sentiment opposé; sans compter la dose de hardiesse, que donne encore l'immobilité d'un ennemi, qui se laisse attaquer; mais, comme cet ennemi passe, de la confiance, à la crainte, le produit, pour l'armée de César, devoit être quadruple; sçavoir, de son côté, crainte *de moins*, courage *de plus*; & du côté de l'ennemi, courage *de moins*, crainte *de plus*. M. de Saxe, ayant observé que les révolutions étoient rapides, chez les François, qu'à cette impétuosité de première charge, que les Italiens appellent, *la furia francese*, & qu'ils redoutent si fort, succédoit, assez souvent, une terreur non moins soudaine, avoit soin d'engager le combat fort vivement, & de *brusquer l'affaire*, comme il le disoit lui-même; mais une attention, qui ne seroit pas inutile, contre des peuples aussi voraces que les Anglois & les Allemands, ce seroit de les attaquer dans le bas de la digestion; c'est le pire moment de la journée, sur-tout pour les grands

mangeurs. En général, tout homme a de l'avantage, d'abord, en attaquant; 2°. en choisissant, pour attaquer, les époques du jour, de l'année, ou de toute autre période, opposées, & par conséquent favorables à son propre tempérament; 3°. en préférant les époques analogues, & conséquemment peu favorables au tempérament de son ennemi. De plus, en toute espèce de combat, ou simplement de choc, physique & moral, qui ne doit pas durer, à égale quantité de mouvement, la vîtesse vaut mieux que la masse; au contraire, dans les cas où la guerre doit durer, la masse vaut mieux que la vîtesse.

Des révolutions trop rapides & continuelles, naît cet esprit de vertige qu'on observe chez les peuples & les individus, dont la sensibilité est exaltée, par tous ces stimulans physiques, ou moraux, que nous avons réprouvés tant de fois; delà naît aussi la difficulté de démêler les caractères, parmi de pareils hommes; car, comment distinguer le caractère d'un homme qui a tous les tempéramens, tous les tours d'esprit, tous les caractères, dans une minute, & comment le démêler d'avec ceux qui n'en ont pas moins? par exemple, vouloir juger d'un écureuil parisien, en causant un quart-d'heure avec lui, c'est vouloir juger, en observant le mouvement d'une girouette, pendant un quart-d'heure, & par un tems d'orage, des vents

qui ont régné, ou qui régneront dans le cours d'une année; au lieu qu'en regardant cette girouette, toute l'année, l'on peut fort bien dire que le vent de Sud-Oueſt a dominé, quoique le vent ait ſoufflé de tous les points de l'horizon; il en eſt de même de l'homme, ſoit vif, ſoit lent; il ne faut pas chercher, en lui, ce qu'il eſt, *toujours* & *uniquement*, mais ce qu'il eſt *le plus ſouvent*, & *le plus volontiers*. Il eſt toujours quelque partie, à laquelle la force vitale s'attache plus fréquemment & plus long-tems qu'à d'autres, quoiqu'elle faſſe le tour entier, même très-rapidement; ce qui dépend de la conſtitution primitive, de l'âge, des opinions, & des habitudes, de toute eſpèce; c'eſt du foyer principal & habituel du ſentiment, ainſi que de la prédominance de l'un des deux mouvemens oppoſés du ſang, pour la fréquence, l'étendue, la viteſſe, & la durée, qu'il faut partir, pour juger de ce qui prédomine, dans un caractère; or, ces foyers ſont l'eſtomach, en appellant ainſi tout le canal inteſtinal, depuis la bouche juſqu'au fondement, le cœur, les poumons, le diaphragme, le foie, la rate, la veſſie, les parties de la génération, & le cerveau, foyers dont quelques-uns, aſſez compoſés, tels que le dernier, ſe ſubdiviſent en d'autres, qu'il faut auſſi reconnoître; mais, cette route eſt longue & difficile; à moins de faire aux gens une inciſion

cruciale, & de les disséquer tout vifs, il n'est pas aisé de pénétrer dans les viscères, & d'en voir la structure & le jeu; il faut donc recourir aux signes, & anatomiser les sujets sans y toucher.

Croyez-moi, faites le tour du cadran & du calendrier; poursuivez votre homme, dans toutes les saisons, à toutes les heures du jour, dans tous les points du cycle solaire & du cycle lunaire, dans toutes les fonctions, dans toutes les attitudes; & alors, au moins, il vous sera si parfaitement connu, que, pour peu qu'il change d'habit ou de perruque, vous le prendrez pour un étranger, & puis les absences que vous ne comptez pas, vous ne ferez pas mal d'attacher un espion, à cet homme que vous voulez connoître; je vous réponds qu'il ne sera pas, avec les autres, ce qu'il étoit avec vous, quand même il voudroit faire le constant; mais surtout, n'oubliez pas d'attacher à votre espion, un espion non moins alerte, à celui-ci un autre, & ainsi de suite.

M. le Comte d'Onz-en-Bray avoit inventé un anémomètre, qui lui rendoit compte de la direction, de la force, & de la durée des vents, qui avoient régné en son absence; il faudroit inventer, en morale, une machine semblable, & l'attacher à celui qu'on veut observer; sans oublier d'en attacher une aussi à ceux avec qui il auroit à parler ou

à traiter, sans oublier le baromètre, le thermomètre, l'hygromètre, & l'anémomètre physique ; il seroit bon enfin d'en conférer un peu avec sa femme, son cuisinier, son intendant, son médecin, & même son jockey, pour sçavoir en quel sens, avec quelle vîtesse, & combien de fois il a tourné ; eh ! que ne faudroit-il pas, pour connoître ce que vous jugez si vîte? l'homme est si mobile, si variable, si prompt, si opiniâtre, si ingénieux à différer de lui-même, qu'il échappe sans cesse à celui qui le poursuit ; vous diriez une anguille circulaire qu'un insensé veut empêcher de glisser, en la saisissant fortement ; eh bien, mon ami, par où la tenez-vous? oh mon Dieu, par un endroit qui vient de m'échapper. La connoissance de l'homme individuel, est une longue affaire, sur-tout parmi des gens qui joignent une mobilité de commande a la mobilité qui ne leur est déjà que trop naturelle ; chacun pourtant, après avoir toisé son homme, fait la pirouette sur le talon, chapeau sous le bras, & dit, *je le connois.*

On ne peut donc saisir dans l'homme que des momens, &, quant à la passion dominante, que de petites masses, c'est-à-dire, de petites sommes de momens semblables ; mais, vu les inconséquences continuelles de l'homme civilisé, que l'instinct, l'habitude, & l'opinion semblent se renvoyer l'un à l'autre, c'est sur-tout aux momens qu'il faut s'atta-

cher; l'homme ne demanderoit pas mieux que de pirouetter perpétuellement; mais, la ſociété a pourtant quelques moyens de l'en empêcher, l'honneur & les conventions par écrit ſont, en quelque ſorte, le *cliquet*, que l'opinion & les loix jettent dans la roue à rochet pour arrêter ſon mouvement; l'anguille humaine, avons-nous dit, eſt très-lubrique; eh bien! faites ce que faiſoient les anciens Athlètes; après s'être frottés d'huile, pour aſſouplir leurs membres, & retarder l'épuiſement, en diminuant la tranſpiration, chacun des deux champions ſaupoudroit de ſable, les membres de ſon adverſaire, afin de les ſaiſir plus aiſément; uſez de cette recette; après avoir fait le tour de votre homme, ou l'avoir vu tourner devant vous, tâchez de bien reconnoître le côté foible, & la partie qui donne le plus de priſe, jettez deſſus une parole ou un écrit; ſi c'eſt un vilain, préférez l'écrit; ſi, c'eſt un noble, la parole; empoignez, liez & ſerrez fortement (1).

Cependant, il y a des cas où la connoiſſance

(1) L'honneur eſt un reſſort puiſſant, &, comme on l'a dit, un ſupplément au patriotiſme, il a d'utiles effets dans la monarchie; d'abord, il fait rougir d'avoir d'autres vices que les vices reçus; voilà déjà un grand avantage, n'en oublions pas un autre; c'eſt de rendre les gens d'honneur, les nobles eſclaves des gens ſans honneur.

des momens de l'homme ne suffiroit pas ; par exemple, ceux où il s'agit de choisir un supérieur, ou un inférieur, un associé, un ami ; en un mot, un homme avec qui l'on doit vivre ou traiter pendant plusieurs années ; or, l'homme qui a quelque chose de propre, est composé, principalement, de son tempérament originel, de son âge, de son régime, & pour tout dire, de ses habitudes ; pour reconnoître l'espèce & le degré de ces divers élémens, il faut le suivre dans le cours entier d'une période, qui répond à l'année, & le mettre bien à son aise, en s'y mettant soi-même ; en un mot, faire en quelque sorte chambrée avec lui ; que si vous reconnoissez que c'est un homme constant, *un homme à but*, il faut tâcher de marier ce but avec le vôtre, ou de l'en faire changer ; si cela ne se peut pas, il n'y a rien à faire ; les plus difficiles à gouverner, en ce genre, sont les gens sensibles, qui ont quelque manie enracinée par une habitude de plusieurs années ; autant vaudroit tenter de détacher une femme, d'un fat à la tête duquel elle s'est jettée, & qui la quitte le premier ; quelquefois ces gens là ont l'esprit de cacher leur but, mais en exaltant leur vanité, par des éloges gradués, & la critique de leurs émules, le café, ou tout autre moyen, on met bientôt leur folie à nud ; reste à la leur ôter, ce qui ne me paroît guères possible, ou

à s'en faire un moyen, ce qui l'eſt un peu plus, en leur faiſant faire un quart de converſion ; ſi, au contraire, le ſujet que vous anatomiſez, eſt mobile, ſi c'eſt un eſclave de l'opinion, il faut alors ſe charger de le fixer, en lui faiſant des opinions & un caractère, par les moyens que j'indiquerai dans le Chapitre ſuivant.

Or, ce que je viens de dire d'un homme, il faut l'appliquer à une nation. Ainſi, on étudiera ſoigneuſement le caractère, l'eſprit dominant de celles qui en ont un, & l'on tâchera de faire un caractère à celles qui n'en ont point. Nous ſommes convenus que, pour rendre une nation heureuſe, il étoit à propos de la tirer, en ſens contraire, de l'état où elle eſt, je n'ajoute pas, s'il eſt mauvais, cela eſt clair ; là, où il y a des hommes attroupés, il y a toujours quelque choſe d'exceſſif ; vous avez vu des coqs furieux & jaloux, ſe battant pour une poulette, allonger le col & les jambes, pour gagner le deſſus ; vous avez vu de petites femmes s'exhauſſer à l'envi ſur leurs patins, c'eſt à-peu-près ainſi que, de ligne en ligne, de pouce en pouce, en pays de vanité, chacun cherche à paſſer ſon voiſin ; un petit goût, allongé & détiré par l'émulation, devient un gros vice, dans lequel cette nation ſe mire, & qui la rend, à ſon inſçu, la fable de ſes voiſins. Ainſi, grands troupeaux, grands excès, point

de difficulté ; il faut bien ſe garder de partir des opinions, du ton, du ſtyle, & des manières diamétralement oppoſées à celles de ce troupeau, pour le morigener, mais partir du point où il eſt, & marcher, en décrivant la demi-circonférence agréable, pour arriver au point oppoſé, puis, revenir au point d'où l'on eſt parti, par la demi-circonférence déſagréable, en péſant & s'arrêtant, de plus en plus, ſur les paſſions & les opinions oppoſées à celles qui le dominent ; c'eſt là le moyen de le changer peu-à-peu, & ſans qu'il s'en apperçoive ; marche qu'on ne pourra ſuivre, ſi l'on n'a eu ſoin d'abord, de reconnoître dans quelle période des aſtres l'on eſt ; 2°. l'âge de la nation ; 3°. l'âge de cet âge ; car, comme les grandes périodes en contiennent de petites, il faut connoître la plus petite de ces périodes, & dans cette période, le moment précis de la nation, moment d'autant plus court, que cette nation a moins de tenue ſur ſes goûts ; à Paris ce ſeroit le jour ; 4°. enfin, toutes les circonſtances poſſibles, afin d'agir avec préciſion ; car, *en tout, l'à-propos eſt tout.*

Diſons auſſi un mot des buts particuliers & injuſtes, non pour aider ceux qui en ont de tels, mais pour les dérouter, en révélant leurs ruſes.

Il n'y a ni fortune, ni réputation à eſpérer, pour quiconque reſte toujours accroupi, ſur un même point du tems & de l'eſpace ; tout appartient aux

circulateurs ; mais, comme, circuler en perſonne, c'eſt s'expoſer à devenir commun, voici un moyen qui peut unir *la préſence réelle en pluſieurs lieux*, avec l'inviſibilité néceſſaire à qui veut être long-tems reſpecté. Renfermez-vous dans un petit cercle concentrique au grand, dans lequel vous voulez agir, & faites-y votre révolution. Au deſſus des rayons communs aux deux cercles, diſpoſez trois rangs de tuyaux, dans l'ordre ſuivant : dans celui de deſſus, des lunettes Acromatiques, qui rapprochent les autres, par un bout, & vous faſſent voir dans l'éloignement, par l'autre bout ; au ſecond rang, un autre cercle de tubes, dont un bout réponde à la bouche des Nouvelliſtes les plus graves, & l'autre, à votre oreille ; au troiſième rang, des tuyaux ſemblables, partans de votre bouche, & aboutiſſans à l'oreille de ces mêmes hommes, & de pluſieurs eſpèces d'autres ; ces derniers doivent ſe ramifier en trois parties qui divergent du côté du public, & ſe réunir à celui qui aboutit à votre bouche ; or, par ces tuyaux, dont les branches ſont fort écartées, vous enverrez, tantôt des menaces, tantôt des douceurs, tantôt des plaiſanteries, ou des nouvelles en l'air ; par le rang d'en haut, vous vous mettrez au courant ; & par le ſecond, vous y mettrez les hommes graves, que que vous eſtimerez aſſez, pour en faire les entrepoſeurs, & les regratiers de vos ſentences ; avec cet appareil,

appareil, du mépris pour l'opinion, comme but, de l'estime pour l'opinion, comme moyen; de l'activité, de la vigilance, un esprit souple & versatile, un extérieur grave, une certaine morgue polie, composée d'égards dans les manières, & de mépris dans le fait; on va loin, dans la route de la fortune & de la renommée, mais on ne va pas loin dans celle du bonheur, dont la théorie est beaucoup moins compliquée; trop souvent, ô hommes inquiets sans but, & sans plan, le *Campêche* est plus heureux que l'Écureuil.

Est-il plus utile à un ambitieux, & à un homme cupide, d'avoir un petit nombre d'amis, que d'en avoir un grand; cela dépend des cas; pour celui qui a le cœur bon, qui ne se laisse d'ambition que ce qu'il en faut, pour donner du ressort à son caractère, & d'activité, que la dose suffisante, pour ne pas être exposé à bailler sur l'uniformité de ce monde, le petit nombre est préférable; il est plus facile à conserver & coûte beaucoup moins; mais pour celui qui joint un cœur sec à une ambition demesurée, ou à une cupidité insatiable, le grand nombre vaut mieux. 1°. Dans ce grand nombre, l'ambitieux trouve déjà une partie de la réputation qu'il desire; son nom circule déjà dans une petite multitude, & s'étend au loin dans la grande, par ondes semblables à celles que fait une pierre jettée dans l'eau. 2°. Donnons-lui seulement trente amis, il n'a qu'à

tourner dans ce cercle, & dire à chacun d'eux; qu'il a de la réputation, chacun répétera cela aux autres, chacun le dira à tout ce qu'il rencontrera ſur ſon chemin, comme venant de lui; & l'homme centre aura de la réputation, pour avoir dit qu'il en avoit. 3°. A-t-il beſoin de quelque ſervice un peu conſidérable? s'il n'a qu'un ou deux amis, il faut que le ſervice rendu par chacun, ſoit un peu grand, pour qu'il s'en ſente notablement; ce qui rend un peu dépendant; au lieu que, s'il en a trente, en demandant à chacun fort peu de choſe, *preſque rien*, il fera de ces *preſque rien*, quelque choſe; chaque obligation étant imperceptible, & en vertu des principes du calcul infiniteſimal, les riens devant être négligés, comme perſonne ne ſe chargera de faire le total, il s'en ſuit qu'il ne devra rien à perſonne; j'ai connu un homme de génie, en ce genre, qui contractoit des dettes & les payoit ainſi; je ne l'ai jamais vu tourmenté par aucun créancier. 4°. Plus il y a de gens qui diſent une choſe à la fois, plus tout le monde la croit, ſur-tout lorſqu'elle eſt fauſſe; car, *on dit*, multiplié par *on dit*, donne pour produit, une ſottiſe reſpectable, qui a force de loi, pour les gens d'eſprit même. 5°. Que ceux qui uſent de pareils moyens, ſe donnent la peine de chercher le reſte.

C'eſt encore un préjugé de croire qu'une grande

ressource vaut mieux que plusieurs petites ; cette maxime ne doit s'appliquer qu'aux paresseux, dont le métier est d'avoir de l'esprit, à ceux à qui une excessive activité de tête donne une invention féconde ; en leur ôtant l'action ; enfin, à ces gens qui, courant plusieurs lièvres à la fois, les manquent ordinairement tous ; mais je conseillerai toujours à un homme rond, dans sa marche, qui a de l'ordre & de la suite dans ses opérations ; & sçait tourner d'un mouvement uniforme dans ses affaires & ses plaisirs, sans avoir l'air de bouger de sa place, je conseillerai, dis-je, à celui-là, de multiplier ses moyens, en les subdivisant ; ce sont les petits profits qui font les gros gains les plus assurés, car la fortune fait plus de mal, en dépouillant, qu'elle ne fait de bien en enrichissant ; nouvelle raison pour regarder plus à la perte qu'au gain ; les petites affaires ne paroissant presque pas, excitent moins la jalousie, & suscitent moins de concurrens ; outre qu'on chicanne plus sur les grosses affaires que sur les petites ; enfin, & cette raison est la plus forte, en portant tout d'un côté on court trop de risques ; au lieu qu'en multipliant les hazards, on se trouve d'autant plus protégé par la loi des sorts, qui, à la longue, compense tout ; en général, plus le nombre des chances est grand, le rapport de ces chances restant le même, moins il y a de risques à courir ; c'est ce principe qui fonde la sécurité des

chambres d'assurance, ainsi que celles des banquiers; de loteries, & autres jeux de hazard. On pourroit m'objecter que, l'homme n'étant capable que d'une certaine mesure d'attention, il aura, dans un tems donné, un plus grand produit, en agrandissant ses affaires, qu'en les multipliant; cette objection sera détruite par une considération très-importante, que j'avois oubliée; il y a beaucoup plus à parier, qu'on perdra une grosse somme, qu'il n'est probable qu'on perdra de petites sommes egales en total, à la grande, vu la fréquence & l'impunité des banqueroutes, qui sont filles des grosses créances.

Enfin, le soleil même, dans sa course annuelle & diurne, nous montre le chemin de la réputation & de la fortune; des apparitions & des absences fréquentes; ne paroissez pas assez pour qu'on ait le tems de se rassasier de vous, ne disparoissez pas assez pour qu'on ait le tems de s'habituer à se passer de vous; une excellente méthode, pour les ambitieux, est de circuler beaucoup dans ses connoissances, & de fuir l'intimité qui gâte tout, en dépitant les plus jaloux; chacun veut être considéré exclusivement, & ceux qui aiment le plus les préférences, sont aussi ceux qui s'offensent le plus vivement du partage; mais ce qu'il y a de mieux, ce sont les éclipses; saisissez toujours les momens où l'on est le plus enchanté de vous avoir; alors, éclipsez-vous, faites le vuide brusquement,

mieux vous aurez fait le plein, & plus, au moment de l'éclipse, le trou sera senti.

Mais, laissons les petits intérêts d'un ambitieux ennemi-né de chaque citoyen, pour nous occuper des intérêts communs. Les loix en seroient la sauvegarde, si le plus souvent elles ne les trahissoient, par les efforts même qu'elles font pour les défendre. Une bonne loi devroit être, en quelque sorte, sphérique, envoyer un rayon à chaque citoyen, & tourner avec le monde entier; les meilleures sont celles qui s'ajustent le mieux à la diversité des hommes & des circonstances, en conservant leur esprit, qui tournent le mieux autour du but, sans cesser d'y tendre. En est-il de telles? oui, sans doute, mais en petit nombre, & cette rareté a plus d'une cause; sans compter l'excessive présomption de ces législateurs-prophètes, qui osent répondre des événemens futurs, & se flattent d'embrasser tous les cas, dans leurs étroits statuts, ces vieilles loix faites par des sauvages, à peine sortis de leurs forêts, dont l'esprit grossier ne sçavoit encore saisir les choses que par des grandes masses, ne se moulent point sur notre subtilité; les loix d'une monarchie, fondues avec celles d'une république, forment un mauvais alliage; elles gouvernent pendant un âge entier, disant toujours la même chose, de la même manière, en tout tems, & en tout lieu, à toute sorte

d'hommes; ces loix faites par des hommes placés hors de l'ordre commun, n'atteignent point à ceux qui les ont faites & ne pésent point sur eux.

On a beau nous dire qu'elles ont pour base, ces besoins, ces sentimens, ces rapports primitifs & indestructibles, qui ne sont point assujettis à la variété des tems, des lieux, & des êtres; ce ne sont là que des mots; ces choses qui s'ajustent à tout, ne s'ajustent à rien; chaque être ayant sa forme & ses qualités déterminées, il n'y a que des formes & des qualités déterminées, qui puissent lui convenir; ces principes, ou plutôt, ces noms généraux, fruits de nos décompositions, qui servent de centres fictifs à nos théories, sont fort commodes, quand il ne s'agit que de classifications & de nomenclature; mais, dès qu'il est question de pratique, ces observations deviennent inutiles, il faut que les individus reparoissent, & que les principes se particularisent avec les circonstances. La loi, principe actif, agit, dès qu'elle parle, & ne peut être juste qu'elle ne parle à tous spécialement; car, parler à tous, en général, c'est ne parler à personne. Quand on accorderoit que ces rapports primitifs sont de même espèce, toujours & par-tout, il n'en seroit pas moins vrai, qu'ils existent chez les divers peuples, à des degrés très-inégaux, ce qui feroit déjà une différence, & qu'il ne sont pas

également d'accord avec la constitution actuelle de ces peuples, ce qui donne encore une autre différence; mais, comme les peuples diffèrent par les alimens, les exercices, les arts, le climat, par une infinité de causes locales qui les dominent, & par une infinité d'habitudes, qu'ils ne sont pas toujours maîtres de contracter ou de perdre; comme le même homme diffère, selon l'année, la saison, l'heure, la minute, le régime, selon les maîtres, les sociétés, les inférieurs, les égaux, & les supérieurs que le hasard lui donne, il s'ensuit que cette loi uniforme, qui régit des êtres si diversifiés, n'est pas également utile ou nuisible à tous, que le crime, par lequel on l'enfreint, varie, comme les individus, que la peine n'est pas égale pour tous; qu'enfin, les loix, en paroissant ne point faire d'acception de personnes, en font souvent de très-choquantes, par cela même qu'elles affectent de n'en point faire. Considérez combien d'infortunés, opprimés par une foule de circonstances perfides, que la fortune prend plaisir à rassembler contr'eux, & poussés encore dans le précipice, par cette foule de lâches qui la secondent, sont traînés au supplice, pour avoir eu un mauvais lot; tandis que d'autres, plus favorisés, plus vigilans, plus fins, mesurant mieux leurs infractions, accumulent impunément de petits crimes presqu'invisibles, qui minent plus sûrement les fondemens de la société, qu'une vio-

lence unique, naturellement punie par l'horreur qu'elle inspire. *Les loix sont peuple ;* il leur faut, comme au vulgaire, du bruit, de grandes dimensions, de grands mouvemens, pour que leur attention s'éveille ; elles s'emparent de l'homme qu'elles trouvent sous leur main, le condamnent, sur les apparences les plus grossières ; elles frappent le crime actuel, sans remonter au principe des actions, & en laissant échapper les vrais coupables ; enfin, elles ne saisissent qu'une minute, dans la vie de chaque homme ; au lieu que, pour juger avec équité, il faudroit statuer, sur la vie entière, partager celle d'un accusé en deux sommes, l'une de bien, l'autre de mal, comparer ces deux sommes, le juger sur le résultat, & le punir ou le récompenser, en proportion de l'excès de l'une sur l'autre. Quel est le plus coupable d'un homme courageux, qui, après cinquante années de droiture, d'activité, de bienfaisance, punit lui-même un coquin adroit & insolent, & commet une violence à laquelle les loix donnent la sanction, par leur négligence, ou leur impuissance, ou d'un filou qui employe ces cinquantes années à serpenter dans l'ombre, dérobe sol à sol, complète enfin sa somme, achète une charge de Conseiller, & opine à la mort, contre un imprudent ?

De plus, la loi n'est pas un être, ce n'est qu'une formule inventée & appliquée par des hommes tout

autrement affectés que ceux auxquels elle s'applique; un phlegmatique ſtatuant ſur des bilieux, un vieillard, ſur des jeunes gens, un homme, ſur des femmes, un noble, ſur des roturiers, un riche, ſur des pauvres, un homme d'eſprit, ſur des ſots, tous ces gens là travaillent en aveugles, & ne peuvent faire que des contreſens phyſiques & politiques. Pour qu'un légiſlateur eût une baſe réelle & ſolide, il faudroit qu'il connût d'avance l'eſpèce, le nombre, & la meſure des ſentimens, qu'éprouveront tous les hommes préſens & futurs, qui doivent être ſoumis à ſes loix, qu'il pût connoître leurs tempéramens, & prévoir toutes les circonſtances où ils ſe trouveront, ou au moins que les juges chargés de faire l'application, puſſent avoir cette connoiſſance, afin de comparer l'intenſité des cauſes phyſiques & morales qui portent au crime, avec le degré de réſiſtance que les coupables ont pu oppoſer, & ont oppoſé en effet. Un phlegmatique ne peut ſçavoir ce qui ſe paſſe dans un bilieux; il ſentira bien, par lui-même, ce qu'eſt la colère; mais il en ignorera les plus hauts degrés; il ne connoîtra pas ces convulſions terribles, où un homme ſenſible, pouſſé à bout, ſe ſent entraîner par l'amour de la vengeance, & ſe précipite dans le crime, quoique ſa raiſon n'ait ceſſé de lui parler, pouſſé par une main inviſible; un légiſlateur,

un juge n'a point ordinairement de matrice, il ne connoît donc point la force des impulsions auxquelles une femme est soumise; un homme d'esprit se sent-il plus dans un sot, que ce dernier ne se sent en lui? que peut dire un noble sur un roturier? ces deux êtres ne sont pas de la même espèce; l'un mange, & l'autre travaille; le riche ne connoît pas mieux le pauvre, tout ce qu'il sçait, c'est que celui qui a tout, & celui qui n'a rien sont ennemis nés; enfin, un vieillard, sçait-il ce que sent un jeune homme? suivant vous, il a l'expérience; dites donc qu'il l'avoit, car pour l'avoir encore, il ne suffit pas de sentir de mémoire, il faut être actuellement affecté. J'ai entendu, plus d'une fois, la momie d'un libertin, soutenir que l'amour physique n'étoit pas un véritable besoin; on trouve aussi cette proposition dans Émile, dont l'Auteur n'avoit guères que 50 ans; mais, heureusemenr, elle est très-bien réfutée dans l'Héloïse; il y a plus, le vieillard est moins que novice, son apathie, son avarice, sa mauvaise humeur aime trop à punir le jeune homme qui diminue ce dont il n'a plus besoin, & punit avec plus de plaisir encore, le fripon qui ose avoir le plaisir qu'il n'a plus; à la rigueur des peines portées contre le vol & le meurtre, on voit bien que les loix ont été faites par des vieillards; c'est-à-dire, par des avares & des poltrons. Or, si le

législateur qui nous lègue ses formules, & le juge qui achète le droit de les appliquer, n'ont ni les connoissances, ni l'impartialité qui fondent de bonnes loix & de bons jugemens, nous avons droit de les récuser, comme ils récusent eux-mêmes des témoins suspects, & nous pouvons conclure que les loix écrites frappent le plus souvent au hasard ou injustement, & qu'elles ne sont qu'une tyrannie en forme. Vous trouverez peut-être cette analyse un peu subtile ; cependant, vous pensez tous qu'un homme qui, dans les plus petits détails de la vie, ne sçait pas faire la distinction du tems, du lieu, des choses, des personnes, qui reçoit son égal ou son inférieur avec respect, & son supérieur familièrement, n'a pas de sçavoir vivre, d'usage du monde ; &, quand il s'agit de la fortune, de la sûreté, de la liberté, de la vie, du bonheur des citoyens, les distinctions seroient inutiles, c'est donc un grand art, que celui des convenances, & un code bien important, que celui des manières, du babil, & de l'oisiveté.

Pour faire quelques pas vers la perfection, il faudroit, au moins, agréger au corps législatif des hommes, de tout âge, des quatre tempéramens, de toutes les conditions, de toutes les professions, de tous les caractères, de toutes les portées, & même des femmes, ne mépriser aucun avis, & faire durer le travail, plusieurs années, afin qu'on pût

voir, dans un cercle d'expériences faites sur les membres de ce corps, les causes constantes ou périodiques, qui enfantent tant de crimes; les loix composées par ce corps, devroient encore, pour être bonnes, lutter tour-à-tour, contre les quatre qualités qui règnent dans l'atmosphère, & dominent l'homme successivement; il devroit donc y avoir un code, pour chaque saison, & pour chaque quart de jour; de plus, elles devroient s'approprier aux périodes & aux époques de chaque particulier, c'est-à-dire, qu'il faudroit qu'il y eût un code, pour chaque époque de chaque individu.

Par les mêmes raisons, on feroit bien de quadrupler toutes les places importantes, *hors celle de Roi*, de composer les conseils, les assemblées, les corps, les combinaisons d'hommes, d'un nombre de membres, multiple de 4, comme de 4, de 8, de 16, &c.... afin que les opinions & le pouvoir pussent circuler entre les quatre tempéramens, que les sentimens & les idées de toute espèce fussent mis au jour, que du choc & du balancement des esprits opposés, adouci & gradué par leurs intermédiaires, il résultât des avis moyens, ou qu'au moins, on fût gouverné tour-à-tour par les caractères extrêmes. Or, en supposant qu'un de ces corps fût composé de deux cens membres, il faudroit prendre l'un de ces deux partis; 1°. diviser le corps en quatre, & faire servir, chaque quartier,

ceux dont le tempérament eſt oppoſé aux qualités dominantes de l'atmoſphère ; par exemple, les bilieux formeroient le trimeſtre de l'hiver, les pituiteux, celui de l'été, &c.... ; 2°. tenir le corps entier aſſemblé toute l'année, mais en y ajoutant un certain nombre de ſurnuméraires ; ſçavoir, 10 pour chaque trimeſtre, choiſis parmi les tempéramens oppoſés à la qualité régnante, pendant ce trimeſtre ; ces dix hommes ſeroient ſenſés ſe porter mieux que les cinquante autres, & parconſéquent, poſſéder un jugement plus ſain ; de plus, forcés par inſtinct, & pour leur ſanté, de lutter contre la qualité dominante, ils tireroient le corps entier en ſens contraire, & le rameneroient à l'équilibre ; enfin, chaque trimeſtre ſeroit préſidé par un homme de tempérament moyen, & ſi l'on en manquoit, par un individu de la dernière claſſe ; ces onze ſurnuméraires ſeroient une ſorte de contrepoids, & empêcheroient, en chaque ſaiſon, que la cauſe phyſique n'influât trop ſur les déciſions, les jugemens & les opérations politiques.

On ſe trouveroit également bien de ſuivre le plan de la nature, dans les affaires de détail, & de même qu'elle oppoſe les productions de la terre, aux climats & aux ſaiſons, en faiſant encore contraſter les appétits des animaux avec leur tempérament, & les qualités de l'atmoſphère, il faudroit

oppofer, par-tout, les affaires aux hommes, & les hommes aux affaires; par exemple, charger les bilieux des affaires qui languiffent; & les flegmatiques, de celles qui vont trop vîte; remettre aux bilieux le foin d'accorder les graces, & aux fanguins, tirant un peu fur le flegmatique, celui de commuer les peines; par cette difpofition, les graces feroient plus rares, les fupplices moins atroces; & les hommes un peu moins tentés, ou effarouchés.

J'ai foupçonné qu'en cela, le hazard nous fervoit mieux que nous ne fçaurions le faire nous-mêmes, avec tous nos calculs; par l'énergie conftante & univerfelle des loix phyfiques, les oppofés fe trouvent naturellement enfemble, dans la plupart des compofés d'hommes; les pires fociétés feroient celles qui ne fe formeroient que d'hommes tous femblables; auffi celles de cette efpèce, ne fubfiftent-elles pas long-tems; il y a toute apparence que ceux qui, fans aucun motif de vil intérêt, ont créé des corps nombreux, ont entrevu les vérités que j'expofe, & fenti pourquoi il falloit multiplier les raifons chargées de pefer les biens & les maux, au nom de la fociété; il eft certain que, dans un grand nombre, on trouvera plus aifément de tout, & que la loi des forts mieux fuivie, empêchera les grandes & longues prédominances; ainfi le for-

dide intérêt, qui multiplie les charges vénales, fait ſortir d'un abus, un avantage capable peut-être de compenſer l'ignorance combinée des acheteurs. Cependant, je penſe qu'il vaut mieux corriger les erreurs de la fortune, & redreſſer les torts du hazard, que de s'en rapporter au dez, afin de rendre la ſomme des biens un peu plus grande que celle des maux.

Qu'on ne s'imagine pas qu'en ſemant toutes ces difficultés, dans le champ politique, je veuille jetter la nation dans l'anarchie; mon but eſt toujours le même; on ne peut diſconvenir que les meilleures loix civiles & politiques, ne ſoient des loix phyſiques bien déterminées, & bien appliquées aux hommes, aux lieux, & aux tems individuels; cela poſé, toutes les ſpécifications indiquées plus haut, ſeroient néceſſaires; mais un code auſſi détaillé formeroit une bibliothèque qui couvriroit tout le territoire du peuple, auquel il ſeroit deſtiné; de bonnes loix, données à de mauvais hommes, ſont moins qu'inutiles, des hommes éclairés & bons, ſe paſſeroient de loix; il faut donc toujours en revenir aux hommes, qui ſont des êtres réels, & laiſſer là les loix écrites, qui ne ſont que des abſtractions. De plus, un particulier ne peut être examiné, connu, protégé, contenu, puni, récompenſé, que par d'autres particuliers vivans avec lui, ou du moins fort près de lui; il eſt donc impoſ-

sible qu'un grand peuple soit bien gouverné, si on ne le décompose, pour en faire un ***peuple de peuples.*** Ainsi, que des voix sorties des familles, des maisons, des paroisses, des villes, des provinces, se compose, se forme & se grossisse la voix du peuple; à l'opposite, celle du prince & des siens; dans le milieu, celle d'un sénat électif, & tiré de l'ordre moyen; un but général bien déterminé, & indiqué par l'éducation, qui ne doit être que la police des enfans, qu'une copie réduite de la police des adultes, vous aurez une forme de gouvernement concentrique, & semblable, en petit, à la police de l'Univers.

Mais, de tous les corps, ceux où il faudroit mêler avec le plus de soin, les quatre tempéramens, ce sont les Académies, dépôt de l'esprit national. En effet, quoi de plus journalier & de plus périodique que l'esprit, le courage ne l'est pas plus; on peut bien, par un long exercice de la faculté de résister, maintenir son caractère, contre les vicissitudes de la température, du régime & de la mode; mais on ne dispose pas ainsi de ses facultés intellectuelles, ni de cette faculté mixte, & passive qu'on appelle *goût;* que d'ouvrages on déprime, parce qu'on n'est pas assez bien disposé pour les sentir & les concevoir! en un mot, Minerve, tantôt propice, tantôt contraire, souffle le chaud & le froid, & tourne à tous vents. Ce n'est donc qu'en combinant

binant & mêlant, en juste proportion, les quatre tempéramens, qu'on peut espérer de trouver du goût dans l'aréopage du goût, car cette qualité est composée des deux grands opposés & des deux petits opposés, leurs passages. Prenons pour exemple, l'Académie Françoise; si elle étoit composée de dix bilieux, de dix phlegmatiques, de dix sanguins, & de dix mélancoliques, le bon sens, la justice, le génie même, ne circuleroient-ils pas avec plus de facilité, dans les veines de ce corps ingénieux, les obstructions n'y seroient-elles pas plus rares? j'entends dire qu'il n'est composé aujourd'hui, que de bilieux & de flegmatiques; que de la bile des uns, & du flegme des autres, il ne peut guères résulter d'écrits ni de jugemens bien sains; mais ce n'est là, sans doute, qu'une ironie déplacée, dans des matières aussi graves, où il s'agit du salut des états; parlons sérieusement : je suppose d'abord, qu'avant de recevoir chaque membre, on auroit eu la précaution de le mettre entre les mains des Médecins, afin de déterminer son tempérament & de le consolider, à l'aide d'un régime convenable; ce point emporté, toutes les fois qu'il y a des discours à juger, un grand seigneur à aggréger, un mot à bannir ou à naturaliser, une lettre à disséquer, en un mot, dans toutes ces grandes occasions qui fixent l'attention du public, & où l'on ne sçauroit délibérer trop mûrement, on pla-

ceroit à l'entrée de la salle, quatre médecins, un de chaque tempérament, pour tâter le pouls à tous les membres; ils excluroient ceux qui l'ont trop haut, ou trop foible, *quoniam mens sana in corpore sano*, mais pour cette fois seulement; on diviseroit le reste par quatre, & s'il y avoit encore un reste, on n'y prendroit que ceux dont le tempérament est opposé à la température actuelle, pour servir de contre-poids; les autres, on les enverroit à Versailles, complimenter la Cour, & préparer les voix; puis les quatre médecins formant un beau quadrille, au milieu de la salle, & chacun d'eux étant placé en face de ses analogues, qu'il doit mieux connoître, on entameroit le jugement ou la délibération; que si un des conseillers bilieux élevoit un peu trop la voix, on lui administreroit cette proposition calmante & anodine: Monsieur, vous êtes un pédant; à la troisième fois, vous serez exclus; buvez un verre d'eau, lisez deux pages écrites par un de vos opposés. Si un flegmatique ne s'animoit pas, on lui appliqueroit ce léger stimulant, Monsieur, votre dernier écrit a fait bailler tout Paris, allons donc, homme de glace ou au moins d'eau, évertuez-vous, & tout de suite, une tasse de café, tandis que les opposés boiroient leur eau de groseille; c'est ainsi qu'en mêlant habilement les remèdes physiques & moraux, qu'en usant à propos du mords & de l'éperon, on parviendroit à former

de ces archontes à vie, un aréopage, des jugemens duquel, les Dieux même n'oseroient pas appeller.

Quelques lecteurs, plus amis de la phrase que du fonds, prêtant, à ma naïveté, les motifs de leur malignité, prendront ces conseils pour des plaisanteries; le fait est que je le pense, comme je le dis; quelque tournure que je donne à l'exposé de mes préceptes, je me suis fait une loi, de ne jamais bâtir que sur le sol de la vérité. A Dieu ne plaise que je blâme, sans distinction, les Académies & leurs opérations, encore moins les membres de ces corps; encouragé par plusieurs d'entr'eux, je leur dois le produit de ces travaux qu'ils ont favorisés, c'est-à-dire, ma pensée toute entière. Ces établissemens sont utiles, quand il est question de distribuer les connoissances, de juger, d'exécuter les grandes entreprises, de combattre la cupidité des gens à secrets, d'offrir des objets d'émulation aux hommes inférieurs ou médiocres; dans tous les cas, où la force & le nombre agissent efficacement, l'union, les associations sont utiles; mais s'agit-il d'inventer, d'aller à la découverte, de concevoir un grand plan? comme ici le premier moyen est la solitude & le recueillement, un est assez, & deux sont trop; le Hibou qui accompagne Minerve, nous dit que, pour penser fortement, il faut méditer la nuit & penser seul; je ne cesserai de le ré-

péter, il faut donner carte blanche aux généraux de la ſcience humaine; le génie veut avoir ſes coudées franches; & il n'y a point de conquête à eſpérer pour un état, dont le cabinet veut diriger toutes les opérations qu'il ne voit pas; quand vous avez une colonie à établir, un établiſſement à défendre, une iſle à conquérir, vous faites marcher vos vaiſſeaux par flottes & par eſcadres; mais, quand vous avez des découvertes en vue, vous n'armezqu'un ou deux vaiſſeaux, vous choiſiſſez un homme prudent & hardi, pour les commandet, & en lui montrant votre but, vous le laiſſez pattir, & manœuvrer à ſa fantaiſie; conduiſons-nous ainſi, dans la République des Lettres, ne nous preſſons pas de conſeiller nos maîtres, tâchons d'abord de les entendre, puis nous en conférerons avec eux; un autre inconvénient des Académies, c'eſt de faire loupe & de priver de nourriture les membres les plus robuſtes du corps politique; le prince ne peut conſidéret vingt millions de ſujets, un à un; il eſt forcé de les prendre par maſſes, & de diſtribuer de même les moyens dont il eſt le dépoſitaire; or, ſi, du ſein d'une obſcure pauvreté, s'élève un homme formé par la douleur & la patience, doué de l'activité de tête néceſſaire pour concevoir le projet d'une réforme complète, & de la force d'ame qui peut l'exécuter, capable enfin de remonter la machine; au moment que cet homme, ſe ſentant

mûr, se détermine enfin à marcher vers le trône, il trouve, entre le prince & lui, ce corps scientifique, en vain il tourne, biaise, & cherche à passer sans bruit, le chemin est toujours fermé; enfin, indigné de rencontrer toujours ce corps devant lui, il rassemble toutes ses forces, & d'un seul coup, l'ouvre en deux, en criant; *ôte toi de mon soleil;* telle est l'utilité la plus claire de ce corps institué & gagé par Richelieu.

La santé de la famille dépend, comme celle des corps politiques ou littéraires, d'une circulation semblable à celles des êtres bruts; car le régime de l'individu & celui de l'univers, ne différant que par la quantité, la police doit avoir par-tout la même forme, & le même mouvement, au nombre, & aux degrés près. Il est bon que les petites faveurs, les petites préférences, les petits actes de tyrannie, passent du mari à la femme, du père au fils, du frère au frère, de la sœur à la sœur, & reviennent au point d'où ils sont partis, pour recommencer leur révolution; les plaisirs & le sceptre passant ainsi de main en main, chacun jouit & commande à son tour, & personne n'est condamné à gémir sous un despotisme continuel & fatiguant, ou à bailler sur un règne trop long.

Les talens sont journaliers, grands à une époque, foibles à une autre; que penserons-nous donc de

ces concours, où l'on juge en une heure, de la valeur d'un homme? tout jugement qui porte sur un acte unique, est essentiellement faux & injuste; pour avoir l'homme, il faut l'observer dans tous ses momens, bons & mauvais, faire deux sommes, soustraire, & l'apprécier par le reste; si vous jugez de la capacité & du moral d'après un seul fait, d'après une seule composition, vous risquez fort de donner le prix ou la place à un inconstant, à un heureux; autant vaudroit faire tirer au sort; n'est-il pas clair, qu'en faisant dépendre le prix, du travail d'une heure, vous favorisez ceux auxquels la température & les circonstances de cette heure, sont favorables, au préjudice de ceux à qui elles sont contraires? il faudroit donc n'accorder les prix & les places qu'à plusieurs actes, & à plusieurs preuves de talent, afin de tâter les hommes, dans tous leurs momens; mais sur-tout des places de parleur, aux beaux parleurs, & des places d'action, à ceux qui ne sçavent qu'agir. Sçavez-vous comment on examine les Marins? en les faisant babiller sur les différentes parties du métier; sur ce pied, un Parisien, sortant de l'École d'Hydrographie, devroit être, au moins, Chef d'Escadre.

Mais, un exemple tiré de mon expérience nous donnera une idée plus nette de la sagesse de ces juges, qui toisent un homme, en mesurant son

ongle. Au mois d'Août 1778, je voulus passer Maître ès-Arts, pour occuper, par la suite, une chaire de Professeur d'Arabe, au Collège Royal; les Candidats ont deux examens à subir; l'un, sur les humanités, qui se fait au Collège de Louis-le-Grand, dans une salle assez vaste; l'autre, sur la philosophie, qui a lieu dans une Chapelle de l'Abbaye Sainte-Geneviève; au premier, le tems étoit frais, l'air pur & salubre; je me trouvai si merveilleusement disposé, que je traduisis, sans balbutier, les morceaux les plus difficiles de Salluste, dont je n'avois jamais lu une seule ligne, & les Examinateurs furent éblouis de cette facilité. Quelques jours après, vint l'autre examen, par un de ces tems orageux, où la fibre étant excessivement relâchée, l'homme est, en quelque sorte, *tout en moins*, j'avois presqu'entièrement perdu la mémoire; on m'interrogea sur la Logique & l'Astronomie, les deux Sciences qui m'étoient alors le plus familières; il me fut impossible de répondre à la plus simple question; & dire qu'un Professeur de l'Université me mit *à quia*, n'est-ce pas tout dire? ce sçavant homme me démontoit encore en me rudoyant; j'avois beau lui dire : le tems est pésant, j'ai mal à l'estomach, allons plus doucement; Monsieur, ce sont des prétextes, vous ne sçavez pas vos cayers, vous ne sçavez rien; j'allois être refusé, si M. Delalande, l'Astronome, qui tomba du ciel, & se

trouva là, je ne sçais pourquoi, n'eut bien voulu parler en ma faveur; je fus donc reçu sur sa parole. Je me retirai chez moi assez humilié, quoique reçu; car je ne me sentois pas né, pour accepter de pareilles graces; mon petit malheur me fit réfléchir; j'en cherchai la cause, que je n'avois encore qu'entrevue; de ce fait, & des réflexions qu'il occasionna, sont dérivées les observations que j'ai données jusqu'ici, sur l'influence réciproque du physique & du moral; tant il est vrai que chaque homme est un produit composé de sa propre activité, & des présens que la fortune veut bien lui faire en le rudoyant; ses baisers font des sots, & ses soufflets bien médités, des gens d'esprit. On sera peut-être curieux de sçavoir ce que je pense du Professeur; je le plains; car ce même tems qui m'avoit rendu si pésant, ajoutoit à sa gravité d'état & de tempérament; si je n'étois pas maître de bien répondre, il ne l'étoit pas de bien juger, & l'excuse doit nous être commune.

L'estime publique, disions-nous, dans le premier chapitre, n'a qu'une certaine capacité; dès qu'un certain nombre de gens l'ont préoccupée, il n'y peut plus rien entrer; les grands hommes semblent accourir en foule, prendre leurs places; hâtez-vous de naître; sinon vous n'aurez que leur reste; mais, comment se rendre visible, quand on est venu si tard? en se jettant tout du côté du naturel, du

climat, de la saison & du lieu, afin d'accumuler promptement tous les effets, & de joindre la masse à la vîtesse; or, voilà précisément le plus sûr & le plus court chemin, pour arriver à une mort prématurée. Les risques augmentent de plus en plus, dans la carrière des Lettres, des Arts & des Sciences; cependant on peut les diminner, en choisissant bien ses momens, & en les mettant tous à profit, afin de ne pas se voir dans la nécessité de ruiner sa santé, par des efforts excessifs, pour réparer le tems perdu ou mal employé; or, par momens, j'entends à la fois les grandes & les petites époques, celles de chaque âge, de chaque année, de chaque jour; il suffiroit de l'inspection de notre table, pour bien faire ce choix, nous ne laisserons pas d'aider à les faire; mais auparavant, il ne sera pas inutile de spécifier l'espèce & la mesure des talens de chaque sexe, en examinant ce qui doit résulter de leurs différences physiques.

Ceux qui prétendent que les femmes ne sont point propres à l'étude de la philosophie, parce qu'elles n'ont point de tenue, connoissent peu la nature de l'homme & la marche de l'entendement humain. Je dis, moi, qu'il n'y a de difficile que la fausse science, & que la meilleure est aussi la plus facile à acquérir; il y a plus, la tenue, dans le sens qu'ils donnent à ce mot, est plutôt nuisible qu'utile à l'invention & à l'application des principes;

mais il faut encore s'entendre ſur ce mot *inven-tion.* Je penſe avec d'autres, qu'un principe appar-tient, non à celui qui l'énonce, mais à celui qui, en l'énonçant, indique les principaux faits ſubor-donnés à ce principe, ou à celui qui montre les faits ſubordonnés au principe énoncé par un autre, qui n'a pas vu ces faits; en effet, la propoſition générale n'étant que l'énoncé collectif d'un grand nombre de phénomènes, qui ont quelque choſe de commun, qu'une ſorte de total d'expériences, celui qui l'apperçoit le premier, & l'énonce, n'en mon-trant pas l'étendue, ſa propoſition ſe réduit à des mots ſans valeur. Souvent la nature jette un de ces principes, dans une tête inféconde ou novice, mais fort échauffée, qui en ſaiſit l'application à un cas particulier, & même dans celle d'un grand homme, qui l'applique à pluſieurs, mais qui n'en pénétrant pas la profondeur, le laiſſe de côté, pour s'occuper de propoſitions ſecondaires. Le véritable propriétaire, eſt celui qui, la voyant par-tout, oſe l'étendre en tout ſens, & la rend, en quelque ſorte, ſphérique; la différence d'un philoſophe à un autre, eſt moins, dans la quantité d'invention, que dans ce coup-d'œil de phyſiognomiſte, qui fait deviner, à la pre-mière inſpection, quel ſera le produit d'une idée; car, tandis que l'inventeur-machine, dans ſon tranſ-port, lance une foule d'idées fortuites, le phyſio-gnomiſte, qui obſerve le travail méchanique de

ſon cerveau, en choiſit une, l'étend, & enveloppe l'inventeur dedans; ainſi, quand un homme ayant un de ces apperçus précieux, s'arrête à moitié chemin, on a droit de ſoupçonner qu'il l'a reçu d'un autre homme ou du haſard, & dans ce dernier cas, ſon droit n'eſt que ce foible droit de *premier occupant*, qui doit céder à celui de *premier travaillant;* cela poſé, je dis que l'invention, ou la priſe de poſſeſſion des principes dépend d'une certaine rapidité dans les opérations du cerveau. Quand elles ſont lentes, une riche propoſition a beau paſſer & repaſſer, en ſe traînant avec quatre ou cinq applications, on y fait peu d'attention, ſon cortège peu nombreux ne l'attirant pas, ou, tout au plus, on l'écrit avec ces applications; dans cette température du cerveau, l'on compare fort bien un petit nombre d'objets ou d'idées; l'eſprit eſt juſte, mais étroit. Si, au contraire, la même propoſition tombe dans une tête bien meublée de faits, & dans un moment où le cerveau échauffé, rappelle, ſe repréſente, compare & combine vivement, alors, cette propoſition s'entoure d'un nombreux cortège de faits qu'elle s'aſſimile; elle cauſe un plaiſir indicible, on s'y attache, on l'épouſe, on la féconde, & l'on en prend poſſeſſion pour toujours. Je ne dis rien là, que ne puiſſent ſçavoir ceux qui, comme moi, accélèrent ou rallentiſſent, à leur gré, le mouve-

ment de leur pensée. L'application des principes dépend aussi de la promptitude des opérations, tant parce que les rapprochemens n'ont pas lieu, sans une certaine proximité de tems dans les souvenirs, que parce que l'homme se lasse bientôt de considérer la même idée. Celui qui compare vîte, a donc un grand avantage sur les esprits lents; or, cette promptitude d'opérations dépend de deux causes principales, qui, à bien dire, n'en font qu'une, sçavoir, la sensibilité originelle & l'habitude à comparer. La sensibilité vient de foiblesse; la foiblesse produit deux espèces de craintes, sçavoir la crainte machinale, ou le sentiment de sa foiblesse, & la crainte réfléchie, qui naît, dans l'être foible, de l'expérience de la douleur; or, de cette double crainte, dérive le fréquent besoin, & par conséquent l'habitude de comparer; l'esprit est le supplément naturel de la force; la femme est philosophe née, au lieu que l'homme ne l'est qu'accidentellement, & ne le devient que par cette foiblesse d'acquit, fruit de nos institutions qui l'efféminent. Je n'ajouterai pas que les femmes ont beaucoup de mémoire & d'imagination, cela est accordé; que leur manque-t-il donc, pour avoir du génie? seroit-ce la faculté de généraliser? la promptitude avec laquelle elles saisissent nos foibles, & nous démêlent les uns d'avec les autres, prouve, qu'en ce genre, elles

claſſent leurs obſervations, auſſi bien que nous pouvons le faire dans d'autres; ſeroit-ce la tenue? les femmes qui ont occupé le trône, les commerçantes, & les héroïnes de roman, nous prouvent que, dans les trois paſſions, elles ont, au moins, autant de conſtance que nous; que leur manque-t-il enfin? deux choſes, 1°. des faits très-variés, acquiſition que leur vie ſédentaire ne leur permet pas de faire; 2°. la faculté de planter, hors d'elles, le but de leurs opérations; celle d'ordonner toutes leurs idées à un grand but, c'eſt-à-dire, à un but qui intéreſſe l'eſpèce toute entière; il eſt facile de remédier au premier inconvénient, en leur faiſant voir, au moins, la partie du monde qu'elles habitent; car il s'agit moins d'aller à la Chine, que de bien examiner un petit pays; quant au ſecond, il dépend viſiblement de l'état de crainte, & de dépendance où les met leur foibleſſe naturelle; voyons s'il eſt poſſible qu'elles en ſortent, dans l'état de ſauvage, & même dans celui de police fort ſimple: la femme, en qualité d'animal foible & timide, appartient à l'homme; elle eſt la ſeconde pièce de ſon mobilier, &, après ſon chien, l'être qu'il careſſe le plus; (je n'approuve pas, je décris.) Dans l'état de civiliſation parfaite, où la femme étant bien protégée par les loix, ſon honneur étoit celui de toute la ſociété, elle étoit l'égale de l'homme; elle ſe ſentoit auſſi

forte que lui, & possédoit toutes les vertus qui naissent de ce sentiment; noble orgueil, patriotisme, mépris de la mort, rien de grand ne lui étoit étranger; tel étoit l'état & le caractère des Lacédémoniennes, dont les dits & les faits ne montroient pas moins de vigueur d'ame, que ceux de leurs époux; dans nos sociétés, mauvais milieu entre ces deux états, outre les dangers auxquels les expose naturellement l'attrait irrésistible qui nous entraîne vers elles; une volupté rafinée leur a fait présent d'un vêtement clair, ample, brillant, incommode; ce vêtement s'appelle *honneur*; la moindre tache flétrit, non pas seulement celle qui le porte, mais le particulier que les loix, les mœurs, l'intérêt ou le hazard, lui donnent pour gardien; l'honneur de telle d'entre nos femmes, tient plus de place que celui de 100 Lacédémoniennes; que de points par où on peut le toucher & le blesser; elle doit donc s'occuper continuellement à se fortifier; mais, comme cet honneur est celui de monsieur, ou de messieurs tels, & non celui de la société entière, ce public qui la punit, sans la protéger, n'est plus rien pour elle; ses buts se particularisent; dès-lors, il s'agit moins d'être vertueuse, que d'être bien soutenue; sa fin doit être, elle-même, elle seule, & ses moyens, les hommes qui l'entourent; elle n'estimera que ceux qui s'occuperont beaucoup de ses plaisirs & de sa réputation,

elle mettra au premier rang celui qui l'attaque & la protège le mieux; elle l'appellera un homme à femmes; enfin, si elle sçait résumer ses prétentions, dans le soliloque, elle s'avouera qu'elle désire pour ami, le plus beau, le plus vigoureux, le plus courageux, le plus spirituel, le plus adroit, & le plus docile de tous les mortels; or, tout cela n'a rien de commun avec le génie; ce n'est pas que nos femmes soient injustes, cet égoïsme que nous leur reprochons, nous appartient, pour le moins, autant qu'à elles; elles sont ce que nous les avons forcées d'être. Cependant le mal n'est pas sans remède; les femmes de Sparte donnoient dans un excès, les nôtres donnent dans l'excès opposé, c'est au milieu qu'il faut tendre, &, comme un être foible physiquement, n'a pas naturellement de force morale, tâchons de leur élever l'ame en mariant doucement les qualités de leur sexe avec celles du nôtre; il faut bien que les deux sexes renoncent à vivre ensemble, ou qu'ils consentent à se ressembler un peu; car, si la société d'un homme grossier & brutal est odieuse pour une femme, quel agrément peut répandre sur la vie d'un homme vertueux & éclairé, la société d'une femme qui ne l'entend pas, ou qui ne sent pas ses vertus? Or, l'analyse qui précède, nous montre que cette association n'est pas si difficile, qu'on peut bien cultiver leur esprit, sans flétrir

leur beauté, ni desséchet leur ame. J'ai assez observé, pour oser dire qu'il n'y a pas d'individu, d'un sexe ou de l'autre, qui n'ait de l'aptitude pour quelque partie de tous les genres imaginables; les facultés sont communes, quant à l'espèce, le tout est de bien connoître la sphère de chacun, & de travailler à l'agrandir, à mesure que l'homme se développe; je crois qu'on y parviendra en suivant constamment la route que je vais indiquer.

Faites-vous un zodiaque scientifique; parcourez-le, en tournant obliquement dans un cercle annuel de livres de sciences & de livres agréables (1); d'un côté, images, idées, sentimens, tendant à jouir, ou à plaire actuellement; de l'autre, ces mêmes choses tendantes au bonheur constant de l'homme en société. Divisez le cercle annuel en

(1) Bien entendu que vous ne tirerez de ces livres que des indications, & des récapitulations; un livre, quelque bon qu'il soit, ne peut contenir que des noms d'objets; tout ce qu'il peut dire, se réduit à ceci: allez voir sur les lieux, telles choses que je ne puis vous montrer qu'à demi; ou voilà en gros ce que vous avez vu. La véritable science, & la seule utile, est une sagacité personnelle, portative, & de tous les momens, science, que les livres ne donnent pas, mais qu'ils augmentent en habituant à réfléchir.

quatre

quatre grands cercles, ſubdiviſés eux-mêmes en petits cercles journaliers, tous contraſtés ſemblablement; mettez par-tout des livres mixtes entre les oppoſés, afin de graduer le paſſage de l'un à l'autre; graduez encore la difficulté des livres, & l'application que vous donnez à chacun. En mettant ainſi, entre les genres & les ſujets, une diſtance raiſonnable, vous aurez l'avantage de rafraîchir perpétuellement votre attention, de revenir avec une ſorte d'appétit, ſur ceux que vous aurez quittés depuis quelque temps, & de dévorer, à chaque fois, quelques difficultés de plus. Au bout d'un an, vous aurez, ſans vous gêner, beaucoup appris, varié vos connoiſſances, & ſuivi une marche fort analogue à celle de la nature; le ſoleil de vérité, en s'approchant de vous par des gradations ſemblables à celles du ſoleil matériel, aura luit, ſans bleſſer vos yeux; familier avec beaucoup d'objets, vous n'aurez pas le défaut de ceux qui ne chantent que ſur un ton; &, en parcourant des faits ſi variés, pour peu que vous cherchiez, de tems à autres, ce qu'ils ont de commun, vous généraliſerez vos principes par degrés, & ſçaurez la métaphyſique, ſans l'avoir étudiée; de plus, ſi vous avez ſoin de vous repoſer d'un genre qui exige un grand travail de tête, par un genre qui remue le cœur doucement, & de couper l'un & l'autre, par les exercices du corps, vous aurez à la fois de la ſanté, du ſens commun, de l'eſprit,

& si vous osez compter sur vous-même, du génie. On peut, de tems en tems, donner quelque chose au caprice & à la disposition actuelle, afin de tâter son naturel, & de pressentir son talent, en remarquant l'espèce d'objets sur lesquels notre attention se fixe le plus souvent & d'elle-même ; mais il ne faut pas recommencer la révolution, qu'on n'ait parcouru le cercle en entier, car l'inconséquence rend inutile la meilleure éducation ; si vous ne sçavez pas tendre à un but, vous serez, tour-à-tour, la machine de tous ceux pour qui vos talens pourront être un moyen.

Nos livres, aussi immobiles & aussi monotones que nos loix, n'ont qu'une attitude, & ne parlent qu'une langue, souvent inintelligible ; n'y a-t-il qu'un homme, en tout tems & en tout lieu ? & cet homme est-il toujours le même ? non, il faut donc beaucoup de livres, ou il n'en faut point du tout. Si nous en exigeons, dans chaque sujet, pour chaque époque de chaque individu, nous allons encore couvrir le globe terrestre de nos bibliothèques ; ne tenons compte que des plus grandes différences ; ce ne seroit point trop exiger, que de vouloir qu'un bon livre, qu'un livre usuel, fût traité de quatre manières, sçavoir, historiquement & analytiquement pour les enfans ; d'un ton sentimental & un peu romanesque pour les jeunes gens ; en combinant & mêlant les deux méthodes, pour les hommes faits,

& par aphorifmes, pour les vieillards, qui aiment à réfumer & à accumuler.

On trouvera peut-être fingulier que je ne parle point de raifonnement, pour les jeunes gens; mais qu'on fe donne la peine de fe rappeller ce qu'on a éprouvé foi-même, & de le comparer à ce qu'on voit, on trouvera qu'un enfant, pris dans l'ordre commun, a infiniment plus de bon fens, qu'un jeune homme pris dans la même claffe; ou, encore mieux, obfervez le même individu, aux deux époques, vous verrez l'enfant fage devenir un jeune homme plein d'efprit & vuide de fens; devons-nous en être furpris ? les deux grands foyers ne font pas encore allumés dans l'enfant, mais, dès qu'ils le font, tout s'y porte; ce n'eft pas que le jeune homme ne compare beaucoup plus & plus rapidement que l'enfant; mais, comme fa faculté de comparer eft prefqu'entièrement vendue à celles d'aimer & de jouir, la première ne travaille que pour le compte de celles-ci; aux yeux d'un jeune homme, il n'y a que le beau, qui foit vrai, & que l'agréable, qui foit bon; il n'y a, dans l'Univers, que des femmes, fçavoir, celles qu'il y voit, & celles qu'il y met; or, ces chers objets étant ordinairement le prix de fa docilité aux préjugés qu'elles fomentent, fon jugement n'eft plus que la faculté de comparer l'erreur-conféquence, à l'erreur-

Q 2

principe ; en un mot, la vie du jeune homme étant toute relative à la plus impérieuse des passions, la raison doit être foible à cette époque ; revenons à l'autre.

Rousseau me paroît avoir établi un excellent principe, en disant que la meilleure manière d'enseigner les enfans, est de les placer dans un ordre de choses, tel, qu'ils ayent besoin, & même qu'ils soient forcés d'apprendre ce qu'on veut leur montrer ; malheureusement, cette règle, très-bonne, & assez difficile à observer dans l'éducation domestique, n'est presque point applicable à l'éducation publique ; car, vu la diversité, & même l'opposition des tempéramens, là, où un élève auroit l'ardeur du vif besoin, l'autre auroit la froideur de l'indifférence ; ce qui feroit jouir l'un, feroit souffrir l'autre ; ce qui corrigeroit celui-ci, dépraveroit celui-là, & dans les tempéramens de la même classe, les heures pourroient n'être pas précisément les mêmes. Or, comme on rencontre encore une partie de ces difficultés, dans l'éducation domestique ; il est bien difficile de se passer absolument de livres. Ce philosophe, assez volumineux, n'en veut point entendre parler ; je penserois bien, comme lui, qu'il vaudroit mieux pouvoir s'en passer ; cependant, si forcés de vivre parmi des gens qui sçavent en user, nous les méprisons trop, ne som-

mes-nous pas exposés à voir, par la suite, notre ignorante vigueur, devenir un instrument de la foiblesse éclairée ? supposons, par exemple, qu'un maître réunisse les deux moyens, en faisant marcher continuellement son élève, des livres, aux expériences, & des expériences, aux livres, croit-on que l'enfant, en voyant les principes de physique découverts par les grands maîtres, se vérifier à chaque instant, n'auroit pas, en s'emparant de ces clefs, un grand avantage sur le petit Ostrogoth, qui veut tout découvrir à lui seul, se perd dans la variété des faits, & ne verra peut-être jamais les rapports communs; mais oublions un instant ces grands maîtres, qui regorgent de principes, & representent l'espèce humaine, composée réellement d'individus contrastés, par un phantôme unique, noble, & qui pis est riche; oublions, dis-je, ces grands hommes, pour nous souvenir d'un petit, qui n'a qu'un principe divisible en deux parties, symétriquement opposées.

Je mets, dans la tête de mon élève, le principe, qui est la base de ce livre, je le réalise, en faisant des expériences sur lui, je le mène en faire sur ses camarades, puis je lui livre Émile, & bientôt Émile n'est plus qu'un pantin, entre les mains du petit Parisien. Le premier, armé de son bon sens, pourra bien se garantir de l'effet des discours, il suffit, pour cela, d'être sourd ou stupide; mais,

qui l'armera contre une impression méchanique ? quoiqu'en puisse dire Rousseau, *celui qui ne sçait pas, est instrument né de celui qui sçait ;* or, l'enfant qui peut, à l'aide d'un principe général bien entendu, classer ses connoissances, & centrer sa science, sçait quelque chose, & l'adulte qui, n'ayant point ajouté à son expérience, celle des anciens, est réduit à la sienne, & se perd encore dans les différences des êtres, ne sçait rien; & puis, un livre bien fait, un livre de Rousseau, par exemple, ne peut-il pas représenter un vieillard instruit & éloquent, qui parle tout seul, se fait des objections, auxquelles il répond quelquefois, en décline d'autres, ferme la bouche à ses adversaires, en s'armant des préjugés publics, & va toujours en avant, sans craindre les inconvéniens qu'il ne voit pas ? or, s'il y a dans ce qui passe par la tête de ce vieillard, des idées utiles mêlées avec des paradoxes, en faisant un bon choix, nous tirerons de lui d'assez bons conseils qui, étant imprimés, n'en seront pas pires. Il pourra aussi, par le moyen de son livre, parler aux autres nations, & aux autres siécles, qu'il seroit difficile de rassembler tous les matins, dans son réduit; que s'il se trompe, on aura droit aussi d'en avertir le public, par la même voie; car, de ce qu'un moraliste sévère parle d'amour, en phrases philosophiques, à un peuple assez & trop amoureux, il ne s'ensuit pas qu'on ne puisse lui montrer qu'il

faut être phyficien, pour compofer un traité d'éducation, applicable aux hommes réels, & qu'il eût tort de médire de la phyfique qu'il ignora; enfin, fi un livre combattant d'autres livres peut être bon, un livre plein d'obfervations, peut l'être auffi.

Les livres font donc utiles; le tout eft de les bien faire, nous y parviendrons en faifant le contraire de ceux qui les font mal, & en évitant l'excès oppofé. Les nôtres ont le défaut de choifir leurs exemples, dans une claffe de chofes inconnues au lecteur, ou qui ne fignifient rien du tout; fouvent l'exemple eft plus obfcur que la règle même; on le tire de certains contes de Fées, que perfonne ne lit plus, on fe fert d'une abfurdité pour éclaircir une chofe incompréhenfible; tout cela eft fort amufant. En fait d'exemples, la règle générale eft de les tirer de l'ordre de chofes, qui intéreffe le plus ceux à qui l'on parle, de quelque manière que le fort les ait placés; ce principe, plus fouple que l'autre, nous menera droit à la pratique; fi donc je voulois enfeigner la phyfique aux enfans avec le moins de fatigue poffible, pour eux & pour moi, je choifirois mes exemples, parmi les jeux qui leur font le plus familiers; en leur apprenant à comparer, c'eft-à-dire, à généralifer & à fpécifier, je leur enfeignerois la logique, & cette fcience ne feroit, pour eux, que l'art de jouer; j'ai commencé un ouvrage

ſur ce plan; quand j'aurai ôté tout-à-fait l'appareil & l'air ſcientifique, en faiſant diſparoître tous les termes d'art qui nous ſervent à abréger entre nous, cette ſcience, qui fait peur aux grands enfans, ſera pour les petits plus facile à apprendre que les lettres de l'alphabet; & en effet, qu'importe à un enfant la forme & l'uſage d'un A, ou d'un B; mais ce qui lui importe fort, c'eſt de gagner ſes camarades; &, quoiqu'ils ne puiſſent pas vaincre, tous à la fois, ils peuvent exceller, chacun dans un genre; dans tous, ils voudront l'emporter, & animés par ce déſir, ils s'exerceront à comparer & à combiner; ils apprendront la phyſique, ſans s'en appercevoir, & quelques années après, ils ſe trouveront tout étonnés d'être ſçavans; enfin, ils paſſeront plus tard, des jeux du Collège (1), à ceux

(1) Quoi, dira un mauvais plaiſant, voulez-vous apprendre aux enfans à manger & à jouer en règle; prenez garde que, chargés de vos préceptes, ils ne puiſſent plus marcher; tout git dans l'habitude; tel eſt l'axiome des ſots & des pareſſeux, répété par les gens d'eſprit & les brouillons; de quelles habitudes, parlez-vous? des bonnes ou des mauvaiſes? — Des bonnes. — Il y a donc un choix à faire? eh bien, un bon livre eſt celui qui épargne les frais & le tems de l'expérience, en indiquant d'abord les meilleures habitudes, & un bon maître eſt celui qui mène les faire contracter; le ſeul parti qu'ait à prendre un

que nous appellons, guerre, commerce, procès, affaires, &c.; en entrant dans le monde, ils auront, dans la tête, les bons principes, & l'habitude de les appliquer; ils n'auront plus qu'à changer de lieu, de membres, de choses & de personnes; car l'emploi des facultés intellectuelles, à différens âges, & à différentes choses, est essentiellement le même, comme j'ai tâché de le prouver par le fait.

Il seroit bon de suivre en cela une progression parallèle au progrès naturel des facultés, en tirant des jeux de l'enfance, de quoi éclairer les adolescens; des sottises de l'adolescence, de quoi en épargner à la jeunesse, & des folies de celle-ci, de quoi faire des sages adultes; car, la nature bien observée nous apprend que *les sottises les plus fraîches sont toujours les plus instructives*; les souvenirs les plus éloignés ont quelque chose de romanesque; ils sont

---

homme abandonné à lui-même; c'est de faire beaucoup d'essais, dans le genre où il veut exceller, de remarquer les plus heureux, d'en tenir compte, & de les tourner en habitude; mais cette route est longue & pénible; trop souvent les tâtonneurs contractent des habitudes mauvaises ou médiocres, & prennent un mauvais pli; d'un seul mot un maître, livre ou homme, vous redresse pour la vie; il y a plus, un principe général, bien déterminé, & joint aux circonstances qui le particularisent, épargne jusqu'à l'essai; il met en état de juger ce que sera, ce qui n'a jamais été.

aux objets réels, ce que les figures que notre imagination voit dans les nuages, sont aux formes réelles, auxquelles nous les comparons ; il faut que le souvenir de notre enfance, ne soit pas bien net, puisque nous regrettons ce tems d'esclavage, où des pédans naturels ou civils, de toute sorte de nom, de toute couleur, s'amusoient à nous tourmenter, pour notre bien, & nous rendoient si malheureux. Une autre raison qui doit nous porter à ne pas tirer nos exemples, de trop loin, c'est celle-ci : cinq passions dominent l'homme aux différentes époques de la vie ; gourmandise, amour du jeu, amour des femmes, ambition, avarice ; à chacune de ces époques, un nouveau maître nous dépaïse ; nous regardons en pitié, les sottises des autres âges ; nous nous sçavons bon gré d'être devenus si sages ; mais nous ne voyons pas que nous n'avons fait que changer de folie ; car, à nos yeux, folie actuelle est raison. Ainsi, il faut vivre au jour la journée, marcher de proche en proche, & prendre, dans l'année, dans le jour, dans l'heure, dans la minute, qui vient de passer, de quoi éclairer l'année, le jour, l'heure, la minute qui va suivre ; il n'y a rien de plus frappant & de plus efficace, que cette actualité d'exemples.

L'excellente mémoire des enfans, & leur génie inventif, dans les choses qui les intéressent, prouvent qu'ils ont la tête fort active ; il est facile d'en

trouver la raiſon ; l'enfant eſt d'abord une ſorte de *têtard*, il eſt preſque tout tête ; ſi l'on conſidère une ſuite de ſquelettes d'enfans, depuis l'âge de cinq ans, juſqu'à celui d'un mois, on trouvera que la tête eſt de plus en plus groſſe reſpectivement ; & les membres ſembleront y rentrer par degrés ; que ſi on prend la ſuite, en ſens contraire, toutes les parties paroîtront en ſortir peu-à-peu ; le cerveau eſt, dans le premier âge, le foyer, d'où ſortent les membres, comme autant de rameaux ; mais, comme la force expanſive a beſoin alors de toute ſon intenſité, pour opèrer ce développement, il faut bien ſe garder de la concentrer dans cette partie, en faiſant tròp étudier les enfans ; cet âge eſt celui des ſenſations, des ſentimens, de la curioſité, de la mémoire, des jeux ; celui des principes généraux & de la prévoyançe n'eſt pas encore venu ; ſi l'enfant raiſonnoit autant que nous, il s'amuſeroit auſſi à deviner l'Univers, au lieu d'apprendre à ſe ſervir de ſon corps ; ces ſujets rachitiques, qui ont la tête & la poitrine ſi groſſes, ne ſont tels, qu'à cauſe de cette concentration que nous voulons empêcher ; auſſi, remarque-t-on qu'ils ſont ordinairement ſpirituels & babillards ; que ſi vous abuſez de cette facilité précoce, vous augmentez le vice naturel de leur conſtitution ; & ſi vous faites trop étudier ceux qui ſont nés avec une meilleure

conſtitution, vous en ferez des rachitiques; le peuple a plus raiſon qu'il ne croit, lorſqu'il dit : *cet enfant a trop d'eſprit, il ne vivra pas.* Il eſt utile auſſi de maintenir les enfans dans l'état de gaîté, toutes choſes égales d'ailleurs, ce ſentiment favoriſe l'accroiſſement, vu qu'il eſt l'effet de la même force qui opère le développement; cependant l'excès ſeroit nuiſible, en empêchant l'aſſimilation.

L'éducation d'un enfant dépend beaucoup moins des perſonnes qui ſont habituellement autour de lui, que des étrangers qui jouiſſent d'une certaine conſidération dans ſa famille; j'ai obſervé que les enfans qu'on laiſſe libres dans le choix d'une profeſſion préféroient le plus ſouvent celle d'un ami de la maiſon. De plus, il n'y a que le nouveau qui les frappe; or, la tyrannie des pères & des précepteurs n'eſt point une nouveauté pour ces petits infortunés. Ainſi, quand les circonſtances déterminent leur état futur, il faut ſe ſervir d'un tiers pour les pouſſer doucement vers le but où on veut les conduire. Que ſi ce but eſt de leur donner le goût de quelqu'art d'agrément, dont la baſe eſt l'imitation de la nature, il faut d'abord faire repréſenter à leurs yeux ou à leurs oreilles l'eſpèce d'objets qu'ils aiment le mieux, par les perſonnes qu'ils affectionnent le plus, en cachant ſoigneuſement le but éloigné.

La jeunesse se révolte encore plus que l'enfance, contre les instructions, tissues de maximes & de règles, cette forme de doctrine ennuie des êtres faits pour l'action; celui qui se sent fort & courageux, ne se sent pas fait pour obéir, ni pour être conseillé; ces vieilles formules n'ont point de sens pour eux, elles sentent trop la décrépitude; autant vaudroit leur conseiller de porter des lunettes; de 15 à 30 ans, l'homme est tout aux sentimens, & à la plus enyvrante des sensations; combattre & jouir, sont les deux occupations favorites du jeune homme; pour lui, la victoire sur ses émules, aux exercices du corps, & aux coups hardis, & la conquête d'une femme, sont le souverain bien; sa maîtresse est son dieu; mais à force de sacrifier à sa divinité, ou à ses divinités (en cas qu'il soit payen) à force de les voir de trop près, & de les analyser, il se refroidit (1) peu-à-peu, le sentiment s'émousse; un femme n'est plus, pour lui, qu'une femme, qu'une moitie de la société, aussi nécessaire que l'autre; il commence à s'appercevoir qu'il n'a point de place parmi ses semblables; l'ambition le gagne; enfin, la vie remonte insensiblement à la tête; il réfléchit sur ses sentimens passés, s'en rend compte plus exactement, & les voit assez nettement, pour

(1) Je ne parle ici que de ceux qui obéissent assez à l'impulsion naturelle pour suivre le progrès de l'âge.

pouvoir les décrire ; tant qu'il fut distrait par la nouveauté & la force des sentimens, il n'appercevoit encore les observations & les règles que confusément ; il ne les voyoit, pour ainsi dire, qu'à travers les brouillards des passions & des préjugés, & dans les courts momens où ces brouillards se lèvent ; de plus, dans la jeunesse, accoutumé à obéir & à se régler sur la raison d'autrui, on ne croit pas à ses propres apperçus, on ne peut se passer d'approbation, & dupe de sa foiblesse, on soumet quelquefois une raison déjà mûre, au despotisme de la sottise blanchie. Mais, quand un grand homme dissipant tous ces nuages, fait luire le soleil de vérité, & montre le précepte fortement dessiné, dans un exemple qu'on a quelquefois fourni soi-même, alors on revoit ces apperçus accumulés de longue main, dans la mémoire, mais trop légèrement tracés par une raison distraite & pusillanime; alors on croit au précepte qu'on avoit trouvé soi-même, enhardi par l'analogie qu'on se trouve avec un grand homme ; c'est en ce sens que *toute science n'est que réminiscence ;* aussi l'observateur original n'a-t-il d'estime & d'admiration pure à attendre que des jeunes gens chez qui ce phénomène intérieur a lieu, il n'a d'amis sincères, que parmi ceux qui se disent : j'ai l'honneur de t'entendre & je puis te passer.

Mais, les jeunes gens à qui une éducation plus

ſoignée donne une funeſte précocité, ne percent que trop aiſément dans les livres de morale; ces tableaux des paſſions humaines, peints par des hommes qui ne valoient guères mieux que leurs originaux, ne ſont bons qu'à faire des mélancoliques & des anachorètes; ils pénètrent un jeune homme ſenſible & droit, d'un ſentiment profond de triſteſſe & de dégoût pour la vie, ou tout au moins pour la ſociété; ſur-tout s'il s'eſt gâté le jugement en tapiſſant ſa mémoire de modèles de perfection, pris dans les poëtes & les romanciers, modèles qui contraſtent horriblement avec les hommes réels. Eh quoi! ſe dit-il, dans ſon déſeſpoir, n'eſt-il donc point de vertu ſur la terre? où ſuis-je relégué? à qui ſe confier? à qui parler? Je ſuis ſeul, renonçons à la vie ou mourons à moitié, en fuyant les autres hommes,

Il faut une longue expérience, il faut avoir longtems regardé autour de ſoi, pour s'appercevoir enfin que les hommes ne ſont, ni ſi méchans, ni ſi bornés qu'on l'avoit cru d'abord; c'eſt plus tard qu'on reconnoît, dans tous les cœurs, ce germe de bonté & de vertu, que la nature y avoit mis en réſerve, & qui attend pour ſe développer, que la vive flamme du ſentiment jailliſſe du cœur d'un homme de bien; c'eſt plus tard qu'on voit encore des étincelles de ce beau feu, dont la nature ſait préſent à

l'homme ſeul, que couve la cendre brute des paſſions terreſtres & des préjugés vulgaires, feu qui recommence à briller, dès que ceux en qui il étoit prêt à s'éteindre, ſe trouvent plongés dans l'auréole du génie.

La nature a diſpoſé les choſes, pour que le voile ſe levât peu-à-peu, & que l'énigme du cœur humain ne fût devinée que fort tard; l'ignorance & l'imprudence du jeune homme ſont un préſent que la nature fait à cet âge; c'eſt cet heureux aveuglement qui nourrit l'eſpérance, l'eſpérance l'unique bien de cette triſte vie; il ne ſeroit pas à ſouhaiter qu'il eût la vue nette des dangers, auxquels une complexion ardente le force à s'expoſer, avant que la raiſon lui eût montré les reſſources, à côté des inconvéniens; que feroit-il de cette connoiſſance précoce de l'homme qu'on peut acquérir dans les livres des moraliſtes, toujours ſi différens de celui de la nature, & toujours dépourvus de remèdes? Eſclaves d'une vanité mécontente, & incapables de ſe tirer de cette ſervitude, par l'eſſor d'un noble orgueil, ils peignent les combats que ſe livrent, dans leur intérieur, l'opinion & l'inſtinct; dans cette fauſſe gaîté qui leur ſert de maſque, ils couvrent d'un vernis éblouiſſant, les invectives qu'ils diſent au cœur humain; ils lui inventent des vices & des ſentimens honteux, comme ſi nous n'avions pas aſſez de nos foibleſſes réelles.

Tous

Tous ces livres moraux ne montrent point les choses humaines dans leur véritable jour; un honnête homme, en voyant ainsi resserrées & comprimées, dans un livre, les difformités que la nature a semées plus clair, en les éparpillant sur le tems & le lieu, s'imagine être entouré d'animaux dévorans, les uns violens, les autres finement cruels, & ne croit plus qu'à sa propre vertu; à la première analogie qu'il voit entre un vice décrit dans le livre, & le foible de son ami, il le lui applique au même degré, & bientôt y joint tout le reste; peu-à-peu, il laisse graver, dans sa mémoire, un horrible tableau de l'espèce humaine; l'indignation dont il est saisi charge encore les couleurs, & il regarde avec horreur l'homme qu'il vient de faire; dès cet instant, le sombre nuage de la mélancolie s'étend sur sa vie entière, & la couvre de son ombre épaisse; dans les ténèbres où il se croit, il va tâtonnant chaque homme, prenant l'ami, qui cherche son cœur, pour le spectre qu'il redoute, & par ses perpétuels soupçons remplissant de terreur tout homme humain & éclairé qui veut s'approcher pour le guérir; enfin, s'il est doué de grandes facultés, il est malheureux de tout son génie.

Le meilleur livre de morale pour un jeune homme, est un homme gai, ferme & flexible que l'âge & la douleur ont mûri; mais dont l'entendement perpétuellement vivifié par un cœur qui n'a

point vieilli, sème des fleurs dans le champ de la vérité, la rajeunit sans cesse, & lui donne pour appui les douces affections; celui-là seul est l'ami de la jeunesse, &, après lui, le livre qui lui ressemble le plus; un livre vivant choisit vos momens, dilate votre cœur, par le doux parfum d'une louange méritée, puis insinue sa réprimande, qui le resserre un instant, & le dilate encore par un autre éloge; on le quitte, content de lui & de soi, en se disant : il ne veut pas m'humilier, il veut rendre son ami plus parfait; que sera-ce, si ce livre est une femme aimable & estimée? la réprimande ne sera plus qu'une légère égratignure placée entre deux baisers pour les faire mieux savourer.

Dans l'invention & l'application des doctrines philosophiques, on ne distingue pas mieux les tempéramens, que les époques de tems, qui leur répondent; la plupart des anciens philosophes n'avoient qu'une allure, sous différens noms, & vouloient la donner à tous les hommes à la fois; le sentiment délicieux qu'ils avoient éprouvé dans cette paix voluptueuse, que j'ai peinte tant de fois, les avoit tellement enyvrés, qu'ils ramenoient tout à cette jouissance fugitive, qu'on ne goûte qu'aux deux instans si courts, où le corps se met en équilibre, quand la chaleur se porte de l'intérieur à l'extérieur, ou du dehors au dedans; quelques-uns d'entr'eux, pour ne pas exposer ce *Quiétisme* qu'ils craignoient si

fort de perdre, rompoient tous les liens qui les attachoient à la société; point de profession, point de femme, point de famille, point d'affaires, point d'embarras, comme si l'action & le combat n'étoient pas aussi nécessaires à l'homme, que le repos & la paix.

Peu nous importe de sçavoir quel système philosophique est le moins absurde; ce qui nous importe, c'est d'être heureux; pour l'être, il faut se bien porter au physique & au moral; or, point de santé pour quiconque trompe le vœu de la nature, séduit par une fausse image de perfection, ou effrayé par des inconvéniens beaucoup moindres que ceux auxquels il s'expose, en les fuyant; la privation des plaisirs permis & nécessaires, laisse, dans le sang, certains levains, qui circulent avec ce fluide, & voiturent, en quelque sorte, dans nos veines, la douleur, l'impatience, la colère, la haine, & enfin le crime; l'homme bon ne l'est jamais tant qu'après une jouissance modérée, & le méchant devient pire par les privations; jouissons donc, souffrons un peu, pour jouir beaucoup; jouissons avec modération, pour jouir toujours, & savourons lentement toutes les douceurs qui composent, soutiennent, prolongent & propagent la vie; à quoi bon, se donner, par une austérité outrée, des vices qu'on a ensuite tant de peine à réprimer? il vaut mieux empêcher ces vices de naître, en donnant à la nature ce

qu'elle nous demande, d'un ton si engageant.

J'ai eu la curiosité de faire sur moi-même l'épreuve du régime pythagorique, & cette curiosité, je l'ai eu par force; car il n'étoit pas alors en mon pouvoir d'en suivre un autre; mais, à l'heure de la nécessité, au lieu de m'abandonner à d'inutiles inquiétudes, j'ai profité de l'occasion pour apprendre ce que je n'eusse peut-être jamais été tenté de sçavoir; il y a des jouissances indicibles attachées à cette manière de vivre, mais ces jouissances ne sont guères que pour un contemplatif, que pour un homme indépendant, isolé, qui peut, à l'aide d'une tête active & bien meublée, remplir le vuide d'une solitude absolue, & surmonter l'apathie occasionnée par le régime végétal; ce qui suppose encore un bon naturel, & une probité qui n'a point à combattre de mortifians souvenirs, composé rare parmi nous; de plus, par cette longue inaction, ce régime mesquin, & cette sérénité parfaite, l'ame s'affaisse & perd son ressort; le cœur se resserre, s'amollit, & l'on devient incapable d'action suivie, de résistance, le corps n'étant point armé contre les élémens, reste en prise aux vicissitudes de la température; dans les tems humides, froids, & relâchans, on est privé de tous ces stimulans, physiques ou moraux, qui dédommagent un peu de l'absence du soleil; enfin la facilité de jouir, la plupart du tems, sans le secours des autres hommes, fait qu'en se rappro-

chant d'eux, on les craint, parce qu'ils ne peuvent plus être utiles, & qu'ils peuvent encore nuire; pour les bien servir il faut leur ressembler un peu, ne pas trop s'éloigner de leurs vices, de peur qu'ils ne paroissent hideux, & que les regardant comme des monstres, on ne vienne à se croire un être d'une autre espèce, & d'une autre sphère; c'est l'excès où donna Jean-Jacques.

Toutes ces doctrines timides & pacifiques, prêchées depuis tant de siècles, montrent combien cette foule de moralistes connoissoient peu les relations étroites du physique & du moral de l'homme; leur insipide paix est en effet le paradis des flegmatiques, nés, ou devenus tels par un régime approprié à cette fin, & ce fut sans doute un homme de cette complexion, qui inventa les Champs-Elisées; mais ce délicieux jardin, où l'on passe l'éternité à ne rien faire, & pourtant, sans bailler, seroit l'enfer des bilieux. Un homme naturellement emporté, qui prendroit la ferme résolution de ne plus s'abandonner du tout à la colère, & s'administreroit pour cela, tous les calmans physiques & moraux, seroit, à la vérité, plus heureux, pendant quelque tems; mais il sentiroit ses forces diminuer peu-à-peu; les fonctions essentielles s'exécuteroient plus lentement & plus mal; il finiroit par tomber malade, en vertu & en faveur de sa philosophie; les mouvemens & les

secousses des passions sont aussi nécessaires aux viscères, & aux autres parties intérieures, que les travaux & les exercices du corps, le sont à la bonne constitution des membres & de l'enveloppe; les premiers sont la gymnastique de l'intérieur; de plus, ces deux genres d'exercices se fortifient réciproquement, & sont faits pour se relayer; il n'y a point, dans le corps humain, d'organes ni de mouvemens inutiles; le tout est de bien connoître le but, le tems & la mesure de chacun. Il m'est arrivé cent fois, quand lié par mes préjugés philosophiques, je retenois un mouvement de colère bien motivé, & peu dangéreux, de le voir se changer en cette colère accumulée, qu'on appelle rancune, & qui enfante des monstres; les vaisseaux s'obstruoient, l'appétit se perdoit, la double santé s'altéroit; puis, me doutant de la cause du dérangement, je m'abandonnois enfin au naturel, & je gagnois trois points à la fois; l'expulsion des envieux, le rétablissement de ma santé, & l'amendement du moral; la colère est tonique, purgative, apéritive, & sudorifique. Le calme continu est aussi nuisible à certains tempéramens, que le seroit, à d'autres, une agitation perpétuelle; la morale se coupe en deux, & même en quatre, comme la physique; il n'y a point, à la rigueur, de règle commune, pour les opposés; les vertus contraires se moulent sur la forme du tempérament, & parconséqnent sur celle du corps; ce qu'on

peut faire de mieux c'est de reconnoître sa place, & son dégré, dans la double échelle des êtres, afin de trouver, au degré correspondant de la double échelle des régimes, les armes physiques & morales, convenables à son tempérament; ainsi, quand nous conseillons de combattre le naturel, nous n'entendons pas qu'il faille le détruire entièrement, mais qu'il faut s'en rendre maître, afin de le réprimer, ou de lui lâcher la bride, selon les circonstances; quant à l'état de calme ou de douce chaleur, où les quiétistes voudroient se maintenir, en supprimant, à l'aide de leur foible régime, qui exerce peu les facultés vitales, les grandes alternations de chaud & de froid, & se tenant ainsi fort près des deux termes moyens que j'appelle, le printems & l'automne, heureux ceux à qui une constitution médiocre permet d'y rester sans danger; les naturels extrêmes doivent seulement se le ménager, de tems à autres, & le regarder comme une espèce de fort, où l'on se réfugie après le combat, pour reprendre haleine, aiguiser ses armes, & remonter sa machine morale; mais, après cette courte trêve, il faut retourner au combat. Le régime pythagorique est le régime des moutons, n'oublions pas que nous sommes entourés de loups, & de renards, que, pour être en état de leur résister, il faut se faire ou se laisser un peu loup, mais loup

privé. Quoiqu'en puissent dire les pacificateurs; cette vie n'est qu'un combat, plus ou moins acharné; soldat, général, pionnier, ou trompette, il faut y payer de sa personne, chacun a sa manière, en se tenant de son mieux, entre *le trop* & *le trop peu.*

Ces raisons, bonnes pour tous les hommes, le sont doublement pour les philosophes; comment oserez-vous consacrer la dernière partie de votre vie à éclairer les autres, si vous n'avez passé la première à vivre avec eux, & à-peu-près comme eux? ce qui ne signifie pas qu'il faut commencer par faire des sottises, pour en épargner aux autres, car alors, chacun usant du privilège à son tour, tout le monde voudroit faire le noviciat, & personne ne se corrigeroit à tems; chacun voudroit faire son cours de sottises, pour arriver au siège de conseiller, nous aurions, comme nous avons, beaucoup de capitaines, & peu de soldats; je dis seulement qu'il n'y a qu'un homme devenu sage, après avoir été fou de la folie commune, qui puisse avoir le droit, le talent & la volonté de travailler à notre bonheur. Le plaisir, la douleur, de grandes fautes dérivées, non d'un mauvais cœur, mais d'une nature mâle, ardente, riche, surabondante, une grande sensibilité, qui montre tous les vices dans le germe; voilà le meilleur cours de philosophie; & le premier de tous les philosophes seroit peut-être celui qui, ayant

parcouru tous les degrés, du riche au pauvre, du ſage au faquin, du grand au petit, du ſublime au plat, du bien au mal, auroit eu tous les défauts, tous les travers, tous les vices qui ne ſuppoſent point de baſſeſſe d'ame, & en ſeroit preſque radicalement guéri; lui ſeul verroit toujours clair dans le cœur des autres, & ſe feroit entendre à toutes les paſſions, en parlant à chacune ſon jargon, & avec ſon accent; il ne ſeroit point ſi prompt à les condamner pour des fautes qu'il auroit commiſes lui-même, il n'auroit pas cette perfection, cette impaſſibilité de ſaint qui impatiente, au lieu de convertir; mais uſant de bonne heure, pour les autres, des remèdes qu'il s'applique un peu tard, il hâteroit leur guériſon; le cercle des peines & des plaiſirs eſt celui des connoiſſances humaines; il faut donc le parcourir en entier, pour connoître l'homme, & lui épargner des fautes.

Le ſtyle & le ton des ouvrages philoſophiques doivent, comme le fonds des ſujets, être appropriés aux divers tempéramens, aux diverſes époques, & aux habitudes des hommes & des peuples auxquels on parle. Croiroit-on que de grands hommes euſſent mis cette règle en problême? cela n'eſt cependant que trop vrai, & le préjugé qui eſt pour eux, nous oblige de revenir à la charge, avec de nouvelles armes; ce n'eſt pas que la queſtion ſoit difficile à réſoudre, elle revient à celle-ci: le même

habit fied-il à tout le genre humain, en toute faifon & en tout lieu? faut-il fervir le même mêts, tous les jours, à toutes les heures, à tous les hommes, de quelqu'âge, de quelque complexion, nation & profeffion qu'ils foient? alors la queftion fera bientôt réfolue; il y a plus, j'en ai dit affez, pour montter que le même ftyle convient très-mal au même homme pris à différentes époques du jour & de l'année; que doit-ce être, quand on parle à une affemblée d'hommes qui ne connoiffent de beau que le nouveau? je vois bien mes chers concitoyens s'efforcer tous de porter le même habit, de parler fur le même ton, de dire les mêmes chofes, de la même manière; je vois bien en tout les fots mener les gens d'efprit, parce que malheureufement l'occupation des fots & celle des femmes eft à-peu-près la même; mais, fous cette apparente uniformité, j'apperçois toujours ce germe de diverfité & d'inégalité, planté par la nature même; les hommes diffèrent quelque défir qu'ils ayent de fe reffembler, & ils fe reffemblent, quelque défir qu'ils ayent de fe diftinguer; l'audacieux & l'homme timide courent à la même chofe, pouffés par l'opinion, mais ils y courent par deux routes & avec des viteffes différentes; deux ambitieux ont beau vouloir oppofer leurs moyens & trancher l'un fur l'autre, il y a fymétrie & analogie dans leur oppofition même, & ils ne font jamais fi près de reffembler, que quand ils diffèrent le plus.

Tous les êtres ont quelque chose de commun; ce qui constitue les classes, les genres, les espèces, & quelque chose de singulier, de propre, de spécifique; ce qui constitue les individus; il faut donc, pour plaire à une nation, sympathiser à la fois & contraster avec elle.

On nous dit, qu'en tout écrit & en tout discours, le ton & le style doivent se tirer de la chose; que cette règle est étroite, dans le sens où on l'entend; pour un esprit frivole & borné, la chose est toujours ce qu'il a devant lui, un bilboquet, un pantin, un charlatan, une femme courue, une mode, voilà son univers; mais, pour un esprit vaste, la chose est l'infini; en tout sujet, il s'agit de tout; Cicéron lui-même qui ne veut pas qu'on permette à son ton & à son style de s'élever dans les petits sujets, pose, dans le même ouvrage, une autre règle qui contredit la première; selon lui, pour éclaircir les questions particulières, & leur donner de la grandeur, il faut s'élever aux questions générales; quelle autre question générale peut-il y avoir, que celle des loix universelles? question unique, immense, éternelle, dans laquelle toutes les autres viennent fondre, & dont elles ne sont que des cas particuliers; dès qu'on généralise, on tombe dans la haute physique, dont les petits sujets sont aussi proches que les grands, si le principe est

bon. Cicéron eſt ici dupe de ce préjugé populaire qui fait appeller petit, *moralement*, ce qui eſt petit *phyſiquement ;* un procès ſur une maiſon, ſur une goutière n'eſt pas plus petit qu'un procès ſur la propriété de Craſſus, tous les deux doivent être jugés d'après les mêmes principes, & c'eſt parce qu'on toiſoit ainſi les hommes & leurs affaires, que le peuple fut peuple à Rome, comme il l'eſt à Paris; or, ſi la plus petite queſtion touche à la plus grande, en tout ſujet, la nobleſſe du ton & du ſtyle, peut & doit toujours ſortir du fond même. Mais une réflexion bien ſimple fera ſentir la valeur de cette règle ſi vantée; un diſcours, un écrit eſt d'un homme à des hommes, ce n'eſt donc pas aux choſes qu'il faut regarder dans l'obſervation des convenances, mais aux perſonnes ſeulement, & ſi le diſcours plaît aux perſonnes, ne ſoyez point inquiet, les choſes ne le trouveront pas mauvais, elles ne viendront pas vous ſiffler.

S'il ſe trouvoit encore, ſur la terre, un homme qui eût, comme les Apôtres, le talent de ſe faire entendre à tous les hommes à la fois, en ne parlant qu'une langue, ou en diſant des choſes qui ne ſignifient rien du tout, je lui conſeillerois de ne jamais changer, ni de ton, ni de ſtyle; il eſt probable que le Saint-Eſprit amplifieroit ſon premier don, en y joignant celui de plaire univerſellement; cet homme

s'eſt trouvé; le Saint-Eſprit l'aura gratifié, car malgré ſa monotonie, il a trouvé des lecteurs, & qui pis eſt, des admirateurs. Celui qui marche, d'un pas égal & ferme, ſe fait plus reſpecter, mais l'homme ſouple qui ſçait s'ajuſter à tout, & parcourir légèrement tous les degrés des périodes, eſt plus aimé, plus lu, & plus utile; tandis qu'on révère le deſpote en le fuyant, on cherche avec empreſſement ſon concitoyen; en humiliant moins, il plaît davantage; ou s'il déplaît à quelqu'un, ce ſera ſur-tout aux gens de ſon métier qui, joignant à d'immenſes & ſtupides prétentions, une certaine roideur dans toute la perſonne, & n'ayant pu acquérir cette précieuſe & rare ſoupleſſe qui fait tant d'amis, ont converti leur roideur en maxime. Il eſt facile d'être léger & varié, dans les ſujets faciles & légers; dans les matières difficiles, il faut le pouvoir. La gravité continue du ſtyle ſent ſon homme doué d'une certaine morgue, maîtriſé par ſon ſujet, & tout étonné d'en être venu à bout.

Une ferme & sèche uniformité de ton & de ſtyle ne ſied bien qu'aux loix & aux magiſtrats, & quiconque eſt rangé ſur la même ligne qne les autres citoyens n'a pas droit d'en prendre une ſemblable; car, ſi un philoſophe eſt magiſtrat-né, ce magiſtrat, n'ayant pas de *lettres de juſſion* à nous donner, il voudra bien, non commander, mais perſuader; *tes groſſes* paroles, te dis-je, auroient beſoin

d'une cité, il manque une armée au bout; un conseil donné à genoux est déjà une assez grande impertinence, sans y joindre encore le ton absolu; que si l'on se permet quelquefois ce ton impératif, ce ne doit être que pour un instant, & pour faire mieux ressortir les autres; le ton qui va le plus droit à l'ame, & qui convient le mieux à la condition humaine, c'est une noble & douce mélancolie; où est le philosophe assez féroce, pour envisager, d'un œil toujours sec, les malheurs de ses semblables, & assez supérieur aux autres hommes, pour qu'il ne soit pas de son devoir de s'abaisser à étudier les moyens de consoler le moindre d'entr'eux ?

Plaire sans nuire, voilà la règle immuable, dont l'observation rend les écrits éternellement lisibles & utiles; or, pour l'observer, il faut avoir perpétuellement, sous les yeux, la loi qui régit tout le monde connu; c'est du systême de l'Univers, qu'il faut tirer les loix du style, comme celles de la politique; ainsi, fondé sur ce que j'ai dit jusqu'ici, d'accord avec tous les grands maîtres & la nature elle-même, j'établis cette règle; en tout genre d'ouvrage & de style, comme en tout art, en toute science, en tout métier, en toute combinaison d'hommes & de choses, le complément du beau & du bon, est l'unité dans la variété, & la variété dans l'unité; unité de but & d'action, sans un point fixe, l'homme ne fait que vaciller & tournoyer pénible-

ment; mais variété de détails & de moyens, l'homme ayant un besoin inné de changer d'objets & de posture. De l'amour du repos, dans l'action, & de l'amour de l'action, dans le repos, double tendance, d'où dérivent toutes nos facultés, naissent aussi les deux membres symétriquement opposés de notre règle. Qu'on retrouve tout le livre, dans chaque chapitre, le chapitre, dans chaque paragraphe, & le paragraphe, dans la phrase; voilà pour l'ordre philosophique; car, si le livre est bien fait, il ne doit contenir qu'une seule proposition variée à l'infini, & ne doit être qu'un développement, qu'une transformation continuelle de cette proposition appliquée aux cas particuliers. Mais, que tous les chapitres montrent un ordre, un style & un ton différens; que les paragraphes ayent chacun leur attitude & leur mouvement, qu'aucune phrase ne montre la même physiognomie que sa voisine; telle est l'uniforme variété de la nature; il y a de tout, par-tout, & rien ne se ressemble; chaque seconde présente, dans l'ensemble de l'Univers, un phénomène nouveau, & la fin est toujours la même; laissons-là les principes douteux & vagues que les philosophes se disputent ou se renvoyent; la véritable règle est lisible dans tous les phénomènes; nous y sommes plongés; elle est fondue dans notre substance; en la niant, nous l'affirmons; en la violant, nous l'ob-

ſervons malgré nous; en un mot, rien en ce monde n'eſt monotone, que nos petites inventions toujours calquées ſur celles de nos prédéceſſeurs, & toujours ſans but; en vain nous épuiſons-nous à produire, les œuvres de l'homme n'auront point cette fraîcheur éternelle que préſentent les œuvres de la nature, ſi l'on n'y trouve continuellement obſervée, la loi qu'elle s'eſt impoſée à elle-même.

Mais, ſi la grande loi eſt immuable, les règles inférieures doivent être mobiles autour d'elles, & ſuivre docilement la variété des tems, des lieux, des hommes & des choſes. Virgile a plu dans ſon tems, Racine, dans le ſien; ces Auteurs, mis à leur place, ſont parfaits; ils le ſont encore aujourd'hui pour ceux qui ſçavent ſe tranſporter en eſprit dans le paſſé; mais ce ton & ce ſtyle ne nous conviennent plus; avec ces armes, on n'auroit plus de priſe ſur nous; autre tems, autres nerfs, autres ſentimens, autres opinions, autres goûts, autres hommes, autres règles; ces mêts antiques ſont trop ſimples pour nous; à meſure que les hommes ſe ſubtiliſent en s'énervant, les têtes acquièrent plus d'activité, l'inſtrument de la penſée devient plus aigu, les eſprits aiment à diviſer & à pincer les êtres, par maſſes plus petites; de la multiplication, du croiſement, de la lutte des intérêts & des paſſions réſulte une complication effrayante dans le ſyſtême; il faut plus

de

de force de tête pour débrouiller ce chaos, de profondeur pour étonner les hommes, d'élévation pour s'en faire admirer, d'originalité pour les réveiller, de singularité pour être visible dans la foule des morts & des vivans. A l'époque où nous sommes arrivés, des écrivains parlant aux aigrefins du pays, avec la simplicité du dernier siècle, & de ceux qu'il imitoit, paroîtroient balbutier devant leurs maîtres. Ces raisons peuvent servir d'excuse au style brillant de nos écrivains; mais notre jalousie ne s'en accommode guères, elle s'étoit arrangée, pour qu'ils eussent tort; les décisions de l'envie sont des jugemens sans appel; ou si par fois elle écoute un homme sincère qui se fait des objections, pour les résoudre, elle lève les réponses & les répliques, & met à part les objections pour les lui jetter à la tête, dans l'occasion.

Insensés que nous sommes, comme nous radotons sur les arts & sur les grands maîtres! admirateurs outrés, quoique las du passé, comme nous rebutons ceux de nos contemporains, qui ont le courage de se créer des règles! après avoir parcouru rapidement le cercle des goûts, des jeux, des voluptés, pauvres de sentiment, & riches de tems, nous allons, de porte en porte, mandiant du plaisir, &, dès qu'on nous en offre, nous ne voulons plus en avoir; un homme inventif s'avance-t-il, pour

nous satisfaire, avec de nouveaux moyens, nous voilà semant sur son chemin de vieilles règles, comme autant de chausse-trapes, pour l'empêcher de marcher; pour nous plaire, il faudroit tout bouleverser à chaque minute en copiant des modèles; donnez-nous du nouveau, changez tout, mais ne remuez rien, voilà les souhaits contradictoires que vous formez.

Cependant le monde roule sans s'arrêter, tout a passé, tout passe encore, & passera malgré nous, en vain, armés de loix & de règles gothiques, comme d'autant de grapins, nous efforçons-nous de nous amarrer sur un point du tems & de l'espace; d'un bras puissant, l'inflexible nécessité, nous arrache en brisant ces frêles machines, & nous force à rouler avec l'Univers; en vain, le génie même élevant sa voix contre l'inconstance des hommes, leur crie, arrêtez; il crie, & l'immense roue de la fortune l'emporte avec tous les êtres, en le balottant d'un extrême à l'autre, de la circonférence au centre; nous voilà vieux & radotans sur les plaisirs de notre jeunesse; l'heure du singulier est venue; ménageons donc ce petit nombre d'hommes qui ont sçu résister au torrent qui entraîne tous les autres, rester en arrière, par l'effort d'une volonté invincible, pour reprendre quelques plaisirs dans le passé, & les reverser sur le présent, en les ajustant à notre foi-

blesse ; l'heure du singulier est venue ; ménageons ceux qui nous préfèrent à la postérité, en sacrifiant une partie de leur gloire à notre utilité, & qui descendent de leur hauteur, pour nous présenter le seul mêts que notre blasement puisse goûter ; envoyons aux Goths qui ne sont plus & ne viendront pas nous blâmer, ces vieilles règles, avec ce reste de férocité qui dépare nos mœurs ; ou, si, à force de changer, nous voilà réduits à nous plagier nous-mêmes, reprenons donc avec ces règles, & les chaperons & les souliers *à la poulaine*, mais sur tout la vigueur de nos ancêtres ; car, toutes ces choses étoient faites pour exister ensemble.

Pour rendre aux hommes le goût de la vérité, on ne sçauroit trop multiplier les beautés du style ; or, les principales sources de ces beautés, sont les rapprochemens, les oppositions, les gradations & les conglobations ; rapprochemens & contrastes d'espèce, de degrés, de tems, de lieu, de situation, d'hommes, de choses, de sensations, de sentimens, de ton, de formes & de mouvemens ; comparaisons fréquentes & rapides du physique au moral & du moral au physique, du petit au grand & du grand au petit ; indication des différences & des oppositions, dans les êtres regardés communément comme semblables ; indication des analogies, dans les êtres qui passent pour différens ou opposés ; briser la barrière que l'opinion, les loix, & le partage des

terres ont élevée entre les divers peuples ; associer toujours les intérêts de l'individu avec ceux de l'espèce entière ; franchir continuellement l'espace qui sépare l'origine d'une nation, du point où elle est actuellement ; franchir encore la barrière que l'homme a posée entre lui & les autres animaux, & regarder tous les êtres sensibles comme ne composant qu'une seule famille, dont tous les membres sont assemblés par couples & par quadrilles ; prendre les êtres alternativement, par grandes & par petites masses ; voir toujours le grand dans le petit, & le petit dans le grand ; balancer sans cesse entre les deux infinis, & parcourir d'une aile rapide, tous les degrés de la double échelle des êtres, plantée par la nature, entre ces deux abymes ; alterner, tantôt en marchant par nuances fines, tantôt en franchissant, d'un saut, tout l'intervalle qui sépare les extrêmes, soit dans le physique, soit dans le moral, afin que les deux manières délassent l'une de l'autre ; mépriser les grands nombres, & les grandes dimensions ; circuler dans l'Univers avec une courageuse & noble liberté, le mettre tout entier à contribution pour ses exemples, porter sa pensée dans tous les points de la sphère visible ; voir le tout, de chaque point, & ne se sentir à son aise, que dans le tout (1).

(1) Quelques Ecrivains ont connu & prescrit une partie de ces règles ; mais, comme ce qui est principe, chez eux,

Telles sont les principales machines de ce merveilleux, sublime ou badin, dont les modernes ont décoré leurs écrits, en diminuant, de plus en plus la distance que leurs prédécesseurs plus robustes, plus sains, & moins riches d'esprit, mettoient entre les ornemens; on voit que ces divers gentes de beautés sortent du fonds même des sujets, & ne craignez pas que la source ne s'épuise; dès qu'un grand homme, peintre, poëte ou philosophe, a donné la description de quelqu'un de ces phénomènes de tous les jours qu'on ne se lasse jamais d'admirer, tels qu'un lever du soleil, des hommes timides vous disent qu'il n'en faut plus parler. Hommes concentrés, envieux, & pauvres par votre faute, calculez. A chaque point de l'espace, l'Univers présente un tableau différent; à chaque seconde la scène change, sur ce vaste théâtre; il est un monde pour chaque œil; chaque tête se fait un monde; multipliez les uns par les autres ces quatre infinis, contemplez vos richesses, & ne craignez plus de manquer d'idées & d'images.

Pour que chaque question fût traitée complettement, il faudroit faire intervenir, non seulement dans cette question, mais dans toutes les phrases, dans

n'est ici que conséquence, ces vérités sont encore neuves; par la déduction, l'application, & l'ensemble.

tous les membres de phrase, tous les êtres coexistans à ceux dont on parle; car aucun être n'étant isolé, il n'est rien qui ne tienne à tout; une fois qu'on a senti cet enchaînement & ces conglobations, la matière & le grand style ne manquent plus; & même surchargé de richesses, on est souvent forcé de repousser les plus belles choses pour observer la seconde partie de notre règle, & c'est où j'en voulois venir. Faites-vous, soit en consultant les bons auteurs, en conversant avec d'habiles gens, ou en méditant seul sur les moyens de persuader, un cercle d'ornemens symétriquement contrastés; donnez-lui la plus grande étendue possible, afin qu'en le parcourant lentement, vous ne vous sentiez jamais à court, & que les ornemens placés à une très-grande distance, ne se remontrent que très-rarement, dans le même ouvrage; je parle aux méthodiques. Quant aux hommes de génie, la seule règle pour eux, c'est de travailler beaucoup, d'oser & de se laisser aller; du sentiment de sa pauvreté & de sa foiblesse naît l'esprit méthodique & stérile qui arrange & compte les richesses d'autrui; du sentiment de sa force & de son opulence naissent des millions de beautés, que l'instinct jette sans cesse à ceux qui osent faire fonds sur eux-mêmes, & qu'ils attrappent en courant, sans les compter.

Une distinction importante, dans le choix de la manière, c'est que, si l'on veut plaire lentement & longtems à beaucoup de gens, il faut s'occuper des grandes périodes, des grandes époques, des choses très-grandes par leur volume & par leur influence, des êtres & des rapports généraux; on excite ainsi une certaine admiration de tête peu lucrative pour celui qui l'excite, mais très-agréable à son phantôme; si, au contraire on veut plaire promptement, pour peu de tems, & à un petit nombre de gens, il faut s'occuper des petites périodes, des petites époques, des petites choses, des gens qu'on a devant soi, en un mot, individualiser & actualiser tout. La première marche est celle des philosophes; la seconde est celle des orateurs qui n'ont pas affaire au genre humain, mais à tels hommes; celle-ci a de grands avantages sur l'autre, car il n'y a que des individus, & celui qui en tient un certain nombre tient le public; cependant, comme le philosophe qui ne persuade pas, & l'orateur qui ne va qu'à son but, ne sont chacun que la moitié d'un homme complet, la meilleure marche est celle qui se compose des deux; le philosophe profitera donc, en commençant, de l'air imposant & de la majesté des propositions générales, afin de tendre les cordes de l'auditeur par l'étonnement, de le préparer, & de l'amener par degrés au sentiment dont il a besoin; après

avoir parlé à l'eſpèce, dans l'énoncé du principe, il parlera, dans l'exemple, au peuple ou à l'homme individuel; il y a plus, on peut toujours atteindre d'un ſeul coup, ce double bur, en donnant à ſa propoſition une forme telle, que l'enſemble parle à tous les tems & à tous les lieux, & que par une ſimple aſſociation d'idées, & même de mots, elle adreſſe à la nation ou à l'homme qu'on a ſous les yeux; ce qui réunir trois avantages, la généralité, l'à-propos, & la préciſion.

L'art de perſuader, art bien différent de celui dont nous venons de parler, & que les écrivains élégans poſsèdent ſouvent moins que le payſan groſſier, n'eſt que l'art d'écrire & de parler à propos; il ſe diviſe en quatre principales branches; ſçavoir l'art de choiſir les momens de l'audireur, celui de les reconnoître, celui de s'en prévaloir, & celui de les faire naître; la plupart des diſcours ſont perdus, parce que l'auditeur mal diſpoſé ou préoccupé, n'écoute pas, rebute le ſujet, le ton, le ſtyle, ou la perſonne même du parleur qui lui eſt ſuſpecte; or, comme la plupart des hommes ſont mobiles & cachés, la quatrième branche rend les autres inutiles, & le plus sûr eſt de travailler à inſpirer le ſentiment dont on a beſoin; dans tout ce que nous pouvons dire à un homme que nous voulons modifier, nous ne pouvons avoir que l'un de ces deux buts; le perſuader ou le diſſuader, le faire

avancer ou le faire reculer, je n'ajoute pas le faire rester en place, parce que ce cas rentre dans l'un ou l'autre des deux supposés, selon que l'état de repos exige du courage ou de la crainte; s'il est question de l'encourager, de l'échauffer, on y parviendra en montrant les expédiens & en faisant naître les sentimens analogues, à l'aide de la première & de la seconde colonne; s'il faut le dégoûter & le refroidir, la troisième & la quatrième colonne nous indiqueront les moyens & les momens convenables.

L'art de se faire valoir, dont le précédent fait partie, s'ébranche en deux autres, le premier est d'accumuler lentement un grand fonds, condition qui me paroît nécessaire, pour donner quelque solidité à notre considération; l'appatent enté sur le réel me paroît une meilleure greffe que le fonds enté sur la forme; si, après 40 années de prestiges, un homme possédant les deux arts, fâché de vous trouver dans son chemin, s'avise de s'occuper de vous, que devenez-vous, homme brillant? au lieu que celui qui tire toujours l'apparence de la réalité, a l'option du combat ou de la retraite. J'ai dit comment on pouvoit, en glissant doucement sur le fleuve de la vie, accumuler sans fatigue de grandes connoissances. Quant à l'art de s'étaler en public ou en particulier, choisissez, pour vous exercer, vos plus mauvais

momens, travaillez dans la partie la plus difficile du genre où vous excellez & la plus oppoſée à celle où vous voulez briller; mais placez votre apparition aux époques les plus favorables à votre complexion & à vos habitudes, en renforçant les effets, par tous les moyens placés dans la colonne où cette époque eſt placée; que ſi les époques ne dépendoient pas de vous, & qu'elles vous fuſſent contraires, il faudroit lutter contre, à l'aide des articles placés dans la colonne oppoſée à celle où ſe trouvent ces époques. Mais, de toutes ces époques, les meilleures ſont celles qui, étant communes à tous les hommes, affectent les tempéramens oppoſés d'une manière analogue, quoiqu'à différens degrés; les effets qui dérivent de cauſes générales ſont preſque toujours doubles, à l'avantage de ceux qui ſçavent mettre ces cauſes de leur côté; par exemple, il eſt certain que, ſi les hommes ſont beaucoup moins difficultueux, beaucoup plus diſpoſés à approuver & à ſe décider pour l'action qu'on exige d'eux, le matin, au printems, après le dîner, dans la pointe de vin, que le ſoir, l'hiver, dans l'affaiſſement de la digeſtion ou de l'ivreſſe, celui qui veut les remuer a auſſi plus de talent pour perſuader, dans les premières époques que dans les dernières; que s'il s'agit de diſſuader, l'effet ſera auſſi double par la même raiſon. En un mot, que les époques ſoient

à votre choix ou non, comme les quatre colonnes contiennent un grand nombre de choses dont nous disposons en tout tems, ces moyens suffiront toujours, pour anéantir ou diminuer les effets dérivés des causes dont nous ne disposons pas.

Ces observations paroîtront peut-être vétilleuses à ces ignorans fortunés qui comptent sur leur génie., mais ceux dont l'œil aiguisé par le malheur regarde tout de plus près, se garderont bien de les mépriser, d'autant plus que j'ai pour moi l'expérience. En 1786, au mois de Juin, j'avois quelques affaires assez délicates à traiter; tant que je vis le tems nébuleux, je me tins en repos; enfin, un matin, que le tems se nettoya, je me mis en marche, & j'emportai 7 points importans, dans une heure & demie; cette première expérience m'a conduit à d'autres qui m'ont réussi presque toutes. J'ai observé souvent que des affaires qui traînoient par les mauvais tems, se décidoient avantageusement, au moment que le tems se mettoit au beau, sans qu'on y mit du sien; le soleil, en reparoissant, semble donner un coup de fouet aux gens d'affaires. Le fait bien établi, remarquez que la différence des produits, entre un homme qui choisit bien ses moyens & ses momens, & celui qui s'abandonne au hasard des circonstances., peut-être de 40 à 1. Un seul élément bien choisi quadruple le produit, en supposant les degrés égaux, de part & d'autre; car,

à une époque favorable, vous persuadez plus aisément un homme plus facile à persuader, qui seroit, à l'époque contraire, plus difficile à persuader par un homme qui auroit, à un moindre degré, le talent de persuader.

La connoissance des dispositions de l'homme se divise naturellement en deux parties ; sçavoir, connoissance des dispositions communes, & connoissance des dispositions singulières ou individuelles ; pour la première partie, je renverrai à la table & à son développement ; la seconde se subdivise en deux autres parties ; sçavoir, connoissance des inclinations naturelles ou habituelles de l'individu, à l'aide de signes observés, dans les momens où il étoit dominé par son penchant, & connoissance de ces inclinations, acquise par des signes observés, tandis qu'il étoit dans le calme, ou affecté de passions différentes de ses passions dominantes ; je puis regarder la première partie comme traitée dans l'analyse qui termine le second chapitre, analyse justifiée par les observations dont elle est entourée ; aussi n'en dirai-je qu'un mot en faisant route ; quant à la seconde partie, elle est encore un problême pour bien des gens, & ces gens là ne sont pas faciles à persuader. La longue préface de Lawater, & ses personnalités contre les négatifs ne me paroissent pas fort nécessaires, pour en venir à bout. Une tranquille analyse nous menera plus directement au but.

D'abord, puiſque toutes les paſſions ſont l'effet ou la cauſe du mouvement expanſif ou de ſon oppoſé, n'eſt-il pas clair que toutes celles qui accompagnent, précèdent ou ſuivent le premier de ces mouvemens, doivent bander notre enveloppe, lui donner de la conſiſtance & de la fermeté? qu'au contraire les paſſions jointes au mouvement oppoſé doivent l'amollir, la flétrir & la pliſſer; or, comme des plis réitérés ſur une peau morte ou vivante, ſe marquent de plus en plus, & deviennent ineffaçables; que d'ailleurs, à telle paſſion répondent toujours tels plis, eſpèce à eſpèce, degré à degré, il s'enſuit que l'hiſtoire d'un homme eſt écrite, du moins en gros, ſur ſa peau, & qu'elle ſera liſible pour quiconque ſe ſera donné la peine de remarquer les plis qui appartiennent à chaque paſſion & à ſes degrés. De plus, dans l'expreſſion des diverſes paſſions, les muſcles du viſage changent de groſſeur, de conſiſtance, de poſition, de figure & de diſtance, le viſage change auſſi de couleur; mais ſi les qualités qui répondent à une paſſion ont fréquemment lieu, ces qualités deviendront permanentes, les ſignes deviendront conſtans, & le viſage ne ceſſera de parler, quoique la paſſion ſe taiſe. Prenons pour exemple la groſſeur & la figure; c'eſt une loi aſſez générale que les muſcles qui travaillent le plus fréquemment deviennent à la longue les plus gros

respectivement & les plus saillans ; si donc on observe avec soin ceux que telle passion met en jeu, & qu'on les trouve, dans un sujet, plus gros & plus saillans, qu'ils ne doivent l'être, pour l'accord de sa physionomie, il sera probable que cet individu est enclin à cette passion, soit par son naturel, soit par ses habitudes, sur-tout si l'on a la précaution, pour assurer les conjectures, de leur donner pour base, un grand nombre d'observations & de comparaisons semblables. L'harmonie du visage est l'effet & le signe du calme de l'ame; ce point est celui de l'équilibre, que nous appellerons zéro ; à droite est la grimace expansive, à gauche la grimace contractive ; je dis grimace, car dès que l'homme se passionne, son visage ne fait plus que grimacer agréablement ou hideusement ; or, ces grimaces se divisent en leurs espèces, & ces espèces ont leurs degrès. Il y a plus, j'ai prouvé plus d'une fois par le fait, qu'on pouvoit connoître, jusqu'à un certain point, les inclinations d'une personne, sans la voir, sans l'entendre parler, & même sans avoir reçu de qui que ce soit des informations sur elle, on m'a reproché, comme au Genevois, d'avancer des paradoxes ; en voilà certes un bien nourri, & de plus un fort joli problême à résoudre ; je le propose aux amateurs de logogryphes, en les avertissant seulement, pour les aider un peu, que le mot de l'é-

nigme eſt dans l'analyſe dont je parlois tout à l'heure.

Mais un raiſonnement bien ſimple va nous convaincre que cette ſcience a une baſe ; ne reconnoît-on pas, au premier coup-d'œil, un homme fort, railleur, fort inſolent, ou fort timide, quoiqu'il ne ſoit pas actuellement affecté par ſa paſſion dominante? les ſignes ſont donc fort ſenſibles dans les individus maîtriſés par une paſſion, à un degré très-marqué; ils le ſont de moins en moins, à meſure que ces paſſions s'affoibliſſent; eh bien! graduez la bonté de votre vue & votre attention, à meſure que ces ſignes s'effacent, & ces ſignes reſteront viſibles; dire que la phyſiognomie n'a point de réalité, c'eſt dire à ceux qui diſtinguent les ſignes des paſſions, qu'on ſe connoît une vue courte; au lieu de nier que nos amis ayent la vue bonne, empruntons le ſecours de leur organe.

Quant à ceux qui, tout en convenant de la poſſibilité de pareilles obſervations, prétendent qu'on n'en juge que par un ſentiment fin & rapide, & qu'on ne peut les décrire, autre aveu d'impuiſſance; *on ne peut* ſignifie *je ne peux*, il n'eſt point de forme qu'on ne puiſſe deſſiner, il n'y en a point non plus qu'on ne puiſſe décrire par la parole; le tout eſt de ſçavoir comparer les objets, & d'apprendre à manier ſa langue, comme d'autres apprennent à manier le crayon. Ariſtote compare le viſage de l'homme à la face des animaux, prétendant avec

raiſon que les hommes reſſemblent ordinairement par le caractère aux animaux auxquels ils reſſemblent par la face ; nous trouvons, parmi les coquillages, les minéraux & les végétaux, des formes ſemblables à celles des parties de la génération, & à celles de pluſieurs autres parties, en un mot, dans le nombre infini de formes que les trois règnes nous préſentent, nous trouverons à-peu-près toutes les formes partielles, dont l'enſemble compoſe la forme totale de l'homme, & qui nous fourniront des ſimilitudes, des termes de comparaiſon ; ce qui diffère le plus, ce ſont les enſembles ; ſi vous me donnez deux touts différens, l'un connu, l'autre inconnu, mais compoſés de parties ſemblables & arrangées différemment, je pourrai toujours décrire le dernier à l'aide du premier, d'abord en décrivant une à une toutes les parties de l'inconnu, par comparaiſon, puis en déterminant leur ſituation, pour faire imaginer l'enſemble ; que s'il y a différence dans les degrés, on aura l'idée du plus par le moins, & *vice verſâ*. Qu'une perſonne qui a beaucoup voyagé, & encore mieux, qui eſt fort répandue dans une ville un peu grande, ſe donne la peine de paſſer en revue toutes ſes connoiſſances, elle trouvera qu'il n'y en a aucune, dont chaque partie ne reſſemble à la partie correſpondante de quelqu'autre perſonne ; quand on eſt exercé à comparer, on claſſe ces formes comme toute autre qualité, avec une facilité

lité étonnante ; or, ſi deux perſonnes, ainſi répandues, ont un grand nombre de connoiſſances communes, elles pourront toujours ſe donner l'une à l'autre, l'idée d'une perſonne inconnue à l'aide de comparaiſons de l'inconnu au connu. Il y a des choſes que le crayon ou le pinceau indiquent beaucoup mieux que la parole, mais il y en a auſſi que la parole deſſine & peint beaucoup mieux, les moyens de la peinture ſonr aſſez bornés ; il y a dans cet art, comme dans tous les autres, des choſes de convention qui éloignent d'autanr d'une véritable imitation de la nature ; parmi les artiſtes, les uns ont des formes, une couleur, une manière qu'ils appliquent par-tout, les autres ont la manie d'enter du Grec ou du Romain ſur du François, d'autres encore, poëtes épiques, tragiques, ou comiques ne ſçavent qu'embellir, ou enlaidir, que flatter ou charger, ce qui ne remplit nullement notre objet ; enfin comme la peinture réuſſit beaucoup mieux à faire imaginer qu'à faire voir, il y a des cas où un parleur qui ſçauroit compoſer ſes deſcriptions de ſouvenirs bien familiers à ceux pour qui il les fait, auroit un avantage marqué ſur un peintre, & peindroit mieux que lui.

De rous les ſignes du caractère habituel, le degré de conſiſtance de la peau eſt peut-être le meilleur, parce qu'on ne s'en défie pas ; ainſi ceux qui ont regardé la Chiromancie comme une ſcience abſo-

lument vaine, ont eu plus de talent pour juger que pour réfléchir, & ils auroient beaucoup mieux fait d'ôter l'excès, que de rejetter entièrement une opinion qui n'étoit pas sans fondement. Quand le cœur a beaucoup de ton & d'élasticité, & qu'il fait de grandes oscillations, il envoye puissamment le sang à la circonférence, les vaisseaux des parties extrêmes se remplissent & se distendent, ces parties bien pleines ont de la consistance & de la solidité; la même chose arrive quand une cause morale excite des sentimens expansifs; au contraire, dans le mouvement de dehors en dedans, & les sentimens qui l'accompagnent, on observe des symptômes tout opposés, on peut donc conjecturer que toute personne qui a la peau habituellement molle, est originairement timide; or les plis qui se forment dans l'intérieur de la main, sont d'autant plus marqués, toutes choses égales d'ailleurs, que la peau est plus ferme, dans toutes les parties du corps, & sur-tout dans celle-là; il existe donc, entre ces plis & le caractère, quelques rapports moins prononcés que ceux qui ont pour objet le système entier de la peau, mais dont l'observation peut être utile, en certains cas; supposons, par exemple, qu'on ne puisse parler à un homme qu'en passant & la nuit, en lui prenant la main, on devinera l'état de son cœur. En général, la petitesse de la main, la pâleur & la *laxité* de la peau

dans cette partie, ainſi que dans toutes les autres, eſt un ſigne de timidité, comme le prouve l'exemple des femmes, & des hommes féminins; c'eſt auſſi un mauvais ſigne dans un malade, comme je l'ai obſervé ſur un aſſez grand nombre de moribonds ; en voilà aſſez pour montrer que la phyſiognomie n'eſt point une ſcience vaine, cependant il faut en uſer ſobrement & n'employer qu'à ſa défenſe, les indications qu'elle fournit.

Cette diviſion par quatre, dont nous avons montré le type dans les quatre ſaiſons, & la raiſon dans les quatre points cardinaux de la double progreſſion des deux forces, ſe retrouve dans tous les Arts. L'art oratoire a ſes périodes à quatre membres, leſquelles ſont auſſi parfaites qu'elles peuvent l'être, quand le ſens exprimé dans la période, le mouvement & le ſon des mots ſont bien gradués, & font une ſorte de révolution. Les François dégoûtés du ſtyle éternellement périodique, & affecté des reſtaurateurs de la Littérature, ſe ſont jettés, Voltaire à leur tête, dans le ſtyle haché & découſu, autre excès; ce n'eſt pas l'un de ces deux genres de ſtyle qui vaut le mieux, mais leur concours; le premier ſe rapporte & convient aux mouvemens lents du cœur & de la tête, le ſecond, aux mouvemens vifs; une période à quatre membres, bien conſtituée, a l'avantage de contenir à-la-fois la propoſition à établir, ſa preuve, la plus forte objec-

tion qu'on puiſſe y oppoſer, & la réponſe à cette objection; placée à la tête d'un livre ou d'un diſcours philoſophique, elle en eſt, en quelque ſorte le prologue ou l'ouverture. Une période bien arrondie, dont tous les mots choiſis avec ſoin & placés en regard, forment autant de raiſonnemens, qu'il y a de couples ainſi appariés ou contraſtés, eſt un luſtre garni de lumières, qui éclaire un vaſte ſujet; il eſt auſſi une manière de faire valoir, dans un plaidoyer, un moyen fort & unique; après avoir préſenté ce moyen avec appareil, on fait ſemblant de s'en écarter, mais on y revient toujours, en décrivant une eſpèce de ſpirale & le remontrant à chaque révolution, marche qui le rend victorieux par une ſorte d'importunité; quant aux Ecrivains du tems, qui ont ôté les liaiſons du ſtyle didactique, voici comment la choſe peut être arrivée: quelque fat redoutable par ſon autorité, ou par ſes plaiſanteries, ſe ſera moqué des *ſi*, des *mais*, & des *car*, & nos Meſſieurs ſe feront hâtés de bâtir avec du ſable ſans chaux; d'autres auront remarqué que Tacite étoit compoſé de petites phraſes entre deux points, auſſi-tôt d'Alembert, Rouſſeau, Thomas ſe ſont hâtés de multiplier les points; cependant les conjonctions contribuent à la clarté du ſtyle; elles uniſſent plus étroitement les propoſitions qui ſe rapportent; ôtez ces particules, on ne ſçait plus ſi une propoſition générale,

placée entre deux particulières, eſt la preuve de la première ou de la dernière; ou bien il faut y ſuppléer par la ponctuation, genre de ſignes trop peu multipliés dans notre langue; mais telle eſt la force d'ame d'un certain peuple, qu'il ne faut qu'un léger mouvement d'une lèvre aimée ou reſpectée, pour dénaturer toute ſa langue & changer la forme de ſon gouvernement.

J'ai montré que les différentes gammes de la muſique n'étoient que des progreſſions ſembables à toutes les autres, & que l'accord parfait répondoit aux quatre ſaiſons. Newton a remarqué que les eſpaces qu'occupent les ſept couleurs élémentaires du ſpectre formé par le rayon ſolaire qui a traverſé un priſme, ſe graduoient comme les longueurs du monochorde, qui donnent les ſept degrés de l'octave d'*ut* que les muſiciens appellent la gamme naturelle; cette analogie eſt frappante, elle enfantera un jour de grandes vérités; d'abord on obſerve dans le ſpectre une ſorte d'échelle ou de gradation de couleur, puiſque, ſi l'on y prend deux couleurs qui ne laiſſent entr'elles qu'une des ſept, les deux couleurs extrêmes étant mêlées, donnent la couleur moyenne, en ſorte que ces ſept couleurs ne paroiſſent être que des degrés d'une même qualité & d'un même mouvement; mais pourquoi ces ſept degrés diſtincts & correſpondans? où ſont les quatre de-

grés qui forment l'accord parfait dans le ſpectre Newtonien ? j'avoue ſincèrement que je n'en ſçais rien ; cela tient-il à la même cauſe que les périodes ſeptenaires que j'ai indiquées dans le phyſique de l'homme ? il y a ici quelque circonſtance qui m'échappe, mais j'en vois aſſez pour pouvoir dire que ce n'eſt là qu'un cas particulier de notre principe ; la plus élevée des ſept couleurs du ſpectre, qui eſt le violet, n'eſt qu'un compoſé du bleu foncé, la plus élevée des ſix autres couleurs, & du rouge, qui eſt la plus baſſe ; ici, comme par-tout ailleurs, les extrêmes ſe touchent, & on trouve une révolution ſemblable à celles des autres eſpèces de ſenſations ; de plus, cette circonſtance rapproche l'échelle des couleurs, de celle des ſons ; car les deux extrêmes de l'octave ne préſentent que le même ſon, à l'intenſité près ; mais arrêtons-nous, il ſuffit pour le moment d'avoir aſſemblé quelques analogies ; je reviendrai quelque jour ſur ce ſujet, & lorſque j'aurai un plus grand nombre d'obſervations.

Dans les exercices du corps, les graces, l'adreſſe & la ſoupleſſe dépendent des gradations & du mouvement circulaire, les courbes qui tiennent de la circulaire, ſoit dans les formes, ſoit dans les mouvemens, ſont auſſi agréables, que les mouvemens & les contours anguleux ſont déſagréables & fatigans ; les derniers, qu'il n'eſt guères poſſible de ſup-

primer tout-à-fait, ne doivent avoir pour but, que de faire ressortir & valoir les premiers, en contrastant avec eux, comme les ombres font valoir les jours dans un tableau, comme la douleur fait valoir le plaisir dans le physique & le vice, la vertu, dans le moral. La bonté de notre principe se fera sentir, pour peu que l'on médite sur les diverses parties du menuet, & sur les danses analogues. Le menuet, qui ouvre un bal, semble dire à toute l'assemblée : De la douceur, de la grace, de la noblesse, une décente familiarité, &, pour tout dire, de l'affection, sous la sauve-garde du respect mutuel; en un mot, le menuet n'est, en quelque sorte, que notre principe mis en pantomime. Que de choses, dans un memuet, s'écrioit Marcel! Rousseau qui s'est moqué de cette exclamation, n'en a peut-être pas pénétré le sens; moi, je suis de l'avis de Marcel contre Jean-Jacques, & voici mes raisons : un homme qui s'est long-tems occupé d'un art, quelque frivole qu'il soit, à force de creuser & de chercher, parvient enfin aux grands principes, aux loix universelles qui sont la base de cet art, comme de tous les autres; non qu'il voie la généralité de ces principes, mais parce que cherchant les plus grands effets, qui en dépendent, il les applique à son art, sans se soucier de les généraliser & de les étendre au-delà. Cependant, à mesure qu'il avance, il voit son genre attirer à lui tous les autres; il y découvre

des rapports physiques & moraux qui sont communs à tous les Arts; & en effet, il n'est point de si petit genre qui ne tienne à tous les Arts & à toutes les Sciences, soit pour le fonds, soit pour l'exécution; en sorte que pour bien sçavoir quelque chose, il faudroit tout sçavoir. Si Rousseau eût eu quelque connoissance de ces vérités, je ne doute point, vu son excessive indulgence, qu'il n'eût fait grace à Marcel, quoique ce danseur eût dit que les gens timides marchoient la tête baissée, & l'œil en terre; mais il y a toute apparence que nos principes lui étoient inconnus; car à en juger par les termes de marine placés en tête de l'Émile, dans une invocation à une femme, par les mots tirés du Grec qu'il ne sçavoit pas, employés à expliquer des mots François, & par les fautes de physique répandues dans ses écrits, il paroît que le défaut capital de ce grand homme n'étoit pas d'être avare ou honteux de sa science.

Les figures & les mouvemens du menuet & de la contredanse examinées avec attention, sont l'image mobile & variée de nos quatre chapitres, on y voit à la fois toutes les circonstances de notre loi, les quatre tempéramens, les quatre époques, les contrastes des deux sexes, & les oppositions dans le même sexe; de plus, l'égalité de la mesure retrace cet isochronisme de la nature & de la fortune, isochronisme qui existe en nous-mêmes, & qui est

la cauſe de notre goût pour l'égalité. Ces danſes au fonds ſont très-peu de choſe ; cependant on y trouve empreint le caractère du génie ſe ſervant de l'homme même pour tracer les figures, les mouvemens & les rapports univerſels ; le menuet, dans ſa douce gravité, dans ſes mouvemens moëlleux & arrondis repréſente la majeſté antique ; nos contredanſes, par leurs bruſques paſſages & leurs vifs balancemens, nous peignent nous-mêmes ; le mouvement de cette danſe eſt trop vif, comme les mouvemens politiques & moraux de la nation ; auſſi n'eſt-elle pas moins eſſoufflante que nos opérations ? mais elle a, dans ſa compoſition, cet avantage ſur l'autre qu'elle retrace plus complètement & plus exactement, les périodes naturelles, leurs époques, & tous les phénomènes correſpondans.

En général, dans la marche, la danſe, la nage, la lutte, l'équitation, on ſe fatigue d'autant moins, que les mouvemens approchent plus du mouvement circulaire, & que les périodes égales, quant au tems, ſont plus variées, pour tout le reſte. La première partie de cette règle eſt fondée ſur la figure qu'ont dans l'homme, les têtes des os, & les cavités dans leſquelles elles s'emboîtent & roulent ; la ſeconde dérive de la multiplicité, de la ſymétrie & de l'antagoniſme de nos parties. Une diſtinction que nous ne faiſons pas, c'eſt celle de la ligne que nous dé-

crivons en nous promenant; Hippocrate nous en a pourtant donné l'exemple; quoi de plus ennuyeux & de plus harassant, que d'aller & venir précisément sur la même trace, comme nous le faisons ordinairement; l'usage, dans l'équitation, est de décrire une courbe rentrante, afin de moins fatiguer nos montures; pourquoi n'avons-nous pas pour nous-mêmes, l'attention que nous avons pour nos chevaux? serions-nous le moindre animal de notre ménagerie?

Le déclamateur & le comédien doivent circuler aussi dans les tons, les gestes, & les mouvemens du visage, mais il ne faut pas que les périodes voisines se ressemblent. Dans un tems où j'étois occupé d'astronomie, je suivois un comédien célèbre ou fameux; en l'étudiant, je remarquai que ses gestes étoient tellement périodiques, qu'on pouvoit prédire, un quart-d'heure d'avance, quel geste il feroit, avec autant de justesse & de précision, que nos Astronomes prédisent une éclipse, à quelques doigts & à quelques minutes près. C'est à ce signe qu'on peut distinguer l'enfant de l'art, chez qui tout sent l'étude & la peine, de celui de la nature, qui trouve, dans une profonde & fine sensibilité, la source d'une variété inépuisable, & le droit de compter sur lui-même, au moment de l'action.

Pour jouir dans la société, il faut, à l'imitation

du soleil, circuler dans ses douze maisons, aller de l'écrevisse au capricorne, du bélier à la balance, c'est-à-dire, de celui qui marche, pour ainsi dire, à reculons, à celui qui va trop vîte en avant; du stupide qui prend aisément son parti, parce qu'il n'en prend point du tout, à celui qui n'en prend point non plus, parce qu'il en prend trop; il faut aller d'un signe à l'autre, non en ligne droite & par sauts, mais en tournant pat degrés comme l'astre; outre que eette marche donne plus de fraîcheur & de nouveauté à tous les plaisirs qu'on goûte ainsi tour-à-tour, elle diminue aussi le sentiment de certains maux, petits en eux-mêmes, mais qui, par le nombre & la durée, finiroient par mériter attention; car, comme en parcourant les 12 signes, il y a pour un homme sensible, des coups de pied, de corne & de pince à recevoir, que dans notre espèce si méchamment raisonnable, il ne manque point de moutons, de chevreaux, d'écrevisses & de scorpions, on a, en circulant ainsi, au moins l'avantage de changer de blessures, en changeant d'animaux.

Voilà pour les individus, parlons de l'ensemble; les agrémens de la société dépendent d'une circulation continuelle de tout ce qui en fait la base; à la ronde, les plats, les verres, les santés, les femmes, les propos & l'esprit même; malheur à celui qui en a trop; la parole devient stationnaire, il fait loupe, & il y a des mécontens; je le répète, à la ronde, tous

les plaisirs. Les petits soins, vous dit-on, les petites prévenances, les petites préférences font les délices de la société; n'en croyez rien; ce qui plaît beaucoup à l'un déplaît à l'autre; si vous êtes préféré, moi, je me sens exclus; au lieu que, quand tout circule, les partages sont égaux, personne ne triomphe & tout le monde est content; mais le mélange des deux sexes rend-il cette égalité possible? moi, je penserois le contraire; les femmes vivent de préférences & d'exclusions, elles sont préférantes & aiment à être préférées, là, où elles sont, il est bien difficile que la paix se maintienne, je dis la paix, non qu'il y ait de guerre visible dans les lieux ou dans les sociétés, où l'on ne se permet point la grosse joie, ni les grosses douleurs, où l'on est d'assez bon ton pour ne sentir presque rien; mais il y a de petites guerres cachées qui ne laissent pas d'être fort désagréables, sur-tout pour les maris, & ce n'est pas quand on s'égorge, qu'on est le plus malheureux; il est beau sans doute de se haïr tout bas & poliment; mais il peut arriver par hasard qu'un mari de qualité aime sa femme, & c'est alors qu'il sent tout le poids de cette tolérance conjugale. Là, où les deux sexes s'assemblent, la vanité & non l'amour décoche une flèche à chaque membre; or, peut-il y avoir des plaisirs bien purs & bien durables, quand la vanité en fait l'assaisonnement? La femme est née pour faire l'agrément d'une seule

maiſon & le ſupplice de pluſieurs ; tant que les couples ſe ſuffiſent, tout va bien, mais, dès qu'ils ſe croiſent, la guerre commence, ſur-tout parmi des oiſifs qui n'ont point d'autre métier que celui de ſe souffler des oiſives, & qui par conſéquent ſont tout à la choſe; à moins qu'au mépris des mœurs les béliers n'entrelaſſent doucement leur armure de tête & ne s'accordent en ſe rendant le change; ce n'eſt pas que l'amour-propre ne ſçache trouver un ragoût interne dans tout cela; il eſt ſi doux pour un ſot, & quelquefois pour un homme d'eſprit, d'amener près des gens une épouſe, une maîtreſſe convoitée, de la leur approcher, pour la retirer, & ſe dire : elle eſt à moi, elle n'eſt qu'à moi, un tel ne l'a pas; qu'elle eſt belle en effet cette femme que les autres n'ont pas & qu'ils n'auront que demain! & remarquez que plus on riſque à montrer ce bijou précieux, plus on ſe preſſe de l'étaler; la première choſe que fait un ſexagénaire, après avoir acheté de tous ſes vols accumulés la première ou la centième nuit d'une jeune étourdie, c'eſt de courir l'afficher pour les amateurs & la fiancer au public. Sans les femmes, dit-on, la ſociété ſeroit inſipide; oui-dans les pays & dans les ſociétés où l'on ne s'aſſemble que pour jouer, danſer, babiller & faire encore pis; mais les chaſſeurs, les hommes adonnés aux exercices du corps, & ſur-tout les travailleurs ſe paſſent fort bien de femmes à certaines heures; demandez-le aux

gens d'affaires que leurs jeunes compagnes vont interrompre le matin pour leur donner des conseils, & qui font semblant de les écouter, crainte de pis; or, il importe à la société qu'il n'y ait que des travailleurs, & que l'oisif ne soit pas payé par la femme de celui qui travaille; sans compter que cette grande familiarité des deux sexes, en les refroidissant de bonne heure l'un pour l'autre, jette dans des rafinemens & des supplémens honteux, & qu'en augmentant le besoin de changer, par l'influence excessive du sexe que la nature a fait changeant, elle rend les passions plus dispendieuses, multiplie les usurpations, & augmente l'avantage naturel de l'oisif vigilant sur celui qui est distrait par son travail même. Je suis donc à cet égard de l'avis de Rousseau, chaque sexe doit être l'un pour l'autre le prix du travail, & le meilleur moyen pour alimenter l'amour, c'est de se séparer, pour se rejoindre; la société de la famille suffit à gens bien occupés. Voilà la règle que la nature nous prescrit, le bonheur commun diminuera, à proportion que nous nous en éloignerons, & pour un faquin oisif qui gagne au mêlange continuel des deux sexes, en attirant tout à lui, mille citoyens honnêtes & laborieux voyent la destinée d'un jour & souvent celle de leur vie entière sur les lèvres d'une femme dont l'esprit augmente trop souvent en raison composée de l'inverse des graces & de la directe du

dépit & de l'impunité; car les femmes sans agrément abusent de l'autorité que les femmes aimables ont conquise pour tout le sexe. Mais peine perdue, nous avons affaire à une manie, & qui pis est, à une manie publique qu'il est honteux & souvent dangereux de vouloir guérir; & puis les passions, comme les maladies, ont toutes la même marche; arrivées à un certain point, elles ne rétrogradent plus. Le même esprit anime & perpétue les jeux de cartes & les jeux de femmes; le désir de la victoire met tout en mouvement; on avance, on recule, aujourd'hui vainqueur, demain vaincu; sans cesse le combat se renouvelle; à peine se donne-t-on le tems de reprendre haleine; les défaites ont beau se multiplier, les malheureux de la veille espèrent & reviennent toujours, le lendemain sera si beau! l'opinion vous éveille, l'habitude vous pousse, l'ennui vous endort; on va, on vient, on circule, on tracasse, & la vie se passe, que bien, que mal, partie en riant, partie en enrageant.

La récapitulation de ce chapitre étant contenue en partie dans la table, nous ne ferons ici que remontrer les propositions les plus générales, dont cette table contient les déterminations.

Puisque tout dans la nature s'écoule en tournant dans des cercles plus ou moins grands, avec plus ou moins de rapidité, l'histoire du monde physique & du monde moral doit être sous forme d'annales

qui se subdivisent en journaux, où l'on trouve décrits tous les phénomènes journaliers que nous pouvons saisir, & quand l'histoire sera un peu ample, nous ferons le journal des journaux; des histoires bien exactes & de bons sommaires, afin de faire de bonnes prophéties; voilà tout ce que l'homme peut faire, en exerçant bien toutes ses facultés.

Les propositions générales absolues, & principalement les propositions exclusives sont presque toutes fausses; car ce qui sert à celui-ci, nuit à celui-là; ce qui est bon dans un tems, est mauvais dans le tems opposé. Tout est bon ou mauvais, à tel degré, à tel être, en tel tems & en tel lieu.

Pour être bon, éclairé, sain & heureux, il faut faire le tour de son être, sans violence, en augmentant ou diminuant sa vîtesse, à la voix de l'instinct.

Le plus sage & le plus heureux est celui qui a sçu trouver cette variété dont la nature nous fait un besoin, dans un cercle étroit & inconnu aux autres hommes, il dépend moins d'eux, les craint & les hait foiblement.

Les vicissitudes de la température occasionnées par les révolutions diurne & annuelle de notre planète, sont l'emblême, la raison & la mesure des variations qu'il faut mettre dans le régime individuel, conjugal, domestique, civil & politique.

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

Compositions & Décompositions. Combinaisons.

FRAPPÉ de ce balancement perpétuel des êtres, vivans & morts, de ce flux & reflux des élémens; las de voir les parties de la matière s'approcher & s'éloigner, s'attirer & se repousser, s'unir & se séparer, sans pouvoir deviner le produit de cet appareil, le lecteur, sans doute, est tenté depuis longtems de me demander quel est le but de ces mouvemens opposés & compliqués; je réponds que ce but est double; d'un côté, la composition, de l'autre, la décomposition; deux opérations qui sont fins l'une de l'autre, dont tous les phénomènes ne sont que les modes ou les moyens variés à l'infini, opérations qui sont simultanées, ou plutôt immédiatement alternatives, & dont la rapidité, dans chaque être, est proportionnée à sa quantité de mouvement & de vie. Par la force contractive, la nature approche, unit, assemble les parties de la matière, compose les individus hétérogènes, & marche vers la variété; par la force expansive, elle sépare, éloigne les molécules de matière, décompose les mixtes, résout les individus en leurs élémens homogènes,

& tend à l'unité; soit que les molécules simples soient toutes analogues, en substance & en faculté, soit qu'elles diffèrent en tout ou en partie; soit enfin, comme je le pense, qu'elles se partagent en deux races primitivement, éternellement & universellement opposées. Mais quelle est la fin dernière de ces deux fins? *je n'en sçais rien;* car de dire que ces opérations ont pour but de satisfaire le besoin inné de changement, que l'homme sent en lui-même, qu'il observe dans les animaux, dans tous les êtres organisés, & dans la matière brute, & qu'on peut appeller *le besoin de l'Univers*, la fin première & dernière du tout; cette réponse n'est guères satisfaisante pour un être sensible, intelligent & perfectible, tel que l'homme, qui, ayant vu poindre l'aurore du bonheur & de la vérité, désire bien que cette lumière aille toujours croissant dans un jour éternel, mais craint de la voir décroître & s'éteindre; ainsi, laissant à d'autres le soin de résoudre cette difficile question, parlons en physiciens, & ne traitons que des choses sensibles; or, si, comme nous l'apprennent nos sens, aidés de la raison qui prolonge une opération, & la poursuit jusqu'à ce minimum qui leur échappe, chaque individu reçoit, perd, recouvre, & rend sans cesse, les molécules de matière chassées des limites d'un composé, mort ou vivant, & déposées un instant dans l'atmosphère,

réſervoir & véhicule commun, doivent bientôt entrer dans un autre composé, pour en ſortir peu de tems après & rentrer dans d'autres; toutes les molécules de la matière doivent appartenir en commun à tous les individus; chaque molécule doit appartenir en propre à chacun d'eux alternativement, chaque être vit du tout, & nous pouvons regarder comme aſſez bien établies les propoſitions ſuivantes qui contiennent en ſubſtance tout notre chapitre; il n'eſt point d'être ſimple pour nos ſens; tout eſt mêlé, tout eſt fondu; tout tient à tout; il y a de tout dans tout & par-tout.

Qu'il y ait de tout dans tout, c'eſt ce dont il eſt facile de ſe convaincre par une analyſe pouſſée avec patience à l'aide de tous les ſens réunis. Si, après avoir promené ſon œil ſur les divers composés avec cette rapidité de l'enfance curieuſe qui ne cherche que des ſpectacles nouveaux, on ſe donne la peine de fixer ſon attention ſur chacun d'eux & de les examiner un à un, quand on aura démêlé les différens élémens qui appartiennent à un ſeul, on ſera fort étonné, en examinant les autres avec la même patience, de ne trouver par-tout que les mêmes choſes qu'on avoit obſervées dans le premier, au degré & à quelques autres circonſtances près, & le premier ſoupçon qui naîtra, ſera que ces parties qu'on regardoit comme différentes dans un même composé, ne diffèrent non plus que par la quantité

& les autres circonstances; enfin, en y regardant de plus près, on verra toutes les qualités sensibles se ranger sous deux classes distinctes & même opposées, dont les genres, les espèces & les parties individuelles, se graduent comme la quantité de matière & de mouvement; cependant, comme nous ne sommes point encore parvenus à décomposer les corps assez parfaitement, pour n'y voir que deux sortes d'appatences, nous considérerons comme différens & sous différens noms, les êtres qui le paroissent au grand nombre.

Les divers composés auxquels l'homme a donné des noms généraux, particuliers ou individuels, un peu à la hâte, & sans trop s'embarrasser si ces noms les désignoient bien exactement & bien clairement pour tous leurs semblables & pour tous les tems, ont dû ces dénominations aux qualités & aux mouvemens qui dominoient dans leur assemblage, ou plutôt aux choses que les hommes y observoient le plus aisément, le plus souvent & le plus long-tems.

Chaque individu, & principalement chaque être vivant, n'est pas seulement modifié par les élémens qui entrent actuellement dans sa composition, mais par tout ce qui existe en même tems que lui, & par tout ce qui a précédé; en effet, quand il s'agit de l'Univers considéré dans son immensité & son éternité, il n'y a plus de durée ni d'espace que relativement au point que nous occupons & à l'instant

où nous pensons; dès-lors, tous les êtres se touchent, dans le tems & le lieu, par leurs intermédiaires; & le tout ensemble compose un globe immense, & toujours le même, dont toutes les parties sont étroitement enchaînées & parfaitement contiguës, dont toutes les portions sont fins & moyens, centres & rayons, les unes par rapport aux autres. Pour se former une idée qui approche de l'état réel des choses, il faut considérer tous les individus, & même les moindres parties de la matière comme autant de centres d'où partent des rayons qui se prolongent à l'infini, rayons qui se croisent, se mêlent & se courbent d'une infinité de manières; mais à travers ce chaos de lumière & de ténèbres, on distingue des foyers où les deux grandes forces accumulent leur action; ces foyers sont les êtres organisés qui contiennent d'autres foyers plus petits & semblables, lesquels en contiennent d'autres, & ainsi de suite en décroissant toujours; l'assemblage de ces foyers compose les individus; celui des individus, les espèces, les genres, les familles, les classes, les règnes; l'assemblage des règnes forme les planètes; les planètes réunies forment les systêmes, tel que le tourbillon solaire; l'assemblage de ces systêmes, de plus grands systêmes encore, & l'ensemble forme l'Univers, qui ne semble composé que d'un nombre infini de touts composés semblablement, lesquels vont en décroissant, depuis l'infiniment grand jusqu'à l'infiniment

petit ; c'est-à-dire, depuis le plus grand tout déterminé jusqu'au plus petit qui puisse exister ; cette conjecture qui paroît hardie n'est au fonds qu'une observation amplifiée ; en effet, nous observons que les corps palpables & visibles, dans l'état d'aggrégation, sont le produit de deux sortes de compositions qui s'opèrent, l'une par l'assemblage de corps hétérogènes, l'autre par l'accumulation, & la réunion de masses homogènes, de plus en plus grandes ; nous observons que les grands composés sont le produit de la répétition, & de la juxta-position de petits composés semblables entr'eux ; or, soit que nous marchions avec le télescope vers l'infiniment grand, ou vers l'infiniment petit avec le microscope, nous trouvons par-tout ces aggrégations ; nous pouvons donc regarder notre proposition comme un principe, au moins pour la sphère située entre les deux infinis, qui est sensible pour nous ; que si nous osons l'étendre un peu, elle peut nous servir à indiquer de nouvelles expériences, jusqu'à ce que l'expérience même la détruise.

Que penserons-nous donc de Bacon & de ce livre où il veut qu'on s'élève par degrés en généralisant, & qu'on ne monte des individus au premier principe, qu'à l'aide d'une échelle d'axiômes de plus en plus généraux, dont le pied porte sur les faits les plus communs, & dont le sommet touche à l'axiôme par excellence ? Nous penserons que ce

grand homme resserroit son génie dans une règle fort étroite, & qu'il semoit des épines dans une route naturellement aisée. Pour première preuve, nous donnerons la chaîne horizontale de vérités que nous venons de parcourir, & pour seconde preuve, un raisonnement fort simple. Un principe est ou une loi universelle qui régit tout le monde connu, ou une supposition commode établie sur un petit nombre de faits, dans l'espérance qu'elle ne sera point renversée par des faits imprévus. Si c'est une loi universelle, comme le plus petit composé & le plus grand ne sont que des assemblages fort inégaux de choses semblables, la loi doit se montrer également dans les deux extrêmes de grandeur, & dans tous les composés intermédiaires qui remplissent l'intervalle, pourvu que toute la série soit sensible; elle doit agir & se manifester par-tout; qu'est-il donc besoin d'échelle, pour arriver à ce qu'on n'atteindra jamais, si on n'y arrive d'un seul coup? Un véritable principe n'est autre chose qu'un fait dont tous les autres ne sont que des variations dépendantes de la diversité des circonstances de tems, de lieu, de quantité, de figure, de situation, de distance, &c.; c'est un phénomène qui se trouve dans tous les autres & dans lequel aucun autre ne se trouve, qu'on voit d'autant plus aisément & d'autant plus fréquemment, qu'on adresse à des faits plus communs; ceux qui

ont trouvé un fait de cette espèce n'ont que deux choses à faire ; la première, c'est de laisser là le raisonnement & la dispute ; la seconde, de montrer que tous les faits connus ne sont que ce fait varié par les circonstances, en déterminant ces circonstances & en l'en dépouillant ; après quoi, pour assurer sa découverte & en montrer l'utilité par des applications, il doit indiquer un grand nombre d'expériences nouvelles qui supposent la vérité du principe ; s'il se soutient par-tout, il faut l'admettre ; mais s'il se trouve un seul fait qui le contredise visiblement, je dis qu'il faut le rejetter comme s'il n'expliquoit rien du tout ; car ce sera une preuve qu'on a pris pour le principe un cas particulier, un fait déterminé par des circonstances très-fréquentes ; il n'y a point là de gradation ni d'échelle ; c'est tout ou rien ; une loi universelle touche tous les faits immédiatement ; quand on la tient, elle met tout de niveau & de plein pied ; quand on ne la tient pas, on n'en est pas plus près, par un raisonnement que par un autre, car alors tous les faits sont mal vus & toutes les inductions sont mauvaises. J'ai dit que le fait-principe devoit être simple ; par simple, j'entends ressemblant aux composés les plus simples de la nature qui sont des assemblages d'élémens contrastés ; ce doit être aussi un phénomène de mouvement, sans quoi il n'ex-

pliqueroit point les opérations de la nature & de l'art; or l'on trouve ces qualités dans le fait qui constitue le titre, le fonds & la forme de cet ouvrage; je l'ai généralisé, parce que je l'ai vu présent par-tout, & suffisant pour expliquer tous les phénomènes de composition; cependant je dois avouer qu'il ne rend point du tout raison des phénomènes de situation ou de configuration, sur lesquels l'homme ne sçait encore rien; les observations nous ont seulement appris que certaines molécules de matière, en certains tems, en certains lieux, & avec certaines circonstances, s'arrangeoient toujours à-peu-près dans le même ordre, comme le prouvent les figures constantes des diverses espèces minéraux, de végétaux & d'animaux; on peut bien encore, en voyant le fluide dont l'homme est originairement composé, prendre en se congelant, une forme peu différente & composée de celles des deux individus qui l'ont fourni, rapporter ce phénomène à ceux des crystallisations auxquels il ressemble beaucoup, & alors ces phénomènes dont nous ne laisserons pas d'ignorer la cause, se trouveront rangés dans la même classe; on peut enfin entrevoir que cette duplicité symétrique de parties, qu'on remarque dans les êtres organisés, & sur-tout dans les animaux, est l'effet de l'équilibre des deux mouvemens opposés, simultanés, & presqu'égaux, dont leur composition est le résultat, en soupçonnant

que la loi qui nous force à remuer alternativement les parties doubles & antagonistes de notre corps, est aussi celle en vertu de laquelle, dans la génération de l'homme, les parties ont été doublées & disposées symétriquement; mais ce commencement d'explication ne suffiroit pas; il resteroit toujours à rendre raison des formes qu'affectent les diverses parties de l'assemblage, & les parties de ces parties; ainsi, quoique notre fait soit universel, & qu'il puisse servir à employer, ou à faire naître à volonté, l'un des deux mouvemens opposés ou tous les deux, il n'est pas suffisant pour produire toutes les formes à volonté, lesquelles dépendent probablement de quelque circonstance de ce fait qui nous est encore inconnue; cependant, de ce que nous n'avons pas vu tout ce qui est par-tout, il n'en faudroit pas conclure que nous n'avons pas découvert une chose qui existe par-tout; le principe est universel; mais il n'est pas complet.

L'universalité de notre principe tient à sa duplicité; en toute question, il enveloppe l'affirmative & la négative; une des choses qui ont le plus égaré les philosophes, & principalement les modernes, c'est la manie de tout ramener à un principe unique de mouvement; quand il est question de morale & de religion, on ne sçauroit trop parler de Dieu; mais en physique, l'existence de Dieu est une vérité tout-à-fait stérile, & quelquefois pré-

judiciable, en ce qu'elle conduit ceux qui ne mettent point de causes secondes, entre Dieu & nous, à n'admettre qu'un seul mouvement simple, hypothèse qui contredit manifestement les phénomènes. Faute de bonnes raisons, les philosophes à principe unique, nous ont donné des images & de la poësie mathématique; la nature des choses, disoient les anciens, & répétoient les modernes, ressemble à une pyramide dont l'immense base est composée des individus dont le nombre est infini, ces individus se rassemblent en espéces moins nombreuses, mais encore assez multipliées; les espèces s'élèvent en genres, & ces genres, en montant toujours, se resserrent en classes plus générales & moins nombreuses; enfin la nature semble se réunir en un point qui est le sommet de la pyramide.

Cette image est sublime; quel dommage de la gâter! il le faut pourtant; car il ne s'agit pas ici de poésie, mais de philosophie, & comme cette pyramide n'est qu'une erreur figurée, je vais la démolir sans pitié. Ce que ces philosophes appellent la nature, ne me paroît que le symétrique assemblage des conceptions humaines, que la mesure géométrique portée sur la pensée. Quand l'homme peut faire taire sa prévoyance, & que plein d'espérance & de force, il sçait perdre la terre de vue; alors par une ambition d'instinct il voudroit saisir dans

un point du tems & par un ſeul acte de ſa penſée tout l'enſemble des phénomènes de l'Univers; la foibleſſe de ſon entendement & ſa pareſſe lui donnent auſſi le beſoin de ſimplifier en ne lui permettant de conſidérer qu'une ſeule idée à la fois; il va donc généraliſant ſes idées en négligeant les petites différences qui s'accumulent à ſon inſçu, & tendant toujours vers l'unité chimérique, vers ce point d'appui de ſa foibleſſe, de ſa pareſſe & de ſon ambition, il tombe ainſi dans l'extrême oppoſé à ceux qui, toujours perdus dans le labyrinthe des combinaiſons, imagineroient autant de principes différens qu'il y a de parties imaginables dans la matière.

Mais, ſi l'on conſidère la marche des premiers d'un œil philoſophique, on n'y voit que le vol impétueux de l'imagination qui s'élance ſans ceſſe d'un extrême à l'autre, & s'attache enfin à celui qui lui plaît davantage; l'on ſoupçonne auſſi que cette manie de faire tout tendre vers un point, vient de la manière dont nous voyons les objets à l'extérieur; le ſens de la vue eſt, comme l'on ſçait, celui dont les impreſſions ſe rappellent le plus vivement, le plus nettement & le plus long-tems; nos autres ſouvenirs ſont preſque toujours unis à quelque ſouvenir de l'ordre viſuel; dans nos expreſſions nous choiſiſſons ceux-ci par préférence; nous ne parlons que d'images, nous en demandons à tout le monde; il

y a plus, ce penchant eſt ſi fort que nous employons le mot *image* préférablement à tout autre propre à déſigner quelqu'autre impreſſion; toutes les opérations de l'entendement relatives au ſens de la vue ſont plus faciles que les autres; peu-à-peu l'acceſſoire l'emporte ſur le principal, & nous diſons, en d'autres termes, l'image d'un coup de poing, en ſorte que, comme ſi nous n'avions que des yeux, nous rangeons dans nos plans toutes nos perceptions ſimples, comparées & combinées, comme les objets viſibles ſe montrent à nous, compris ſous un angle optique, & limités par les côtés de cet angle; ainſi, & la pyramide de Bacon, & nos généraliſations qu'elle peint très-bien, ne ſont qu'une application de la perſpective aux opérations de l'ame.

Que nous ſommes aveugles avec nos galleries de tableaux & nos lanternes magiques, où nous voyons tout, hors les preſtiges qui nous ſéduiſent! ces applications peuvent donner une teinte de ſublime à l'expoſé de nos ſenſations, & mettre dans les choſes une certaine grandeur, parce que le champ de la vue eſt plus vaſte à lui ſeul que celui de tous les autres ſens réunis; nous pouvons encore dans les cas où il n'eſt queſtion que de décrire les opérations des trois facultés, préférer les idées de l'ordre viſuel, parce que ces facultés opérant ſur toutes les eſpèces de ſouvenirs, d'une manière fort analogue, il faut choiſir celles qui rendent ces opérations plus faciles

à saisir; mais ne concluons pas de ce qui nous est commode, de ce qui nous plaît à ce qui *est*.

Si la nature, au lieu de nous donner un organe dont le champ est limité, nous eut fait présent d'un œil sphérique qui pût voir à la fois & en un instant tous les objets qui l'entourent, l'assemblage de nos idées ne seroit plus pyramidal, mais sphérique, & alors peut-être notre imagination seroit-elle plus d'accord avec notre raison & la réalité des choses, vu que tous les grands corps solides qui nous sont connus ont une figure sphérique, & que tous les petits dans l'état de fluidité la prennent aussi, quand ils flottent librement. Pour mieux saisir le faux de l'image Platonique, comparons l'idée qu'elle nous donne de Dieu en le plaçant au bout de la pyramide, & faisant de lui une sorte de point mathématique, avec celle d'infini, d'immensité, sous laquelle nous le considérons ordinairement, nous aurons les deux contradictoires, le point mathématique, & une sphère infinie, tout & rien; nos abstractions n'étant formées que des qualités communes aux divers êtres, nous appellons simple ce qui est commun, ce qui se trouve par-tout; ainsi, ce qui est un dans nos idées est immense dans la réalité des choses, & en peignant nos abstractions graduées par une pyramide, nous donnons des choses une idée diamétralement opposée à ce qu'elles sont; tel est le danger auquel on s'expose en confondant les

opérations de la raiſon avec celles de l'imagination, & en voulant donner de la conſiſtance, de la ſolidité, de la figure & de la couleur aux êtres abſtraits, aux rapports qui ſont les objets de cette dernière faculté; on n'a droit de peindre que quand on repréſente les corps réels en mouvement.

La pyramide mentale une fois renverſée, nous ne tenterons plus d'expliquer tous les phénomènes en les rapportant à une cauſe unique; & dans l'explication des phénomènes généraux, nous ne donnerons ce nom de *cauſe* qu'à l'un des deux mouvemens oppoſés & univerſels, ou, pour matérialiſer encore plus, aux corps aſſujettis à ces mouvemens, & communiquant leur force à d'autres; il nous eſt échappé quelquefois, & il nous échappera peut-être encore d'appeller ainſi les élémens d'un compoſé & les circonſtances qui contribuent aux phénomènes que préſente ce compoſé; mais il ne faut pas oublier que ce ne ſont là que des cauſes matérielles & occaſionnelles.

On s'expoſe à tomber dans des mépriſes honteuſes, dans l'explication des phénomènes, lorſque pour reconnoître la véritable cauſe, on ſe contente d'un petit nombre d'expériences, au lieu de réitérer les obſervations, en différens tems & en différens lieux; ſouvent la même cauſe ou des cauſes analogues produiſent des effets oppoſés; ſouvent auſſi des cauſes oppoſées produiſent des effets ſemblables, ſi

l'on ne confidère que l'intenfité & la direction du mouvement ; cela dépend de la pofition refpective des corps, de la direction, des tendances & de mille autres circonftances trompeufes; par exemple, deux corps qui fe repoufferoient étant ifolés, paroîtront s'attirer, fi leurs centres font placés dans la ligne des centres de deux autres corps extérieurs qui les touchent, & qui s'attirent avec plus de force & à une plus grande diftance, que ces corps intermédiaires ne fe repouffent; les deux premiers paroîtront encore s'attirer, s'ils fe trouvent placés entre deux corps repouffés, avec des forces très-fupérieures à la force de ces premiers, par deux autres corps, placés en dehors des quatre, & fur la même ligne. De même deux corps qui s'attireroient étant ifolés, paroîtront fe repouffer, fi l'on place entr'eux deux corps qui fe repouffent avec plus de force, que les deux premiers ne s'attirent; ils paroîtront encore fe repouffer, fi les deux corps placés entr'eux font attirés par deux autres corps, placés en dehors des quatre, & fur la même ligne, avec une force attractive très-fupérieure à celle des premiers. Si au lieu de fuppofer, comme je l'ai fait, que les corps qui compofent chaque couple n'ont aucune action fur ceux des autres couples, ce qui eft contraire à la réalité, ma fuppofition eût été plus conforme aux phénomènes réels; fi de plus j'euffe augmenté le nombre des corps & fixé les uns, en laiffant les

autres

autres libres, j'aurois augmenté la complication des circonſtances, & le nombre des équivoques; il eſt clair que pour ne point ſe méprendre ici ſur les cauſes, il faut changer la poſition reſpective des différens corps & les éprouver deux à deux, avant de les combiner en plus grand nombre; actuellement je me tourne vers les chymiſtes & les aſtronomes, vers ces philoſophes qui ſpéculent ſur des corps impalpables, & je leur demande s'ils ont jamais penſé à ces équivoques, & ſi la vérification que je propoſe leur eſt poſſible — Non — Heureux Newton & Staahl, & malheureux qui prit l'homme pour ſujet de ſes obſervations & de ſes conjectures; tandis que les premiers ſe ſauvent avec honneur dans les deux infinis, le dernier reſte ſans honneur dans un champ plein de juges & de vérificateurs.

Il ne faut pas ſe hâter d'attribuer le mouvement d'un corps, à celui d'un autre corps qui l'avoiſine, ni un effet particulier à l'influence d'une cauſe particulière; car ſouvent le corps éloigné agit plus fortement que le corps voiſin, & la cauſe générale, plus que la cauſe particulière; par exemple, on attribuera ſouvent à notre caractère, à la foibleſſe ou à la force de notre ame, un parti que nous devons à l'abſence ou à la préſence du ſoleil; pour reconnoître les véritables cauſes, il faut, après avoir obſervé l'eſpèce & la quantité des effets, déterminer l'eſpèce & le nombre des cauſes; la direction, l'intenſité & l'étendue

de la sphère de leur action ; la masse, la figure ; la position, la densité, l'état de la surface, & la distance des corps modifiés.

On s'expose à confondre les notions, en confondant les noms, quand on donne celui de cause à un corps ou à une force qui, ne faisant que lever un ou plusieurs obstacles, permet à une véritable cause d'agir, la première n'est qu'une occasion, qu'un moyen ; la mouche placée sur le nez du cocher peut bien l'impatienter, & lui faire lâcher un coup de fouet ; mais elle ne traîne pas le cocher, les chevaux, & la voiture.

Souvent un petit corps en mouvement paroît produire un effet prodigieux, parce que de grands corps se meuvent dans le même-temps, ou à-peu-près, & on l'honore assez gratuitement du nom de *cause ;* mais ce petit corps n'est bien souvent que la première d'une série de causes occasionnelles, lesquelles lèvent une série d'obstacles qui empêchoient une série de grandes puissances de réduire en acte leurs facultés ou leurs tendances ; il peut même arriver que la puissance qui paroît produire le grand mouvement, ne soit qu'un moyen de lever un obstacle qui empêchoit une seconde puissance de lever un second obstacle, lequel empêchoit une troisième puissance de lever un troisième obstacle, & ainsi de suite ; dans ce cas, la progression sera encore plus rapide, & il n'y aura aucune proportion entre la fin & le moyen apparent, il y a toute apparence que la mèche embrasée qui met

le feu à un canon, ou à une mine, n'eſt qu'une cauſe occaſionnelle de cette eſpèce, laquelle n'agit pas, mais diſpoſe des puiſſances à manifeſter leur action ; ſouvent la force expanſive eſt liée par des obſtacles foibles qui ont ſur elle l'avantage de la poſition & de la direction ; or, quoiqu'elle n'agiſſe pas viſiblement ou actuellement, elle conſerve ſa tendance au mouvement, & dès que, par le plus petit moyen, on peut la dégager des obſtacles, elle produit des effets qui nous étonnent, parce que nous avons une fauſſe idée du repos, qui n'eſt point, comme le penſent tant de phyſiciens, un état abſolu, mais l'effet momentané de l'équilibre de deux forces oppoſées, ou de la même force agiſſant ſuivant deux directions contraires, ou de la tendance ſimultanée de pluſieurs corps vers les mêmes points de l'eſpace, leſquels étant mûs ſelon des directions qui font angle, ſe rencontrent & ſe font obſtacle réciproquement ; car de dire avec Rouſſeau, que je rencontre ici, je ne ſçais pourquoi, que le repos eſt naturel à la matière, puiſque nous avons l'idée claire de la matière en repos, c'eſt dire qu'on ſe ſouvient d'avoir vu des corps qui ne paroiſſoient point changer de poſition relativement aux corps dont ils étoient entourés, nous appellons *naturel* ce que nous voyons ſouvent & en beaucoup de lieux, c'eſt profiter de l'équivoque du mot pour changer l'état de la queſtion ; de quoi

s'agit-il? de sçavoir si tout corps a toujours soit un mouvement actuel, soit une tendance actuelle au mouvement; or, si nous considérons tous les corps que nous connoissons, nous verrons qu'il n'est pas un seul de ceux qui nous paroissent dans un repos absolu, qui ne se mût à l'instant, si l'on ôtoit d'auprès de lui les corps situés entre lui & le lieu auquel il tend, & qui l'empêchent d'y arriver, parce qu'ils y tendent aussi; tout corps se met donc en mouvement dès qu'on l'isole; un corps n'est donc point en repos par une propriété qui lui soit inhérente, comme sa pesanteur, mais par quelque chose qui lui est étranger; il est en repos, parce que d'autres se sont mûs, ou tendent à se mouvoir en même-temps que lui; le mouvement est donc essentiel à la matière, en ce sens, qu'elle y tend perpétuellement. Les forces, & les facultés qui font la vie de ce monde, ne meurent jamais; elles paroissent assoupies, lorsqu'elles luttent avec égalité l'une contre l'autre, ou contre elles-mêmes; il ne faut que changer la position des corps, & la direction des tendances, que lever un obstacle ou diminuer son avantage pour voir ces forces agir de nouveau; nous croyons voir ces forces renaître, parce que nous ne voyons pas ce qui les enchaîne; dans la réalité, elles ne font que *réagir;* voilà pourquoi de très-petites causes occasionnelles paroissent produire des

effets prodigieux ; que si l'on me reproche d'introduire des qualités occultes, j'en conviendrai, pourvu qu'on m'accorde qu'elles sont réelles, car dès qu'une chose existe par-tout, on peut bien la comparer à elle-même en la considérant par parties, mais si on la prend en masse, on ne peut plus la comparer à rien, on n'en peut rendre raison, elle est occulte en ce sens, c'est-à-dire, qu'on ne peut rendre raison de ce qui est la raison de tout.

Tous les composés, & principalement les composés vivans, ne sont qu'un assemblage de choses contraires, & la bonté de leur composition dépend de la proportion dans laquelle ces opposés sont mêlés & combinés, ainsi que de l'intensité de leurs qualités.

Les meilleurs composés, si tout étoit fixe & immuable, seroient ceux où rien ne domineroit, ceux dont les divers élémens bien mêlés, & tempérés les uns par les autres, se masqueroient tellement qu'on n'en distingueroit aucun en particulier, & qu'on n'appercevroit plus que l'effet moyen & composé de tous ; mais comme cette combinaison est presqu'impossible, & qu'elle ne dureroit pas, vu que le mouvement circulaire des grands corps fait varier continuellement la proportion des deux forces & les rend alternativement prépondérantes, il faut, comme nous l'avons dit, faire en sorte que chaque élément du composé domine à son tour,

afin d'empêcher qu'aucun d'eux ne l'emporte tout-à-fait sur son contraire, ce qui détruiroit l'équilibre; or, pour cela, il faut renforcer peu-à-peu la qualité du composé, contraire à la qualité régnante, soit dans ce composé, soit dans l'atmosphère, selon le tems & le lieu où l'on se trouve, à mesure que l'intensité de cette dernière qualité augmente par les causes locales ou communes; nous en avons donné des exemples dans le chapitre précédent.

Mais il y a bien des cas, où s'embarrassant peu de la bonne constitution d'un composé, on voudroit y faire naître une qualité dont on a besoin, plutôt qu'une autre, ou exalter une qualité déjà existante, pour la faire prépondérer; or la route à suivre, pour arriver à ces deux buts analogues, est de reconnoître dans plusieurs composés, les circonstances qui se trouvent toujours jointes à cette qualité dont on a besoin, celles qui ne s'y trouvent jamais sans elle, & sans lesquelles elle ne s'y rencontre jamais; ou ce qui est la même chose, les moyens, le tems & la gradation que la nature & l'homme employent ordinairement, pour aller au même but ou à un but analogue; & d'accumuler ces moyens & ces circonstances en les jettant du même côté; pour éclaircir cette règle, nous allons l'appliquer à deux exemples, l'un, la génération de

l'homme, l'autre, la modification de l'homme fait; dans le premier, notre but est *un homme à faire*; & dans le second, *un homme à refaire*.

1°. Supposons que deux époux souhaitent avoir des garçons plutôt que des filles; voyons ce qu'ils ont à faire, pour que leurs vœux soient exaucés; mais auparavant analysons la constitution des deux sexes, afin de bien distinguer leurs différences ou leurs oppositions primitives & constantes, de reconnoître les espèces & les degrés des qualités & des mouvemens, d'où résultent ces différences, & de combiner à notre gré, pour l'espèce & la mesure, les élémens de l'être futur.

Hippocrate prétend que l'homme & la femme ont chacun une semence mâle & une semence femelle; qu'il se forme un enfant mâle lorsque, dans l'acte de la génération, les deux conjoints ayant fourni chacun leur semence mâle, ces deux semences se mêlent & s'unissent, ou que, dans la combinaison des deux semences, la sememce mâle de l'un des deux l'emporte sur la semence femelle de l'autre, par la quantité, par la qualité, ou par toutes les deux; dans les jets respectivement contraires, l'enfant est femelle. Comment Hippocrate a-t-il appris cela? ce n'est qu'une hypothèse contredite par M. de Buffon avec des raisons qui ne valent pas mieux que celles dont ce Médecin l'appuye, & de plus en le citant mal, comme on peut

s'en assurer, en comparant la citation avec le passage auquel elle se rapporte; nous laisserons le Systêmatique Buffon, pour nous occuper de l'observateur Hippocrate, & le mettre d'accord avec lui-même, en rapprochant & classant ses observations mieux qu'il ne l'a sçu faire: l'homme & la femme, lui dirois-je, ont, suivant vous-même, quatre espèces d'humeurs très-analogues dans les deux sexes, mais différentes dans chacun, pour la quantité & l'intensité; l'homme est plus chaud que la femme, différence qui engendre peut-être toutes les autres; tous les mâles, ajouterois-je, ne sont pas également mâles, ni toutes les femelles également femelles; il y a plus, le même individu est plus mâle ou plus femelle, dans un tems, dans un lieu, dans un genre de vie, que dans d'autres; chaque individu n'est pas également mâle ou femelle, dans les diverses parties de son corps, si l'on considère avec attention l'ensemble & les parties d'un homme, ainsi que l'ensemble & les parties d'une femme, on trouvera souvent dans le premier, des parties absolument féminines, pour la forme, la couleur, la densité, la consistance & les autres qualités; tels sont ces grands corps d'hommes incapables de soutenir la fatigue de l'étude ou des exercices du corps, incapables de renfermer une volonté forte, & d'où l'on entend sortir une voix d'eunuque; on remarque le même bariolage

dans certaines femmes; enfin il arrive ſouvent qu'un enfant d'un ſexe ou de l'autre, a, ſoit dans ſon tout, ſoit dans les plus grandes portions, des parties ſemblables aux parties correſpondantes de ſon père, & d'autres ſemblables, à celles de la mère; il y a plus, un enfant a ſouvent telle partie ſemblable, pour la forme, à la partie correſpondante de ſon père; mais, pour la couleur, la groſſeur, la denſité, la conſiſtance, à la partie correſpondante de ſa mère.

Or, de ces faits bien médités, & bien comparés, je me crois en droit de tirer trois conſéquences qui en dérivent naturellement; la première eſt que l'individu qui réſulte de la copulation eſt le produit compoſé du mêlange plus ou moins intime des deux ſemences qui ſont portées l'une vers l'autre, en vertu de la même loi qui fait que le mâle & la femelle dont elles ſont extraites, ſe cherchent, s'approchent & s'uniſſent; la ſeconde eſt qu'il y a mêlange de matière & de formes; ce qui n'eſt pas fort étonnant, car la forme n'étant point un être réel, mais un mode de la matière, il doit dépendre de la quantité, & de la qualité de la matière, ainſi que des forces qui lui impriment le mouvement, deux choſes qui dépendent auſſi l'une de l'autre, & l'obſervation nous apprend que les êtres humides, froids & maſſifs ont des formes arrondies, tandis que les individus

secs, ardens, & peu nourris, ont des formes saillantes & anguleuses; la troisième conséquence est que ce qu'Hippocrate appelle la semence femelle de l'homme n'est autre chose qu'un extrait de cette partie liquide de son individu, qui lui est commune avec l'autre sexe, mais qui étant combinée, dans un autre individu, en plus grande quantité, & avec les qualités qui lui sont propres, exaltées à un plus haut degré, dominent dans ce dernier, & y constituent le sexe féminin par cette prédominance; en sorte que l'homme & la femme ne différeroient que par la prépondérance de l'une ou l'autre des choses contraires qui leur sont communes; l'un seroit *en plus*, ce que l'autre seroit *en moins*; l'homme seroit une femme sèche, & la femme, un homme humide; on sent que ce raisonnement s'applique également aux deux semences de chaque sexe, en renversant seulement l'ordre des idées.

Mais, pourra-t-on dire, l'homme & la femme sont composés de solides & de fluides, vous ne dites rien des premiers; cela est vrai, & je crois qu'il n'étoit pas nécessaire d'en parler; le premier état de l'homme est celui de fluide, ce qui me sera facile à prouver de deux manières : 1°. Si, après avoir considéré que l'enfant naissant est fort mol & se pétrit comme une pâte, que l'homme va toujours se durcissant jusqu'à la mort, on prend la progression en sens contraire; c'est-à-dire, de la vieillesse à la naissance,

on verra l'homme s'amolliſſant de plus en plus, & pour peu qu'on oſe continuer cette progreſſion par la penſée, on arrivera enfin au maximum de molleſſe ou à la fluidité, réſultat conjectural qui s'accorde avec le rapport des ſens. 2°. La génération & la nutrition doivent être des opérations fort analogues; car l'acte qui *conſerve* ou fait *continuer d'être*, eſt néceſſairement l'effet compoſé des mêmes mouvemens & des mêmes qualités que l'acte qui *engendre*, ou fait *commencer d'être*; & ces deux opérations ne doivent différer que par les degrés; ſans quoi l'être nourri ne feroit pas réparé, conſervé, continué, mais changé d'eſpèce; or, je vois que la matière deſtinée à réparer, dans l'homme tout formé, les pertes que font, tant les ſolides que les fluides, paſſe par l'état de fluidité, avant de ſe diſtribuer aux différentes parties, de s'aſſimiler à celles qui ſont ſolides, & d'acquérir leur conſiſtance & leur ſolidité; cela eſt, cela doit être; car une matière ſolide ne pourroit pas ſe mouvoir, s'inſinuer, ſe mêler, aller & venir, & circuler comme un fluide, il eſt donc probable que l'homme eſt engendré & régénéré, commencé & continué par une matière fluide; ici le raiſonnement & l'obſervation ſont parfaitement d'accord; ainſi la ſolidité & la fluidité n'étant que des plus & moins, que des degrés de portions de la matière identiques ou au moins analogues, il faut appliquer au premier état tout ce que j'ai dit du dernier.

On fera peut-être encore étonné que je n'aye point parlé des parties de la génération, du fexe, qui paroît avoir une fi grande influence fur toutes les autres parties de notre corps; mais d'abord il faudroit fçavoir fi l'on ne prend pas l'effet pour la caufe; eft-ce le fexe, confidéré comme centre & foyer primitif des qualités, qui détermine l'efpèce & la mefure des qualités répandues dans le tout? où le fexe eft-il déterminé par les qualités communes à toutes les parties du fluide dont le tout eft formé? on n'en fçait rien; tout ce qu'on voit, c'eft qu'un homme féminin a beau engendrer à la manière des mâles, il n'en eft pas moins femme à beaucoup d'autres égards, & qu'une femme hommaffe, malgré fes fonctions de femelle, n'en a pas moins des qualités mafculines qui manquent au premier; le fexe n'eft donc pas tout, & il ne détermine pas toujours les qualités de la maffe totale; ce n'eft qu'un vifcère antagonifte de l'eftomach; & de même que celui-ci, deftiné à recevoir ce qui nous manque, appéte l'aliment, l'abforbe, le prépare, le diftribue aux autres parties qui l'attirent & fe l'affimilent; l'autre vifcère, deftiné à recevoir la nourriture furabondante du mâle, l'abforbe un inftant, défire de s'en débarraffer, la lance dans la matrice, fecond eftomach de la femme, & lui donne ainfi ce qui lui manquoit; car les deux fexes font l'inverfe l'un de l'autre, & les mouvemens font réciproques entre les deux eftomachs

de l'homme & les deux eſtomachs de la femme; quand l'homme a payé le tribut, il éprouve un vuide, l'appétit, la faim; au contraire la femme qui a conçue reſſent une plénitude, la ſatiété, le dégoût; il y a donc antagoniſme & réciprocité dans chacun des deux ſexes, entre les parties de la génération & l'eſtomach, & de plus entre les deux viſcères d'un ſexe & les deux viſcères de l'autre; enfin, les quatre viſcères ont un mouvement & des qualités analogues. Les effets que l'amputation du ſexe produit ſur tout le corps du mâle, ne prouvent point du tout que cette partie ait ſeule le privilège d'affecter le corps en entier; car d'abord, ſi vous affoibliſſez tout autre viſcère, & principalement l'eſtomach, tout l'homme s'affoiblit & s'efféminc également; les différences qu'on remarque, entre l'eunuque & l'homme entier, ne ſe prononcent bien qu'après l'époque de la puberté, parce qu'alors la ſemence, ou la nourriture ſurabondante qui s'eſt élaborée, & qui a ſéjourné dans les teſticules, ayant acquis par ce ſéjour une qualité alkaline, eſt repompée par les vaiſſeaux voiſins, rentre dans la circulation, va irriter les autres patties, augmente la vîteſſe & l'énergie des mouvemens, rend l'homme plus chaud, & par conſéquent *plus mâle;* mais, comme cette ſécrétion & ce repompement ne s'exécutent point avant la puberté, qu'un jeune garçon, eunuque ou entier, reſ-

ſemble beaucoup plus à une jeune fille, qu'une femme à un homme fait, on voit que le ſexe eſt pour peu de choſe, dans l'enfance, que ſon influence va toujours en diminuant à meſure qu'on rétrograde vers l'origine de l'homme, & l'on eſt fondé à penſer qu'avant la puberté, le ſexe eſt, comme toute autre partie, le produit des qualités de la matière dont le corps pris en entier eſt primitivement compoſé, & qu'il ne commence à réagir & à influer ſur le tout qu'à l'époque de la puberté; qu'enfin, l'individu engendré eſt mâle ou femelle, ſelon que l'une des deux portions de ſemence extraite des parties mêmes de la génération du père & de la mère, occupe la première dans le compoſé, la place que doit occuper le ſexe.

Les anciens prétendoient qu'un enfant naiſſoit avec les paſſions, les vices & les vertus qu'avoient ſes père & mère, au moment où ils l'engendroient, & les plus éclairés conſeilloient aux époux de ne s'approcher qu'à jeûn, & dans les inſtans où ils avoient l'ame tranquille & l'eſprit libre; il nous reſte même un apophtegme de Diogènes ſur ce ſujet. Hippocrate paroît penſer auſſi que la complexion de l'enfant dépend beaucoup de la diſpoſition où étoient ſes parens en le formant, puiſqu'il conſeille à l'homme & à la femme qui veulent avoir un garçon, de ſe mettre tous deux au régime échauf-

fant & desséchant, en prescrivant le régime opposé à ceux qui aiment mieux avoir une fille; ainsi, nos raisonnemens fondés sur les observations de ce grand homme & sur celles que nous venons d'y ajouter donnent le résultat suivant : les différences primitives des sexes, des complexions & des caractères dépendent principalement de celles qui existoient dans les qualités des fluides des deux corps engendrans, au moment de la génération; en modifiant les fluides, on peut toujours modifier les solides, d'autant plus que l'action est perpétuellement réciproque entre les premiers & les derniers. Il n'est donc pas besoin de supposer avec ce médecin que l'homme & la femme ont chacun deux espèces de semence, il suffit d'établir que la différence spécifique qui distingue la femme de l'homme, est la froideur & l'humidité; à quoi il faut ajouter que, la semence de chaque individu étant extraite de tous ses fluides, doit avoir des qualités analogues à celles de ces fluides; d'où il suit que le fluide composé des deux semences doit avoir des qualités composées de celles des deux individus qui l'ont fournie; qu'enfin les qualités dominantes dans les parens, au moment de la génération, s'accumuleront & domineront aussi dans l'enfant, si elles sont analogues, au lieu qu'elles se tempéreront & s'affoibliront réciproquement, si elles sont opposées, & donneront une complexion moyenne.

Cela posé, si nous voulons avoir une fille, plutôt qu'un garçon, nous n'aurons plus besoin que d'accumuler sur les deux individus engendrans, les circonstances & les moyens qui rendent le corps humide; or, après trois ou quatre jouissances, le soir, en hiver, par un tems humide; dans un rhume de cerveau, dans un lieu humide, dans le décours de la lune, dans l'affaissement de la digestion & de l'ivresse, après des bains réitérés, dans la vie sédentaire, molle & spéculative, dans l'habitude des passions féminines, telles que la pitié, la crainte, la honte, &c. L'homme est beaucoup moins homme, la femme est beaucoup plus femme, & les deux sexes sont plus froids & plus humides; si donc nous engendrons dans ces circonstances, nous aurons une fille; au contraire, comme dans les circonstances opposées, l'homme est plus homme, la femme moins femme, & les deux individus plus chauds & plus secs, si nous choisissons ces circonstances pour engendrer, nous aurons un garçon; ainsi, dans le premier cas il faudra recourir à la quatrième colonne de la table que nous avons donnée dans le chapitre précédent, & pour avoir des garçons, il faudra consulter la seconde colonne; en accumulant les circonstances autant qu'il est possible, nous serons plus certain du succès, mais il ne faut pas outrer es effets, car alors, au lieu de contenter la fantaisie des parens, on les rendroit malades.

Après

Avant de réduire cette théorie en pratique, il feroit bon de la vérifier, or on en connoîtroit la valeur, en cherchant, si dans les régions, dans les années, & les saisons humides, les couples qui mènent une vie molle & sédentaire ont plus de filles que de garçons, & si les couples placés dans les circonstances opposées ont plus souvent des garçons que des filles, bien entendu qu'on rapporteroit les circonstances au tems de la conception.

Mais, pour nous épargner des dénombremens longs & dispendieux, ne pourrions-nous pas chercher des exemples dans la république des lettres? oui, mais sous condition que vous voudrez bien me suivre encore dans un raisonnement assez long. Le métier de penseur commence par exalter la bile, soit à cause de la chaleur excessive de l'homme, pendant sa jeunesse, soit à cause des redoublemens de vanité si fréquens à cet âge où le thermomètre de l'opinion est à son plus haut, soit enfin à cause des fréquens dépits qui naissent des comparaisons de personne à personne, publiques ou secrètes; peu-à peu on s'élève au-dessus de la gloriole, appuyé sur le sentiment de son acquit, on a moins soif d'approbations diurnes, on devient un peu moins vain & un peu plus sot; la région épigastrique étant dès-lors moins fortement & moins fréquemment irritée, la chaleur & le mouvement se portent dans la tête qui devient le principal foyer d'action; la

tête eſt le lieu où ſe forme & réſide la pituite; probablement, parce que ce lieu eſt froid, comme on le reconnoît, lorſqu'après une longue méditation, diſſipé par les objets extérieurs, & ceſſant tout-à-coup de réfléchir, on ſent une humeur glaciale deſcendre par l'orifice intérieur du nez; de plus, les humeurs portées fréquemment vers un viſcère prennent ordinairement des qualités analogues à celles de l'humeur dont ce viſcère eſt le ſiège; or nous avons dit que le principe vital étoit déjà concentré dans la tête de notre lettré; en vertu d'une autre loi, les humeurs de toute eſpèce s'y porteront, elles y prendront une qualité pituiteuſe; delà elles deſcendront dans l'eſtomach, ſoit au moment où ce viſcère étant vuide, travaille ſur les fluides qui affluent de toutes parts vers le point d'irritation, ſoit au moment où il digère les alimens; ces humeuts pituiteuſes & très-abondantes ſeront en partie redigérées & renvoyées dans la circulation; à la longue elles modifieront toutes les autres humeurs en ſe mêlant avec elles, elles modifieront auſſi les ſolides que ces fluides ſont deſtinés à réparer, & le lettté deviendra enfin tout pituiteux, c'eſt-à-dire, froid & humide; il ſera preſque femme, & par conſéquent très-propre à engendrer des filles; reſte à ſçavoir ſi les gens de lettres mariés qui, par des progrès marqués ſe ſont rendus ſupérieurs à l'envie & à la haine, ont en effet plus de filles que de garçons;

ces observations faites dans Paris, seroient peut-être sujettes à discussion; il y a trop de pères possibles dans cette grande ville, pour que l'envie ne s'efforce pas d'envelopper la paternité des lettrés du nuage de l'incertitude; mais si nos Messieurs vivans à la campagne, nous donnoient plus de filles que de garçons, comme les paysans, le Procureur-Fiscal, le Curé & son Vicaire aiment à vivre au grand air, on pourroit regarder notre théorie comme bien établie. Il suit aussi de ce que nous venons de dire que les grands méditatifs ne sont pas tous des Buffons, & qu'ils doivent engendrer des enfans débiles. La tête une fois devenue le principal foyer d'action, toute la force, toute la vie s'y porte; ce que l'enfant du cerveau attire à lui, est autant de perdu pour l'épouse & son fruit; les deux viscères sont antagonistes, vivent & engendrent aux dépens l'un de l'autre; un grand spéculatif qui se marie, & un homme marié qui se livre trop à l'étude, commettent donc tous deux une imprudence ou une injustice.

Nous venons d'exposer en riant deux vérités assez importantes; mais il ne faut pas s'imaginer pour cela que notre théorie ne soit qu'un badinage; dans bien des circonstances elle pourroit être utile; par exemple, quand, après de longues guerres, un royaume est presque épuisé d'hommes, & qu'on

ne voit plus que des têtes blanches dans les villages, comme il est arrivé en Suède, au commencement de ce siècle, par l'héroïsme de Charles XII, on pourroit, par le moyen des Curés, faire exhorter les couples rustiques à suivre le régime masculin, en joignant toutefois à ces exhortations quelque chose de plus solide; que de circonstances où un enfant mâle est nécessaire à un royaume ou à une famille; les Rois, les gros Négocians, & en général, toutes les Maisons qui ont une grande administration, de grands établissemens, de longs combats à soutenir, pourroient tenter ce que nous conseillons, sous la direction d'un habile médecin.

Mais quelqu'un m'arrête dans ma course, en m'opposant un doute assez naturel; êtes-vous bien sûr, me dit-on, de l'effet de votre recette, & n'avez-vous pas fourni vous-même une objection? si le sexe seul ne fait pas que l'homme soit entièrement mâle, ni la femme, entièrement femelle, il est clair qu'en disposant tout pour donner telle complexion aux parens, on ne seroit pas certain de déterminer le sexe de l'enfant à naître; par exemple, tout ce qu'on pourroit obtenir en recourant pour son régime, à la quatrième colonne de notre Table, ce seroit l'une de ces deux choses, une fille, ou un garçon féminin, & en employant la deuxième colonne, on ne pourroit compter que sur l'une de ces

deux choses, un garçon, ou une fille hommasse; l'objection est fondée, cependant comme il y a beaucoup plus d'hommes masculins & de femmes féminines, que d'hommes féminins & de femmes hommasses, sur-tout dans les campagnes où les deux sexes se greffent moins l'un sur l'autre, cela prouve que chaque sexe est joint le plus souvent à la complexion qui lui est analogue, & la plus grande probabilité seroit pour nous; mais dans l'incertitude où on ne laisseroit pas de rester, le mieux, peut-être, seroit de laisser faire la nature, quand il est question d'un peuple entier; car bien que de longues guerres ayent épuisé d'hommes certains royaumes, on ne voit pas, que dans les dénombremens faits deux ou trois générations après, le nombre des femelles l'ait emporté sensiblement sur celui des mâles, par exemple, en Suède, le nombre des mâles & celui des femelles sont à-peu-près en même rapport que dans les autres contrées de l'Europe; il paroît qu'en vertu de la loi d'alternation & du reflux qu'elle occasionne, la nature s'opposant à elle-même ses propres forces, réagit pour compenser les pertes qu'a fait un sexe, qu'elle égalise à la longue les deux masses, & qu'après la mort d'un grand nombre de mâles, il nait moins de femelles, par cela même qu'il y en a déjà beaucoup relativement; il n'est même pas très-difficile de trouver *le pourquoi*, & *le comment* de cette compensation;

car les deux ſexes étant phyſiquement néceſſaires l'un à l'autre, dès que le nombre des individus d'un ſexe vient à diminuer conſidérablement, il y a pour l'autre des cauſes de mort de plus ; l'homme ſans femme, & la femme ſans homme, ſont moins bons, moins heureux, moins ſains & moins vivans; cependant, pour vérifier notre conjecture, il ſeroit bon de remarquer ſi, après les grands fléaux qui portent ſur les mâles, il naît plus de femelles, que dans tout autre tems.

En poſant les fondemens de notre théorie qui eſt très-conforme au rapport des ſens, je me ſuis peu ſoucié de l'hypothèſe des germes préexiſtans, qui ne me paroît qu'une ſubtilité ſcholaſtique; en effet, que nous apprend l'obſervation ? que dans l'acte de la génération, deux fluides, l'un émané de l'homme, l'autre de la femme, ſont lancés, & ſe mêlent dans la matrice, que les règles ſont ordinairement ſupprimées après la conception; & que neuf mois après, vient au jour un individu, mâle ou femelle, qui reſſemble, tantôt au père, tantôt à la mère, ſeulement, tantôt à tous les deux, & qui ne reſſemble quelquefois ni à l'un, ni à l'autre; donc le père & la mère concourent le plus ſouvent à la formation de l'enfant, d'autant plus qu'une femme qui épouſe pluſieurs hommes ſucceſſivement amène des enfans qui reſſemblent en partie à elle-même, en partie à ces différens hommes, *& vice verſâ ;* il y a ici

une quantité, une mise commune, puisque les variations ont lieu des deux côtés; ce n'est donc qu'un alliage, comme celui de toute autre matière. Qu'est-ce que votre germe? ce n'est rien du tout, ou c'est une petite masse de matière invisiblement figurée, comme elle le sera visiblement lorsqu'après la copulation, elle sera grossie & développée; or, si l'un des deux, par exemple, la femme porte ce petit modèle tout formé, comment ressemble-t-il au père & à la mère? comment ces enfans emboîtés & contenus d'avance dans l'un des deux, peuvent-ils avoir aussi le tempérament de l'autre? ces enfans primitifs sont-ils bien faits ou mal faits? nous en voyons qui naissent difformes & mutilés, tantôt comme le pére, tantôt comme la mère, & quelquefois comme tous les deux; il y a donc des germes tronqués d'avance; ou bien, dans l'acte de la génération, ils perdent quelque membre, & précisément celui qui manque à l'un des deux époux, ou à tous les deux; dirons-nous que l'un porte une moitié, un tiers, un quart du germe préexistant, & que l'autre porte le reste qui complète l'entier; ou, avec Maupertuis, qu'il y a, dans la semence, des nez, des bouches, des bras, &c. qui s'accrochent en vertu de la loi des affinités, quelle puérilité! en suivant l'homme visible dans le cours de sa vie, nous voyons que, de la naissance à la mort, il se ressemble de moins en moins à lui-même, que sa forme susceptible de plus

& de moins, varie continuellement comme sa masse, & vous voulez que cet être ressemble à ce qu'il étoit lorsqu'il n'étoit rien; dans quel moment de sa vie a-t-il ressemblé le plus à l'atôme invisible? auquel des germes emboîtés les uns dans les autres ressembloit-il le plus en ce moment? l'homme qui n'a point commencé, meurt pourtant; que ne supposez-vous aussi des germes post-existans, & flottans dans l'atmosphère, en attendant une matrice? Disons des choses plus raisonnables; l'homme finit & se décompose, donc il a commencé & s'est composé; ici, comme par-tout ailleurs, les deux extrêmes naissent l'un de l'autre; ces deux opérations, composition & décomposition sont corrélatives & se supposent réciproquement; sans l'une, l'autre est inutile & même impossible; tout, & l'homme comme le reste, commence, croît, décroît, & finit; s'agit-il de deviner une opération invisible, il faut supposer des choses semblables à celles qui sont visibles; quand vous rencontrez un métal qui a manifestement les propriétés de l'argent & du cuivre, vous soupçonnez que ce n'est qu'un alliage de ces deux métaux: l'analyse chymique vous prouve que vous avez spéculé juste, & la composition d'un semblable alliage rend la preuve complète; quand vous voyez un enfant ressembler à son père & à sa mère, suivez la même marche, vous ne pouvez faire qu'une décomposition mentale; eh bien! faites au moins les compositions

que je vous ai indiquées; vous aurez la moitié de la preuve. Il s'agit de ſçavoir comment l'homme s'eſt formé, un *Germinaliſte* nous répond : il étoit déjà fait, il ne manquoit plus que la matière & le mouvement néceſſaires au développement; nous voilà bien inſtruits; à quelle application utile nous menera cette précieuſe découverte? du moins notre hypothèſe fournit des conſéquences pratiques; or, ſi ces conſéquences ſe réaliſent & ſe changent en expériences nouvelles, nous aurons une théorie bien établie, & une ſource féconde de nouvelles découvertes; oſez donc poſer ainſi des pierres d'attente, nous prendrons la peine de vous écouter, & l'expérience ſecondée par le tems achevera l'édifice.

2°. L'homme une fois fait, reſte à le refaire; ce qui eſt la ſeconde partie du problême que je m'étois propoſé, problême dont tous les autres ne ſont que des variations, & qui repréſente tous les Arts & toutes les Sciences. S'agit-il de donner à un homme le caractère dont on a beſoin en lui, & de le récompoſer? il ſuffit de chercher dans la table du troiſième chapitre l'eſpèce de paſſion qu'on veut exciter, nourrir, ou exalter, d'idées qu'on veut faire naître, d'impreſſions qu'on veut produire; de prendre, dans la colonne où elles ſe trouvent, les moyens & les circonſtances qui s'y trouvent auſſi; par exemple, voulez-vous rendre un homme indiſcret, & lui faire évacuer ſes plus ſecrètes penſées, recourez à la première

colonne; vous le rendrez matinal, printannier, expansif, confiant & bavard; à l'aide de la troisième colonne, vous le rendrez mélancolique, défiant, taciturne, envieux; cette marche me patoît beaucoup plus sûre, que d'attendre, & d'épier des momens qui échappent à l'instant qu'on les saisit, vu la mobilité des individus.

Le plus grand élément de l'homme considéré comme identique, pendant plusieurs années, me paroît être sa forme; ce qui signifie qu'il sent & pense à-peu-près de la même manière, quand les molécules de sa matière restent arrangées à-peu-près dans le même ordre; un raisonnement assez simple va nous en convaincre : l'homme changeant continuellement de sensations, de sentimens, d'idées, d'état, en un mot, ne conserve du passé que la mémoire de ce qu'il a senti, pensé, ouï dire, dit ou fait; or, comme il n'est point d'instant où chaque partie du corps humain ne perde de sa substance, & ne recouvre de quoi réparer ces pertes, il s'ensuit qu'au bout d'un certain tems qui ne doit pas être fort long, le corps doit être renouvellé en entier, la forme restant à-peu-près la même; si donc, en revoyant un homme, après plusieurs années d'absence, on lui retrouve le même tour d'esprit, le même caractère qu'autrefois, cette identité ne peut dépendre de celle de ses fluides & de ses solides, qui ne sont plus les mêmes, & qui d'ailleurs ont été tirés d'un

réservoir commun à tous les animaux & à la matière brute, mais de l'identité de sa forme ; & comme c'est par la mémoire que cet homme se sent le même, il s'ensuit aussi que la mémoire dépend principalement de la forme ; cependant, comme, à mesure que le corps se renouvelle en réparant ses pertes, les molécules neuves de matière qui viennent remplacer les vieilles molécules chassées dans l'excrétion, & qui favorisent probablement cette expulsion, succèdent immédiatement à ces dernières, & en s'arrangeant dans le même ordre, se fixent aussi à-peu-près à la même distance les unes des autres que celles dont elles ont pris la place, la densité doit rester aussi à-peu-près la même, ainsi que la masse & la chaleur naturelle, principe du mouvement & des qualités, lequel n'auroit pu changer, sans que la forme changeât en même tems ; quand je dis que cet homme reste à-peu-près le même, c'est en le comparant aux autres, car si on le compare à lui-même, il a dû se racornir & se refroidir en vieillissant ; ainsi, pour peu qu'on me demande quels sont les élémens principaux & les plus sensibles du caractère de l'homme, je répondrai : l'intensité constante, & la durée des vicissitudes de sa chaleur naturelle, sa forme, sa masse, sa densité, le viscère qui est le principal foyer de vie ; enfin l'habitude, c'est-à-dire, la réitération de certains sentimens &

de certains actes, les uns forcés, les autres volontaires; & remarquez que, comme ces choses qui paroissent si différentes, ne sont que des effets collatéraux & simultanés d'une même cause; sçavoir l'action réciproque des deux forces, celui qui en observeroit bien une seule, devineroit toutes les autres.

Héraclite, Bacon & Buffon s'écrient en chœur, Philosophes, vous faites de votre individu un microcosme; le livre où il faut chercher l'histoire de l'univers, n'est pas l'homme, mais l'univers même; celle que vous nous donnez n'est que celle des convulsions de vos cerveaux; cessez de croire que les œuvres de la nature ressemblent aux vôtres; le dernier surtout reprochoit aux Mathématiciens de réaliser sans cesse leurs abstractions & d'appliquer par-tout les figures géométriques dont ils avoient la tête pleine, mais ils ne s'appercevoit pas qu'en répondant aux Géomètres, que les arbres sont composés de parties similaires, de petits arbres semblables en tout aux grands arbres dont ils font partie, il substituoit à des abstractions géométriques, une abstraction arithmétique qui ne valoit guères mieux; car, si les grands composés ne sont que des assemblages, des sommes de petits composés tous semblables entr'eux, comme je le pense moi-même, cela ne signifie pas que tous les composés, grands & petits, se ressemblent par la

figure, & ne diffèrent qu'en grandeur; mais au contraire, que tous ne sont que des assemblages inégaux & diversement figurés de molécules & de mouvemens analogues. Je répondrai à ces trois Philosophes à-la-fois, que leur reproche n'est fondé qu'en partie, qu'il est trop général, trop vague, & par conséquent mal énoncé; une distinction fort simple séparera aussi-tôt la bonne moitié de la mauvaise: l'univers ne ressemble point à l'homme mal observé, mais à l'homme bien observé; en effet, qu'est-ce que la nature, qu'est-ce que l'univers pour l'homme? c'est la somme de ses sensations; c'est l'homme modifié de telle & telle manière, à l'occasion des objets extérieurs, ou de ses propres parties constitutives, & en vertu des deux forces opposées, dont l'action & la réaction composent ce que nous appellons *la vie;* la raison de tous les phénomènes doit donc être dans l'homme même; tous nos arts, toutes nos sciences se réduisent à des descriptions & à des représentations des diverses manières d'être de l'homme; de plus, comme le seul composé que chacun de nous puisse bien connoître par le sentiment, principe unique d'évidence, est lui-même, il s'ensuit qu'il ne peut acquérir & sur les autres hommes & sur l'univers entier, que des idées analogues à ce qui se passe dans les limites de son individu; ainsi, ou point de connoissances à espérer, ou, si nos sentimens ne mentent point, c'est d'eux

& de nous-mêmes qu'il faut tout tirer dans la recherche des mouvemens généraux & communs, quant aux espèces, & déterminer encore les combinaisons & les degrés des autres êtres, deux sources inépuisables de variété, en les comparant à notre propre corps, instrument originel, mesure primitive, dont toutes les autres ne sont que des représentations. Mais nous avons prouvé directement par des observations générales que, soit matière, soit mouvement, il y avoit de tout par-tout, qu'ainsi chaque partie du monde ressemblant à toutes les autres, chaque partie ressembloit au tout & le tout à chaque partie; puis, nous avons fait voir, par des comparaisons de l'homme à l'homme & de l'homme à l'univers, que tous les mouvemens de la nature qui influent sur notre individu & que nous pouvons observer, étoient absolument semblables à ceux que nous sentons en nous-mêmes, & que ces derniers étoient tous semblables entr'eux; en effet, puisque l'homme en se nourrissant, en s'épuisant & en se réparant, soit par la digestion proprement dite, soit par la respiration, soit enfin par cette suction & cette évacuation qui s'opèrent continuellement, dans toutes les parties de l'enveloppe, donne, emprunte & rend sans cesse au vaste océan où il est plongé, il est force que les corps & les mouvemens qui le conservent, soient fort analogues à ceux dont il est originellement & habituellement composé, il est force qu'il ait com-

mencé d'être par un méchanifme fort femblable à celui par lequel il continue d'être; car, fi les mouvemens qui l'entourent étoient différens de ceux qui le compofent, les fiens, au lieu d'être ranimés par les premiers, comme ils le font en effet, feroient bientôt détruits ou changés; il y a donc beaucoup d'analogie entre nous & le tout dans lequel & duquel nous vivons; or, les trémouffemens continuels des organes des fens, les ofcillations de la poitrine, du cœur, des artères, de l'eftomach, des inteftins, de toute la région épigaftrique, les vibrations du cerveau, ce mouvement général, par lequel s'opèrent l'affimilation & l'excrétion, & ce grand mouvement alternatif qui anime le monde entier, ne font pas feulement femblables, ils ont auffi le même but, but double; union, féparation, & réunion; compofition, décompofition, & recompofition; minéraux, végétaux, animaux, élémens, individus, matière vivante & morte, tout s'approche, fe réunit en un point de l'efpace, fe grouppe un inftant, fe fépare auffi-tôt, s'enfuit dans un autre lieu, former d'autres grouppes en s'uniffant à d'autres, pour fe féparer de nouveau & fe réunir encore; fi nous ne confidérons que l'homme, nous verrons tous les individus de l'efpèce ne faire autre chofe que raffembler pour féparer & féparer pour raffembler, compofer pour décompofer, & décompofer pour recompofer, foit de la tête, foit de la main, ou de

tout autre membre, & même avec leur individu pris en entier; tantôt le besoin réciproque, & l'amour mutuel nous unissent, tantôt le besoin des mêmes choses, & l'amour d'un même objet nous séparent; ici la crainte & la haine élèvent un mur entre le frère & le frère, là des craintes & des haines communes réunissent des ennemis implacables; les hommes, ambitieux, avides, craintifs, ennuyés, s'approchent, se serrent les uns contre les autres & se grouppent; ils dorment & veillent, mangent & boivent, jouent & médisent, dansent & chantent, approuvent & sifflent, marchent & combattent, pleurent & rient, s'amusent & bâillent ensemble; mais bientôt, venant à se regarder & à se mesurer, ils s'envient ou se méprisent & se quittent; chacun court se joindre aux vices dont il n'a pas goûté, de nouveaux grouppes se font & se défont aussi-tôt, on avance on recule, on essaye on se rebute, on goûte on se dégoûte; on se prend, on se quitte, pour se reprendre, & se quitter encore, jusqu'à ce que, crainte, ambition, cupidité, dégoût, ennui, peines, plaisirs, bien & mal, aillent avec l'homme s'engloutir dans la terre de mort, ou se perdre dans le vague des airs; enfin, si nous fixons notre attention sur les opérations intellectuelles, nous trouverons qu'elles ressemblent parfaitement aux opérations de la nature; les composés de nos cerveaux retracent les composés physiques & réels; les idées simples & générales

générales répondent aux molécules simples, & élémentaires de la matière, les idées singulières ou individuelles, aux individus physiques; les idées analogues, aux corps qui s'attirent & s'unissent, les idées opposées, aux corps qui se repoussent, & se séparent, les idées moyennes, à ces corps, qu'on nomme en chymie, des intermèdes; les compositions mentales résultent de l'analogie des idées, comme les compositions physiques, de l'analogie des substances, & les décompositions intellectuelles résultent des différences & des oppositions d'espèce, comme les décompositions physiques; & ce qui fortifie encore l'analogie, c'est que les temps & les lieux où la nature est le plus portée à composer ou à décomposer répondent parfaitement, pour l'espèce & le degré, à ceux où l'homme est le plus enclin à faire l'une ou l'autre de ces deux opérations; en un mot, un IMPRIMEUR prenant dans une caisse des milliers de caractères, les distribuant dans les 24 cases qui répondent aux lettres de l'Alphabet, puisant dans ces cases, pour composer des mots de toute espèce, défaisant son ouvrage & redistribuant ces lettres dans leurs cases respectives, pour composer une autre feuille, représente exactement ce qui se passe dans le monde & dans le cerveau humain, qui, par la force de cet instinct répandu dans le tout, compose, décompose & recompose sans relâche, & enfante à chaque seconde un monde nouveau; ensorte que les

ſur des ſouvenirs purs, nets, diſtincts, & complets réſultans d'obſervations faites & réitérées dans un état de ſincérité calme, & repréſentées dans un recueillement profond, nous compoſons d'après des obſervations faites à la hâte, des oui-dire, de légères réminiſcences, & des ſouvenirs falſifiés par nos paſſions & nos préjugés, les opérations de notre cerveau n'en ſont pas moins les mêmes dans les deux cas; de même que la nature compoſe les monſtres, par les mêmes forces, qui lui ſervent à produire des êtres plus réguliers & plus harmoniques, la différence de part & d'autre, n'eſt que dans la matière, les circonſtances & le réſultat des opérations; ainſi, l'analogie ſe ſoutenant par-tout, quand nous connoîtrons bien le jeu de notre cerveau, nous connoîtrons auſſi le jeu de l'univers; par la même raiſon, nous connoîtrons le méchaniſme ſimple, général & commun de toutes les profeſſions; car il n'eſt point d'Art, de Science, de Métier, d'opération politique, d'affaire privée, de jeu, d'occupation, d'action réfléchie, bonne ou mauvaiſe, qui n'ait pour but des compoſitions des décompoſitions, & des recompoſitions; il n'en eſt point qui n'exerce, à la fois & de la même manière, les trois facultés de l'entendement; la différence n'eſt que dans le nombre & le but de ces opérations, but qui dépend de la ſituation & des circonſtances où ſe

trouvent les hommes ou les sociétés d'hommes; c'est faute d'avoir senti cette vérité que certains philosophes ont rapporté tel genre à telle faculté, & tel autre genre, à telle autre faculté, sans motiver ces attributions; or, les jeunes gens qui commencent à classer leurs connoissances, & à subordonner leurs idées, embarrassés par cette communauté de mouvemens & de moyens, & par cette entrelassement des Sciences, ne sçavent plus à quoi s'arrêter & confondent tous les genres; nous espérons les tirer de cette incertitude, & leur apprendre, soit à lire, en même tems, dans leur cerveau, dans l'univers, & dans les sociétés dont ils sont membres, soit à désigner leurs connoissances par des signes clairs & bien déterminés, en décrivant les opérations mentales avec plus de soin que nous ne l'avons encore fait, mais en peu de mots.

Pour épargner des répétitions inutiles, & abréger l'analyse, simplifions notre sujet; rejettons d'abord les sentimens; & tenons-nous en aux sensations proprement dites; parmi celles-ci, choisissons celles de la vue, par les raisons exposées plus haut, & tirons leurs signes de la classe visuelle, quoique les quatre autres ordres de sensations puissent en fournir également; rejettons encore toutes les opérations faites à la vue des objets même, afin de n'avoir affaire qu'à celles de l'entendement, dégagées de

toute impreſſion extérieure, & les ſeules dont il ſoit ici queſtion ; nous n'opérerons donc plus que ſur les images des objets, & ſur les images de leurs ſignes viſibles ; or, comme les opérations mentales qui ont pour objet les ſenſations & les ſentimens actuels, ne diffèrent point eſſentiellement de celles qui ont pour objet les ſouvenirs, l'analyſe des repréſentations achevée, nous pourrons l'appliquer aux choſes repréſentées.

Quand on médite, on peut 1°. ſe repréſenter ſimplement les images des objets, avec toutes leurs circonſtances, ou leurs ſignes, ſans y rien changer. 2°. On peut, en réfléchiſſant ſur ces images & ces ſignes, en changer le tems, le lieu, l'eſpèce, la qualité, la quantité, la ſituation, la figure, la diſtance, les combinaiſons, l'arrangement, le mouvement, &c., & pour tout dire, les circonſtances. 3°. On peut comparer ces images ou ces ſignes, ſoit en les laiſſant tels qu'on les a vus, ſoit en les combinant différemment, on peut, dis-je, les comparer ſelon tous les rapports dénombrés ci-deſſus, & les conſidérer, à tous ces égards, ſoit comme ſemblables, ſoit comme différens ; ainſi, faculté de rappeller ou de revoir, faculté de changer, & faculté de comparer, voilà les trois opérations élémentaires & diſtinctes de l'entendement humain, toutes les autres ne ſont que des répétitions & des combinaiſons

de celles-là, & je ne trouve point dans la langue; de termes plus généraux & plus clairs pour les désigner.

Une habitude qui feroit vraiment utile, & qu'on devroit faire contracter de bonne heure aux jeunes gens, ce feroit d'isoler chacune de ces trois opérations, de manière qu'elles ne se croisassent jamais, & qu'elles se succédassent toujours dans le même ordre, c'est-à-dire, qu'ils commençassent par tâcher de se rappeller les objets tels qu'ils les ont vus, avec le plus grand nombre de circonstances possibles, & en faisant taire les deux autres facultés, qu'ils les comparassent ensuite sous toutes les faces possibles, sans y rien changer encore, & qu'enfin ils les remuassent pour les unir ou les séparer, selon le besoin ou le but proposé; celui qui auroit assez de force de cœur & de tête, pour observer & réfléchir toujours dans cet ordre, & avec ces précautions, feroit d'abord très-lentement, puis très-rapidement, des pas de géant, & ne feroit jamais obligé de rétrograder; celui-là seul pourroit se flatter de donner des théories exactes, bien déterminées & contiguës à la pratique; mais ce mortel n'a point encore paru; la plupart d'entre nous se rappellent à la hâte les objets dont ils ont entendu parler ou qu'ils ont vus en courant, c'est-à-dire, leurs noms seulement; puis arrivent l'amour & la haine, la

crainte & l'espérance, qui transposent, mêlent & brouillent tout; on compose, on décompose & recompose, avant d'avoir observé & comparé; enfin, on compare, &, sur ces jugemens tardifs, on bâtit des chimères & des sottises.

Décomposer un tout en ses parties pour le recomposer ou en composer d'autres, c'est analyser; toutes les décompositions ont quelque chose de commun, & peuvent être désignées par le même mot; cependant, comme dans les diverses opérations de ce genre, l'objet ou la matière, l'instrument ou l'organe, le procédé, l'agent & le but ne sont pas tous, toujours & par-tout les mêmes, on se perdra moins aisément dans un champ si diversifié, pour peu qu'on sçache le partager en grandes masses, & se faire des points de ralliement, en distinguant plusieurs espèces d'analyse.

Or, l'analyse, conçue dans le sens le plus général, se divise d'abord en deux espèces, sçavoir, l'analyse réelle & l'analyse mentale. Par la première, le chymiste, le méchanicien, l'artiste, l'artisan, & le corps humain lui-même, qui est à la fois la matière, l'instrument, l'agent & le but d'une perpétuelle analyse, l'homme en un mot, l'animal, la plante, le minéral, la planète, la nature entière, ne fait que tailler, couper, trancher, séparer, pour rapprocher, recoller, réunir, rassembler, que défaire des touts, pour en refaire; en sorte que Pla-

ton, qui appelloit Dieu, *le grand Géomètre*, eût peut-être encore mieux rencontré, en l'appellant, *le grand Chymiste*. L'analyse mentale qui répond à l'autre est une opération de l'esprit, ou si l'on veut du cerveau, par laquelle nous décomposons les êtres pour les recomposer, mais sans les changer actuellement. Cette dernière se subdivise en deux autres; sçavoir, l'analyse d'observation, par laquelle l'homme opère immédiatement sur les objets extérieurs ou sur lui-même, en décomposant ses sensations ou ses sentimens, au moment qu'il les éprouve, & l'analyse de réflexion qui ne travaille que sur les souvenirs. Celle-ci s'ébranche encore en deux autres qui sont l'analyse physique & l'analyse métaphysique; par la première, l'homme décompose mentalement les corps, ou plutôt leurs images, pour faire d'autres composés physiques & réels; par la seconde, il décompose les êtres, les qualités, & les mouvemens, pour découvrir leurs analogies, les classer, & faire des touts abstraits. Or, ces différentes sortes d'analyse ont ordinairement pour objet, les espèces ou qualités diverses, la quantité, ou la situation, & le plus souvent, ces trois choses à la fois. On trouve les espèces, en considérant les êt res, les qualités, les mouvemens & les idées, selon leurs différences & leurs oppositions. L'analyse de quantité suppose que les objets qu'elle décompose sont tous de même espèce, & les considère seulement comme égaux ou comme

inégaux, soustrayant & divisant pour ajouter & multiplier. Celle-ci se subdivise 1° en analyse algébrique, qui considère la grandeur en général, le plus & le moins, ou l'égalité, soit dans le nombre, soit dans l'étendue. 2°. En analyse arithmétique ou numérique, qui considère les êtres, les mouvemens & les qualités, comme des individus, comme des unités identiques, mais séparées. 3°. En analyse des combinaisons, par laquelle, étant donné un tout composé d'un certain nombre de parties différentes & immuables, on cherche combien de touts différens ces parties peuvent composer, étant assemblées, 1 à 1, 2 à 2, 3 à 3, &c. soit que les choses différentes se répètent, soit qu'elles ne se répètent pas; cette analyse qui est la base de l'art de conjecturer sert à déterminer, dans un pari, en quel rapport le nombre des chances favorables est à celui des chances défavorables; & par conséquent à déterminer le degré de probabilité d'un événement, les causes & les circonstances étant données; ou les causes probables d'un événement donné avec toutes ses circonstances, double problême qui renferme toute la science usuelle. 4°. En analyse géométrique, qui considère l'étendue comme composée d'unités identiques & contiguës, qu'elle sépare à l'aide d'une mesure réelle ou idéale. 5°. En analyse des gradations, progressions ou séries, par laquelle, étant donné un tout iden-

tique, continu, mais variable en quantité, qui croît ou décroît par degrés imperceptibles, dans le tems, dans le lieu, ou dans tous les deux, coupe ce tout en parties sensibles qu'elle rapporte aux portions sensibles du tems & du lieu, afin de deviner à-peu-près les degrés insensibles d'accroissement & de décroissement qui répondent aux portions immensurables de la durée & de l'espace. Dans l'analyse de situation, étant donné un tout étendu, ligne, surface ou solide, composé d'un certain nombre de parties différentes & immuables qui se répètent ou ne se répètent pas, étant données aussi toutes les combinaisons possibles que peuvent former ces parties, on cherche combien, de chacune de ces combinaisons, on peut composer de touts différens, en changeant seulement la place, la situation, & la distance respectives de chaque partie; quelquefois aussi on suppose toutes les parties parfaitement égales & semblables, & l'on cherche ce qui résulte de la seule différence de position; quand il ne s'agit que d'un seul tout, le résultat ou effet composé des diverses positions s'appelle *figure;* s'il y a plusieurs touts, on lui donne communément le nom *d'ordre;* enfin, l'analyse méthodique employée dans la composition des ouvrages scientifiques décompose peu-à-peu les propositions particulières & individuelles, les résout en propositions plus générales & plus sim-

ples métaphyſiquement, & marche en prenant les êtres par maſſes de plus en plus grandes, pour recompoſer par la méthode contraire, appellée ſynthèſe, laquelle commence par les propoſitions générales & ſimples, les aſſemble pour en compoſer des propoſitions particulières & ſingulières, en prenant les êtres par maſſes de plus en plus petites.

Cette analyſe d'analyſes n'eſt encore qu'un ſquelette; couvrons ces os de chair en donnant à nos abſtractions un corps phyſique, & une forme déterminée.

Toutes nos idées, ſimples ou compoſées, complexes ou incomplexes, ne ſont, en dernière analyſe, que des ſenſations & des ſentimens actuels, ou des ſouvenirs purs, comparés ou combinés; or, il n'y a point d'obſervation, ni de ſouvenir, ſi l'ébranlement des organes n'a une certaine durée, une certaine intenſité, & s'il n'eſt renouvellé un certain nombre de fois; chacune de ces conditions peut ſuppléer juſqu'à un certain point au défaut des autres; quand elles concourent au plus haut degré avec l'attention fille de la paſſion, la mémoire eſt auſſi vive & auſſi nette qu'elle peut l'être. Il faut donc conſidérer les objets un à un, lentement, longtems & fréquemment, afin d'y obſerver beaucoup de qualités ſenſibles qui donnent priſe à la fois à la mémoire, au jugement & à l'imagination, afin que les images des objets ſoient aſſez vives, aſſez

nettes & assez distinctes, pour qu'on puisse opérer dessus, comme on opéreroit avec l'esprit sur les sensations actuelles, & avec les membres, sur les objets réels.

Lequel vaut mieux d'analyser les sensations actuelles ou les souvenirs ? cela dépend des cas ; cette réponse paroîtra peut-être aussi étrange que la question ; que peut-il y avoir, dira-t-on, de plus commode que l'objet même, & de plus sûr que de voir & revoir sans cesse ? cela seroit vrai, s'il suffisoit pour faire une bonne opération, d'avoir une bonne matière ; mais il faut de plus que l'instrument soit commode & l'agent bien disposé ; la bonté de l'analyse dépend principalement des trois conditions suivantes : 1°. la vivacité, la netteté, & la justesse des idées : 2°. la force de l'attention qu'on y donne : 3°. l'isolement de l'objet qu'on examine ; or, de ces conditions, la première qui semble parfaitement remplie dans l'observation, l'est quelquefois mieux dans la méditation, & les deux autres concourent encore dans le dernier cas ; car l'objet que vous analysez immédiatement étant presque toujours entouré d'un grand nombre d'autres, les autres objets visibles qui ébranlent aussi votre organe, affoiblissent la sensation principale, les autres organes affectés en même tems que celui de la vue dérobent encore à celui-ci une partie de la sensibilité totale, & si les passions excitées par quelqu'objet présent, se

mettent de la partie, la force vitale partagée en un grand nombre de ruiſſeaux, anime foiblement l'organe de la vue & celui de la penſée, la ſenſation eſt foible, l'attention eſt partagée, & l'analyſe ſera mal faite; ainſi, quand il n'y a qu'un objet à examiner, l'obſervation immédiate ne l'emporte pas toujours ſur la réflexion qui s'exerce ſur des ſouvenirs iſſus de bonnes obſervations; que ſera-ce, s'il eſt queſtion d'analyſer un grand nombre d'objets dont les uns ſont préſens & les autres abſens? l'avantage alors ſera tout du côté de la réflexion pure, car ſi la ſenſation forte produit la mémoire vive, c'eſt à condition qu'elles ne ſeront pas ſimultanées; le monde préſent diſtrait du monde abſent; le monde réel, & le monde intellectuel qui en eſt la copie, ſe couvrent & s'effacent l'un l'autre; en un mot, la penſée, qui fait partie de la vie intérieure, eſt en raiſon inverſe des ſenſations qui ſont partie de la vie extérieure. Il faudroit donc, pour réſoudre la queſtion, balancer, d'un côté, l'avantage d'une repréſentation exacte & d'une vérification facile, de l'autre, celui qui réſulte de la force d'attention & de l'iſolement des objets, avantages qui peuvent ſe compenſer réciproquement, ou l'emporter l'un ſur l'autre; ſuivant les cas.

La bonne analyſe eſt mère de la bonne compoſition; car, compoſer, c'eſt faire des enſembles nouveaux

de parties connues & analogues, prifes dans le même tout ou dans des touts différens; or, on ne peut connoître ce qu'il y a d'analogue dans les divers compofés, fi l'on n'a commencé par analyfer ces touts un à un, pour démêler les différentes parties de chacun; comment pourra-t-on fçavoir, en paffant d'un tout à un autre, ce que le fecond a de commun avec le premier, fi l'on ne fçait au jufte de quoi chacun de ces touts eft compofé; en un mot, ce font précifément les chofes différentes dans chaque tout, qui font communes dans des touts différents; fuppofons, par exemple, qu'on ait vingt-quatre mots compofés feulement des quatre mêmes lettres arrangées différemment; on ne pourra reconnoître que chaque lettre fe trouve dans tous les vingt-quatre mots, qu'après avoir diftingué une à une les quatre lettres de chaque mot; or, le monde eft ainfi fait; les vingt-quatre mots repréfentent les individus, les compofés brutes ou organifés; & les lettres, les mouvemens & les qualités fenfibles qui fe trouvent par-tout.

Le génie de l'invention fuppofe donc néceffairement celui de l'analyfe, & l'on eft d'autant plus fécond, qu'ayant faifi plus de chofes différentes dans chaque objet, on faifit plus de chofes analogues dans les objets divers; mais la réciproque n'eft pas vraie, c'eft-à-dire que le génie inventif n'eft pas toujours

un effet néceſſaire du génie analytique ; car il ne ſuffit pas d'avoir la matière première pour faire une belle œuvre ; il faut encore, outre la diſpoſition naturelle & l'habitude, unir en ſoi trois qualités : l'audace, pour oſer commencer, la patience, pour continuer, enfin, pour achever, un caractère décidé qui ſçait renoncer un inſtant *au mieux* qu'il a entrevu, pour démontrer aux autres *le bien* qu'il a vu, & dont il s'eſt rendu maître ; or, telle eſt la nature de l'homme, qu'il ſaiſit mieux les différences, quand, ſon corps ſe réfroidiſſant, par une cauſe phyſique ou morale, ſes mouvemens de toute eſpèce ſe rallentiſſent, & les analogies, dans la diſpoſition contraire ; un bon coureur peut marcher lentement, s'il lui plaît, mais un boîteux n'eſt pas maître de courir ; *le plus* contient *le moins* ; mais *le moins* ne contient pas *le plus*.

L'enfant eſt, en quelque ſorte, une analyſe vivante ; il fait par force ce qu'un homme ſage fait volontairement ; les yeux fixes du premier, la mobilité de ſes membres, & cette inquiétude qui le force à tâter tous les corps avec ſes cinq organes, nous diſent qu'il faut arrêter ſa vue, appliquer continuellement la meſure naturelle ſur tous les corps, faire beaucoup d'eſſais, ſe défaire de toute prévention, & redevenir enfant, quand il s'agit d'apprendre ; Deſcartes, Paſchal & tous les grands analyſtes avoient l'œil fixe, & devoient leur profondeur à

cette immobilité; plut à Dieu qu'ils eussent eu les pieds & les mains un peu plus mobiles, nous aurions moins de systèmes & plus de découvertes réelles. Voulez-vous qu'un enfant acquière des connoissances d'un certain ordre, qu'il se familiarise avec elles, & qu'il en prenne le goût pour la vie, ne laissez à sa portée qu'un certain nombre d'objets à-la-fois, vous le verrez les considérer, les tourner & les retourner sans cesse; les enfants, comme les hommes faits, s'amourachent des objets qu'ils ont touchés & vus, les premiers & le plus souvent; des souvenirs agréables les ramènent toujours à leurs premières amours; le cercle d'objets qu'ils ont parcouru le premier, est pour eux une sorte de famille, de patrie physique, morale, ou intellectuelle, après laquelle ils soupirent dans une longue absence, à laquelle ils revienent toujours après leurs excursions, & & qu'ils ne revoyent jamais, sans que leur cœur soit ému; telle est la marche qu'il faut suivre pour acquérir de véritables connoissances; faire de son genre, l'objet de ses premiers amours, s'amouracher tour-à-tour de toutes les parties de l'Univers, être lentement volage, & revenir toujours entre deux excursions, au genre qui alluma les premiers feux.

Fixer la vue sur les faits & en bien étudier les circonstances, pour trouver les principes & en déduire de nouveaux faits; fixer la vue sur les principes, soit pour les vérifier, soit pour les étendre par des

des conjectures & les généraliser par des vérifications, fixer la vue sur soi-même, sur les hommes, les choses, les idées & les mots; tel est le secret des génies profonds, & la seule partie de ce secret qui leur soit propre, consiste à faire toujours ce que les autres hommes ne font que de tems en tems; ce n'est qu'après ces longues stations dans un certain nombre de lieux, qu'on parcourt le champ de la variété avec une noble & sage audace; semblable à ce conquérant qui, muni de la science d'Aristote & naturalisé par lui dans toutes les parties de l'univers, parcouroit l'Asie comme la Macédoine, & marquoit tous les matins son logement du soir, dans un lieu qu'il ne connoissoit pas, mais qu'il étoit certain de conquérir, le véritable analyste, reconnoissable à une certaine aisance dans sa marche, ne se sent étranger nulle part, & se sent maître par-tout où il séjourne; quand on lui demande où il va, il répond: je n'en sçais rien, mais je vais à des conquêtes. Se familiariser avec un individu, c'est se familiariser avec l'univers, qui n'est qu'un grand individu animé du même esprit, & dont toutes les parties grandes & petites, diversement figurées, se meuvent semblablement; vous aurez beau courir, faire le tour dans une heure, & repasser cent fois sur les mêmes points, si vous ne vous arrêtez, toutes les régions vous seront également inconnues; peut-on

connoître un pays, sans y avoir fait quelque séjour? cela est si simple; en se jettant à corps perdu dans tous les Arts, on finit par n'en sçavoir aucun; aussi avancé que le Lord Peterborough, on ne connoît, des pays qu'on a parcourus si rapidement, que les Rois & les Postillons; en étudiant un seul Art, & le suivant dans toutes ses branches, on finit par sçavoir un peu de tout; de même que chaque individu est le centre & le modèle en petit de l'univers entier, chaque idée individuelle est le centre & le type de toutes les idées possibles; car, si les observations sont bien faites, si les idées sont des copies exactes des objets physiques, la sphère des êtres réels & la sphère intellectuelle doivent se ressembler, pour les parties, l'ensemble & l'harmonie. Arrêtez votre pensée sur une idée quelconque, suivez la jusqu'où elle pourra vous mener, vous la verrez, s'étendant peu-à-peu, enfoncer ses racines, prolonger ses rameaux, enlacer toutes les autres idées, & à la fin envelopper toute la Science humaine. On reprochoit à un philosophe de ma connoissance de n'être qu'un commentateur; d'abord il laissa paisiblement l'envie se dédommager par ces petites calomnies; puis, indigné de voir qu'elle se faisoit croire, il répondit par deux offres; l'une de choisir le pire de tous les livres du pire de tous les auteurs, & de bâtir, en le commentant, le systême du monde sur chaque mot; l'autre, de

faire un tarif intellectuel si bien déterminé, que l'esprit le plus médiocre put reconnoître à l'instant, dans l'échelle scientifique, la place de chaque philosophe; il invitoit aussi les envieux originaux à nous donner des commentaires & un tarif de cette espèce.

Les qualités sensibles & les mouvemens observés dans les divers êtres, conçus comme réunis en une somme, composent des touts abstraits, & plusieurs tous analogues ainsi réunis, composent des touts sur-abstraits, ou des abstractions d'abstractions & ainsi de suite. L'abbé de Condillac prétend qu'on ne peut se passer de signes pour analyser; cette proposition est trop générale, il faut distinguer; nous n'avons pas besoin de signes pour analyser immédiatement les objets ou les souvenirs, & même il vaut mieux les considérer en oubliant leurs noms, c'est un soin de moins, & l'analyse n'en est que plus facile; les idées simples, leurs différences, & leurs analogies existent avant les mots qui les désignent, nous les appercevons avant de les nommer, & cet apperçu est la raison antérieure qui nous a fait imaginer ces mots; nous n'en sentons le besoin qu'au moment où nous voulons communiquer nos idées; mais dès qu'on veut former des classes, & surcomposer les touts abstraits du premier ordre, il faut absolument recourir à des signes, même pour penser seul.

Des différences observées entre les êtres, les qualités & les mouvemens, s'est formée l'idée de la diversité des espèces; des analogies observées entre les parties de composés différens par l'ensemble, s'est formée l'idée d'identité, d'unité, de pluralité, qui est la base des opérations de l'arithmétique; or, comme c'est en vertu d'un besoin inné qu'on voit l'homme, tour-à-tour, remarquer les différences, & saisir les analogies, démêler les objets & les apparier, composer & décomposer, il s'ensuit que les meilleures compositions physiques, morales, ou intellectuelles sont celles qui produisent la sensation, font naître le sentiment, & réveillent l'idée d'égalité & d'inégalité, d'analogie & d'opposition, d'unité & de variété, alternativement, en imprimant tour-à-tour aux diverses parties du corps les mouvemens opposés qui se rapportent à ces contrastes.

Il ne faut pas trop mépriser sur la parole des juges dédaigneux, ces enfans de notre cerveau que nous appellons des chimères; car enfin ces chimères nous font agir, elles meuvent notre corps; l'image d'Achille imprimée au cerveau d'Alexandre, promena ce héros par toute l'Asie, & fut cause du bouleversement de cette partie du monde; avant que je me détermine à mépriser mes chimères & à les rejetter tout-à-fait, je voudrois bien qu'on m'expliquât comment une chimère qui n'existe pas peut mouvoir mon corps qui existe; voici la distinction qu'il faut faire, pour se tirer

de cette question; quand nos composés intellectuels, c'est-à-dire quand les assemblages de matière & de mouvement, qui ont lieu, lorsque nous pensons, ressemblent à ceux qui existent, ou qui peuvent exister, nous sommes sages; quand ils n'y ressemblent pas, nous sommes fous actuellement; mais ceux de la dernière espèce n'en sont pas moins réels comme leurs effets, & il n'y a peut-être pas de mauvais composé, qui ne puisse devenir bon, par la seule transposition de ses élémens.

L'Abbé de Condillac ne veut pas qu'on distingue plusieurs sortes d'analyse & ne nous dit point sur quelles raisons il appuye cette défense; cependant il y a une différence très-sensible entre l'analyse d'espèce, & celle de quantité, & cette différence, qui est une véritable opposition, est égale à celle qu'il reconnoîtroit dans tous les cas, entre le sens du mot *même* & celui du mot *différent*, mots qui expriment les deux manières opposées dont on considère les êtres & les idées, dans ces deux espèces d'analyse. Les deux opérations, il est vrai, sont comprises sous l'idée commune qu'exprime le mot *séparer*, mais elles n'en diffèrent pas moins par leurs objets & leurs résultats; si j'assemble dans un composé, deux qualités contraires, à des degrés égaux, le produit sera *zéro*; si j'accumule deux qualités analogues, à mesure égale aussi, j'ai un produit

double ; les résultats sont opposés, les opérations qui les donnent, le sont donc aussi.

Dans les questions qui se compliquent par la répétition & l'accumulation des mêmes choses ou de choses analogues, pour simplifier en se dégageant du nombre, il faut tâcher d'abord de bien reconnoître ces choses identiques d'espèce, & qui ne diffèrent tout au plus que par la quantité, puis réduire chaque espèce à un seul individu, elles en seront plus faciles à comparer; c'est ce que j'ai fait dans l'analyse des passions qui termine le second chapitre, & dans celle des opérations intellectuelles, que j'ai donnée ci-dessus.

Quand il s'agit, au contraire, de décomposer des choses identiques ou analogues, il faut prendre garde qu'un préjugé ne nous jette dans l'erreur où est tombé M. de Buffon, mon ami intime, à la tête de son Histoire des Animaux ; selon lui, les êtres classés sous ce nom commun *animal* ne le méritent pas également ; il y a, de l'homme à la plante, une progression d'animalité décroissante & composée de nuances si fines, qu'il est impossible d'assigner de différence essentielle entre la plante & l'animal, & de marquer, dans l'échelle des êtres organisés, la première des plantes & le dernier des animaux ; cette observation est fort juste ; mais il la contredit aussi-tôt après ; en limitant son sujet, il exclut

l'huître, comme n'étant presque pas animal; il falloit faire précisément le contraire; quand il s'agit de chercher la nature, c'est-à-dire, la qualité commune d'une classe d'êtres qui ne different que par les degrés, & de découvrir la raison générale de cette qualité, il faut considérer les deux extrèmes de la progression, car, la différence entre ces deux termes étant très-marquée, on s'apperçoit bien-tôt que la qualité commune est celle qui se trouve au plus haut degré, dans le maximum de la classe, & au plus petit degré dans le minimum; de plus, les qualités, les mouvemens, & toutes les circonstances qui se trouveront au plus haut degré dans le maximum, au plus foible degré dans le minimum, & à des degrés moyens, dans les individus intermédiaires, seront la raison probable de cette qualité commune. Dans l'exemple cité on voit aussi-tôt que la qualité commune est le mouvement alternatif, fort sensible dans l'homme & très-peu dans l'huître, & la raison de cette qualité paroît être la progression de chaleur, & la figure. Le même naturaliste prétend que, pour connoître la nature de l'animal, il faut le considérer, lorsqu'il dort, parce qu'étant alors réduit aux fonctions essentielles à la vie, il est plus simple & plus facile à analyser; le beau raisonnement! j'aimerois autant dire que, pour bien connoître la capacité d'un philosophe, il faut le considérer principalement dans les tems, & dans les

endroits de ses écrits où il rève, & ne sçait ce qu'il dit, analyser son style, & couper le rêveur en deux; moi, je redresserois ce grand homme en lui disant : pour bien connoître un être organisé, il faut le considérer dans tous ses momens, dans tous ses états, dans toutes ses fonctions, dans l'exercice de toutes ses facultés; un animal n'est ni un être dormant, ni un être veillant, mais un être qui veille & dort alternativement; la vie animale n'est point composée de la veille & du sommeil, mais de tous les deux; car les grandes & les petites portions de la vie sont composées de mouvemens alternatifs, semblables d'espèce, mais différens, pour la force, la vitesse, l'étendue & la durée; or, un animal étant un composé de matière & de mouvement, il s'ensuit qu'un être est d'autant plus *animal*, qu'il a, dans un tems donné, des mouvemens plus vifs, plus étendus, plus énergiques, plus nombreux & plus variés, à quoi il faut ajouter sa quantité de matière. La plante n'est point non plus un animal qui dort toujours, comme il le prétend dans une phrase assez jolie, où il oublie ce qu'il avoit dit plus haut sur l'analogie complète de la plante & de l'animal, mais un être en qui l'alternation de la veille & du sommeil est moins sensible, que dans l'animal proprement dit; &, pour peu qu'on fasse attention au mouvement réciproque de la sève, si analogue à ce mouvement alternatif du sang, qui nous

fait passer chaque jour, de la veille au sommeil alternativement, on soupçonnera que les plantes passent aussi par ces deux états, en donnant toutefois une signification un peu étendue aux deux mots qui les désignent.

En un mot, l'analyse de quantité & l'analyse d'espèces, sont l'inverse l'une de l'autre; est-il question des espèces, il faut se débarrasser de la quantité; s'agit-il de celle-ci, il faut se dégager de la diversité des espèces & imiter les Arithméticiens; quand ils ont une grande opération à faire, ils commencent par classer les quantités de différente espèce, en les rangeant dans plusieurs colonnes, & mettant dans la même toutes les quantités de même espèce; puis ils partagent les grands nombres en plusieurs petits, sur lesquels ils opèrent aisément; ils ont ainsi des résultats partiels & en les ajoutant, ils ont un résultat total; cette marche est fondée sur ce que nous ne pouvons embrasser d'une seule vue que de très-petits nombres, par exemple, les nombres premiers; si, cherchant une loi, on ne se sent pas la tête assez forte pour la découvrir *à priori* par le raisonnement, on pourra toujours y arriver en tâtonnant de la manière suivante: supposez deux nombres très-petits; effectuez sur ces nombres les conditions du problème, puis comparez chaque nombre supposé à son résultat, vous aurez deux rapports

égaux qui vous indiqueront la loi en vous montrant comment chaque nombre ſuppoſé s'eſt accumulé ou diviſé pour donner ſon réſultat ; mais, il faut éviter avec ſoin le nombre quatre, quand il s'agit de diviſer, & le nombre deux, quand il eſt queſtion de multiplier ; car, dans le premier cas, on ne ſçait ſi quatre eſt le produit de deux multiplié par deux, ou une ſomme formée de deux ajouté à lui-même, & dans le ſecond cas, on ne ſçait ſi deux eſt quotient de quatre diviſé par deux, ou reſte de deux ſouſtrait de quatre ; ce qui fait équivoque, & empêche de juger par les petits nombres de ce qu'il faut faire dans les grands ; on ne ſera point expoſé à cette incertitude en choiſiſſant les nombres trois & cinq.

Je n'ai point encore rencontré une bonne définition de la ſynthèſe & de l'analyſe méthodiques ; quelques Logiciens, entr'autres ceux de Port-Royal, ont pourtant eſſayé d'en donner une ; l'Abbé de Condillac, ennemi juré de la première méthode, dit qu'il ne ſçait ce que c'eſt, & ne laiſſe pas de la rejetter tout-à-fait comme s'il le ſçavoit ; tous ont échoué pour avoir ignoré que chacune de ces méthodes contenoit à la fois une compoſition d'une ſorte, & une décompoſition du genre oppoſé ; ſçavoir, l'analyſe, une décompoſition d'eſpèces, avec une compoſition numérique ; & la ſynthèſe, une

composition d'espèces, avec une décomposition numérique. L'Abbé, patron de l'analyse, n'eût-il pas mieux fait d'analyser l'analyse même, de distinguer ses deux espèces, & de définir son opposée, que de rejetter celle-ci sans examen ? Les disputes élevées, en faveur de l'une ou l'autre des deux méthodes, sont aussi frivoles que toutes les questions où il s'agit de sçavoir auquel de deux opposés on donnera la prééminence ; toutes reviennent à celles-ci, lequel vaut mieux de l'homme ou de la femme, du jour ou de la nuit, du noir ou du blanc, du doux ou de l'amer ? la réponse est : tous les deux ; les opposés sont bons dans les tems, dans les lieux, & pour les êtres opposés : il n'est pas encore venu en tête à tous ces gens là de se demander si l'une des deux méthodes ne convenoit pas à tel homme, à tel âge, dans tel cas, & l'autre méthode, aux hommes placés dans les circonstances opposées ; ces deux méthodes sont dans le monde depuis long-tems ; on peut en abuser, quand on se méprend dans le choix des circonstances où il faut en user, mais elles sont toutes deux originairement utiles ; nous les tenons toutes deux de la nature ; il ne s'agit que distinguer les cas où elle nous porte elle-même à les employer ; or, nous voyons que les enfans, les femmes, les hommes faits qui, ne se souciant que de la variété, & n'ayant pas cette force d'ame qui peut généraliser & concevoir un grand plan, préfèrent naturellement l'analyse, il

leur faut du nouveau, ils cherchent les différences; au contraire, les hommes faits qui sont ce qu'ils doivent être, & qui sont habitués à se faire des points fixes en classant leurs idées, n'aiment point à se voir promener ainsi d'objets en objets, sans sçavoir où on les menera, & préferent la synthèse; de plus, tant que les philosophes ont eu plusieurs principes, ils n'avoient pas encore droit d'employer cette dernière méthode, dans les traités un peu généraux; mais, dès que nous pouvons réduire tous les faits à un seul qui se transforme, nous n'avons plus qu'une chose à faire, c'est de placer en tête du traité, la proposition-protée, & de montrer ses variations, en prenant les êtres par masses de plus en plus petites, si nous voulons que la tête de nos chapitres soit poëtique, & par masses de plus en plus grandes, si nous parlons à des gens qui ne connoissent pas les grandes masses; comme je parlois aux sçavans, j'ai pris le premier parti; ceux qui développeront cet ouvrage feront bien de suivre la route opposée. Ainsi employez l'analyse, en parlant aux ignorans, & la synthèse, quand vous enseignez aux sçavans même à classer leurs idées.

Les langues sont la collection des signes que nous employons, soit pour communiquer aux autres nos idées de tous les ordres, absolues ou comparées, simples ou composées, complèxes ou incomplèxes, soit pour acquérir de nouvelles idées, en comparant

par masses nos idées simples physiquement ou métaphysiquement. Tout ce que nous avons dit sur les diverses manières d'analyser les idées doit donc s'appliquer aux signes.

(1) Nous classons sous le même nom les individus à-peu-près semblables, quand leurs différences ne nous importent pas, pour épargner de longues & inutiles énumérations; puis, nous divisons & subdivisons ces classes, à mesure qu'il nous importe de distinguer les différences des masses d'individus dont elles sont composées. Par exemple, si je veux faire abattre un petit bois en entier, je n'ai pas besoin de dire à mes ouvriers : vous abattrez l'arbre A, l'arbre B, l'arbre C, &c.... ce qui ne

---

(1) M. Hérault de Séchelles à qui j'avois confié mon manuscrit, avant l'impression, m'a fait observer que les deux propositions suivantes étoient, sous un énoncé différent, dans la Logique de l'Abbé de Condillac; ayant pris la peine de lire ce livre, j'ai trouvé que l'avertissement étoit fondé; cependant je ne crois pas devoir supprimer ces deux propositions, elles sont trop nécessaires ici; d'ailleurs elles y sont mieux éclaircies & plus développées que dans l'autre ouvrage; je ne citerai point non plus ce Métaphysicien pour des vérités que je ne dois qu'à mon travail, ce seroit mentir par vanité; mais pour expier la répétition, je me suis condamné à faire l'analyse qu'on a vue plus haut, & qui contient des déterminations absolument inconnues à mon prédécesseur dans cette partie.

finiroit pas; je me contente de désigner le tout par ce mot collectif, *bois ;* mais, si dans ce bois, il se trouvoit à-la-fois des hêtres & des chênes, que je voulusse faire couper seulement tous les arbres de la première espèce en réservant ceux de la seconde, je me servirois de deux mots qui couperoient la grande classe en deux; s'il y avoit trois espèces d'arbres que j'eusse destinés à trois différents usages, je partagerois la grande classe en trois, à l'aide de trois mots spécifiques subordonnés au mot générique *bois* & ainsi de suite; mais si, au lieu d'être le maître, j'étois un des bûcherons, ce ne seroit plus aux collections que j'aurois affaire, mais aux arbres individuels, & pour sçavoir au juste le temps qui m'est nécessaire, & les outils qu'il faut employer, il faut que j'analyse chaque arbre, & que je considère sa hauteur, sa grosseur, sa dureté, &c..... or, ce que j'ai dit d'un bois à couper, on peut l'appliquer à toute autre opération physique ou politique. Qu'un état, pour se purger d'une jeunesse oisive & débauchée, prenne le parti d'en faire une colonie, & de marier toute cette jeunesse, pour la purger elle-même & la fixer, le Prince ou le Sénat d'où part le décret, n'ira pas analyser chaque homme & faire son signalement, il n'en a pas le tems, & ce n'est pas à lui à le faire, mais le Ministre commencera d'entrer dans quelque détail, & distinguera au moins six classes, sçavoir; le militaire, l'église, la robe, les cultivateurs,

les artisans & les négocians. Le commandant de la colonie, charmé d'avoirdes sujets choisis dans cette troupe de rebut, tâchera, par exemple, de se procurer des artisans de diverses professions; les maîtres en chaque profession analyseront encore plus; enfin, chaque homme & chaque femme regardera de très-près l'individu auquel son sort doit être lié; or, ces différens ordres de personnes prendront la colonie par masses de plus en plus petites, feront des classes de moins en moins nombreuses & générales, & employeront des signes de plus en plus nombreux & particuliers. Classer, généraliser, est donc l'office propre de celui qui gouverne, commande & opère en grand; spécifier, individualiser, est l'office de celui qui se laisse gouverner, obéit & exécute en petit; le plus grand mètaphysicien d'une monarchie devroit être le roi, ou son nom qui représente tous les esprits, toutes les volontés, toutes les forces, tous les individus; aussi, voyez quelle est la puissance de ce mot, semblable au fait que nous développons, il se transforme de mille manières; il est gravé dans toutes les mémoires, il est dans toutes les bouches, il parle à tous les coins de rues; semblable à Dieu, il peut tout, parce qu'il est partout & qu'on ne le voit nulle part; cette invisible *ubiquité* est le plus clair avantage de la monarchie; l'exemple d'un bon Roi peut tout; l'esprit de l'individu royal se répand de masse en masse, par une

sorte d'ondulation, pénètre peu-à-peu tous les individus & anime enfin tout le corps politique.

Puisque nous faisons & défaisons nos classes, selon que nous avons besoin de généraliser ou de particulariser, il s'ensuit que les noms généraux & communs n'ont point d'acception fixe & immuable, que ce sont autant de barrières mobiles, qu'il faut changer de place hardiment, quand les circonstances l'exigent; il s'ensuit aussi que tous les systèmes des naturalistes sont arbitraires, car les besoins des divers hommes n'étant pas rigoureusement les mêmes, il est clair qu'un système de botanique, bon pour un médecin, ne vaudra rien pour un cuisinier ou pour un teinturier; à la rigueur il faudroit un système pour chaque individu; cependant, comme il y a des besoins communs, quant à l'espèce, & différens, par le degré seulement, tels que ceux qui font l'objet de la médecine, on peut ordonner à ces besoins les observations qu'on veut réduire en système, un pareil ordre est une suite de vérités applicables, bien différent de celui qui est fondé sur la figure, la couleur, & d'autres qualités dont la spécification est moins immédiatement utile; c'est ce que nous avons fait en partie dans la table du troisième chapitre.

Notre nomenclature nous fait tromper, toutes les fois qu'elle nous fait distinguer & spécifier des choses qu'il eût fallu prendre par masses pour abréger,

ger, ou confondre d'autres choses qu'il eût fallu distinguer, pour opérer avec plus d'exactitude & de précision ; le grand art de vivre consiste dans une certaine sagacité qui fait prendre les hommes & les choses par masses plus ou moins grandes, selon les circonstances, également éloignée de la stupide étourderie qui confond tout, & de l'esprit vétilleux qui épluche tout.

On a mal fait de donner des noms différens à des objets de même espèce, qui ne différoient que par le dégré, ou la quantité ; pourquoi donner, à un grand étang, le nom de lac, à une grande isle, le nom de continent, à des oisifs plus ou moins orgueilleux, les noms de baron, de marquis, de comte, de duc, de prince ? un seul nom suffisoit, pour désigner chacune de ces espèces ; outre qu'une trop grande nomenclature charge la mémoire, elle occasionne des disputes risibles qui nous font perdre beaucoup de tems, on dispute sur les espèces, lorsqu'il n'est question que des degrés ; pour diminuer l'incertitude, il faudroit, après avoir observé une qualité commune & inventé un nom pour la désigner, construire une échelle & y marquer des points, en prenant pour étalons, dans le physique, des espèces connues, & dans le moral, ou l'intellectuel, des hommes célèbres ; certes, les déterminations ne seroient point parfaites, mais le sens des mots qualificatifs, & les divers degrés

des qualités seroient un peu mieux déterminés par ce moyen, que par l'addition de ces particules, *peu*, *beaucoup*, *très*, qui ne signifient rien du tout. Permettons aux poëtes de donner aux mots une signification vague, afin qu'ils puissent nous faire imaginer *grand*, ce qui est *petit;* mais, dans la langue philosophique & usuelle, nous ne sçaurions avoir trop de mots limitans & déterminans, pour donner aux choses leur véritable mesure, & éviter les mal-entendus, les querelles, les procès, & le verbiage.

On ne sera peut-être pas fâché de sçavoir ce que je pense du syllogisme? demander ce que c'est qu'un syllogisme, c'est demander quel est le but, & quels sont les moyens de cette espèce de raisonnement. A la première question, je réponds que le syllogisme a pour but une classification ou la détermination des chances d'un pari; à la secondè, que les moyens du syllogisme sont des comparaisons, sçavoir, des analogies pour établir, & des différences pour réfuter; au lieu de nous égarer dans des définitions qui ne seroient que des mots substitués à d'autres, donnons des exemples de chaque espèce, exemples qui seront, en quelque sorte, la charpente ou le squelette de tous les syllogismes possibles; &, pour simplifier, appellons phénomènes tout ce que nos sens peuvent nous apprendre sur les corps, soit en repos, soit en mouvement.

SYLLOGISME CLASSANT.

Tel ou tels phénomènes, avec telle ou telles circonſtances, ont été, ſont actuellement, ou ſont ordinairement précédés, accompagnés, ou ſuivis de tel ou tels autres phénomènes, avec telle ou telles circonſtances.

Or tel ou tels phénomènes à claſſer, avec telle ou telles circonſtances, ont été, ſont actuellement, ou ſont ordinairement précédés, accompagnés, ou ſuivis de tel ou tels autres phénomènes ſemblables à ceux qui ſont l'attribut de la majeure, & avec les mêmes circonſtances.

Donc ce phénomène ou ces phénomènes propoſés dans la mineure doivent être rangés dans la même claſſe que le phénomène ou les phénomènes qui ſont le ſujet de la majeure.

SYLLOGISME PARIANT.

Tel ou tels phénomènes, avec telle ou telles circonſtances, ont été, ou ſont ordinairement précédés, accompagnés, ou ſuivis de tels ou tels phénomènes, avec telle ou telles cerconſtances.

Or, tel ou tels autres phénomènes propoſés ſe ſont montrés, ou ſe montrent ordinairement avec la

même ou les mêmes circonſtances que celui ou ceux qui ſont le ſujet de la majeure.

Donc il eſt probable que le phénomène ou les phénomènes qui ſont le ſujet de la mineure ont été, ou ſeront précédés, accompagnés, ou ſuivis du phénomène ou des phénomènes qui ſont l'attribut de la majeure, & avec les mêmes circonſtances.

A l'inſpection de ces deux ſyllogiſmes affirmatifs, on voit d'abord que les deux propoſitions établies ſont appuyées ſur des analogies; il auroit peut-être fallu y joindre deux exemples de ſyllogiſmes négatifs, qui en ſeroient la réfutation; mais on y ſuppléera aiſément, & pour cela, il ſuffira de ſubſtituer aux affirmations, des négations, & aux mots *ſemblable*, ou *même*, les mots *différent* ou *oppoſé*. Le premier ſyllogiſme n'eſt pas conforme aux règles ordinaires de la logique ſcholaſtique; pour qu'il fût bien concluant, il faudroit que la majeure fût exceptive, c'eſt-à-dire, qu'au lieu de ces mots, *telle claſſe de phénomènes eſt*, il faudroit mettre, *il n'y a que telle claſſe de phénomènes qui ſoit;* mais il eſt évident qu'une pareille propoſition ne peut avoir de réalité que dans les livres; toutes les exceptives ſont fauſſes en phyſique; car, à moins de connoître tous les phénomènes poſſibles, avantage qu'aucun homme n'aura jamais, on n'a pas droit de faire de

pareilles exceptions. Les syllogismes physiques concluent fréquemment, comme celui du premier exemple, & il n'en résulte qu'une probabilité. On a dû voir aussi que l'ame de ces syllogismes étoit l'analyse ; en effet on ne peut affirmer l'analogie des phénomènes, sans les avoir analysés soigneusement avec toutes leurs circonstances ; le syllogisme n'est donc autre chose qu'une composition appuyée sur deux décompositions.

On a dû voir que les trois opérations de l'entendement se coupoient en deux, comme tout le reste, & qu'elles étoient symétriquement contrastées ; car, nous avons, souvenirs d'êtres identiques ou analogues, & souvenirs d'êtres différens ou opposés ; apperçu des analogies, & apperçu des différences ou des oppositions ; composition & décomposition, semblable à l'épée d'Alexandre, notre principe ne délie pas tout-à-fait le nœud Gordien ; mais en le tranchant il aide à trouver les bouts. On a dû sentir aussi que la doctrine des combinaisons s'appliquoit ici ; car, puisqu'il y a trois opérations élémentaires & distinctes, qui peuvent se succéder & se répéter de plusieurs manières, les opérations composées seront en aussi grand nombre, que les opérations simples, prises une à une, deux à deux, trois à trois, faites une fois ou réitérées, peuvent former d'arrangemens, la mémoire ou l'observation actuelle,

marchant toujours la première; mais de toutes ces combinaisons, la seule bonne est celle que nous avons indiquée.

Tout est mêlé, il y a de tout dans tout, m'écriois-je à mon début, le vulgaire qui ne m'a point entendu, a ri, à mes dépens, de sa propre ignorance; mais le chymiste, le médecin, le peintre, ont bien sçu ce que je voulois dire; le dernier sçait qu'il n'y a ni rouge, ni jaune, ni bleu, ni blanc, ni noir purs; il voit toutes les couleurs se mêler & se fondre les unes avec les autres; il voit toutes les couleurs en tout & par-tout; le médecin qui reconnoît tous les tempéramens dans tous les individus, se moque de la doctrine des quatre tempéramens; & le chymiste a trop appris, par d'inutiles essais, qu'on ne peut séparer exactement une substance, de toutes les autres; tant est puissante & inflexible la loi qui mêle & confond tout.

Que font, pour remédier à cela, les sçavans & les artistes? ils donnent à leurs composés le nom de la matière ou de la qualité prédominante, c'est-à-dire, de celle qui est le plus sensible pour eux; le peintre appellera *bleu*, la surface où cette couleur efface presqu'entièrement toutes les autres; ce qui ne l'empêchera pas de voir celles qui s'y mêlent en petite quantité, soit directement, soit par reflet; le chymiste donnera le nom d'*acide vitriolique* au com-

posé où cet agent domine, sans oublier ces substances qu'il n'a pu en séparer; le médecin appellera *bilieux*, les sujets en qui la bile l'emporte sur les autres humeurs, par la qualité, la quantité, & les fréquens ravages, sans perdre de vue ces autres humeurs qui pourroient prendre le dessus, s'il ne s'y opposoit.

Appliquons ces principes à la distinction des genres. L'historien narre, juge & combine; il juge & nous n'en sommes pas mieux instruits; s'il se contentoit de bien exposer les faits, de les entourer de ces circonstances caractéristiques qui trahissent les héros de théâtre, & décèlent les véritables motifs, d'accoupler les faits qui s'expliquent mutuellement, nous pourrions nous passer de ses jugemens, & nous aurions le plaisir de juger, nous, membres du public, qui en avons le droit & la fureur; mais, dans l'histoire, les faits sont l'objet & l'élément principal; le poëte décrit, compare, & compose, non ce qui *est*, mais ce qui *plaît*; cependant, ce qui caractérise son genre, c'est la fiction qui est le produit de la faculté de composer, de combiner, de substituer au monde réel, le monde de nos desirs. Le Philosophe rapporte des exemples pour éclaircir, appuyer & appliquer ses préceptes, il invente aussi quelquefois; mais son office propre est de peser, de mesurer, de comparer, de rechercher les causes des faits bien constatés, par l'analogie du présent au passé, & de prédire les événemens futurs, par

l'analogie du réel au possible, du visible à l'invisible; ainsi quoique chacun de ces trois genres metre en œuvre les trois facultés, on n'a pas tort de rapporter chaque genre à celles des trois qu'il exerce le plus souvent; mais il falloit justifier cette distribution.

Étendons un peu ce résultat, en montrant que la meilleure manière de déterminer un genre est d'en montrer le but. La Médecine & la Morale ne sont point deux sciences essentiellement différentes, puisque le physique & le moral de l'homme influent continuellement l'un sur l'autre; la Physique proprement dite, ne peut se passer de la Morale; car la première a pour base l'observation, la comparaison & la combinaison des phénomènes, opérations dont la justesse dépend de notre état moral; sans compter que, l'homme étant un être mixte, la morale peut être considérée comme cette partie de la Physique qui a pour objet les mouvemens du cerveau, & ceux de la région épigastrique, soit qu'ils concourent, soit qu'ils luttent les uns contre les autres; la Morale ne peut non plus se passer de la Physique, car les actions de l'homme ont d'autant moins de moralité, il est, toutes choses égales d'ailleurs, d'autant moins maître de lui-même, c'est-à-dire de diriger ses actions vers une fin habituelle, qu'il est moins sain, & qu'il connoît moins les causes physiques qui le dé-

terminent ; les deux perſonnages entre leſquels un moribond eſt placé, ſont à-la-fois, prêtres & médecins. La Métaphyſique, fille de toutes les ſciences dont elle n'eſt que le réſumé en termes généraux & collectifs, tient néceſſairement à toutes; il eſt force que la ſomme tienne aux parties ; l'Hiſtoire Naturelle, mère des Sciences, des Arts & Métiers, emprunte auſſi, dans ſes obſervations, des lumières & des ſecours à tous ; les Mathématiques, dont l'objet eſt de déterminer la quantité, la figure, le tems, le lieu, &c..., ſe trouvent partout, & même dans la Morale, pour tout ce qui dépend du nombre, de la combinaiſon & de l'arrangement ; que dis-je, elles ſe gliſſent juſques dans la Pneumatologie ; car, chaque homme étant viſible, & n'ayant qu'une ame, on peut, en comptant les hommes, compter les ames, quoiqu'elles ſoient inviſibles, il n'y a donc au fonds qu'une ſeule ſcience, dont le but général doit être le bonheur de l'homme ; mais comme ce mot l'*homme* déſigne une collection d'êtres fort diverſifiés par leur conſtitution primitive, leurs beſoins & leurs habitudes, que d'ailleurs les facultés intellectuelles & la vie de chaque homme ſont trop bornées, pour qu'un ſeul puiſſe embraſſer le globe entier de la ſcience, à ce but général & vague, ſont ſubordonnés des moyens généraux ou buts ſecondaires, un peu mieux déterminés ; or c'eſt de ces divers buts particuliers,

que les divers genres tirent leurs dénominations; aussi voyons-nous que les Ecrivains judicieux, persuadés que la véritable définition d'un Art, d'une Science, ou d'un Métier, ne peut être que l'exposé des observations & des procédés qui lui sont propres, au lieu de s'amuser à placer, en tête de leurs traités, des définitions de nom, tout au moins inutiles, se contentent d'indiquer clairement l'objet & le but de leur travail.

Ainsi, quoiqu'il entre, dans chaque genre, un peu de tous les autres, il ne laisse pas d'y avoir des genres, & il est utile qu'il y en ait; mais la véritable manière de les spécifier pour l'homme en société, c'est de déterminer leur lieu & leur but politiques; prenons pour exemple la tragédie & la comédie, les deux arts qui parlent le plus souvent, le plus long-tems & le plus énergiquement à toutes les conditions, en personne. Le but de la tragédie est, ou doit être d'ennoblir les sentimens en élevant les pensées, d'aggrandir la sphère des affections & des idées, en forçant l'homme à se dégager des viles entraves de l'intérêt personnel, & à sortir enfin de lui-même, d'étendre, par une action progressive & continue, l'égoïsme individuel sur la famille, l'égoïsme domestique sur la patrie, & l'égoïsme patriotique sur le monde entier; en un mot, de donner du ressort aux ames, & de substituer aux calculs d'une raison timide, les élans de cette folie

ſublime, raiſon des héros, qui court au devant des ſacrifices qu'exige le bien commun, & trouve en elle-même ſon ſalaire & ſa récompenſe ; cet art eſt, pour le corps politique, une ſorte de liqueur ſpiritueuſe qui l'échauffe & lui donne une nouvelle vie, liqueur qui ne fait que fortifier des corps robuſtes & exercés au travail, mais qui achève d'énerver des corps foibles & efféminés par un lâche repos & l'abus des voluptés. La tragédie eſt proprement le genre des guerriers ; mais, comme en tout état bien conſtitué, tout homme doit être ſoldat, ou prêt à l'être, ce ſtimulant eſt originairement commun ; chez nous, ou défendre ſa patrie eſt une ſorte de pis-aller pour des oiſifs ou des diſſipateurs, on montre des héros au traitant & au marchand, tandis qu'on montre des bourgeois aux guerriers. Le principal inſtrument de la tragédie eſt le contraſte de l'héroïſme & de la ſublime vertu, avec les horreurs du crime & la baſſeſſe de l'intérêt perſonnel, de l'attendriſſante image de la vertu qui triomphe en ſuccombant, & emporte dans la tombe, la couronne immortelle arroſée de nos pleurs, avec l'odieuſe image de la tyrannie qui meurt environnée du mépris & de l'indignation publique, ou ſurvit, pour expier ſa victoire par le ſupplice lent des remords & du mépris de ſoi-même ; contraſtes dont l'effet doit être d'identifier le ſpectateur avec les perſonnages

qu'on lui fait admirer, & de l'élever jusqu'à eux. Le but de la comédie est de forcer les hommes, par la crainte du ridicule & du mépris qui l'accompagne, à se défaire des différences dans l'habit, les manières, le ton, le style, & toutes les choses extérieures, qu'ils peuvent avoir avec leurs concitoyens; différences qui ne sont rien en elles-mêmes, mais dont l'accumulation pourroit les faire s'entre-haïr pour peu de chose; car, l'on suppose que celui qui ne respecte pas l'opinion publique dans les petites choses, ne la respectera pas non plus dans les grandes; que si l'auteur comique sçait s'emparer de la partie ridicule de chaque vice, la faire ressortir, la livrer aux huées du parterre, en faire un portrait si odieux, que personne n'ose y ressembler, il remplit une partie de son objet encore plus importante, & il a tout fait; mais, qu'il est difficile de faire rire du vice en pays où la vertu est rare, & de rendre ridicule l'habit des vices communs. Or, l'instrument du comique est le contraste de caractère, de situation, d'expression, l'opposition des choses qu'il veut faire mépriser avec celles qu'approuve le vulgaire de l'ordre moyen. Un autre ressort utile & souvent employé par Molière, c'est de mettre en scène vis-à-vis l'un de l'autre, les deux extrêmes de chaque passion, ou les passions opposées; semblables à ces pavillons placés sur les écueils qui bordent un canal,

& qui montrent la route au navigateur, les deux oppofés, chargés jufqu'au ridicule, femblent dire au fpectateur : *la route eft dans le milieu.* Ainfi, les fentimens que le premier genre doit exciter font, admiration pour certains excès de vertu quelquefois néceffaires, & horreur pour les vices contraires; les fentimens que le fecond doit faire naître, font le mépris pour la fingularité, l'affectation, l'excès, & l'eftime pour les fentimens, les rapports, & les degrés moyens, par lefquels les hommes fe rapprochent, & qui font les plus folides fondemens de la fociété; ces deux genres qui contraftent & qui paroiffent fi diftans, font pourtant fort voifins; l'idée d'excès eft le point commun par lequel ils fe touchent; tous exagèrent, l'un, en petit, l'autre, en grand; l'un enfle l'homme & l'embellit; l'autre le rappetiffe & l'enlaidit. La tragédie nous crie, en faifant marcher fes coloffes à pas mefurés & comptés; tâchez, ô pygmées, de vous élever jufques-là, tandis que la comédie nous dit en ricannant : vous voilà prefque; encore un peu, vous tomberez auffi bas. Au premier coup-d'œil, cette petite pièce placée immédiatement après la grande, paroît un contre-fens; il femble qu'on ait à cœur d'effacer, dans l'une, les leçons données dans l'autre, & qu'on veuille faire de nous des nains, après avoir effayé d'en faire des géans; cependant, outre que la tragédie ne regarde que certains cas extraordinaires;

où l'excès eſt utile, laiſſant à la comédie le ſoin de nous le défendre dans les cas les plus ordinaires, partage qui empêche la contrariété de buts, ces deux genres de ſpectacle, comme tous les autres contraſtes, repoſent naturellement l'un de l'autre; le commun des hommes trop fortement ébranlé par les grandes machines du tragique, a beſoin & déſire que le trémouſſement du rire agite d'une autre manière & relâche ſa fibre tendue par le ſublime, avant de ſe livrer au repos abſolu; afin de ſe retirer dans une diſpoſition moyenne; nous aimons à regarder les objets par les deux bouts de la lunette alternativement, à nous ſervir, tantôt d'un verre convèxe, tantôt d'uu verre concave; peu d'entre nous ont l'ame aſſez ſaine, pour ſe contenter du ſimple ſpectacle de la nature, & jouir, en voyant à l'œil nud, les objets tels qu'ils ſont. Un art moyen vaudroit peut-être mieux; mais, que dire à une nation qui ne veut pas s'y plaire, & ne ceſſe de courir à l'objet de ſes proſcriptions? rien, & la laiſſer faire. Que ſi les deux arts extrêmes tendoient conſtamment à réaliſer par l'action théâtrale cette partie de l'opinion qui ſoutient les mœurs en nourriſſant la pudeur publique, ils ſeroient aſſez bien ordonnés; mais ſi l'un abuſe de l'admiration que l'homme a naturellement pour l'audace, les pénibles & longues combinaiſons, la ruſe profonde, & l'intrépide méchanceté; ſi le ſecond jette un ridicule éternel ſur des

âges, des professions & des rapports respectables; si, sous prétexte de faire mépriser certains excès de vertu, il fait mépriser la vertu toute entière; si enfin tous deux nourrissent des préjugés contre lesquels les loix & le Prince sont déjà trop foibles, & montrent le vice couvert de diamans, au lieu de le traîner dans la boue, je dis que les Auteurs, pour peu qu'ils sçachent ce qu'ils font, sont plus criminels que l'étourdi que vous faites pendre, car un homme pendu ne fait pas toujours secte, au lieu qu'un Lovelace mis en scène, soit dans un roman, soit au théâtre, fait un million de disciples qui s'applaudissent dans le cœur d'avoir si bien opéré, & se promettent, au sortir de là, de faire encore mieux. A voir les règles auxquelles on assujettit les pièces de théâtre, il semble que charmé de leur inutilité, on ait peur qu'elles ne deviennent utiles quelque jour; qu'est-ce que cette règle des trois unités? je sçais que, par l'observation de cette triple loi, l'action en est plus facile à saisir, plus vraie, & plus vraisemblable, ce qui accommode assez bien un spectateur froid & paresseux, mais qu'à de commun cette règle avec les mœurs? le plus sûr moyen de rendre les pièces utiles, au moins, comme tableau fidèle de la vie humaine; ce seroit de ménager des rapprochemens de tems, de lieu, de situation, d'hommes & de choses,

tels, que le vice aimable ou brillant fut toujours immédiatement fuivi de fes hideufes conféquences pour celui qui en jouit, ou pour fes victimes; or, comment faire, fi, par la nature du crime, fes effets ne fe font fentir que dans un autre lieu & à un autre âge ? laiffer là les vraifemblances & tout facrifier à l'utilité; j'aimerois mieux voir un jeune diffipateur, un jeune efcroc, revenir au cinquième acte, barbon avili & ruiné, que de le voir faluer le parterre, d'un air triomphant, & emmener pour prix de fon loifir, l'honnête fille de la pièce; fans doute il faut tendre à la perfection de l'art; afin que des oifîfs & des fripons s'amufent davantage, tandis que des envieux fe confolent à la vue des difficultés; mais fi l'art en fe perfectionnant devient nuifible ou inutile, je dis qu'il ne faut pas le perfectionner; car l'objet des pièces de théâtre n'eft pas feulement de faire admirer ou pleurer, méprifer ou rire, de plaire & d'amufer à tort & à travers, mais d'amufer & de plaire vertueufement; de rendre la vertu plus belle, & le vice plus hideux qu'ils ne le font réellement; de dire à l'image des grands ce qu'on n'ofe dire à leur perfonne; enfin, de diminuer la lenteur & la diftance des événemens réels, en rapprochant fur la fcène ceux que la fortune fépare dans le monde réel. Tel eft le véritable but de la comédie & de la tragédie;
à

à ce but doivent être subordonnés leurs ressorts & tous leurs moyens. Cet exemple suffit pour indiquer la manière de déterminer le but & le lieu politiques de chaque Art ; passons aux inventions méchaniques & philosophiques.

De toutes les facultés, celle qui élève le plus l'homme au-dessus des animaux, & l'homme au-dessus de l'homme, c'est la faculté inventive ; à mesure que le soleil de vérité monte sur l'horizon politique, les grands de ce monde renonçant peu-à-peu à ces distinctions imaginées pour perpétuer le droit de la force, aspirent de plus en plus aux distinctions personnelles ; les Rois mêmes noblement jaloux de leurs sujets, descendent du trône pour converser avec eux, pour les combattre, & leur disputer la première place dans cet empire qui n'est point resserré par les limites du tems & de l'espace ; aujourd'hui, le premier de tous les titres est celui d'homme de génie ; ce préjugé substitué à tant d'autres est sans doute un peu mieux fondé ; mais on se hâte trop d'élever des statues à ces enfans du hasard, à qui il écheoit un lot, qui n'ont d'autre mérite que de s'être trouvé là, & d'avoir eu les yeux actuellement ouverts, lorsqu'il a plu à la nature de faire quelque chose d'extraordinaire pour elle ou pour nous, on décore indistinctement de ce titre si rarement mérité, tous ceux qui présentent du nouveau, & l'on confond sous le nom commun

d'*inventeurs* des hommes fort différens ; tâchons d'apprendre à les distinguer en spécifiant les différens genres d'invention.

Nous observerons d'abord que l'invention peut regarder le fonds ou la forme, il n'est question ici que du premier de ces deux objets. Inventer, dans l'acception la plus générale de ce mot, c'est trouver; or, en allant à une découverte, on est mené par le hasard, ou guidé par l'analogie. De ceux que la fortune a favorisés, les uns ont trouvé ce qu'ils ne cherchoient pas & sans avoir rien cherché; les autres animés par un vif désir de trouver quelque chose de nouveau, cherchoient en fols, mêlant & combinant toutes sortes de matières, & tâtonnant sans relâche, sans raison & sans but déterminé. Parmi les inventeurs que guide l'analogie, ceux-ci, après avoir observé les rapports qui existent entre des matières, des mouvemens, des qualités sensibles, des hommes, des choses, des idées que nous connoissons & un but inconnu, composent avec de vieilles parties, des ensembles nouveaux, & nous donnent des machines, des projets, des livres, des tableaux, &, pour tout dire, des compositions nouvelles; ceux-là tendent à une fin connue, avec des moyens & des idées plus simples, en plus grand ou en plus petit nombre, ou autrement disposés; d'autres tendent à un but inconnu, avec des moyens inconnus aussi; d'autres encore, sans avoir de but

fixe, ayant observé une matière peu connue, & lui trouvant de grands rapports avec une matière plus connue, concluent avec probabilité, que la première aura d'autres propriétés communes avec la dernière, & marchent ainsi de proche en proche; les uns & les autres, contens d'avoir fait faire quelques pas à la science, préparé des matériaux aux génies plus hardis, & établi leur réputation ou leur fortune, trouvent leur lot assez beau, & en restent là; d'autres enfin, cherchant les principes dans les faits, analysent les divers composés, pour démêler les divers élémens de chaque mixte, puis cherchent ce qu'il y a d'analogue & de commun dans les substances, les mouvemens & les qualités sensibles, ordonnent dans des classes différentes, ces choses semblables entr'elles, & différentes des autres; enfin, ils les recombinent différemment, pour indiquer de nouveaux faits; ou bien ils vérifient les principes trouvés par d'autres, en accumulant les faits analogues, & les étendent par conjecture, pour indiquer *à priori* de nouveaux faits. Il est clair que l'analogie est l'instrument commun des inventeurs de la seconde classe, & que la différence de leurs résultats dépend principalement du degré de confiance qu'ils ont en leurs propres forces, & de la grandeur des masses qu'ils osent embrasser.

Actuellement tâchons de déterminer les degrés

de mérite de ces différentes sortes de découvertes. Donnerons-nous le nom d'invention à celles de ces heureux de la première classe, qui ne cherchoient rien? non, nous leur donnerons celui de *trouvailles*, terme vulgaire & bas, qui convient parfaitement & à la découverte, & à l'inventeur, dont le mérite est au moins égal à celui d'un paresseux qui, en battant le pavé, trouve un diamant de prix, & se trouve riche tout-à-coup, sans peine & sans industrie. Les tâtonneurs méritent peut-être quelque chose de plus; ils cherchent mal, mais enfin ils cherchent, ils travaillent, & ont une sorte de but; eh bien! nous les mettrons au niveau de cet ivrogne qui gagna 132000 liv. à la Lotterie de France, il y a quelques années, & se réveilla riche, pour s'être donné, avant de s'assoupir, la peine d'y jetter, malgré le buraliste, un louis nécessaire à sa famille; tant l'aveugle fortune a de prédilection pour ses semblables; un ivrogne, un fol, un sot, un fripon, voilà ses favoris, & ceux de la renommée. Quant aux inventeurs de la seconde classe, qui tendent à des buts particuliers, ou n'ont d'autre but, que le plaisir même de l'invention, ceux qui inventent une machine, ou la simplifient, qui découvrent par-ci par-là, quelques propriétés physiques, ou appliquent des propriétés découvertes par d'autres, qui proposent des projets bien conçus, faciles à

exécuter, & tendans au bonheur commun, qui perfectionnent les Arts de première néceſſité, qui donnent la ſolution d'une queſtion importante, ruinent un préjugé vieux & corroſif, ceux qui élèvent & adouciſſent les ames, en donnant des graces & de l'éclat à la vérité; ceux même qui sèment des fleurs ſur cette vallée de douleur & d'incertitude, ſans y mêler des poiſons, qui noyent dans le doux oubli les maux & les inquiétudes de toute eſpèce, en employant la poéſie ou la proſe, les narrations, les deſcriptions, les repréſentations, le pathétique, l'ironie fine, ceux qui nous jettent doucement hors de nous-mêmes, lieu où nous ſommes ſi mal, à l'aide de la lyre, de l'archet, du pinceau, ou de nos inſtrumens naturels, tous ces gens-là ſont utiles, & méritent de prendre place au temple de la renommée, mais qu'ils s'attendent à être fort preſſés au lieu qui leur eſt aſſigné, car tout cela n'eſt pas fort difficile. Reſte à parler de ceux qui cherchent & découvrent les loix univerſelles, que méritent-ils? c'eſt à d'autres à le dire.

Quoiqu'il en ſoit, les rapprochemens & les applications ſont ſouvent plus utiles que les inventions proprement dites; ſouvent celui qui eut la première idée n'a d'autre avantage ſur celui qui l'applique ou l'étend, que l'occaſion & l'audace; pour les juger, il faudroit ſçavoir s'ils avoient tous deux un but, & comparer les deux quantités d'invention dépenſées

pour arriver à ces buts ; mais on n'entre point dans ces considérations, & de même qu'en politique, on donne la prééminence au sot premier-né, sur le cadet, homme de génie, en méchanique & en philosophie, on veut que le premier en tems soit le premier en rang, on accumule sur la tête de l'aîné toutes les conséquences trouvées par les cadets, conséquences auxquelles l'ancien ne pensoit pas & qu'il n'auroit peut-être pas comprises, si on les lui avoit montrées ; enfin, cet homme enflé de toutes ces idées étrangères paroît un colosse, & on lui adjuge le premier prix, pour la peine qu'il s'est donné de naître & de mourir le premier. Cependant à quoi aboutiroient ces prétendus coups de génie, s'ils ne devenoient utiles entre les mains de ceux qui, au lieu d'attendre la faveur du dez, s'exercent sans cesse à comparer les choses connues à elles-mêmes & aux choses inconnues, qui sçavent tout lier, tout marier par des rapports justes & nombreux, qui sçavent réunir mentalement ce que la nature a séparé dans le tems & le lieu, afin de le réunir réellement pour notre utilité, choisissant par-tout le bon & le vrai pour objet de leurs méditations, & s'embarrassant peu s'ils ont touché les premiers ou les derniers à l'idée qu'eux seuls ont approfondie ? On ne cesse d'opposer aux spéculatifs, cette foule d'inventeurs de colifichets palpables & visibles, ou de machines humaines qui passent une longue vie à

faire & refaire sans cesse la même chose, en médisant de ceux qui leur mirent en main l'outil dont ils vivent. Respectons les Métiers, sans oublier d'honorer ceux qui les ont inventés, & leurs successeurs; le nécessaire au premier lieu; mais si nous sortons de là, au lieu de multiplier de vaines combinaisons, & de nous hâter de créer un monde pour notre curiosité, commençons par contempler le monde réel & par le bien connoître, afin de nous connoître nous-mêmes & de sçavoir au juste ce qui est le moins machine, de nos machines ou de nous; avant de courir aux Indes chercher fortune, regardons autour de nous, pour voir si nous ne serions pas déjà riches sans le sçavoir, & faire la revue de nos biens. Certes ce n'est pas en plantant des choux ou des oignons que Torricelli découvrit la pésanteur de l'air, & Newton l'attraction universelle, mais en considérant patiemment le tout & ses parties; la nature jette par pitié quelques propriétés isolées aux enfans qui la tourmentent par ennui ou par nécessité; mais elle vend cher la connoissance de ses loix générales; elle en fait le prix de l'âpre & spasmodique méditation, de la douleur, & de l'injustice des hommes supportées avec courage.

L'invention de la Boussole fut long-tems inutile; mais celui qui voyant ses compatriotes exténués par une vie voluptueuse & mal saine leur eut dit: j'ai

lu, dans une relation très-bien circonstanciée, mais d'ailleurs assez mal écrite, que dans tel pays, dont les habitans tiennent du climat un tempérament à-peu-près semblable à celui que vous tenez de vous-mêmes, la nature leur a fait présent d'une plante restaurante, en dédommagement du mauvais poste qu'elle leur avoit assigné; envoyez chercher cette plante & faites en usage, vous en serez un peu plus forts de cœur & de tête, un peu moins ennuyés, & un peu moins méchans par désœuvrement; cet homme n'eût-il pas été aussi utile que l'heureux aveugle à qui le hasard mit dans la main une propriété qu'il ne cherchoit pas? la boussole, sans doute, auroit été utile pour aller chercher la plante, mais par qui? par le paysan qui a trouvé la propriété directive, ou par celui qui, achetant de lui une curiosité frivole, sçut l'appliquer & s'en servir pour associer les deux mondes; mais, direz-vous, votre exemple n'est pas des mieux choisis, & loin de prouver l'utilité des rapprochemens, il rend suspectes toutes ces brillantes analogies, car elles vous trompent vous-même & vous font donner dans un préjugé; la nature a fait les plantes de chaque pays pour ceux qui l'habitent & pour la terre qui les produit; car les mêmes causes agissant à la fois sur la terre, les plantes & les animaux, elle a mis entre tous les composés, morts ou vivans, d'un même lieu, des corrélations, des

qualités qui ſe balancent, & en vertu de ſes diſpoſitions il naît, à côté des maux indigènes, des remèdes indigènes auſſi; que ſi vous ſéparez ce qu'elle a uni, vous détruiſez ces relations; en tranſportant les productions d'un pays dans le vôtre, vous ne faites qu'exporter des remèdes du premier, pour importer des poiſons dans le dernier; avec les plantes, tranſportez donc auſſi le ſol, le climat & les habitans, afin que l'analogie ſoit complète. Cette objection ſeroit fondée ſi nous menions la vie que la nature nous commande par l'inſtinct, ſous le climat où elle nous a placés; mais depuis long-tems, les préjugés, les femmes, & les poëtes, leurs flatteurs & leurs jouets, ont mis l'Amérique dans l'Europe & l'été dans l'hiver; profitons donc des inventions que nos paſſions ont produites à la ſuite des maux qu'elles ont cauſés, car, ſi l'amour du plaiſir nous jette imprudemment dans mille excès, l'épreuve & la crainte de la douleur nous font chercher & trouver la cauſe de nos maux & les remèdes; uſons en Europe des plantes de l'Amérique, & en hiver, des plantes de l'été; me diriez vous bien dans quel pays & dans quelle ſaiſon vit une petite maîtreſſe qui s'eſt rendue inacceſſible aux rigueurs de l'hiver, en ſe mettant, pour ainſi dire, en ſerre, qui ſe nourrit de plantes étrangères, & travaille preſqu'autant qu'une Américaine?

J'entends dire qu'il y a des découvertes auxquelles

rien ne pouvoit mener, & l'on me donne pour exemple, les phénomènes de l'aiman & de l'électricité. Je réponds que si l'on avoit bien examiné les attractions & les répulsions qui ont lieu à chaque instant dans le corps humain, & qu'on eût joint à cet examen le raisonnement par lequel j'ai prouvé plus haut que les mêmes mouvemens & les mêmes propriétés se trouvoient par-tout, on eut été nécessairement conduit aux phénomènes électriques & magnétiques; quand on frotte une partie quelconque du corps humain, cette partie attire le sang & les autres humeurs, pour peu que, guidé par l'analogie, on se fût donné la peine de frotter différens corps les uns contre les autres, lorsqu'on en seroit venu aux matières idio-électriques, au fer & à l'aiman, on eut apperçu ces phénomènes; de plus, on auroit vu que ces propriétés, dépendent moins de quelque qualité particulière de la matière en repos, que de la disposition des parties, puisque sans rien ajouter ni retrancher, il suffit des chocs & des frottemens pour donner ou ôter aux corps ces propriétés, on eut encore remarqué que l'aiman & le fer aimanté, se tournoient vers le Nord, région du froid, comme certaines plantes appellées *héliotropes*, se tournent vers le soleil, principe de chaleur sur notre planète; ce qui avec l'analogie que j'ai montrée entre ces choses, *attraction* & *froid*, eut sans doute mené à quelque vérité; les avares eussent peut-être cherché

quelque matière qui attirât l'or de plus loin que ne le fait le mercure, afin de trier avec plus de promptitude & de facilité, les paillettes du premier métal qui se trouvent dans le sable de certaines rivières; en un mot, si vous voulez connoître la véritable méthode d'invention, prenez un phénomène bien connu, tâchez de le découvrir après coup, en partant de quelqu'autre aussi connu, & en marchant par une suite d'analogies, du dernier au premier; quand vous aurez réussi, repassez sur vos traces, remarquez bien la méthode que vous aurez suivie machinalement, & suivez la, pour toutes les autres découvertes; car il n'y a qu'une seule manière d'inventer.

Gardons-nous aussi de donner dans le sophisme d'Helvétius; suivant lui, l'invention est une chose fortuite, car, avant qu'on ait apperçu une idée nouvelle, on ne l'invente pas encore, & dès qu'on l'apperçoit on ne l'invente plus; ce beau raisonnement revient à celui-ci; avant qu'un chasseur ait tué un lièvre, il ne le tue pas encore, & quand le lièvre est tué, il ne le tue plus; cela est vrai, & pourtant le lièvre est mort; la réponse est que le chasseur de lièvres tue la bête pendant qu'il la tue, & que le chasseur d'idées atteint l'idée, dans l'instant même où il apperçoit un rapport; les deux instans sont fort courts, mais ils n'en sont pas moins réels, & il ne faut pas leur donner le nom de *jamais*; le

chasseur exercé ne sçait pas, en partant de sa maison, quel lièvre individuel il tuera; mais, comme il connoît les bons endroits, & sçait son métier, il est à-peu-près certain de ne pas revenir avec sa carnassière vuide; l'inventeur ne sçait pas non plus, en commençant une méditation, quelle idée individuelle il trouvera; mais comme il sçait analyser & composer, que d'ailleurs, il y a du gibier par-tout, dans le globe intellectuel, il est moralement certain de ne point méditer inutilement.

Ces distinctions & celles qui précèdent, étoient faciles à faire, pourquoi donc ne les fait-on pas? ah pourquoi? c'est que le public est une collection fort mêlée, que c'est un composé bizarre d'hommes éclairés & de bonne-foi, d'ignorans sincères, de méchans ingénieux, & de bêtes méchantes; il y a ceux qui veulent & ne peuvent, ceux qui peuvent & ne veulent pas, ceux qui peuvent & veulent, enfin ceux qui ne veulent ni ne peuvent; or, de ces quatre combinaisons, il n'y en a qu'une seule de bonne; je ne parle ici qu'aux trois autres; quand j'ai conçu une nouvelle idée, si, en la publiant, je l'expose en termes communs & bien clairs, & que je montre aussi clairement le rapport de cette idée avec les autres idées qui sont depuis long-tems dans le commerce, le vulgaire conçoit l'idée, saisit le rapport sans peine, la difficulté s'évanouit, l'étonnement cesse, & on n'admire ni mon idée ni moi; il y a

plus, un homme qui auroit embrassé en entier le système du monde, pour qui les phénomènes les plus extraordinaires ne seroient que des cas particuliers faciles à classer, qui développeroit ce système avec une méthode si parfaite, que les moindres esprits fussent en état de l'entendre, seroit d'autant moins admiré, qu'il seroit plus clair, plus intelligible, & par conséquent plus profond & plus grand; ou tout au plus on auroit pour la grandeur de la masse une sorte d'admiration stupide, assez semblable à celle qu'excite ce gros caillou qui sert de base à la statue de Pierre-le-Grand; Descartes l'éprouva une seule fois & s'en vengea depuis par l'obscurité. Au contraire, si un homme découvre par hasard, une propriété isolée, cette propriété ne paroissant tenir à rien de connu, nous faisons de vains efforts pour l'expliquer, c'est-à-dire, pour la rapporter à celles que nous connoissons, l'étonnement croît en raison du nombre & de l'inutilité des tentatives, on admire, & jusques-là, on n'a pas tort; mais, quand transportant à l'homme, l'admiration qui n'est due qu'à l'idée, quand renversant l'ordre naturel, on met, dans la classe des inventeurs, le dernier à la place du premier, & celui-ci au dernier rang, c'est alors qu'on ne fait que rendre hommage à deux ignorances appuyées l'une sur l'autre, & qu'on se trompe lourdement. L'admi-

ration est fille du sentiment de notre impuissance physique, morale ou intellectuelle, unie à l'estime, c'est-à-dire, au sentiment actuel ou à l'espoir d'un plaisir; si donc l'écrivain ne veut point manquer l'admiration publique, il faut qu'il mette toujours un peu de distance entre lui & ses lecteurs, afin que sa supériorité soit sentie; cette précaution est utile à sa réputation, à sa fortune, au public à qui elle rend l'admiration que lui ôtoit une clarté excessive; aux gens du métier que le désir de paroître comprendre, force à réfléchir; enfin, à la vérité même, qu'on n'iroit pas chercher dans un livre méprisé; tout travail doit avoir son prix, & si c'est en vertu d'un sentiment naturel que le public préfère l'ambiguité des charlatans à la simplicité du vrai génie, un sentiment non moins naturel force ses maîtres à donner dans le clair-obscur; pour recouvrer le prix qui leur est dû & qui alloit leur échapper. Le vulgaire est encore trompé dans ses jugemens par les fausses lueurs que lui présentent les envieux; ceux-ci inventent mille sophismes, pour donner aux heureux aveugles, qu'ils méprisent au fond du cœur, & qu'ils craignent peu, le pas sur ceux qui découvrent à toute heure, qu'ils estiment en dépit d'eux, & dont ils craignent l'élévation; un paresseux impatient & ambitieux se doute bien qu'il ne doit pas prétendre au génie, fils de la patience & de l'activité continue; mais, il se sent toujours digne d'être

heureux ; il doit donc, pour son propre intérêt, mettre au premier rang, les dons & les favoris du hasard.

Pour donner un peu plus de base aux jugemens publics, essayons d'établir une règle que dicte la plus simple réflexion : le mérite d'une invention est proportionnel à la grandeur de son objet, c'est-à-dire, au nombre d'hommes auxquels elle peut être immédiatement utile, en tout tems & en tous lieux, 2°. au nombre de différences qu'il a fallu saisir, & d'analogies qu'il a fallu rassembler, pour arriver au but ; 3°. aux difficultés qui résultoient des circonstances où l'inventeur étoit placé ; reste à démêler, dans la masse de ses connoissances, celles qu'il a tirées des autres d'avec celles qu'il ne doit qu'à ses propres travaux ; triage que l'inventeur même seroit hors d'état de faire ; il est donc fort difficile d'évaluer avec une certaine précision le mérite d'une invention, & il vaudroit mieux se passer de jugement.

Les différences qui sont la matière première des compositions & la base de toute invention sont assez souvent le résultat d'un travail fort pénible ; cependant, je n'ai pas cru devoir donner le nom d'invention à l'opération par laquelle on les découvre, car elles servent plutôt à réfuter qu'à établir, à démolir, qu'à édifier ; & les différences trouvées, il faut encore deux opérations pour arriver à une

composition, sçavoir, l'invention des analogies; & la combinaison des êtres, des images & des signes.

La nature, comme je l'ai dit, nous porte tous, sans exception, à chercher, tantôt les différences, tantôt les analogies, à composer & à décomposer alternativement; car, en vertu de la loi universelle, les deux mouvemens opposés de notre sang se succédant toujours & naissant l'un de l'autre, l'amour & la haine, la crainte & l'espérance doivent nous dominer tour-à-tour avec les idées analogues à ces passions & aux mouvemens dont elles sont l'effet; mais ces deux mouvemens opposés n'étant pas parfaitement égaux dans chaque individu, pour le nombre, la durée, l'amplitude, la vîtesse & l'énergie, la prédominance de l'un sur l'autre, occasionne la prédominance des passions & des idées analogues sur leurs opposées; d'où il suit que tous les hommes n'ont ni une égale inclination, ni une égale facilité à faire les opérations intellectuelles d'espèces contraires; or cette supériorité d'un mouvement sur l'autre, qui est le principe des oppositions qu'on observe entre les individus, dérive d'une infinité de causes dont il est assez aisé d'assigner les espèces, & presqu'impossible de déterminer les degrés; les principales sont l'intensité constante & les vicissitudes de la chaleur naturelle, le degré de sensibilité originelle, la force élastique

du

du cœur, tant celle qui dépend de la constitution de ce muscle, que celle qui est l'effet de la chaleur de la tête, & de la représentation fréquente de certains objets, de certaines idées, & de certains signes, à quoi il faut ajouter les variations de la température, l'éducation, le régime, les sociétés, les habitudes & les circonstances de toute espèce. Dès la naissance les individus se partagent en deux classes bien distinctes, & faciles à reconnoître; mais, comme dans la société, les hommes influent continuellement les uns sur les autres, & n'ont presque plus d'existence absolue, ces deux mots, *expansif*, & *contractif*, dont je me sers pour désigner les deux races primitives, n'expriment que des relations; un homme qui est naturellement & habituellement expansif, qui l'est avec presque tous les hommes, pourra devenir contractif avec un plus expansif que lui, avec tout homme qui aura sur lui une supériorité visible & un ascendant marqué; tel qui se sera conduit avec douceur pendant vingt années de sa vie, sur lequel il n'y a toujours eu qu'un éloge, devient détestable, dès que son maître a paru; celui-ci surpris de trouver si aigre, cet homme si doux pour les autres, ouvre enfin la bouche pour se plaindre; mais on la lui ferme à l'instant, en louant la conduite ordinaire & générale de l'homme aigre-doux; il est si aimable, vous dit-on, il y a de la prévention de votre part; or, comme il n'est

perſonne qui ne ſoit, à quelques égards, ſupérieur aux uns & inférieur aux autres, il n'eſt point d'homme qui n'ait l'expérience de cette vérité, comme agent & comme patient. Je ne ſçais ſi c'eſt un préjugé, mais j'ai cru voir qu'avec le penchant à chercher les analogies plutôt que les différences étoient preſque toujours unies, l'eſpérance, la généroſité, la commiſération, & une certaine audace de cœur ou de tête, en un mot, les vertus & les excès analogues, & qu'avec le génie différentiel, marchoient ordinairement, la timidité, la rancune, l'égoïſme, l'envie & la puſillanimité; ces derniers ne s'occuperont pas à obſerver la nature, mais à obſerver ceux qui l'obſervent, & à prouver qu'ils l'ont mal obſervée; ils ne travailleront pas à nétoyer les chemins & à briſer la barrière qui arrête le vulgaire, mais à ſemer des épines dans la route, & à écarter du ſanctuaire ceux qui auroient le courage de s'en approcher; de même que les analogies, les principes, les rapprochemens, les expédiens, les remèdes ſervent aux premiers pour édifier ou reſtaurer, les différences, les exceptions, les inconvéniens, les abus ſervent aux derniers de pic pour démolir, ou d'épouvantail pour empêcher de bâtir.

Les hommes eſpérans, hardis préſomptueux, entreprenans, plaiſent ou déplaiſent exceſſivement; ils ſe font adorer ou déteſter; mais, pour peu qu'ils

ayent combattu leur vice originel, ils réussissent dans tout ce qu'ils entreprennent; on les voit ébranler toutes les têtes, subjuguer tous les cœurs, imprimer à tous les corps un mouvement rapide, entraîner le vulgaire comme un torrent & avec lui les têtes les plus fermes obligées de suivre le grand nombre, par crainte, par mauvaise honte, ou par la force de l'ascendant qui les maîtrise; & doit-on s'en étonner? n'est-ce pas le feu qui est la source des passions, de l'intelligence, de la sensibilité? l'homme ardent est pour ses semblables, ce que le feu est pour lui-même; il est le soleil des hommes froids, il fond la glace différentielle, & rend aux hommes l'espérance, le courage & les douces affections; il n'est pas surprenant que celui qui aime & fait renaître l'amour dans les cœurs, soit aimé lui-même; son opposé a beau accumuler des trésors, pour acheter l'estime & l'amitié des hommes, il a beau s'approcher avec son air circonspect, replié, espion, pour guetter nos sottises, s'enfler de notre petitesse, monter sur nos fautes, semer le dégoût avec ses éternels *mais*, *mais*; & aveugler les esprits pour dérober les cœurs; non, non, une ame engourdie dans un hiver perpétuel de crainte, de défiance, d'envie, de haine, ne peut rien sur les autres ames; dès l'origine des choses, tous les cœurs sont vendus à l'espérance; c'est à ce prix que César, noyé de dettes, acheta le monde en-

d'espoir, de confiance, & d'activité courageuse, varié par quelques maux physiques, vaut mieux qu'un état perpétuel de prévoyance, de défiance & de découragement; en effet, mettant les choses au pis, supposons que le mal que l'un craint & que l'autre ne craint point, arrive comme le premier l'a prévu; supposons de plus que ce mal soit inévitable, & la plupart de nos maux le sont dans cette multitude où la masse des fous écrase toute sagesse, où la sottise de l'un retombe sur l'autre, le mal arrivé, nos deux opposés souffrent à la fois; mais l'expansif jouissoit par l'espérance, tandis que l'autre souffroit déjà par la crainte; de plus, lorsque celui-ci sent encore son mal & en craint d'autres, le premier est déjà en partie guéri par l'espérance d'y remédier, & par l'espoir d'un mieux; le milieu est certainement préférable; mais, des deux extrêmes, celui de la crainte est le pire. Est-tu heureux, homme prudent, pourroit dire le fou espérant au fou craintif? non, eh bien tu raisonnes mal, moi, je le suis; & de plus en me recherchant, tu cours après ce que tu blâmes; j'ai donc raison; car il s'agit de bonheur. L'homme civilisé est environné de tant de maux, cette prudence humaine est si peu de chose dans la balance de la fortune, qu'il est presqu'inutile de peser; le nombre de chances que nos étroites conjectures peuvent embrasser est si petit auprès de celui des évé-

hemens qui nous menacent, que ce n'est presque pas la peine de calculer ; l'homme suspendu entre les fléaux qui grondent sur sa tète, & ceux qui bouillonnent sous ses pieds, plongé dans un océan de préjugés cruels & de passions atroces, de ruses & de violences, entouré d'amis imprudens, & d'ennemis prévoyans, semble marcher sur un fil menu & fragile attaché aux deux bords de l'abyme, il n'y a que la confiance qui puisse l'y soutenir ; s'il tremble, il est perdu.

J'ai long-tems observé, long-tems comparé, long-tems souffert, avant que d'oser donner ce coup de sabre à l'espèce humaine & la partager en deux races distinctes, naturellement ennemies au moral & amies au physique ; mais aujourd'hui mes observations me guident sûrement & souvent à mon insçu ; quand trompé un instant par un extérieur doux & benin, j'ai laissé avancer sur moi un inconnu, & que venant à ouvrir les yeux, j'apperçois sous la douceur pateline & Jésuitique, les pointes de l'esprit différentiel & décourageant, je m'enfuis & ne reviens plus ; ainsi recule un voyageur imprudemment curieux, qui parcourant les débris de la magnificence romaine, & levant sans précaution un fragment de colonne, a trouvé dessous un scorpion.

Mais il ne suffit pas que je sçache distinguer les deux classes ; je dois encore les faire distinguer aux

autres ; or, les expanſifs ne diffèrent pas moins des contractifs par l'air, le ton, la forme du diſcours, le geſte, les manières & les procédés, que par le tempérament, car ces ſignes n'étant que les effets viſibles de cauſes cachées, doivent être oppoſés comme les cauſes. L'inſtinct nous guide ſi sûrement que nous avons pour les ſignes la même prédilection, que pour les perſonnes dont ils décèlent le caractère ; & de même que nous préférons les hommes affirmatifs à leurs oppoſés, nous préférons les propoſitions affirmatives aux négatives ; les premières nous plaiſent, parce qu'elles flattent nos paſſions & ſur-tout l'eſpérance. Un homme qui affirme ſemble nous dire : vous avez ou vous aurez tel bien ; votre puiſſance s'étend juſques-là, & encore au-delà ; il vous dit : vous verrez, vous ſentirez, vous jouirez ; en un mot, les affirmatives font l'homme plus riche, plus puiſſant, plus parfait, qu'il ne l'eſt réellement, ou qu'il ne croyoit l'être ; & quand les promeſſes ſeroient ſans effet, elles ne laiſſent pas de nous faire jouir, ſur-tout, ſi elles ſe réaliſent quelquefois ; au lieu que les négatives nous ôtent ce que nous croyions avoir, ne fût-ce que des ſujets d'admiration ; elles nous appauvriſſent, & de plus nous humilient en nous montrant que nous avions mal vu, ſans compter le doute & la perplexité où elles nous jettent ; de quelques exceptions qu'elles ſoient appuyées, elles ne nous empêchent pas de tourner

Dd 4

un œil de regret vers les affirmatives, de voir avec une forte de complaifance les faits qui les établiffent, & de chercher avec ardeur les faits femblables, pour chaffer la fâcheufe exception qui étoit venue nous attrifter, & relever le frêle édifice de notre bonheur. Le bon génie femble chargé de fouffler les analogies, les expédiens, les remèdes & les propofitions affirmatives, & le mauvais génie, de faire pleuvoir les exceptions, les différences, les inconvéniens & les propofitions négatives.

La fureur de généralifer & de juger nous attache encore aux analogies & aux affirmations; un contractif qui, le fcalpel en main, anatomife tous les fujets jufqu'à la moindre fibre, qui fans ceffe faifant jouer le pilon, écrafe & pulvérife tout ce qu'il touche, ne nous flatte guères en nous apprenant que tout eft différent, que rien ne reffemble à rien; que toutes nos comparaifons clochent, & que par tant tous nos jugemens & toutes nos claffes ne font que de groffiers à-peu-près; il eft plus doux d'imaginer que tout fe reffemble, car alors l'examen ne fera pas long; tout fera bientôt vu & jugé.

Il n'y a que des individus; cette propofition eft l'axiôme des négatifs; avec cette épée de bataille, ils frappent indiftinctement fur quiconque ofe faire des affemblages, & méprifer les différences que nos befoins nous permettent & même nous forcent de négliger; fi nous pouvions vivre de délibérations,

nous alimenter, nous reproduire, nous garantir des injures de l'air & des injures de l'homme, avec des doutes, il feroit commode & sûr de passer la vie à nous bercer dans le hamack de l'irrésolution, en attendant le bon plaisir de la fortune; mais la nécessité nous talonne, & rester en place est déjà mal agir; un corps & une ame avides d'alimens nouveaux nous en demandent sans cesse; il faut toujours avancer, & quelquefois courir, sous peine de la vie; avançons donc, qu'un peu de poussière amassée sur notre chaussure ne retarde pas notre course; qu'un peu de neige tombée cette nuit ne nous empêche pas de sortir & de faire route, avec des marques bien choisies, nous reconnoîtrons le chemin; que dirions-nous d'un homme qui, examinant son pain d'aujourd'hui avec une loupe, craindroit de s'empoisonner en le mangeant, parce qu'il n'est pas tout-à-fait semblable à celui d'hier? Homme différentiel, ta maîtresse a transpiré depuis une heure, elle a mangé de l'air, il faisoit beau, le tems vient de se couvrir; elle n'est donc plus rigoureusement la même; mais elle l'est encore assez pour te flatter ou te faire enrager, pour peu que ta santé en ait besoin.

L'homme différentiel est ordinairement taciturne, il écoute, & s'emplit; ce mal seroit léger, s'il étoit seul; mais dans l'action, c'est encore pis; idées, ar-

gent, bonheur, gloire, ce sont les mêmes hommes qui dérobent tout cela; la faculté de voler, comme celle de penser, s'applique à tout; considérez le monde d'un œil aigu, vous verrez que ceux qui donnent le moins sont aussi ceux qui prennent avec le plus de grace & de dextérité; leur talent propre est d'usurper sans paroître le faire; ils emportent & nient avoir reçu; ils ont raison, car ils ont pris; l'orgueilleux espérant donne, sème, éparpille & croit faire des ingrats; il se trompe aussi, lâcher n'est pas donner.

Les contractifs parlent peu, & parlent mal; si ce n'est lorsqu'il s'agit de blâmer & sur-tout de contredire; j'ai connu tels d'entreux à qui ce mot *oui*, que les gens éclairés & sincères prononcent si aisément, coûtoit des efforts prodigieux; lorsqu'il leur échappoit, il sembloit mettre leurs lèvres en convulsion. A les entendre, ils sont supérieurs au vain bruit de la renommée; ils n'ont point d'ambition, non; la leur ne perce qu'à chaque seconde; ils vous diront encore qu'ils n'ont point de but, & en effet ils n'ont point de ces fins généreuses, qui sont la vie des grandes ames, & qu'elles sçavent perdre de vue dans les heures qu'elles donnent à la société; en récompense, ils ont une foule de petits buts *hebdomadaires*, *diurnes*, *horaires*, *instantanés*, auxquels ils tendent sans cesse par des milliers de

petits moyens dont eux seuls peuvent s'aviser; ils méprisent la gloire, mais c'est par respect pour la gloriole qui est plus à leur mesure; tandis que l'expansif juge & raille les choses, ils jugent & raillent les personnes; tandis que leur ami cédant au plaisir de montrer ses richesses & de les donner, étale ses trésors, & s'épanche indiscrètement, leurs 50 yeux sont ouverts sur ses défauts & sur leurs propres avantages; ils le guettent épluchant ses mots, son air, son geste, sa contenance, & rendant une ironie pour un éloge dicté par le cœur; ils le picotent, l'assassinent, jusqu'à ce que le patient fatigué de toutes ces aggressions s'écrie dans sa conscience, *apage satana*, & s'enfuit la mort daus le cœur; ô que de méchancetés de détails les loix ne sçavent pas punir, & dont la somme fait plus de malheureux, qu'un acte unique, dont la masse & le bruit épouvantent toute une ville d'avares ou de lâches; les loix ont des vengeances pour ces actions gigantesques qui peuvent ébranler les organes grossiers, & l'ame indifférente de leurs interprètes; & elles n'en ont pas pour une foule d'actions aussi criminelles d'intention que le vol & le meurtre, & auxquelles il ne manque plus qu'une vertu pour être aussi atroces; tâchons donc de suppléer à leur impuissance en indiquant les moyens de se revêtir d'une cuirasse impénétrable à cette foule de guêpes; le principal est un silence rigoureux; du silence, s'écrie un contractif, je vous

en défie ; il a raison ; amour, espérance, bonté, franchise, indiscrétion, babil, ces choses se tiennent ; nos vices & nos vertus forment une chaîne indissoluble, si vous ôtez le mauvais, vous emporterez le bon avec ; ainsi il ne nous reste plus d'autre arme que la patience ; la seule vengeance que nous ayons droit de tirer d'eux, c'est de les peindre & de les bien désigner, afin que les reconnoissant d'après le portrait que nous en aurons fait, on sente moins de petits maux prévus. O négatifs, vous tournez le dos à votre but ; les hommes veulent qu'on bâtisse pour leur sens, leur cœur ou leur esprit, on affirme peu en l'honneur de celui qui n'affirme rien en faveur de notre misére, ainsi l'homme est fait ; plutôt se tromper avec lui & même le tromper, que l'effrayer, le désoler, ou l'ennuyer, sur-tout dans les choses où l'erreur a des effets moins funestes que la vérité même.

A Dieu ne plaise que la contradiction nous irrite les hommes contredisans ont été nos maîtres, ils nous ont forcés de creuser les théories, sans eux nous ne serions presque rien ; voilà un avantage dont les riches sont privés, moins contredits, ils sont moins sujets à ces heureux dépits qui portent fréquemment un homme à son maximum, & restent ainsi cloués au milieu de l'échelle d'intelligence. De plus, la contradiction réveille les individus & les nations ; quand une proposition est vraie jusqu'à satiété, nous

ne regardons pas de trop mauvais œil l'original qui nous fait présent de la contraire, en lui donnant, pour escorte, des exceptions enflées & multipliées; nous sçavons gré au fabricant de paradoxes de nous apprendre à tous à-la-fois à ne pas penser comme les autres; dans ce cas, la contradictoire est un stimulant qui agace, irrite nos fibres engourdies, & réveille les esprits assoupis par une vérité monotone; c'est ce qui fit la fortune d'un homme du temps; le public étoit rassasié de dogmatiques; il étoit las de croire tour-à-tour les contraires, & quand il vit un homme, placé par ses écrits dans la classe expansive, & par ses actions, dans la classe contractive, qui affirmoit & nioit tout, surpris & charmé de cette singularité, il se jetta dans son sein, puis, las de l'entendre se contredire sans pouvoir démêler en lui-même les causes de ces contradictions, il l'oublia un peu & se tourna vers ses ennemis, jusqu'à ce qu'un autre étant né, l'envie eut affaire d'un mort pour l'opposer à l'homme nouveau; les mêmes hommes qui proscrivirent autrefois le premier, font aujourd'hui son apothéose; assis sur ce cadavre qu'ils viennent de déterrer, ils déclament contre le présent en faveur du passé, & les paradoxes sont devenus des articles de foi; la mort, comme le feu purifie tout, & le corps d'un ennemi mort sent toujours bon. Mais, remarquez que ce phéno-

mène rentre dans la règle; car l'envie timide qui écrase en secret l'homme doux & confiant; rampe devant l'homme fier & le public qui l'est aussi; quand il sent l'avantage du nombre; les mêmes hommes qui affirment en particulier, sont ceux qui osent nier en public.

J'ai indiqué en gros le principe des différences qu'on observe entre les deux classes opposées; reste à donner quelque chose de plus précis; toute personne qui, par le vice originel de sa constitution, ou par une cause accidentelle, commune, particulière, locale, momentanée, a les poulmons, le foye, l'estomach, ou quelqu'autre partie intérieure affectée ou trop sensible, pour que l'intérieur & l'extérieur du corps puissent se balancer avec cette égalité de vitesse & de masse, de chaleur, de mouvement & de sensibilité, d'où résulte l'harmonie physique & morale, cette personne est nécessairement contractive, & dominée par les passions analogues; car, l'irritation fréquente des parties intérieures attirant trop, trop souvent & trop long-tems, la chaleur & le mouvement à l'intérieur, le sang doit se porter fréquemment, & avec trop de force du dehors au dedans, & il en résulte que les passions & les idées annexées à ce mouvement, dominent l'individu ainsi constitué. Les Médecins nous recommandent avec raison de tenir toujours le ventre libre; mais les mo-

ralistes, les métaphysiciens, les artistes, les politiques & nos amis devroient nous le recommander aussi; quand le ventre est obstrué, les matières excrémentitielles devenues très-alkalines par un long séjour, irritent prodigieusement les fibres intestinales, &, *per consensum*, le cœur, le foye, & le cerveau; tout s'obstrue, l'homme physique devient une machine à saccades, & l'homme moral, un être défiant, ombrageux, envieux, haîneux, & insociable, qui blâme, salit & brouille tout. Toutes les causes qui portent à l'extérieur, la chaleur, le mouvement & la sensibilité produisent les effets & les symptômes opposés.

Reste à marquer le lieu politique, la destination & les fonctions de chaque classe. Dans toutes les combinaisons de la société, il faut plus de manœuvres que d'architectes, plus d'ouvriers que d'inspecteurs; ainsi, donnez les plans à tracer à ceux qui ont la faculté de saisir les analogies, d'embrasser les grandes masses, & de former les ensembles; gardez les petits détails de pratique pour cette foule d'esprits minutieux qui dissèquent des mites si sçavamment & si gravement; mettez en tête d'une armée, d'un tribunal, d'un état, d'un corps quelconque, un expansif modéré, qui sçait prendre par masses, les hommes & les choses; mais, comme en toute administration, il arrive toujours que celui à qui l'on confie l'autorité se rend bientôt maître de tout,

ſi on ne lui met un frein, pour prévenir le deſpotiſme militaire ou civil, & cette ſorte de tyrannie, qu'exercent les talens ſupérieurs, il faut dépoſer la coquille d'oſtraciſme entre les mains des contractifs, ou plutôt les laiſſer faire, ils ſçauront bien la prendre d'eux-mêmes; car, en tout tems & en tout pays, ſur-tout dans les républiques, quand le général expanſif a conduit le peuple-ſoldat à la victoire, à ſon retour, un général contractif ſe met à la tête du peuple-citoyen, qui en regardant ſes bras croit avoir vaincu ſeul, & ils courent enſemble harceler l'autre chef, lui faire rendre compte de ſa geſtion, & le ramener de l'orgueil à la crainte; dans les pays libres, les contractifs forment le plus ſouvent le parti de l'oppoſition; il faut les charger du *veto* populaire, afin de donner une ſorte d'harmonie & d'unité à la jalouſie fondée du vulgaire; *l'envie eſt tribun-né du genre humain;* fille de la foibleſſe & de l'impuiſſance, elle protège les foibles en ſe protégeant elle-même; mais dans les monarchies un peu chargées, où l'oppoſition eſt plus dangéreuſe, les expanſifs ſont tribuns, & les contractifs ſuivent le parti de la Cour. Or, comme nous touchons ici à la pratique, nous devons des ſignes plus faciles à obſerver; tel l'ordre qu'un homme met dans ſes diſcours, dans ſes geſtes, dans ſes manières, dans ſes affaires, dans ſa maiſon, dans ſa chambre, dans ſa parure, dans la manière de couper ſon

ſon pain ; tel l'ordre de ſa tête ; s'il eſt brouillon ou minutieux d'un côté ; il le ſera de l'autre ; l'homme a beau faire, il ſe porte, ſe publie, & s'évente par-tout. Quant aux individus qui ont les deux génies à egale meſure, j'avois envie d'en faire des préſidents, des avocats-généraux, des miniſtres, des chanceliers, chargés d'inſpecter & de balancer les deux claſſes oppoſées ; mais ils ſont trop rares, pour former une claſſe viſible dans la multitude.

Je voudrois voir les hommes une fois bien perſuadés que la nature a donné à tous le germe de tous les talens, quoiqu'à des degrés différens, & que l'inégalité originelle des individus eſt infiniment moindre que celle qui réſulte des habitudes ſociales ; car les divers genres ne ſont que l'application des mêmes facultés, de facultés communes, à des objets différens ; parmi les hommes qui ont tous leurs organes bien entiers, il n'en eſt aucun qui n'applique très-bien toutes ſes facultés dans ſon genre favori ; de plus, l'enfant n'a pas de goût bien déterminé ; il a du goût pour tout, & ſemblable à un morceau de fer entouré de pluſieurs aimans égaux, il ſe jette ſur l'aiman le plus proche, & s'y attache ; que ſi certains objets ont plus de rapport avec ſes organes, la proximité des autres ; l'occaſion, la facilité ne laiſſeront pas de le déterminer pour les derniers ; ſans compter que, chaque objet ayant un côté noir & un côté blanc, les deux claſſes peuvent

s'arranger & s'assortir par-tout ; en un mot, toutes les différences originelles se réduisent à celles de chaud & de froid, de sec & d'humide, de vif & de lent, de fort & de foible, c'est-à-dire, à des plus & moins de qualités communes ; tout le reste se figure & se moule sur les hommes, & sur les choses qui nous entourent & nous compriment ; ce qui détermine les inclinations & les préférences très-marquées des enfans, c'est, d'abord, quant aux facultés, l'espèce de qualité & par conséquent celle de la passion qui s'est exaltée en eux, par les causes physiques ou morales, puis, quant à l'acte, l'espèce d'objets que le hasard leur a offerts le plus souvent, ou que les maîtres leur ont fait aimer, soit en les rendant familiers, aux élèves mols & faciles, soit en les montrant, les ôtant & les rendant peu après aux élèves opiniâtres ; mais quelque soient les objets dont nous avons l'habitude, ces objets ayant toujours de l'analogie avec tous les objets possibles, on peut nous habituer à d'autres, tant que le corps est jeune, mol, & ductile ; ainsi, non seulement il est une place pour chaque homme ; mais cette place est par-tout.

Il faut diviser les masses d'hommes, de choses & d'idées ; l'expérience nous en montre la nécessité ; mais jusqu'où faut-il pousser la division ? jusqu'au point qui sépare l'utile de l'inutile ; actuellement où est ce point ? il est par-tout, & change de

position avec les circonstances ; tout sujet est sphérique, & dans cette sphère, il est un point pour chaque tems, chaque lieu & chaque être ; semblable à un globe roulant sur un autre, la vérité touche toujours le nôtre en quelque point ; mais le point de contact changeant à chaque seconde, on ne peut le déterminer que pour un instant ; la question résolue aujourd'hui demandera demain une autre solution ; le problême est résolu pour un lieu, mais il ne l'est pas pour mille autres ; quoiqu'il en soit, nous allons comparer la manière large & vagabonde des anciens avec notre manière étroite & compassée, en cherchant un milieu entre ces deux extrêmes.

La science de l'homme ne peut être que l'histoire détaillée ou sommaire de ses sensations, de ses sentimens, de ses idées, de ses actions, en un mot, de ses mouvemens physiques & moraux, observés, comparés & combinés ; histoire dont le but est d'améliorer la condition humaine ; la science est donc, & par son origine & par son but, une & indivisible, & l'homme en est le centre ; cependant, de même qu'on distingue des parties différentes dans le corps humain, malgré son unité, & qu'on peut couper ces parties mentalement sans les couper réellement, afin de les considérer une à une, ainsi la science, sans perdre de son unité, peut être divisée pour la commodité de ceux qui l'étudient ;

l'utilité des divisions résulte de notre foiblesse; l'entendement humain trop borné pour embrasser tout d'une seule vue, est forcé d'isoler les objets, les idées, & les signes, pour les considérer séparément & successivement; l'homme est né paresseux; il aime la symétrie & les ramifications dont il trouve le modèle dans les objets extérieurs, & en lui même; il n'y a que le plaisir qui puisse le tirer de son indolence naturelle; enfin, il préfère l'erreur à l'incertitude & à l'irrésolution; il lui faut donc des limites, des cadres contrastés, des divisions en ébranchemens, des points fixes pour se diriger, des marques pour se reconnoître, & des repos pour reprendre haleine.

Mais, en se servant de toutes ces machines, il ne faut pas oublier qu'une main humaine les a construites, réaliser toutes ces lignes, & croire que, quand il s'agit de compléter un sujet, & de le nourrir de raisons, on n'a pas droit d'en emprunter à toutes les Sciences à la fois; de plus, comme dans le choix des méthodes ce n'est ni le maître, ni l'objet même de l'instruction, qu'il faut considérer, mais les disciples; ces méthodes doivent varier avec la constitution des divers hommes ou au moins des diverses classes d'hommes; d'où il suit que toute méthode qui s'adresse au genre humain, ou même à une famille est arbitraire, & qu'il n'y a point de méthode absolument universelle.

Les obſervations n'en exiſteroient pas moins, quand perſonne ne ſe ſeroit chargé de les réunir en un corps, & la manie de donner à ces touts une forme régulière, a peut-être plus d'inconvéniens que d'avantages; elle coûte beaucoup d'idées grandes & utiles aux génies du premier ordre, que l'opinion force à ſe détourner de la route des découvertes, pour tracer des plans ſymétriques, dont la pénible ordonnance uſe à pure perte leur faculté inventive; & il ſe trouve après tout, que ces ſçavantes eſquiſſes ne ſont bonnes que pour eux. Tout ce que peut faire de mieux un homme de bonne foi qui n'a pas une très-grande étendue d'eſprit, c'eſt de choiſir la moins mauvaiſe de ces diviſions faites par quelqu'un de ſes prédéceſſeurs, & de ſe mettre à la file en ajoutant ſes découvertes à celles des autres. Quoique nous puiſſions dire ou faire, nous marchons ici, comme par-tout ailleurs, entre deux inconvéniens; d'un côté, la confuſion des genres, les répétitions, les excurſions, les digreſſions; de l'autre, l'inexactitude des dénombremens; or, le dernier eſt ſans contredit le pire de tous; car les autres ne ſe rapportent qu'à des convenances, au lieu que celui-ci tient à la ſubſtance même des ſujets. Perſuadé de cette vérité, l'homme ſincère qui a commencé par comparer les deux marches, ſacrifiera ſouvent la régularité, l'agrément, & la facilité même aux intérêts de la vérité, certain qu'il n'appartient

de professer l'art de penser qu'à ceux qui peuvent embrasser la science dans son immensité, & s'en occuper uniquement, que la peine appartient au génie, & le produit au public, il suivra courageusement la marche dont il est seul juge, sans se laisser effrayer par la clameur des envieux, ni séduire par les conseils de ses amis. Dans les arts d'agrément, dans le choix de la manière, du ton, du style, des tours, des expressions, l'écrivain doit plaire au public, parce que là, il s'agit de plaire, de servir, d'être lu; mais dans le champ de l'observation, dans les choses de fonds, où il est question d'instruire le public, de le morigéner, de le tirer en sens contraire de ses vices actuels, loin qu'un philosophe doive le consulter, celui là est le premier qui lui résiste le plus vigoureusement en lui cédant un peu dans les petites choses. Qui, du maître ou du disciple, doit connoître le mieux la manière d'enseigner? comment le dernier pourra-t-il nous montrer la manière de lui apprendre ce qu'il ne sçait pas, c'est-à-dire, *le comment de rien?*

Une confusion excessive est certainement un défaut; de même que la vue se fatigue sur un tableau qui manque de silence & de repos; de même que l'œil de la vanité se blase & se trouble en parcourant cette multitude oisive & confuse, qui s'assemble dans un lieu public pour se mesurer & se regarder, s'il ne se promène lentement de grouppe en grouppe,

un amas confus d'idées & d'images, fatigue l'œil intellectuel, il a beau aller & venir, circuler, voltiger, voir & revoir le tout, il n'apperçoit rien, & l'homme reste ignorant. Cependant, quand on croit à ces propositions : l'Univers est un; toutes les parties de la matière, toutes les qualités, tous les mouvemens, tout est commun entre tous les êtres; chaque être vit du tout; chaque individu touche à tout ce qui existe, soit que tous les corps soient réellement contigus, ou que l'action des grands corps propagée à des distances immenses établisse la communication universelle; chaque être est le centre de l'Univers entier; tout tient à tout, & il y a de tout dans tout; quand, dis-je, croyant à ces propositions, on voit tout réellement confondu, on se dit: tous ces parterres divisés en plate-bandes, ces allées alignées avec tant de soin, ces buis, ces ifs taillés en figures géométriques mentent contre la nature & la vérité des choses, l'Univers est tout d'une pièce; plein de ce sentiment, on ne trace qu'à regret des lignes de section, & obéissant au mouvement de sa conscience, on brise la barrière élevée en faveur de la foiblesse humaine, pour montrer le chaos où tous les êtres sont plongés. Il est, dans la manière d'envisager le système du monde, une progression analogue, égale, & parallèle au progrès des lumières; quand on sçait peu, encore tout occupé à

s'arranger dans un pays nouveau, on est incapable de centrer & de limiter sa science ; sçait-on un peu plus, on commence à entrevoir un petit but, & à planter des hayes pour séparer ses possessions ; sçait-on encore davantage, on abat les hayes, on efface la limite, on lève la borne centrale & l'on s'écrie avec Paschal, ou plutôt avec Hermès : *le centre est par-tout, & la circonférence n'est nulle part*, en ajoutant à cette proposition vague & sans utilité ; il n'y a qu'une seule science, qu'un seul genre, qu'un seul phénomène, qu'un seul fait, qu'une seule idée. Arrivé à ce point, si on laisse voir le fonds de sa pensée, on paroît confus aux autres, sans l'être pour soi-même. Voulez-vous une règle pour juger de la capacité d'un philosophe ? considérez la grandeur des masses qu'il embrasse dans chaque partie de son sujet ; que si, un œil fixé sur les faits, & l'autre sur les principes, un pied dans la théorie, & l'autre dans la pratique, plantant d'une main & recueillant de l'autre, à chaque station, ramassant tous les êtres & toutes les idées, il embrasse le tout & détermine bien le point où il est, vous pouvez le placer à la première ligne des philosophes ; si, au contraire, il ne voit jamais que le point sur lequel son œil est fixé, placez-le à la queue, il ne vaut rien pour tirer au vol, faire des battues, courre le cerf ; il n'est bon que pour tirer au blanc.

Et les répétitions, qu'en dirons-nous? elles sont bien désagréables, n'est-il pas vrai? j'en suis fâché, mais je dis qu'elles sont nécessaires; suivez-moi avec attention, vous en serez bientôt convaincu: la bonté d'un principe dépend de sa généralité, du grand nombre d'applications dont il est susceptible, & lorsqu'une science peut se réduire à un seul, comme la catoptrique, toutes les propositions qui composent le traité ne sont que le principe particularisé & varié par les circonstances de tems, de lieu, de quantité, de figure, de situation, de distance, &c.; un traité parfait ne seroit donc qu'un assemblage de répétitions masquées par des énoncés différens; le meilleur de tous les livres philosophiques seroit celui qui auroit pour objet une loi universelle exposée dans ses différens cas, dont le titre se retrouveroit à toutes les lignes, & qui, tout verbiage supprimé, contiendroit, d'un côté, l'énoncé du mouvement général avec toutes les circonstances de ce mouvement, & de l'autre, une table de ces choses communes entre les individus, de ces circonstances dont les combinaisons variées produisent la diversité des composés, morts ou vivans; enfin, entre la proposition générale & la table, des applications aux individus qui ont existé, existent ou peuvent exister. Telle étoit la forme que devoit avoir ce livre; mais l'obstination des gens à qui nous parlons, jointe au malheur des conjonctures, nous a forcés de nous écarter un peu

de notre premier plan. Si donc nous embraſſons jamais en entier cette vérité unique, dont j'ai montré une partie, tous les philoſophes ne feront que dire & redire la même choſe, ſans jamais ſe répéter pour l'expreſſion ; car, ſi tous les cas ont quelque choſe de commun, tous ont auſſi quelque choſe de particulier. Quand Voltaire reprochoit à la Rochefoucault de n'avoir mis qu'une ſeule idée dans ſon livre, il montroit clairement qu'avec un *eſprit* vaguement étendu, & un *talent* prodigieux, on peut avoir un *génie* très-borné, dès qu'il s'agir plus d'action que de babil. On ne peut ſe diſpenſer de répéter les propoſitions communes à pluſieurs ſciences, quand on traite ces diverſes ſciences tour-à-tour dans un ouvrage ; outre que cela ſert à montrer en même tems, la forme commune, & la forme particulière des principes ſecondaires, comment rendre raiſon des propoſitions particulières, ſi l'on ne promène le long du livre, celle qui eſt la raiſon générale & commune. La repréſentation fréquente des propoſitions fondamentales a encore l'avantage de montrer plus ſouvent le point fixe auquel le tout doit ſe diriger, d'y accoutumer les yeux, & de forcer ces gens qui ne daignent regarder qu'une fois, à regarder ſouvent les choſes importantes.

L'immenſe axiôme que j'ai placé en tête de ce livre, montre à qui en a pu embraſſer l'étendue, qu'il n'y a point à proprement parler d'excurſions

ni de digreſſions, ſi ce n'eſt par la faute de l'écrivain qui ne ſçait pas montrer, ou du lecteur qui ne ſçait pas ſaiſir l'enchaînement de toutes les parties de la ſcience; chaque ſcience, chaque partie de cette ſcience, & même chaque idée attirant naturellement à elle toutes les autres; de plus, molécules de la matière, qualités, mouvemens, facultés, forces, actions, rapports, tout étant commun & réciproque, n'eſt-il pas clair qu'il faudroit tout redire, à chaque ligne, ſous peine d'être incomplet? un exemple éclaircira cette propoſition; ſuppoſons que je veuille dénombrer & déterminer les rapports de deux individus A & B; quand j'ai analyſé A avec exactitude, & que je penſe à B, comme ces deux individus ont une infinité de choſes communes entr'eux, que d'ailleurs B agit ſur A, comme A agit ſur B, & ſouvent d'une manière fort analogue, il eſt clair que, ſi je veux être complet dans ma double analyſe, je ſerai obligé de répéter, en parlant de B, une infinité de choſes que j'avois dites, en parlant d'A, avec quelques différences ſeulement dans les degrés, le lieu, la direction du mouvement, les autres circonſtances, & les noms de toutes ces choſes; actuellement, imaginons deux écrivains, l'un ſincère, inventif, & précis, qui met l'ordre & les graces de l'élocution au ſecond rang; l'autre ſtérile, vague, deſpotique, & occupé de prendre ſes avantages; ſi,

tandis que le premier répète les choſes communes, en parcourant les différentes parties de ſon ſujet, afin que le traité ait toute la plénitude qu'il doit avoir; ſi, tandis qu'il ſaiſit 300 rapports d'A à B, le ſecond n'en ayant ſaiſi que 3, dans ſa première analyſe, n'en ſaiſit encore, dans la ſeconde, que 3 autres, différens des premiers, il ne tombera point dans des répétitions faſtidieuſes, mais néceſſaires, il ne parlera nulle part d'une réciprocité qui lui eſt abſolument inconnue, & paroîtra avoir de l'ordre, de la clarté, de la ſimplicité, de la majeſté même, préciſément parce qu'il a un génie des plus bornés; & le louer de ces qualités, c'eſt reſſembler à un homme qui, écrivant l'hiſtoire de Denis-le-Tyran, eut dit qu'il repréſentoit bien, & par ce mot de *réciprocité*, je n'entends pas que les mouvemens d'un individu à l'autre ſoient toujours de même eſpèce; car, par exemple, il arrive aſſez ſouvent, lorſque deux hommes traitent enſemble, que l'un craint, tandis que l'autre eſpère, mais comme l'eſpérance de l'un influe ſur la crainte de l'autre, *& vice verſâ* quand on a parlé de l'eſpérance du premier, & de l'accroiſſement qu'elle reçoit, par la crainte du dernier, en parlant de la crainte de celui-ci, on eſt, par la même raiſon, obligé de reparler de l'eſpérance de l'autre; de plus, en habitant le même lieu, ils contribuent chacun, pour leur part,

à infecter l'air qu'ils respirent en commun; ainsi, non seulement les répétitions & les excursions sont utiles, mais elles sont indispensables, & ceux qui affectent de les éviter, ignorent ou mentent.

La nature, dit un philosophe, en qui la forme l'emportoit sur le fonds, ébauche par un acte unique, la forme de tout être vivant; elle la développe, elle la perfectionne par un mouvement continu, & dans un tems prescrit; nous devrions imiter sa marche & son travail. Ce grand homme qui traduisoit ici Bacon avec ce talent qu'on lui connoît, a mal entendu son original qui, en employant cette image, avoit un but diamétralement opposé à celui du traducteur; le François, trompé à son ordinaire par le brillant de sa phrase, a enté le fonds sur la forme, analysons sa règle, cet examen sera utile; car depuis longtems, elle fait préjugé parmi nous; les François sont la seule nation de l'Europe qui ait sçu donner une forme agréable à un habit & à un livre; ils habillent un sujet, comme ils habillent un homme, sans considérer qu'ils tiennent l'homme tout entier, & qu'on ne prend pas aussi aisément la mesure de l'Univers que celle d'un fat; enfin nous avons ce talent, & les autres nations, trop grossières encore, ne sçavent que se vêtir commodément, observer & décrire les opérations de la nature telles qu'ils les ont vues; or, observez que ce beau talent que nous possé-

dons si exclusivement, est précisément ce qui fait que nous n'avons ni caractère ni philosophie; je pourrois élever quelques doutes sur cette proposition si tranchante, *la nature ébauche son œuvre par un acte unique*, tant vantée, tant répétée, mais dont nous attendons la preuve; car en comparant un enfant nouveau-né avec un jeune homme bien fait, & un enfant très-laid avec le même individu devenu beau en grandissant, on est tenté de croire que l'homme se dégrossit peu-à-peu, & que la forme est susceptible de gradation comme la quantité; cependant je veux bien admettre cette proposition hasardée, voyons à quoi elle nous conduira.

Il faut, dit mon ami de Montbar, bien méditer son sujet, puis faire le plan de son ouvrage; enfin, le développer en lui laissant sa première forme; certes si la nature avoit mis entre nos mains assez de matériaux & des instrumens suffisans pour imiter sa maniére de travailler, nous n'aurions rien de mieux à faire que de construire de petits modèles & de les enfler peu-à-peu; rien même n'empècheroit de leur donner tout d'un coup la forme & le volume qu'ils doivent avoir; *dixit & omnia facta sunt;* une fois aussi puissans que la nature, nous atteindrions bientôt à la puissance divine; mais qui ne voit que nous lui arrachons la vérité pièce à pièce, & qu'à l'instant où nous recevons d'elle la dernière pierre, qui, selon nos étroites conceptions, doit ache-

ver l'édifice, tout-à-coup l'édifice s'agrandit, & nous nous trouvons plus courts qu'auparavant; il n'eſt point d'homme, écrivant de bonne foi, qui ne ſe ſoit apperçu qu'en compoſant un ouvrage, il s'inſtruiſoit comme en tout autre genre, on s'inſtruit en mettant la main à l'œuvre, & que celui qui avoit commencé le livre n'étoit que l'écolier de celui qui l'achevoit; ce même homme, s'il a fait ſon plan d'avance, je veux dire de ces plans fermés à la manière ordinaire, ſentira en finiſſant, qu'il a fait ce plan trop étroit; il le refera donc, ou plutôt il n'en fera plus de ſemblables, pluſieurs tentatives inutiles l'ayant averti de ce qui lui arrivera par la ſuite.

Notre ami reproche auſſi à quelques gens d'eſprit d'avoir un peu trop brillanté leurs compoſitions; c'eſt un défaut ſans doute d'avoir trop d'eſprit, parce que cela fatigue & humilie les gens du métier, c'eſt-à-dire tout le monde; cependant, ſi, ſous cet eſprit exceſſif, on trouvoit cachées des obſervations bien exactes, des idées profondes, & des applications utiles, tout redondant qu'il ſeroit, il vaudroit bien de petites obſervations priſes dans les anciens, mal entendues, gravement énoncées & magnifiquement amincies; car après tout le nombre des idées fait la ſurface des ouvrages, la généralité des réſultats, leur profondeur, & la juſteſſe

des rapports, leur réalité; sans ordre, les idées sont moins utiles; sans idées, l'ordre n'est bon à rien; ce sont les parties & les détails d'un ouvrage qui en font la substance, cent plans n'instruisent pas autant qu'un seul fait, & l'ordre n'est qu'un tribut que le génie paye à la foiblesse humaine, dans un quart-d'heure de servitude ou d'ambition; allons au fait; qu'est-ce qu'un plan? c'est une disposition régulière & commode; de quoi? de ces choses qu'on ne trouve qu'en inventant le fonds & le plan même; les divisions ne peuvent être tirées que des idées les plus générales; mais en composant, on généralise, on simplifie encore; pourquoi donc disposez-vous avant que d'avoir ce que vous devez disposer?

Les hommes qui se piquoient d'être utiles, les hommes simples & vraiment grands, qui ont avancé la science humaine, supérieurs aux petites ruses de la vanité, épioient la nature pour lui dérober quelque propriété nouvelle, ils étudioient l'esprit de ses obscures loix, ou enfin ramassant de ces grands résultats que les hommes foulent aux pieds, après se les être passés de main en main, ils les généralisoient par l'analogie, & les étendoient par des applications sur tout le champ philosophique; puis leur travail, non pas fini, mais avancé, ils nous en rendoient compte sous plusieurs titres qui n'étoient que l'énoncé collectif

collectif de ces expériences; aux faits dont ils étoient certains, ils ajoutoient des conjectures pour nourrir la curiosité des autres hommes, éveiller leur activité en leur offrant de nouveaux sujets d'observation & leur ménager le plaisir d'être utiles à leur tour; dans leur exposé, ils graduoient le jour pour ménager nos foibles yeux, commençant par des lueurs, & gardant pour la fin le grand coup de lumière.

Je m'étends d'autant plus volontiers sur cette fureur de diviser, d'ordonner, de mesurer & d'enclorre son sujet, qu'elle ne se montre pas seulement dans les livres, mais dans toutes les professions, & dans toutes les opérations politiques, où l'esprit exclusif & diviseur resserre & desèche tous les cœurs. On trouve à chaque pas l'homme de la Bruyère, qui, à force d'inventions & de machines, est enfin parvenu à monter dans sa chambre d'une manière infiniment plus commode que par l'escalier; en France, la loi qui divise & subdivise les héritages, sans mettre de bornes à ces partages, les ponts & chaussées, dont l'ambition multiplie les routes, & l'esprit mathématique qui arpente, divise & sépare tout, finiront par absorber toutes les terres labourables; bientôt nos souverains régneront sur des chemins, des ponts, des hayes & des fossés; nous aurons des routes très-commodes pour arriver à d'autres encore plus commodes, qui nous méneront à rien, & nous mourrons de faim magnifiquement. Cette

manie politique dérivée d'un vice général & commun ressemble beaucoup à celle qui porte nos écrivains à mettre la moitié d'un livre en divisions & en transitions; pour qu'il y ait dans chaque chapitre des paragraphes bien cultivés & d'un bon rapport, &, dans chaque paragraphe, une famille de périodes bien nourries; il faut que le chapitre ait une certaine étendue, & un volume tel, que ces accessoires n'y paroissent presque pas; sans quoi, les divisions, au lieu d'éclaircir les sujets, en ôtant la confusion, d'aider la mémoire en classant les idées & le jugement, en écartant & isolant les objets de comparaison, usurperont une attention due au fonds de l'ouvrage & ne feront que charger la mémoire à pure perte, nous aurons dans la tête des figures, des lignes & des points, en attendant des vérités.

Montesquieu dit dans un de ses petits chapitres, que toutes ces petites formalités, que tous ces petits réglemens limitans, divisans, & subdivisans, contre lesquels se récrient les citoyens laborieux & dont la complication les effraye au point que les plus sages d'entr'eux aiment mieux perdre que de plaider, faisoient la sûreté de ceux qui se plaignoient; quelle sûreté, grand Dieu! les prisonniers de Cartouche n'auroient pas vécu dans une plus grande sécurité; cette maxime qu'il nous donne pour une règle civile, me paroîtroit beaucoup mieux placée dans la bouche d'un procureur; il auroit dû voir

que cette analyse subtile ne fait que rétrécir le champ de la justice & de la liberté ; tant de réglemens n'aboutissent qu'à changer les loups en renards, qu'à donner à la lâcheté & à l'oisive hypocrisie, un avantage manifeste sur le courage & l'activité ; qui pourra se tirer de ce labyrinthe ? l'avide praticien tout au plus, le fripon, l'oisif qui fait métier d'en étudier les détours ; des loix trop nombreuses ne méritent pas qu'on leur obéisse, elles n'obligent plus, parce qu'elles crient toutes à la fois, & que dans la multitude, il est impossible de démêler la voix de chacune, elles ne sont distinctes que pour celui qui a le tems de les compter en les méprisant, & que leur nombre accommode ; j'ai lu en plusieurs endroits qu'une loi, lorsqu'elle étoit publiée, étoit censée connue de tous les citoyens ; oui, des nouvellistes qui ont le tems de s'occuper des ordres & des contradictions du législateur ; que n'ajoutons - nous les marins, les militaires, & les prisonniers. Si les loix & leurs intentions sont parfaitement connues, les juges & les avocats qui sont d'avis différens ont donc bien peu d'intelligence ou de bonne foi ; & s'ils ont ces qualités, malgré leur opposition, pourquoi voulez-vous que ce qui n'est pas clair pour les gens du métier, le soit pour moi qui n'entends rien à ces matières & qui n'ai pas le tems de m'en occuper ? tandis que le juge honnête & de bon sens,

emprisonné dans la lettre & les formalités ; gémit contre des dispositions qui l'empêchent d'user de ses lumières & de sa bonne foi, en jugeant contre le fourbe exercé, en faveur de l'homme simple & novice, l'escroc juridique se met à l'abri sous les nullités, les équivoques & les cas non prévus qu'il a eu soin de faire naître ; delà il se rit de l'innocent, du juge, des loix, & du législateur ; voilà le produit net des loix & des formalités trop multipliées ; voilà ce que Montesquieu oublioit ou feignoit d'oublier. Mais voyez comme ce grand homme puisa dans la même source, & les principes & la forme de son livre ; plein de l'esprit minutieux d'ordre & de distribution, il promenoit son préjugé sur tout ce qu'il touchoit ; il fit bien sans doute de ranger sous des titres, les extraits de ses immenses lectures ; mais il auroit bien dû épargner ces titres au public, ne pas mettre des murs entre ses paragraphes, ne pas donner les landes de Bordeaux pour des champs couverts de grains, enfin épargner au gros du public l'étude d'une fastueuse nomenclature, & à ses maîtres la peine d'assister à sa composition.

Dans le voyage que j'ai fait à Terre-neuve, nous avions pour second chirurgien, un sçavant garçon qui guérissoit tous les maux de cette vie avec le thé & la saignée, il est vrai que nous n'avions guères à-bord, que des lancettes & du thé, pour toute pro-

vision ; ce qui mettoit les moyens de guérison en proportion avec la science du docteur; notre sangrado avoit aussi une profonde connoissance de la sphère, dont tous les cercles étoient presqu'aussi bien gravés dans sa mémoire, que les murs de séparation des sciences, dans la tête de ceux qui les étudient par leur nomenclature. Une après-midi, nos officiers dirent que nous devions passer vers minuit, sous le premier méridien, pour peu que le vent ne changeât pas; mon homme de rester patiemment sur le pont, contre son ordinaire qui étoit de se coucher de très-bonne heure; l'officier de quart surpris de cet accès de vigilance, lui dit : que faites-vous là major ? il fait un froid du diable, vous êtes bien bon de vous laisser geler ; allez donc vous coucher — Je veux voir le premier méridien, de quel côté sera-t-il? on juge de l'effet. Gens à divisions, voilà votre représentant.

Les meilleures divisions sont celles où l'on trouve à-la-fois une analyse de quantité & une analyse d'espèces. Etant donné un tout physique ou idéal, numérique ou étendu, trop grand pour qu'on puisse l'embrasser d'une seule vue, on commence par le diviser & le subdiviser en portions assez petites, pour qu'on puisse les considérer une à une & en distinguer les parties sans effort ; mais comme le champ & la portée de la vue physique ou intellectuelle ne sont pas les mêmes dans les divers individus, & varient

continuellement dans un seul, il s'ensuit que ces divisions sont relatives, arbitraires & mobiles; cependant, à force d'expériences & de comparaisons, on peut saisir & déterminer des milieux entre les extrêmes observés, soit dans un grand nombre d'hommes, soit dans le même, en différens tems, afin de réduire à moitié les plus grandes différences, & de se mettre ainsi à la portée du plus grand nombre. Dès qu'on a déterminé la grandeur des parties de son sujet, on y applique l'analyse d'espèce, c'est-à-dire, qu'on y cherche les différences & les oppositions d'espèce. Les divisions qui ont pour base des différences seulement, sont encore arbitraires; car, ces différences ne sont autre chose que des sensations inégales, mais du même ordre, occasionnées par des degrés ou termes fort distans, choisis dans une progression dont on n'a pas sçu saisir la qualité commune, & la continuité. Par exemple, dans le spectre newtonien, on ne distingue bien que les deux couleurs extrêmes, les cinq du milieu, qui empiètent les unes sur les autres, se mêlent & se fondent ensemble d'une manière si imperceptible, qu'on ne peut assigner le point où l'une finissant, l'autre commence, & qu'il faut prendre des points fort distans, pour appercevoir quelque différence; c'est ce que l'on fait en mettant une plaque percée de sept trous entre le prisme & le carton qui reçoit les rayons; par ce moyen, on y voit sept couleurs dif-

tinctes ; mais, comme les trous répondent à-peu-près au maximum, ou à la partie la plus foncée de chaque couleur, toutes les nuances situées entre deux sont interceptées, & la gradation, quoique rendue invisible, n'en existe pas moins ; or, les noms donnés aux sept degrés sensiblement différens, répondent à ces sept trous, & sont autant de sophismes, puisqu'ils font prendre pour des différences de qualité, des différences de quantité ; ce que je viens de dire de l'échelle des couleurs, il faut l'appliquer à l'échelle des sons, & à celles des trois autres ordres de sensations.

Les divisions fondées sur des oppositions bien observées sont absolues, nécessaires & immuables ce sont autant de vérités ; par exemple, il y a une différence essentielle entre un mouvement de gauche à droite, & un mouvement de droite à gauche, il n'y a point ici de gradation ni d'échelle ; on distingue fort bien aussi le plaisir de la douleur, l'amour de la haine, la crainte de l'espérance, &c. ; & ce qui prévient toute équivoque, c'est que les choses analogues s'ajoutent & s'accumulent, tandis que les opposées se neutralisent en se mêlant, ou s'anéantissent en se combattant. Les meilleures divisions & les plus faciles à saisir se tirent des oppositions observées dans la situation des parties de la matière & dans la direction des mouvemens. Prenons pour exemple le corps humain : si on le parcourt dans le sens vertical, c'est-

à-dire, dans le ſens où agiſſent les deux grandes forces, lorſqu'elles ſont libres, on voit qu'il ſe partage naturellement en deux moitiés, dont les différentes parties aſſemblées ſymétriquement, ſe correſpondant pour la maſſe, la figure & le mouvement ſe balancent autour d'un centre & ſe font équilibre; chacune des parties, priſes à droite ou à gauche, ſe diviſe & ſe ſubdiviſe en d'autres, qui luttent, alternent & ſe balancent également; ſi l'on imagine deux autres plans de ſection, qui paſſent tous deux par le centre de gravité, l'un de droite à gauche, l'autre horiſontal, on aura encore des moitiés compoſées de poids & de mouvemens égaux; de plus, chaque partie intérieure a ſon contrepoids à l'extérieur. Les humeurs ſe partagent auſſi en deux claſſes, dont l'une ſe rapporte au chaud, & l'autre au froid, leſquelles étant oppoſées comme les ſolides, produiſent l'équilibre, ſoit en ſe neutraliſant réciproquement, lorſqu'elles ſe mêlent, ſoit en ſe combattant, lorſqu'elles ne ſe mêlent pas; lorſque les humeurs, le mouvement, la chaleur, la ſenſibilité paſſent de haut en bas, de droite à gauche, d'avant en arrière, de dehors en dedans, tous ces mouvemens ſont doubles, il y a l'allée & le retour; les ſenſations, les ſentimens, & les idées ſe partagent auſſi en deux claſſes oppoſées qui répondent à ces mouvemens oppoſés en quatre ſens différens. En un mot, comme la ſenſibilité ne fait, en quelque ſorte, que

voltiger dans tous les sens, selon que telle ou telle partie est mise en action par des causes intérieures ou extérieures, on peut diviser la sensibilité totale, en supérieure & inférieure, intérieure & extérieure, droite & gauche, antérieure & postérieure; & le corps humain peut être conçu partagé en un grand nombre de foyers d'action, agissant semblablement, qui se dérobent & se renvoyent réciproquement la chaleur, le mouvement, les humeurs, la sensibilité, la vie, dont chacun tire à lui tout ce qu'il peut, & aussi fort qu'il peut, tandis que les autres tirent également, & distribue, dès qu'il est le plus fort; en sorte que le corps est sain, lorsque le partage est égal, & mal sain, lorsqu'un ou plusieurs foyers l'emportent trop souvent, trop long-tems, ou trop fort en peu de tems; or, ces divers foyers pouvant agir de concert, ou lutter les uns contre les autres, selon les cas, un à un, deux à deux, trois à trois, &c..., ces combinaisons d'actions, multipliées par celles qui résultent des variétés dans la quantité de matière, la figure, la situation, la distance, la quantité & la direction des mouvemens, donnent une infinité de combinaisons possibles; mais quelque soit leur nombre, il est toujours multiple du nombre deux, qui est toujours une des racines du produit; le nombre deux qui est celui de combat, en tout tems, & celui d'équi-

libre, dans le cas d'égalité, est donc la base de toute les divisions qu'on peut faire dans l'homme; cette vérité eût été mieux sentie des Moralistes, si, au lieu d'appuyer le scalpel sur l'ame & de vouloir trancher l'air, ils eussent sçu mordre dans la matière, & ne diviser que ce qui étoit divisible; matiére, qualités sensibles, mouvemens, dans toutes nos divisions, ne perdons jamais de vue ces trois notions; or, j'ai montré que tout étoit commun entre l'homme & le monde, que les bonnes idées ressembloient aux êtres physiques, dont elles ne sont que des copies; ainsi tout sujet se partage naturellement en un nombre de parties multiple de deux; il faut donc, quand on médite un sujet, pousser l'analyse, jusqu'à ce qu'on voye cette masse confuse d'idées qui se présentent d'abord, s'ouvrir peu-à-peu, & se partager en deux masses bien distinctes, après quoi l'on cherchera, dans ces deux masses, toutes les variétés qui résultent du nombre, de la quantité, de la figure, de la situation, &c.... Le squelette construit, on jettera, dans les vuides, des faits particuliers, des images, des mouvemens, des tournures, enfin on donnera le poli, & l'œuvre sera achevée; en un mot, ces trois choses, dans notre physique; *squelette*, *écorché*, *homme entier & vivant*, représentent les trois opérations qu'il faut faire successivement, & la gradation de composition qu'il faut

ſuivre pour bien traiter un ſujet; cette analogie ne doit pas nous ſurprendre; car les différens ſujets n'étant que des aſſemblages de relations au corps humain, que des enſembles de ſenſations comparées & combinées, il eſt force que les touts intellectuels ſe compoſent & ſe forment, comme le tout phyſique dont ils tirent leur origine.

On ſent aſſez que ces règles tirées du corps humain s'appliquent à l'œconomie domeſtique, civile & politique, mais on peut me demander quel eſt de part & d'autre, le centre d'action, le point d'appui, autour duquel les oppoſés ſe balancent? je réponds que dans le corps humain, tous les organes uniques, ſitués vers le milieu du corps, peuvent être regardés comme autant de centres, & que le centre de gravité ſitué près des parties de la génération, eſt le centre de tous ces centres, que dans les compoſés phyſiques, intellectuels, moraux, politiques, le centre n'eſt autre choſe que le but qu'on ſe propoſe en compoſant.

Toute action, dans un être intelligent tel que l'homme, penſée, parole, geſte, action proprement dite, en un mot, tout mouvement volontaire, doit avoir un but; en deçà & en delà l'homme n'eſt qu'une machine; or ce but, pour le citoyen, doit être la plus grande ſomme de bien poſſible dans la ſociété dont il eſt membre; car il n'y a point de bonheur conſtant à eſpérer dans une ſociété de

malheureux ; à quoi il faut ajouter, avec le moins de mal possible pour les autres sociétés ; la même raison qui fait dépendre, en grande partie, le bien de chaque homme, de celui de ses concitoyens, fait dépendre celui d'une société, de l'état des sociétés limitrophes ; en toute position, des malheureux sont de mauvais voisins ; il faut travailler à leur bonheur, ou déloger ; mais le plus sûr, comme le plus noble, c'est de travailler à s'entourer d'une atmosphère de bonheur & de vertu ; le sentiment habituel de cette noble intention est le plus doux des sentimens ; envié, dépouillé, méprisé, délaissé, persécuté, l'homme de bien se réfugie en lui-même, s'entoure de ses bonnes actions, de ses grandes vues, & des amis qu'il devroit avoir ; l'œil fixé sur une fin généreuse, il brave, de son fort, le despotisme, l'envie & la fortune ; mais c'est trop demander au vulgaire, que d'exiger de lui cette force d'ame ; où est le Dieu capable de donner cette élévation de pensée à ce troupeau, que de mauvaises institutions ont métamorphosé en bêtes de somme ? lorsque la constitution physique & morale est tellement dépravée qu'il est impossible de pratiquer ces grandes maximes, reste à se rabattre sur les petites, en s'occupant de son propre bien, & de celui du petit nombre d'êtres que la nature & le hasard nous ont donnés pour amis, avec le moindre préjudice possible pour les autres ; en effet quelle

pourroit être l'utilité publique d'une collection d'hommes qui n'ont ni intérêt ni but commun? les petites sociétés redeviennent alors un peu ennemies, comme les grands peuples qu'on appelle nations, & le devoir se réduit à s'acquitter des obligations prochaines, en visant au mieux possible. Dans l'état où nous sommes, les hommes pleins deux-mêmes, & concentrés par un barbare égoïsme, n'ont pas même assez d'humanité ou de prévoyance pour laisser à l'homme qui ne s'occuperoit que d'eux & dont leur foiblesse ne pourroit se passer, les moyens de soutenir sa triste existence; le cosmopolitisme est, de notre tems, la route abrégée de l'hôpital où le vice arrive si tard; & puisque la faim & le froid long-tems endurés peuvent rendre physiquement méchant, comme je l'ai fait voir, & éprouvé moi-même, il faut défendre courageusement son nécessaire contre tous, & travailler à acquérir le superflu, pour se ménager le plaisir de donner; sans compter que la nécessité des choses condamnant à rétrograder, celui qui n'avance pas, veut qu'on tende *au plus*, afin de prendre pied *dans le moins*; voilà l'état de la question bien posé.

Ainsi, 1°. à l'âge où l'on commence à réfléchir, il est bon de regarder autour de soi pendant quelque tems, pour bien reconnoître les hommes & les choses, en les mettant toujours au pis, non par sen-

timent, ce qui produiroit la crainte, la haine, & par conséquent le malheur, mais mathématiquement & théoriquement, & avec le sang-froid des beaux joueurs ou des horlogers; après quoi il faut se choisir un but approprié, autant que faire se peut, au naturel qu'on a reçu, au caractère acquis, & à la nécessité des circonstances; car si l'on consume ses jours à vaciller & sur la fin & sur les moyens, cette double perplexité produit un sentiment pire que tous les maux dont la vue nous rend irrésolus. Un fol décidé est cent fois plus heureux qu'un prétendu sage qui passe sa vie à trembler de sagesse. Le plus petit de ces buts est le nécessaire physique pour soi & sa famille; à quoi il faut ajouter une petite quantité, car, par un progrès inévitable, le prix des matières de première nécessité haussant de plus en plus, une fortune qui reste toujours la même numériquement, devient sensiblement & réellement, de plus en plus petite; quand tout avance, c'est reculer, que de rester en place. Le plus grand bien est le bonheur de l'espèce humaine dans tous les tems & dans tous les lieux; le pire motif est le désir d'être le premier, comme le voulurent Alexandre, César, & tous ces insensés qui sont fous à trop grands frais; entre ces deux extrêmes, est le premier but qui varie selon le tems & le lieu, où la fortune nous a placés. A cet égard, l'état où nous sommes nés, s'il est mé-

diocre, eſt un pis-aller, qu'il eſt bon de laiſſer derrière ſoi; il faut profiter de la jeuneſſe pour avancer au-delà, afin que l'âge & la fortune nous faiſant reculer, comme cela ne manque guères d'arriver, nous puiſſions mourir, avant qu'ils nous ayent ramenés en-deçà; comme la vie humaine eſt bornée par le tems & les beſoins, il eſt clair qu'un plan de vie peut être limité.

2°. Le but choiſi, il faut lui ordonner des moyens qu'il eſt bon de régler ſur les mêmes principes, en les comparant à la fin; ces moyens peuvent être regardés comme des buts ſecondaires; or, une attention qu'il faut avoir en ceci, c'eſt de prendre un milieu entre celui qui court pluſieurs lièvres à la fois, & celui qui n'a que ſa montagne dans la tête; un moyen échappe trop aiſément; un trop grand nombre de moyens, en diviſant le ſentiment & l'attention, rendent tiède & diſtrait dans l'emploi de chacun. Le plus ſûr pour les eſprits médiocres auxquels je parle ici, c'eſt d'en avoir deux, de les bien ſuivre, & à l'inſtant qu'il en échappe un, d'en ſubſtituer auſſitôt un autre; tant que je me ſuis aſſujetti à cette règle, je n'ai jamais échoué.

3°. Ces ſeconds buts doivent s'ébrancher en moyens du ſecond ordre ou but du troiſième; mais, à meſure que les buts particuliers s'éloignent du but principal, il faut augmenter de ſoupleſſe, & ſçavoir renoncer de bonne heure à une mauvaiſe affaire,

après être retourné à la charge deux ou trois fois. Dans les petits détails, il eſt bon d'être ambi-dextre, c'eſt la première qualité des bons joueurs ; vous pouvez m'en croire, ô lecteurs plus jeunes que moi, *les petits ſcrupules ſont l'aliment des petites vertus & le poiſon des grandes*, j'ai ſçu cela trop tard ; que d'hommes devenus méchans en apparence & par le dépit de la mauvaiſe fortune, n'ont été tels que pour avoir outré la vertu pendant leur jeuneſſe ; c'eſt une triſte vérité, mais c'en eſt une, & il ne faut pas la perdre de vue; malheur aux grands enfans que leur nourrice habitue trop à ne ſe ſervir que de leur belle main ; la nature n'a point voulu que nous fuſſions paralytiques, & ce n'eſt pas pour rien qu'elle nous a, en quelque ſorte, doublés de haut en bas ; je n'entends pas qu'il faille, en quelque circonſtance que ce ſoit, être un fripon voluptueux, avare, ambitieux, curieux ou gourmand ; au fonds, il n'y a pas de profit durable à l'être ; & ſi nous ſçavons relire toute notre vie antérieure, nous trouverons que nos plus grands malheurs, que les événemens les plus piquans viennent preſque toujours de quelque faute relative à ces paſſions ; mais je dis qu'en reſpectant les conventions, comme l'arche d'alliance & la baſe de toute ſociété, il faut ſçavoir, à l'heure de la néceſſité, ſecouer la mauvaiſe honte & impoſer ſilence à ſa vanité. En un mot, conſtance dans le *but à vie*, ſoupleſſe, dextérité

rité, duplicité dans les buts ou moyens journaliers ; voilà les deux qualités opposées qu'il faut réunir en soi, pour passer à travers cette foule d'hommes mobiles & puérilement méchans, sans se briser contr'eux.

Un ouvrage philosophique doit, comme toute autre entreprise, avoir un but général, & des moyens ou buts secondaires subordonnés à la fin principale, qui aillent toujours en augmentant de flexibilité, à mesure qu'ils s'éloignent de la fin première ; enfin, des moyens journaliers & fugitifs qui suivent la variété des tems, des lieux, des hommes & des choses. Le but principal doit être tiré des loix universelles auxquelles l'homme est assujetti comme tous les êtres avec lesquels il est en rapport, & les moyens subordonnés aussi à ces loix composent le corps des Sciences, des Arts & des Métiers.

Ainsi, les Sciences bien entendues doivent être considérées comme des collections de moyens ou buts particuliers dont la fin la plus directe est d'aider l'homme à satisfaire ses besoins naturels, y compris la curiosité, de lui élever l'ame par la contemplation du spectacle de la nature, en lui montrant combien il est petit par ce corps qui disparoît dans la multitude & grand par ces deux facultés dont l'une le transporte en tous lieux, & dont l'autre, en étendant ses affections au-delà de son individu, l'associe sans effort aux plaisirs de tous les êtres vivans ; de

le soulever au-dessus de la fange terrestre en le détachant des passions basses, haineuses, dangereuses & dispendieuses, & en y substituant des plaisirs purs, nobles, faciles, & de tous les momens; d'augmenter sa liberté physique & morale en lui montrant l'influence des causes secondes sur toutes les parties de son être; d'exciter & de nourrir en lui tous les sentimens agréables, amour, espérance, admiration, joie intérieure, pure, douce, continue, orgueil bienfaisant, compassion éclairée, généreuse activité; enfin, de semer pour sa vieillesse des souvenirs rajeunissans qui le fassent revivre dans ses vertus, malgré l'impuissance de l'âge, en le rendant de bonne heure utile aux hommes en qualité de physicien & de consolateur, & pour tout dire, en qualité de médecin physique & moral; car le but de la physique doit être la santé du corps, celle de la morale, la santé de l'ame, deux santés qui naissent l'une de l'autre.

Tout traité doit avoir deux objets; l'un spéculatif qui consiste à montrer l'action des loix universelles dans les divers cas que les circonstances varient, en déterminant & nombrant ces circonstances; l'autre pratique, qui est d'indiquer, pour chaque individu, les signes auxquels il peut reconnoître qu'il s'est écarté de ces loix, & les moyens de se modifier de manière qu'il lui coûte peu de leur obéir; & comme les images sont utiles pour donner au juge-

ment une meilleure prise sur les idées, & pour les fixer dans la mémoire, la science humaine peut être considérée comme une sphère immense au centre de laquelle est la cause finale; à ce centre tendent, comme autant de rayons, les diverses sciences considérées comme moyens principaux; chaque science regardée comme fin secondaire, peut être aussi représentée par une sphère dont les rayons sont les diverses parties de cette science, la fin partielle toujours supposée au centre; mais, comme il faut que chaque science soit dirigée vers le grand but, vers la fin dernière, on peut imaginer que ces sphères du second ordre sont traversées par les rayons de la grande, chaque section, chaque chapitre, chaque article doit être considéré comme un rayon de ces dernières sphères; & si les parties des sciences sont fort étendues, on peut les regarder comme autant de petites sphères dont les moyens particuliers & circonstanciés sont les rayons, sphères enfilées sur les rayons des sphères du second ordre; en un mot, à mesure que les Sciences se perfectionnent, le nombre de leurs parties augmentant, on peut imaginer une suite pareille de sphères, de plus en plus petites en marchant vers les mouvemens & les êtres individuels, & de plus en plus grandes en marchant vers les loix communes, enfilées sur les rayons des sphères qui représentent les Sciences plus générales

dont elles font partie ; mais à la fin de chaque section, chapitre, ou article, le résultat doit se montrer accollé à la fin particulière, & dans une récapitulation générale qui peut servir de table, le titre du livre doit reparoître entouré des chapitres comme rayons.

Cette manière de diviser les Sciences a bien des avantages.

1°. Celui de diriger tout d'un coup la théorie vers l'action.

2°. Celui de montrer continuellement la fin avec les moyens subordonnés à cette fin ; elle tire les jeunes gens de cette incertitude fatiguante où ils sont en commençant à étudier les Sciences exactes. *Cui bono*, ne cessent-ils de crier à des sourds qui répondent quelquefois par des coups, & très-souvent par des impertinences. Au retour de mon voyage de la Chine, au moment que nous étions près de ranger le long du quai de l'Orient, que nos amis & nos amies placés aux embrasures des batteries, nous crioient : *salut, pauvres marins, soyez les bien venus*, nous échouâmes par la faute du pilote ; quel contre-tems ! comme notre équipage étoit un peu foible, nous empruntâmes, en payant, 4 à 500 soldats pour remettre le vaisseau à flot ; quand cette jeunesse ardente eut bien travaillé au cabestan, lassée de tourner ainsi, sans sçavoir ce qu'elle faisoit, elle

commença à donner des signes d'impatience en criant : à quoi cela sert-il ? nous faisons toujours la même chose, & nous ne sommes pas plus avancés qu'il y a une heure. Les officiers que l'âge avoit mûris, les renvoyèrent bien loin, ou ne firent pas semblant de les écouter; ils étoient trop gros & trop sages pour s'abaisser à rendre raison de leurs ordres; un jeune étourdi qui se trouva là, prit la peine de leur expliquer comment, en tirant le vaisseau vers une ancre mouillée au large, à six brasses, à l'aide du cable attaché par un bout à cette ancre, & par l'autre, au tournevire roulé sur le cabestan, ils tiroient le vaisseau vers l'endroit où il y avoit plus d'eau, & travailloient ainsi à le mettre à flot; ils le comprirent, le remercièrent, se mirent à l'ouvrage avec plus d'ardeur, & d'un coup de collier détachèrent le vaisseau de la vase où il étoit emboîté & mastiqué. Ces soldats représentent les jeunes gens qui étudient les mathématiques par force; les vieux officiers bourrus, les maîtres bornés & rechignés, le jeune marin complaisant, celui qui s'efforce avec tant d'autres de tirer le vaisseau politique de la fange visqueuse & tenace des vieux préjugés; il aura pour salaire des injures, & voudra bien s'en contenter. Le résultat de cet exemple est : l'homme changeant & mobile aime à tourner, mais autour d'un but, il faut le lui montrer.

3°. Notre méthode attache le plan & le but du

livre à la plus simple & à la plus familière des figures mathématiques ; il n'est point d'homme qui ait de la peine à se représenter une orange enfilée par des aiguilles en tout sens.

4°. Le but une fois montré, l'ordre des sections & des chapitres devient assez indifférent, & peut changer selon les tems, les lieux & les divers tours d'esprit, sans que le fonds du sujet en souffre.

5°. Comme aucune des sphères ne sera jamais entièrement pleine, les vuides seront des indications des découvertes qui restent à faire, & des places toutes prêtes pour les loger.

6°. Pour faciliter la composition, je réduis la sphère à un cercle, que je trace sur un papier, je place le but au centre, & je divise la circonférence en deux parties, l'une pour les différences, l'autre pour les analogies, j'écris les idées, à mesure qu'elles me viennent, en les désignant par un mot ou deux de chaque période pour me la rappeller ; puis méditant ma matière de nouveau, je cherche l'ordre où je dois placer ces idées, & je marque cet ordre par des chiffres 1, 2, 3 qui me le retraceront quand il me plaira ; n'est-il pas clair que me voilà maître de retrouver mon sujet en entier & de le développer en écrivant lentement, & en donnant le tems aux transitions & aux tournures de se présenter ?

7°. Quand une fois les sciences seront dirigées vers la fin morale ou politique ; quand on verra bien

chaque chose à sa place, les disciples & les maîtres ne se verront plus exposés à cette impertinente question de la part de ceux qui se servent de tout & ne rendent rien, à quoi cela sert-il ? car alors, on pourroit répondre, cela sert à prouver que vous êtes un oisif, un ingrat, un sot, ou un fripon, & peut-être tous les quatre à-la-fois.

8°. Les arts bien dirigés étant des moyens de rendre agréables les choses utiles, auront place partout, pourvu qu'ils n'abusent pas trop de leur puissance, en vendant trop cher le plaisir d'un moment; car alors, nous les excluerons de notre sphère, après avoir décélé leurs ruses.

Je ne puis dissimuler une objection qui se présente ici assez naturellement au lecteur qui a un peu de mémoire; tout-à-l'heure, dira-t-il, vous prétendiez contre Bacon & ses adhérans qu'on devoit aller, de prime-saut, des faits particuliers aux axiômes, vous ne vouliez pas d'échelle dans la recherche des causes, & pourtant vous voilà emboîtant les sciences les unes dans les autres, & graduant votre marche; ma réponse sera bien simple : quand il s'agit de considérer l'univers existant tel qu'il est, ou tel qu'il paroît à nos sens, il n'y a ni général, ni particulier, ni premier, ni dernier; les faits grands ou petits, rares ou communs, touchent également aux loix universelles; mais, dans l'étude de la nature considérée comme

moyen d'améliorer la condition humaine, il y a un choix à faire, les choses qui nous touchent le plus immédiatement, qui nous sont nécessaires en tout tems & en tous lieux, tiennent le premier rang; le reste doit s'éloigner de cette première place, à proportion qu'il est moins nécessaire, & qu'il l'est moins souvent; ainsi, dans le réel tout est de niveau; mais, quand il s'agit de ce qui est nécessaire, utile, commode, il y a des degrés, des étages à distinguer; entrons dans de plus grands détails sur les diverses espèces de composition.

Tout le suc des faits historiques est dans leurs circonstances; s'il ne s'agissoit que de décrire des mouvemens secs & décharnés, je me chargerois bien de vous donner en deux mots toute l'histoire ancienne & moderne; *avancer ou reculer*, voilà tout; à quoi il faut cependant ajouter, *ou rester en place*, car il y a eu des Moines & des Rois fainéans; cela n'est ni fort long, ni fort instructif; mais, comment, pourquoi, pour qui, où, quand, combien de fois, &c.; c'est une autre affaire; la plupart des historiens trient dans les mémoires qui leur servent de matériaux les faits qui peuvent servir à les faire briller, & rejettent tout le reste. Voltaire, toujours prompt à blâmer sans trop s'embarrasser de motiver ses proscriptions, a traité les vies de Suétone de journal d'un valet-de-chambre; ce grand Littéra-

teur avoit, ne vous en déplaise, un très-petit esprit, comme tout homme qui peut craindre que sa vie privée ne soit connue; cet homme a voulu mettre par-tout la pompe tragique, ou le sel comique; perpétuellement occupé à dorer le plus grand de tous les vices politiques, le père de l'adultère, de la trahison, de l'ingratitude, de l'avarice, de l'ambition, de la vanité, de l'envie, de la haine, le tendre amour, en un mot, qui est une sorte d'égoïsme à deux, il ne pouvoit souffrir qu'on deshabillât son idole; certes, le vice n'est pas beau en négligé; mais, c'est pour cela même qu'il faut le mettre à nud, en lui arrachant les loques brillantes dont il se pare. Le plus franc des hypocrites qui ayent régné, disoit, en se jouant à ses adulateurs: mon valet-de-chambre sçait que je ne suis pas un Dieu; j'ai bien peur que M. de Voltaire n'ait pas saisi l'intention de cet historien, qu'il se hâte si fort de condamner; *prægravant tamen cætera*, dit Suétone, dans la vie de Jules-César, ces mots dont il met l'équivalent dans les autres vies, nous apprennent qu'il se proposoit de peser les douze Empereurs, vices & vertus, pour donner leur bilan moral; dans un abrégé, cette méthode en vaut bien une autre; & je doute que les conversations historiques du Français, malgré l'esprit philosophique dont elles sont nourries, & le talent qui les assaisonne, remplissent mieux l'objet souhaité. Les fabulistes qui écrivent

l'hiſtoire ſemblent flairer les faits & les admettre, ou les rejetter, ſelon qu'ils ſentent bon ou mauvais; *les paroles ne puent pas*, dit un ſage proverbe qui nous reproche notre fauſſe délicateſſe; il n'y a de petits détails que pour les petits hommes qui meſurent tout à la toiſe; il n'y a de grand dans ce genre que la ſincèrité, & de petit que la mauvaiſe honte; *la vérité ſent toujours bon* pour un homme dont le jugement eſt ſain; pour moi, j'eſtimerois plus grand celui qui chercheroit, dans les déjections d'un Prince, la véritable cauſe de la ſottiſe qu'il vient de faire, que le gentilhomme ordinaire qui ment facétieuſement à la face de l'Europe; pour avoir l'ame libre, il faut avoir le ventre libre; voilà un axiôme phyſico-moral, qu'aucun hiſtorien n'a peut-être jamais connu; cependant, ils accumulent des conjectures, & font proviſion de grands motifs pour expliquer une action dont la raiſon étoit tout ſimplément dans un ventre obſtrué.

Un philoſophe a trouvé mauvais que quelques grands perſonnages euſſent fait faire le journal de leur vie privée; Alexandre eſt du nombre, ce ſoin lui fait honneur; il falloit qu'il ſe ſentît bien de la vertu pour oſer le prendre; s'il s'agit de faire connoître un homme par les moindres détails, il faut bien que le phyſique & le moral marchent de front, ſans quoi nous ne connoîtrons point le concours de cauſes qui l'ont déterminé, nous n'aurons point vu

la lutte des passions & des viscères, ni le grain qui fit pancher la balance du bon ou du mauvais côté. Alexandre, irrité de la résistance opiniâtre du Gouverneur de Gaza, le fit traîner à son char, pour imiter Achille; ce trait est le plus odieux de sa vie; à quelle heure le fit-il; demanderois-je à l'historien? & s'il me disoit, Alexandre avoit trop mangé ce jour-là & dormi sur son dîner; de plus, il faisoit un tems chaud & pésant, je l'en mépriserois un peu moins.

Plutarque qui n'a fait que des abrégés, étoit moins dédaigneux; il ne manque pas de nous dire que le barbier de César étoit le plus poltron des humains; la bonne précaution! de confier sa gorge à la timidité; ce héros étoit tout calcul, aussi n'eut-il point la gorge coupée, & de plus, le trembleur lui sauva la vie à Alexandrie. Après avoir lu le meurtre de Clitus dans l'orateur Quinte-Curce, & méprisé ce héros sur son exposé, si on relit le même événement dans Plutarque, homme simple, exact & profond, on revoit le héros, on le plaint, & l'on déteste le vin. En effet, dans le premier, c'est une action noire & basse, un vrai guet-à-pens; dans Plutarque, c'est toute autre chose; Alexandre entendant rabaisser ses exploits, retient long-tems sa colère; honteux d'un premier emportement, il dit aux Philosophes Grecs qui l'entouroient : ô sages, vous êtes des Dieux parmi les Macédoniens, ne vous semble-

t-il pas vivre avec des bêtes féroces? Clitus enchérit sur ses premières injures, il élève la voix de plus en plus; enfin, l'oreille d'Alexandre entend ces mots, *quand tu fuyois, quand tu tournois le dos;* poussé à bout, il arrache une javeline à un de ses gardes, & en perce Clitus; le coup fait, il regarde ses familiers, & les voyant consternés: ah! malheureux, tu as fait trembler tes amis, qui désormais osera te parler? qui t'aimera? te voilà seul; que diras-tu à cette mère qui t'a allaitée, qui a perdu deux fils à ton service, & dont le dernier, qui t'a sauvé la vie, meurt de ta main? oseras-tu souffrir qu'elle approche de ses lèvres cette main trempée dans le sang de son fils? puis, il se jette sur le corps de Clitus, & reste ainsi etendu deux jours & deux nuits, noyé dans les larmes, & résolu de se laisser mourir de faim; cela est bien différent; on voit dans le récit de Plutarque ce passage rapide de la colère à la pitié, & cette honte magnanime, toujours si fortement marquée dans un naturel ardent & impétueux, mais généreux; on y voit ce qu'on ne sçait jamais, que quand on l'a senti, un grand cœur s'abaissant devant ce qui lui cède, & heurtant ce qui lui résiste jusqu'à ce qu'il l'ait renversé; en opposition avec ces hommes lâches qui foulent aux pieds la foiblesse & la timidité, chantent victoire, & vont delà ramper devant le courage & la force; l'Alexandre de Plutarque est ce même homme, qui traita si humainement les vain-

cus, qui craignit de vaincre la nuit, qui aima mieux mourir empoisonné que douter un instant de la foi d'un ami; celui de Quinte-Curce est un monstre qui attend son bienfaiteur dans les ténèbres pour l'assassiner; quelle différence! Quinte-Curce ne le rend si odieux qu'en supprimant deux ou trois circonstances, & Plutarque, en les remettant, nous le montre tel qu'il étoit, sujet à boire, & trop jaloux de sa gloire pour endurer certains reproches en public. Les historiens ne marquent point assez exactement le jour & l'heure d'un événement, cependant cette heure fait tout dans bien des cas; je connois des personnes qui, pouvant disposer de leurs tems & diviser leur journée comme il leur plaît, se font fait une loi de ne jamais traiter d'affaires importantes que le matin, afin de ne point exposer les intérêts d'autrui aux vicissitudes de leur estomach; excellente leçon pour les historiens & pour nous.

Rousseau a observé que la cérémonie du Bucentaure, dont quelques philosophes se moquoient, inspiroit à la populace Vénitienne une sorte de fanatisme pour le tyrannique gouvernement sous lequel elle gémit ou se tait; ce que Rousseau n'ignoroit pas, César le sçut encore mieux; les jeux de son Édilité, ces repas somptueux tant de fois donnés au peuple, les combats de gladiateurs & de lions, les danses d'éléphans, les spectacles extraordinaires

qu'il imaginoit; mais sur-tout ces sentences courtes & énergiques qu'il fabriquoit avec tant de soin, tout cela étoit autant de machines, pour donner à ses concurrens une taille de nains, & pour renverser le Sénat par la populace; ainsi, puisqu'une pompe, une image, un repas, un mot, a tant d'influence sur le commun des hommes, ces riens sont quelque chose, & sont réellement partie d'une histoire sérieuse. Dans toutes les choses qui remuent le peuple, on doit marquer, au moins, le tems de leur établissement & de leur suppression, ainsi que l'impression qu'ils ont faite sur lui, aux différentes époques; les choses visibles, bruyantes, sensibles, déterminent le peuple; c'est à ses yeux, à ses oreilles, mais surtout à son estomach qu'il faut parler; les causes secrettes déterminent ceux qui le gouvernent; car, leurs voluptés étant plus loin de la nature, les vices qui les dominent sont toujours un peu plus honteux; voilà une distinction qu'il ne faut pas oublier en écrivant l'histoire, si l'on veut qu'elle soit un tableau fidèle du cœur humain, & non la relation des mouvemens de quelques machines; comme tout se tient dans l'homme, il n'est point de circonstances indifférentes.

On a très-mal défini les mathématiques, en disant, c'est une science qui a pour objet la quantité; car elles considèrent aussi les combinai-

ſons, les arrangemens, la ſituation & la figure, choſes qui peuvent varier à l'infini, la quantité reſtant la même.

Les maîtres qui enſeignent cette ſcience à des diſciples un peu mûrs & déjà munis d'une forte doſe de prétention au titre de raiſonneur, ſont quelquefois arrêtés tout net par cette objection qui leur eſt faite. Vous dites, Monſieur, que la ligne n'a point de largeur, ni la ſurface, d'épaiſſeur, cela eſt abſolument faux, car toutes les lignes réelles ont de la largeur, & toutes les ſurfaces réelles, de l'épaiſſeur; or, les mathématiques ne ſont que des conſéquences de cette fauſſe ſuppoſition; elles n'ont donc aucune réalité; ce n'eſt là qu'une vétille d'écolier; j'ai pourtant vu des maîtres héſiter à répondre; pour lever la difficulté, je ferois ces queſtions: combien y a-t-il de large de Paris à Verſailles? & combien un arpent a-t-il d'épaiſſeur? vous trouvez cette queſtion ridicule, & en cela vous avez raiſon; mais votre objection dit la même choſe en d'autres mots; dans la vie ordinaire, on fait continuellement des abſtractions, en négligeant la largeur, quand il ne s'agit que de la longueur & l'épaiſſeur, quand il n'eſt queſtion que de longueur & de largeur; pourquoi les Mathématiciens n'auroient-ils pas le droit de faire de ſemblables abſtractions, quand ils ont des buts analogues? Les ſuppoſitions mathématiques ſont des preſque-vérités fondées ſur l'expérience; en

effet, on ne traite de lignes, que les surfaces qui ont peu de largeur; & de surfaces, que celles dont les inégalités ne sont pas très-grandes respectivement; ainsi; les conséquences de ces suppositions sont des presque-vérités qui suffisent dans la pratique; on ne peut, à l'aide de ces à-peu-près, passer de l'invention à l'exécution, sans un peu de tâtonnement, à cause de l'imperfection des instrumens, & de l'irrégularité relative des objets réels; mais ils limitent le tâtonnement & le ressertent dans un cercle très-étroit; ainsi, les mathématiques facilitent l'exécution en la simplifiant & l'abrégeant; par exemple, si la fabrique des aërostats eut été confiée à des gens qui n'eussent pas sçu mesurer & calculer, on auroit dépensé des millions & des années, avant de sçavoir à très-peu près quel volume doit avoir une de ces machines, pour porter deux hommes, le poids de l'enveloppe & de ces hommes, ainsi que la pesanteur spécifique de l'air atmosphérique & du gaz inflammable étant donnés; au lieu qu'avec la science dont nous parlons, on est arrivé d'un coup de plume à trouver les proportions nécessaires à-peu-près. La rigueur géometrique n'existe que dans le cerveau des Géomètres; le tâtonnement est un bâton d'aveugle avec lequel on peut faire sûrement une lieue en cent ans. Le milieu est de se servir des mathématiques, après avoir bien reconnu leur véritable

but,

but, & ſans exiger d'elles ce qu'elles ne peuvent donner.

En examinant avec attention les propoſitions les plus ſimples des élémens de géométrie, on s'apperçoit qu'elles ne ſont que les particulariſations des axiômes inconteſtables, des ſuppoſitions & des définitions placées en tête du traité; ſi l'on paſſe aux théorèmes, on trouve qu'ils ſont, à meſure qu'ils ſe compliquent, composés d'un nombre, de plus en plus grand, de particulariſations de cette eſpèce; prenons, pour exemple, cette propoſition : *deux angles oppoſés au ſommet ſont égaux ;* pour la démontrer, on décrit ordinairement une demi-circonférence ſur chacune des deux lignes qui ſe coupent; ces deux circonférences ſont, par la conſtruction, couchées l'une ſur l'autre ; elles ont une partie commune dans le milieu ; or, ſi, de ces deux circonférences égales, on retranche la partie commune, les reſtes, qui ſont les deux angles donnés, ſeront égaux ; mais cette démonſtration n'eſt autre choſe que cet axiôme : *ſi de deux grandeurs égales, on ôte deux quantités égales,* ou ce qui eſt la même choſe, *une quantité commune, les reſtes ſeront égaux ;* ce n'eſt, dis-je, que cet axiôme particulariſé, en l'appliquant à deux circonférences couchées l'une ſur l'autre ; en ſorte qu'au fonds, la marche des mathématiques n'eſt point différente de celle des autres Sciences où l'on procède en partant de principes inconteſtables qu'on

transforme & qu'on accumule de plus en plus, pour en composer des propositions particulières. Il est bon de remarquer que, dans la démonstration que nous avons choisie pour exemple, comme dans beaucoup d'autres, on met un appareil qui seroit fort inutile, si l'on avoit sçu analyser la proposition à démontrer; un angle étant défini *la quantité d'inclinaison d'une ligne sur une autre*, il ne faut que jetter un coup-d'œil sur la figure, pour voir que les deux angles doivent être égaux; car il est clair que les deux portions de lignes qui sont au-delà du point d'interfection n'étant que le prolongement de celles qui sont en-deçà, doivent être inclinées l'une sur l'autre, autant que celles-ci, les angles sont donc égaux. J'ai remarqué, dans les traités de mathématiques, un assez grand nombre de propositions qu'on établissoit avec un grand appareil de lignes & de paroles, & qu'on pouvoit démontrer, par de semblables rapprochemens, parce qu'elles étoient plus voisines des définitions & des axiômes qu'elles ne le paroissoient.

L'orateur Jean-Jacques Rousseau, frappé de la simplicité apparente de la première démonstration, & tout charmé d'en être venu à bout, s'est hâté d'en conclure qu'on pourroit, sans autre construction, démontrer toute la géométrie par la seule super-position réelle des lignes & des figures; cet apperçu est spécieux, on l'adopte, & aussitôt l'on

forme le projet d'un beau traité à l'usage des enfans, où l'on marchera par super-position; un pareil traité seroit en effet très-utile, & je suis persuadé qu'en moins de trente ans, un enfant sçauroit ses élémens *ad unguem*. Trente ans, bon Dieu, quelle abréviation! à quoi cela tient-il? suivez moi. 1°. La super-position ne seroit facile que dans certains cas, où les théorêmes ont pour objet l'égalité des lignes ou des surfaces; elle le deviendroit de moins en moins, à mesure que le nombre des lignes ou des figures à comparer augmenteroit; car, comme il faudroit, pour la faire, couper avec des ciseaux, ou plier le papier, sur lequel elles seroient tracées, plus il y auroit de sections ou de plis à faire, plus on perdroit de la justesse. 2°. Il arriveroit souvent qu'une figure qui ne seroit pas réellement égale à une autre, le paroîtroit, à cause des déchets résultans de l'opération, ce qui méneroit à un faux. 3°. S'il n'étoit plus question d'égalité, mais d'un rapport quelconque entre les lignes & les surfaces, il faudroit, pour vérifier la démonstration en la réalisant, faire autant de super-positions, que les petites lignes ou les petites figures seroient contenues de fois dans les grandes; ce qui rendroit l'exactitude impossible. 4°. Mais ce seroit bien pis, si les rapports des deux quantités ne pouvant être exprimés en nombres entiers, la grande contenoit la petite un certain nombre de

fois, avec un reste, supposons 17 fois $\frac{5}{7}$, un ange ariné d'une paire de ciseaux divine, & de papier de même qualité, n'en viendroit pas à bout. 5°. Ce n'est pas tout; que deviendroit la démonstration par super-position, quand il seroit question de deux figures en rapport déterminé, dont les produisans sont incommensurables? 6°. Supposons un cas fort simple; chacun sçait qu'un triangle scalène, & un triangle équilatéral, ayant même base & compris entre deux lignes paralléles, ont des surfaces égales, Jean-Jacques, démontrez-nous cela par super-position. 7°. Enfin, Rousseau n'a pas vu que c'étoit faute de pouvoir faire des super-positions réelles, que les géomètres usoient de raisonnemens métaphysiques & se contentoient de super-positions mentales, les seules possibles dans presque tous les cas. Tel est la valeur de ces apperçus imposans qu'on nous donne pour des coups de génie, qui font acquérir à si bon marché le brevet d'homme universel, mais qui disparoissent devant l'œil d'un homme du métier, pour peu qu'il essaye de les appliquer en les particularisant. Si j'appliquois la même méthode à la plupart des apperçus moraux & politiques de ce grand homme, à ceux de Montesquieu, & de quelques autres, on les verroit se pulvériser entre mes mains; mais non, qu'ils vivent, soyez trompés en mots sonores, puisque vous aimez à l'être; quand vous auriez cessé

de croire à leurs mots, vous croiriez encore à leurs noms propres, & ne me pardonneriez jamais d'avoir abattu vos idoles; il vaut mieux faire que défaire, & subſtituer à des principes vagues & toujours vrais, patce qu'ils ne s'appliquent à rien, des principes bien limités & bien circonſtanciés, qui prêtent moins au ſtyle otatoire.

L'application de l'algèbre à la géométrie eſt certainement un grand pas fait par Deſcartes, cette méthode généraliſe, reſſerre, & ſimplifie la ſcience, en ſimplifiant ſa nomenclature; elle épargne du tems en abrégeant les démonſtrations; mais, ô lecteurs éblouis, n'oubliez pas mon principe: nous marchons par-tout entre deux hayes, l'une d'avantages, l'autre d'inconvéniens; *il faut opter entre la ſoupe & le bouilli;* nous avons vu le gain, voyons la perte. Réduire ainſi toutes les quantités de matière & de mouvement à un certain nombre de ſignes généraux qui ſe combinent à l'infini, c'eſt travailler à deſſécher pout toujours l'imagination de celui qu'on exerce à ces opérations machinales, c'eſt le mettre à l'A, B, C, en phyſique, car en logeant ainſi des lettres dans ſa mémoire, à la place des objets réels qu'il en déloge, & en généraliſant toujours, ſans jamais réaliſer, il perd l'habitude de ſe peindre vivement & nettement, la figure, les dimenſions, la ſituation, les mouvemens & toutes les qualités ſenſibles des corps, habitude précieuſe & à laquelle rien ne peut

ſuppléer; la route la plus ſûre, pour placer l'invention près de l'exécution, c'eſt de s'habituer à individualiſer & à réaliſer tout ce qu'on imagine, à ſe le peindre fait; or, la paſſion du calcul ôte cette facilité; ſi vous en doutez, donnez-vous la peine de décrire verbalement une machine un peu compliquée devant deux hommes qui ne ſçachent deſſiner, ni l'un ni l'autre, dont l'un étudie la géométrie par les formules algébriques, & l'autre, par l'inſpection des figures ſeulement, vous ſerez plutôt compris par le ſecond, que par le premier. Ces ſignes généraux & vagues repréſentent des collections d'êtres & de rapports; ils ſont, en phyſique, ce que ſont, en politique, les membres de la Chambre des Communes d'Angleterre; que ſi vous n'effectuez jamais, en ſubſtituant, à la place *du repréſentant*, *le repréſenté*, vous n'avez plus qu'une ſcience chimérique, & les lettres établies pour toujours dans votre tête, y forment une ſorte d'ariſtocratie tyrannique; on s'accoutume à ſe payer de mots, on croit à ces mots, & l'on devient fanatique; rien n'eſt ſi voiſin que l'algèbre mathématique & l'algèbre religieuſe, qui, chez certains peuples, n'eſt qu'un aſſemblage de ſignes inſignifians, qu'un calcul qui s'effectue contiuellement pour les miniſtres, & reſte ſigne pour le peuple; une choſe qui appuye cette analogie, c'eſt que les grands algébriſtes ſont preſque toujours dévots; un triangle, & un mot écrit

au-dedans, voilà leur dieu & l'emblême de leur ſcience. L'algèbre eſt proprement la langue des hommes de génie, de ces hommes qui tournent en habitude toutes les facultés naturelles, ou qui étant un aſſemblage vigoureux de contraſtes, peuvent ſans danger, balancer du monde chimérique au monde réel, des abſtractions aux individus palpables. Il faudroit peut-être interdire cette langue myſtique aux hommes médiocres qui s'en infatuent, ou les mettre aux gages des hommes rares dont je viens de parler. Que ſi l'on veut les guérir de cette manie, on y parviendra par le deſſein & ſur-tout par la méchanique, ſcience qui habitue à matérialiſer toutes ſes conceptions, à pouſſer les décompoſitions juſqu'à ce qu'on voye, au bout de l'analyſe, des corps en mouvement.

Un autre reproche encore plus fondé que j'ai à faire aux mathématiciens du premier ordre, c'eſt qu'en appliquant leur ſcience à la phyſique, ils bâtiſſent fort ſouvent des calculs très-juſtes, ſur des élémens très-faux, ou au moins ſuppoſés & douteux ; mais le plus grand mal, c'eſt qu'ils y mêlent quelquefois la ruſe, ils choiſiſſent des élémens, tels que la vérification eſt impoſſible & profitent de cette impoſſibilité pour être juſtes. Dans ce grand nombre d'élémens ſouples & placés à perte de vue, on taille, on rogne à ſon aiſe ; ſe trouve-t-on *en plus*, d'un côté, on eſt quitte pour ſe mettre *en moins*,

de l'autre, les hommes n'examinent que le résultat & acceptent le tout; on ne peut démontrer l'erreur ni la mauvaise foi de ces calculateurs, par la même raison qui les empêche de montrer la réalité de leurs élémens; leur effrayant calcul force à les croire ou à en faire le semblant; ces calculs font volume; on a beau renverser l'édifice en le sappant par les fondemens, à l'aide d'une proposition interrogante, simple, claire, nette, courte & sèche; où sont les gens capables de préférer une phrase vraie & claire comme le jour, à un in-quarto de mensonges auxquels ils n'entendent rien? C'est ainsi qu'un célèbre mathématicien qui paroissoit supérieur à ces ruses ou à ces préjugés, a tenté de prouver que la lune étoit la cause de l'élévation & de l'abaissement des eaux de la mer, en calculant le poids de ces eaux, d'un côté, & de l'autre, la force attractive de l'astre; mais les pôles n'ayant point encore été visités, on ne sçait pas au juste, ce qui est terre ou mer, sur notre planète; la figure des côtes est si variée qu'il est impossible de déterminer la surface de l'océan; sa profondeur est encore moins connue; on connoît à peine les sondes aux atterrages des côtes très-fréquentées; le poids du pied cube d'eau de mer, n'est pas le même par-tout; tous les élémens du calcul relatifs à notre planète sont donc incertains; que doit-ce être de ceux qui regardent la lune? mais ici le calculateur est un peu plus à

ſon aiſe, vu la diſtance; quel frèle échaffaud? il s'eſt trouvé auſſi un homme qui a oſé péſer les planètes, & mettre un thermomètre dans chacune; mais, comme, depuis long-tems; la phyſique de cet homme a été renvoyée aux littérateurs qui nous l'avoient amené, nous oublierons avec le public ce qu'il a pu dire ſur ce ſujet.

Ainſi tout ſe réduit à des ſuppoſitions gratuites; l'on peut, en s'y prenant comme Meſſieurs Newton, Euler & autres, donner aux amateurs un million de calculs ſemblables, qui ſe trouveront tout auſſi juſtes, & n'en ſeront ni moins haſardés ni moins inutiles. J'aurois voulu voir le premier appliquer ſes calculs à ſa nièce & à ſon chien; on auroit pu, du moins, vérifier ſon hypothèſe, en rabaiſſant un peu ſon vol, il nous eût mieux ſervi, ſans tant d'appareil, & n'eût point fait manquer, pendant tant d'années, l'invention des lunettes achromatiques, recouvrées par l'incrédulité du ſecond.

J'apprends à l'inſtant que quelques imitateurs ſe jettant ſur ma trace, s'occupent actuellement d'appliquer les mathématiques à la morale; comme j'ai donné le coup d'éperon ſans le vouloir, je vais auſſi uſer de la bride & leur épargner de la peine; dans tout ce qui concerne le nombre des têtes, les combinaiſons, la figure, l'étendue, la ſituation, les mathématiques ſont applicables à la morale & à la po-

litique ; mais cela ne suffit pas ; il faudroit aussi, pour avoir quelque théorie certaine, déterminer l'espèce, le nombre, l'intensité, & la durée des sensations, des sentimens & des idées ; or, je dis, (& je ne crains pas d'objection) qu'on ne peut évaluer toutes ces choses dans les autres, ni même en soi. S'il ne s'agit que d'introduire, dans la morale & la politique, des formes de raisonnemens, & des termes mathématiques, l'honneur de cette bévue appartient à MM. de Maupertuis & de Mérian, à une légion d'Allemands, enfin à Rousseau lui-même qui a fourré, dans son contrat social, une moyenne proportionnelle, comme si tous les hommes étoient aussi égaux que les unités arithmétiques ; comme si dans les questions compliquées de la politique, il ne s'agissoit que du nombre, comme s'il entendoit quelque chose à ces matières ; ainsi, je plains & le public & ceux qui s'amusent à ces bagatelles.

Quand un préjugé s'est glissé dans l'entendement humain, comptez que les hommes se le passeront de main en main, & qu'il fera le tour des arts & des sciences. Quoi de plus fol, par exemple, de plus inutile & de plus commun, que de compiler, comme j'ai vu faire, de petits morceaux triés dans les chefs-d'œuvre de l'antiquité, & de les entasser ainsi pêle-mêle dans sa mémoire ; il vaut mieux lire ces grands maîtres naturellement, comme si l'on

conversoit avec eux, lentement s'il le faut, & laisser les ensembles harmonieux que l'on trouve chez eux s'arranger sans effort dans la mémoire; en laissant ainsi chaque chose à sa place, & en revoyant le tout de tems en tems, il sera plus facile de se les approprier, qu'en allant, pour ainsi dire, pêcher de beaux traits, de livre en livre; jamais on ne réussit moins à se rappeller une chose, que quand on veut trop s'en souvenir, & il n'y a rien qu'on retienne aussi aisément que ce qui se dit en conversation, précisément, parce qu'on ne fait aucun effort pour cela, que les idées liées les unes aux autres par quelque passion, s'attirent mutuellement & sortent ensemble, peut-être aussi, parce qu'une idée accollée à l'image d'un être vivant, se réveille plus facilement que la même idée gravée sur les pages inanimées d'un livre. Tous ces faiseurs d'extraits, de rapsodies & de remarques, sont ensuite bien embarrassés pour assembler tous ces lambeaux incohérens, toutes ces pièces de rapport; après avoir fait un cours d'anatomie & de plagiat, il leur reste à faire un cours d'ordre, d'harmonie, & sur-tout un cours de génie.

Cette marche ressemble beaucoup à celle des maîtres de dessin qui font faire à leurs élèves ce qu'ils appellent des principes; c'est-à-dire, des nez, des bouches, des oreilles, &c. puis, leur enseignent à mettre chacune de ces parties à sa place; tous ces travaux sont faits pour aller ensemble; en se réfor-

mant peu-à-peu pour le trait, on se réforme aussi pour la pose; les deux arts qui ne sont que le même, marchent toujours de front, & l'on n'est pas réduit, après de longues études, à dire : ce qu'il y a de difficile, c'est de mettre ensemble ; oui, sans doute, l'art de mettre ensemble est le plus difficile de tous, parce que vous l'avez gardé pour le dernier ; mais, si vous vous y étiez exercé de bonne heure, vous seriez dans les deux arts, à des degrés correspondans ; d'ailleurs, jeune homme, dans cet œil que vous dessiniez, la prunelle, les angles, la paupière, les cils, doivent avoir chacun une forme, une proportion, une place, dont votre œil s'est habitué à juger, voilà donc un petit tout dont vous sçavez déjà ordonner les différentes parties ; eh bien, faites en grand, ce que vous avez fait en petit ; car, l'œil est par rapport à la tête, & la tête par rapport au corps, ce qu'étoit cette prunelle par rapport à l'œil ; que ne vous délassiez-vous de cet œil, en apprenant sa position dans la face, & celle de la face dans le corps ? vous, jeune écrivain, le mot a sa place dans la phrase, la phrase dans le paragraphe, le paragraphe dans le livre, suivez l'analogie.

On me dira peut-être que je surcharge les enfans, en les occupant de tant de choses à-la-fois, & en les faisant commencer par le plus difficile ; d'abord, je réponds que je fais succéder les choses qu'on me reproche de mettre ensemble, mais seulement un

peu plus vîte qu'on ne le fait ordinairement ; je réponds en second lieu qu'à l'égard des difficultés, ce qu'on pense est précisément le contraire de ce qui est. La question se réduit à sçavoir si un enfant saisit plus facilement l'ensemble d'un composé que sa main, son pied & son œil, peuvent parcourir, que l'ensemble d'un petit ; or, si j'en appelle à l'expérience, je vois qu'en tout individu & en tout composé, il saisit plus aisément l'ensemble, la charpente, le squélette, que les petites parties & les détails ; je vois que les grands objets le frappent plus que les petits ; un enfant connoîtra plutôt le plan du jardin de son père, qu'il ne connoîtra, en botaniste, la configuration des parties d'une plante dont il mange le fruit, il connoîtra plutôt, & en gros, les différentes parties de son corps, telles que le bras, le pied, l'œil, &c. qu'il ne sçaura éplucher ces parties ; il jouera aux métiers, & les imitera presque tous ; mais il ne fera ni un soulier, ni un chassis de fenêtre, & cela par une raison bien simple, c'est qu'il a plutôt besoin de connoître les grandes parties que les petites, qu'il a plus besoin d'exercer ses membres, & de manger des fruits, que de les dessiner ; l'enfant, encore étranger en ce monde, n'en connoît d'abord que la carte générale, la topographie s'apprend plus tard ; il est naturel à l'homme d'analyser, mais il n'est naturel que fort tard, dans la vie de l'individu, & dans celle des nations, d'éplucher les objets physiques &

moraux. A cet égard, il devient de plus en plus habile, à mesure que ses études deviennent de moins en moins nécessaires; il faut que l'ambition, l'avarice, & la volupté, ayent long-tems aiguisé sa vue, que la satiété, le dégoût, l'ayent jetté bien des fois vers l'infiniment petit, avant qu'il sache appercevoir les petites parties, & qu'il connoisse ce que peuvent de petits effets accumulés dans l'effet total. Certes, un enfant qui connoît les vingt-quatre lettres, & sçait épeller tout le syllabaire, sçaura plutôt lire que celui à qui on montreroit un à un, le nombre infini de mots dont une langue est composée; mais il n'en est pas moins vrai qu'il apprendra plutôt les noms écrits ou prononcés de cent objets de friandise ou de jeu, qu'il n'apprendra une seule lettre, si ces noms le mènent plus vîte à son but que cette lettre. Quand les maîtres, à force d'observer & de décomposer, sont arrivés aux élémens simples & généraux, ils se font des méthodes abrégées, & en cela ils ont raison; mais, quand ils veulent faire commencer leurs élèves par où ils ont fini, ils se trompent; car, bien que ces méthodes abrégent les études, elles ne conviennent qu'aux hommes faits, & ne valent rien pour les enfans qui, n'en voyant pas le but, les trouvent plus difficiles quoique plus simples; en toute science, le chemin le plus commode est, d'abord le plus long, puis le plus court.

Des maîtres de rhétorique, fort analogues à ceux dont je viens de parler, les uns anciens, les autres modernes, conſeillent aux jeunes orateurs de faire proviſion de lieux communs, pour & contre, compoſés de longue main, ſur toutes les queſtions imaginables, d'y recourir dans l'occaſion, & de les étendre, en les liant par des tranſitions, en les animant par des mouvemens oratoires, & en les embelliſſant par des acceſſoires. Cette méthode, bonne pour les eſprits lents, froids & méthodiques, ſera encore inutile; à moins qu'avant de s'occuper d'une compoſition, on ne prenne le parti de lire d'abord ces lieux communs, pour meubler ſa tête, & de les livrer aux flammes, afin de jetter tout ſon ſujet d'un ſeul trait. Faites l'eſſai des deux méthodes, vous trouverez toujours que les morceaux écrits avec le plus de grace, de légèreté, d'aſſurance & de feu, ſont ceux qui, fortement médités, & après avoir cauſé une longue inquiétude, excitent une vive fermentation dans le cerveau, & en jailliſſent tout-à-coup par une ſorte d'éruption, dans un moment d'abondance & de facilité; au lieu, qu'il eſt difficile de ſe paſſionner pour des choſes qu'on a écrites autrefois; il ſemble qu'on les liſe dans un autre & qu'on faſſe une réviſion, pour être maître de ſon génie, il faut commencer par lui obéir.

J'ai donné dans le Déſordre Régulier un moyen plus prompt & plus sûr, pour s'armer intérieurement de

pensées, de sentimens, de mouvemens oratoires & de plaisanteries, afin de se rendre invincible en tout & contre tous, c'est de se recueillir souvent & de se donner pour interlocuteurs dans ses soliloques, les personnes qu'on aime ou qu'on déteste le plus, ceux de nos émules qui nous égalent ou qui nous surpassent; j'aurois dû ajouter ces gens d'esprit contredisans, qui ne conviennent jamais de rien. J'avois encore oublié de dire que les rivaux & les ennemis ainsi évoqués, valoient mieux que les amis, pour mettre en jeu la faculté inventive & faire trouver des raisons. La chose n'est que trop vraie, les sentimens haîneux prennent de plus profondes racines dans le cœur humain, que les affections douces; à force d'aimer on cesse d'aimer; mais à force de haïr on n'en haït que mieux. Que si l'on peut se servir de la vanité contre elle-même, la détruite en l'employant à se rendre supérieur dans un genre différent des autres, on aura deux produits, lumière & générosité, marché qui me paroît meilleur que de déclamer à pure perte contre des vices dont on ne sçait pas tirer parti; on n'imagine pas quelle force d'ame ce tour d'esprit peut donner à la longue. Quand on se l'est donné, on ne voit plus de si mauvais œil ces émules hargneux qui vous épient; leurs aggressions deviennent des moyens; un d'entr'eux passe-t-il la mesure, on le condamne à une ou deux évocations, selon la qualité & l'intensité du

du délit; quel eſt le peintre qui peut s'irriter en voyant ſes modèles ?

Quand on aura ainſi fondu les lieux communs dans ſa mémoire, on les aura bien autrement ſous ſa main, que ſi on les eût écrit froidement, & en compilant, pour les délayer enſuite & les noyer dans un océan de mots; ils ſeront particulariſés par ces détails caractériſtiques, par ces circonſtances piquantes que le haſard ne manque guères de fournir, & qui ſentent l'obſervation; de plus, comme dans les momens de facilité, ils ſortent du cerveau tout liés entr'eux, avec des mouvemens que la paſſion fournit; & des tranſitions plus ſines qu'on n'en pourroit trouver en les r'attachant froidement, comme on nous le conſeilloit, on ſe trouve ainſi à-la-fois orateur, de bouche & de plume; enfin, quand on ira voir un Métaphyſicien ainſi exercé, on trouvera bien doux, pour peu qu'on ne ſoit pas du métier, au lieu de cette peſanteur maxillaire à laquelle on s'attendoit, de trouver le ſolitaire plus ſouple, plus léger, plus preſte qu'un homme du monde; & s'il eſt obligé de ſe jetter dans le tourbillon, en changeant un peu ſon accent, ſon geſte & ſon dictionnaire, en peu de jours il ſe trouvera plus qu'au courant.

Les combinaiſons de la famille, diſoit Ariſtote, retracent en petit les combinaiſons civiles; on voit que cette propoſition n'eſt qu'une conſéquence, qu'un cas particulier du principe fondamental de ce cha-

pitre ; il doit y avoir un très-grand nombre de rapports communs entre la grande famille & les petites dont elle eſt compoſée ; il eſt force que la ſomme ait des rapports communs avec ſes parties. Ces pères, ces maris, ces maîtres portent dans la grande ſociété, le caractère, & le tour d'eſprit dont ils ont l'habitude dans leur état domeſtique ; le père avare ſera un adminiſtrateur cupide ; le mari impérieux ſera citoyen tyrannique, s'il oſe l'être, & le maître dur ſera conſeiller, miniſtre ou monarque violent ; voilà pourquoi les mœurs ſont tout ; il eſt vrai que le nombre & l'opinion mettent quelque différence entre les rapports politiques & les rapports domeſtiques, parce que, telle paſſion qui domine à la maiſon étant contre-balancée au dehors par des paſſions analogues ou oppoſées, perd de ſon énergie & eſt forcée de s'approcher du degré moyen ; mais l'opinion elle-même n'eſt que l'écho des mœurs actuelles ou paſſées ; le grand nombre ne peut dire que ce qu'ont penſé des particuliers, & n'approuve à la longue que ce qui eſt conforme à ſes ſentimens, à ſes opinions & à ſon goût ; l'opinion a deux élémens principaux, ſçavoir, la moitié des déſirs communs ainſi réduits par le combat, & le vœu de la perfection qu'on ſouhaite dans les autres. Croit-on que ce chef de famille qui mène une vie ſcandaleuſe, puiſſe laiſſer ſes vices chez lui, & en endoſſant ſa robe, endoſſer des vertus ? non, il ſe portera par-tout avec lui ;

une heureuſe honte, l'amour de la gloire, la crainte pourront lui donner un maſque; mais, pour peu que des circonſtances favorables lui permettent de ſe mettre à ſon aiſe, il jettera loin de lui ce maſque incommode; & l'homme reparoîtra. La collection des hommes vicieux ne fera jamais une nation d'hommes vertueux; ainſi, au lieu de s'occuper à varier les combinaiſons politiques qui ne rendront pas les hommes meilleurs, il faut s'occuper d'abord des élémens, faire des hommes ſains, éclairés & bons, puis les combiner, s'il eſt néceſſaire de le faire, pour ſe défendre contre des méchans attroupés; c'eſt ce qu'ont ſenti tous les grands politiques.

L'homme eſt naturellement foible, timide, mouton, & ennuyé; le beſoin, la crainte, l'ennui & la ſympathie forcèrent les hommes à ſe rapprocher, & en cela ils firent d'autant mieux qu'il n'étoit pas en leur pouvoir de faire autrement; mais ce qu'ils ne ſçavoient pas, & ce qu'ils ne paroiſſent pas avoir appris depuis, c'eſt qu'au delà d'un certain point, plus les ſociétés ſe compoſent & ſe compliquent, plus elles ſont malheureuſes; ils ne ſçavoient pas qu'en ſe ſerrant & s'étouffant ainſi, ils ne feroient que métamorphoſer en rivaux, des amis qui ſeroient reſtés tels à une diſtance raiſonnable, qu'ils ne faiſoient qu'augmenter le nombre de leurs ennemis, qu'approcher d'eux les plus implacables, en leur

donnant un nom plus doux ; car s'il faut que j'aye un ennemi, j'aime bien mieux le voir féparé de moi par la mer, dût-il me venir trouver de tems en tems, que de le loger dans mon pays, dans ma province, dans ma ville, dans ma maifon, fur mon pallier, dans ma chambre, dans mon fein, prêt à me déchirer, pour prix de mes bienfaits, & me harcelant à toute heure. L'accroiffement de malheur qui réfulte d'une fociété nombreufe fuit un rapport effrayant & très-compofé ; j'ai déjà effayé de déterminer par le calcul quelques-uns des rapports fimples, mais comme il entre dans le produit total beaucoup d'élémens abfolument indéterminables, contentons-nous de confidérer notre objet en maffe ; quand les quantités font fort inégales, la mefure devient fouvent inutile, & l'œil fuffit. Or, la principale caufe qui agit dans la multitude, eft celle qui exalte ces trois fentimens naturels ; la curiofité, le défir de changer, & la vanité, fentimens qui ne font que des modifications d'un mouvement naturel accéléré par l'oppofition exceffive qui naît d'une trop grande proximité. La première de ces paffions fait plutôt des enfans que des méchans ; la feconde dont j'ai déjà parlé, fait les fripons violens ou rufés ; la troifième qui eft la pire, fait d'une ame foible un petit méchant, & d'une ame forte, un méchant, réfléchi & conféquent ; c'eft à

celle-ci que je m'attache. Posons d'abord un principe inconteſtable. Quand l'homme ſort de lui-même, pour le bonheur des autres, ſes excurſions peuvent le rendre heureux ; car l'amour, l'amitié, la commiſération, l'eſtime, la générosité, le patriotiſme ſont des affections auſſi ſaines que douces ; ces ſentimens délicieux ſe ſuffiſent à eux-mêmes ; ici, le travail eſt le prix, le maître eſt le ſerviteur ; en un mot, l'homme bon, n'eſt journalier, valet, ſoldat & ſujet que de lui-même, & quand un homme ſe plaint de l'ingratitude ſans méchanceté, l'obligé peut lui répondre : ſi tu ne t'es pas payé, je ne te devois rien ; mais quand on ſort de ſoi, pour ſoi-même, pour acheter quelques éloges intéreſſés, c'eſt alors qu'on eſt dépendant, manœuvre, valet, eſclave & malheureux ; car ce prix qu'on demande eſt préciſément celui que les hommes ne veulent point donner & qu'ils ne croyent jamais devoir ; en fait d'eſtime & de gloire, tout le genre humain eſt eſcroc. Malheur à celui qui place ſon bonheur ſur les lèvres du vulgaire, le vent qui emporte notre fugitive eſtime, emportera ſes eſpérances, en lui laiſſant toutes ſes prétentions, avec le dépit amer & la mauvaiſe humeur. Heureux celui qui, renonçant à un vain bruit, ſe mire, non dans ſon œuvre, mais dans ſes intentions & ſa patience, qui, voyant ſes amis glorieux & ſes ennemis réduits à crier ou à ſe taire, ſe ſent payé ; l'éloge tacite des procédés &

des manières, la joie des amis, voilà le prix extérieur; tout le reste n'est que folie, esclavage & supplice. En doutons-nous? fixons notre attention sur ces infortunés qui mandient par état des applaudissemens; quel est l'homme sensible qui n'a pas souffert cent fois dans ces déclamateurs payés pour lui plaire, craignant toujours de voir arriver la faute qui fait oublier tout le bien? Souffrons en nous-mêmes; ce comédien qui a toujours son mauvais œil dans la scène, & son bon œil dans le parterre, qui regarde d'un air distrait son interlocuteur, & le public d'un air attentif, ressemble parfaitement à ceux qui le regardent, c'est à-dire, à tout le monde; nous sommes tous sur les planches, & dans le parterre, raillans & souffrans comme acteurs, raillans & souffrans comme spectateurs; mais puisque nous sommes au spectacle, restons-y, jusqu'à ce nous ayons trouvé de bonnes raisons pour en sortir, c'est dans ces lieux que l'attroupement & l'opinion sont à leur maximum; c'est donc là qu'il faut étudier les rapports des effets à la cause; ils y sont plus marqués, plus faciles à saisir, & plus aisés à appliquer aux cas où ils sont moins sensibles; or, voici ce que l'observation nous apprend.

1°. L'homme englouti dans la multitude, s'y sent plus petit, plus foible, plus vain.

2°. L'air chaud, humide & infect qui règne dans une salle de spectacle, amollit les muscles & la

peau, relâche la fibre, rend les viscères pareſſeux, diminue l'énergie des mouvemens vitaux; par conſéquent il amollit & affoiblit l'homme phyſique & moral, il l'efféminé, & la femme affoiblie auſſi, devient femme & demie; que ſi les deux ſexes étoient raſſemblés en plein air, l'effet ſeroit moins marqué; mais il ne ſeroit pas nul; on n'eſt pas ſans doute à s'appercevoir que, dans les fêtes publiques données par un tems de gelée, le froid eſt peu ſenſible, tant qu'on reſte dans la foule; ce qui fait juger que cette maſſe d'air échauffée & empoiſonnée par la multitude, s'arrête & croupit ſur nos têtes; dans la foule, on eſt, en quelque ſorte, vêtu d'hommes, mauvais ſur-tout qui rend foible & vain.

3°. Si les ſpectateurs ſont ſerrés & preſſés les uns contre les autres; l'incommodité, le mal-aiſe qui réſulte de cet entaſſement exceſſif, joint au mauvais air qu'on reſpire, occaſionne une ſorte de fièvre momentanée, ou tout au moins cauſe de la douleur; or la douleur exalte les idées & les paſſions actuelles, en leur donnant une teinte de haine, d'envie & de vanité.

4°. Les hommes les plus ſages ont beau vouloir s'affranchir de la tyrannie de l'exemple, à chaque inſtant, ils ſe ſurprennent imitans des ſots, ou rougiſſans de ne les avoir pas imités; c'eſt par l'opinion qu'on s'élève au-deſſus de l'opinion; il eſt peu de philoſophes qui, en ſe ſingulariſant, ne crient à la

multitude, remarquez donc combien je suis supérieur à vos remarques; faites bien attention que je ne vous regarde pas; il n'y a point de sagesse qui empêche de bâiller, de rire, de pleurer, de goûter & de se dégoûter à l'unisson des autres hommes; il n'y en a point non plus qui puisse nous garantir de l'imitation intérieure, &, comme il existe une relation étroite entre l'homme intérieur & l'homme extérieur, les fibres de notre cerveau & de nos autres viscères ne sont pas moins ébranlées par le son des mots & des instrumens, par la vue des figures, des couleurs & des mouvemens, que les fibres des parties extérieures; l'homme copie les œuvres de la nature, librement ou par force, avec réflexion ou sans réflexion; mais ce que l'homme copie le plus involontairement, c'est l'homme, on diroit qu'un même fil nous traverse tous, celui qui saisit le bon bout ébranle toute la masse, nous n'avons qu'une oreille à nous tous; dès qu'un faquin a saisi le mot électrisant, tous sifflent ou approuvent, tous fuyent ou poursuivent. Voulez-vous tuer un sage ou un original, donnez lui compagnie; enrôlez un sage, vous le rendrez fol, enrôlez un fol, vous le rendrez sage, mais la vanité sera le mobile commun.

5°. Forcés de garder le silence, & ne pouvant nous recueillir, à cause des témoins coudoyans, il faut bien que nous soyons tout entiers à l'occupation

des autres; n'étant plus maître de ſa penſée, il faut bien ſentir, penſer, goûter, juger, être vain comme eux.

6°. Les contraſtes marqués & fréquens qui ſe trouvent dans le total du ſpectacle, augmentent la ſenſibilité, exaltent la paſſion dominante qui, en public, eſt la vanité.

7°. La muſique, le chant & la déclamation ſont encore des irritans qui augmentent la ſenſibilité, au profit de la paſſion prédominante; l'homme éveillé par la muſique eſt plus ſenſible, plus foible, plus vain, plus impatient, plus querelleur; j'ai obſervé cela dans les quatre parties du monde, & en tout tems; je crois devoir attribuer à la multitude, les effets des Arts qui ne ſont cultivés, ne ſe perfectionnent & n'ont de puiſſance, que chez les grands peuples.

8°. Au ſpectacle, comme dans les autres aſſemblées, il y a toujours & par-tout des femmes, témoins ſans leſquels nous ne pouvons pas vivre; or, qui oſeroit n'être pas ou ne paroître pas ſenſible, en préſence de ces ſenſibles & chers objets? tel fait le vif devant elles; il ne lui en coûtera pas plus de faire le tendre & le furieux; d'ailleurs il faut bien ſuivre les uſages; un homme *au courant* n'ira pas rire quand *on* pleure, ni pleurer quand *on* rit; enfin, comme tous les foyers de la vie ſe communiquent, la préſence de nos moitiés

met toujours en mouvement les trois jeux mafculins qui concertent avec les trois jeux féminins; or, comme les femmes qni tiennent de la nature le droit d'être vaines, ufent de leur droit, la vanité entre par trois portes dans le compofé qui étoit fait pour être orgueilleux.

9°. Il ne feroit pas décent d'avoir été au fpectacle & d'en revenir fans avoir affez bien vu pour pouvoir en rendre compte, & cenfurer fçavamment ceux qui s'épuifent pour nous donner au moins le plaifir de critiquer, le plus fouvent on n'y va que pour cela.

10°. La mauvaife odeur des falles affoiblit, affaiffe, & produit ce mouvement de dehors en dedans auquel font jointes la vanité mécontente, & l'envie.

11°. La vanité eft la matière même des pièces de théâtre, les fituations & le dialogue en font tiffus; les géans de la tragédie & les magots de la comédie font des machines de vanité bouffie ou rétrécie, compofées, mifes en action, payées, regardées, & jugées par la vanité

12°. Sortons de ces falles étroites où la vanité d'autrui exalte & comprime la nôtre, embraffons d'une feule vue tous les attroupemens poffibles & généralifons. Que le plus ferme ou le plus orgueilleux des mortels s'examine avec foin, il conviendra de la vérité fuivante : cette eftime de foi, ce doux orgueil que j'ai cherché à reffufciter, peut bien nous

tenir compagnie à la maison; mais, hélas! dans les assemblées, il se métamorphose en vanité; car être vain devant sa conscience, entre soi & soi, cela s'appelle être orgueilleux; être orgueilleux devant les autres, cela s'appelle être vain, à moins qu'on n'y joue un rôle de supériorité; il semble que l'atmosphère des autres hommes comprime la nôtre, & anéantisse ou affoiblisse ce mouvement expansif qui suit ou produit l'orgueil; on s'enfle dans son coin, mais on se désenfle en public, voilà pourquoi les solitaires parlent plus haut que les gens fort répandus; ainsi le vrai remède à la vanité est la solitude, & le remède à l'orgueil est la société.

13°. Enfin, nous avions envie d'ajouter qu'il sort des foyers vitaux de chaque homme, des émanations qui influent sur les hommes voisins; mais à l'instant, on va nous traiter de philosophe corpusculaire, de *mesmériste*; appuyé sur nous-mêmes & sur des raisons, c'est-à-dire, sur des faits bien comparés, disons des choses claires & certaines. J'ai prouvé que les qualités & les mouvemens propres aux molécules de la matière l'étoient aussi à ces assemblages de matière & de mouvement qu'on appelle des individus, des animaux, des hommes, &c. J'ai fait voir que le corps humain étoit alternativement dominé par deux forces opposées, l'une attractive, l'autre répulsive, & que ce double mouvement auquel nous sommes assujettis avoit pour but la com-

position & la décomposition, c'est-à-dire, le continuel renouvellement du corps; j'ai encore montré que les sociétés humaines se composoient, se décomposoient & se recomposoient précisément comme les individus dont elles sont formées; or, si le but ou l'effet est le même de part & d'autre, il faut que les causes soient aussi à-peu-près les mêmes, qu'il y ait des attractions & des répulsions, d'homme à homme, comme de molécule à molécule; mais si les individus pensans sont assujettis à cette loi comme tout le reste, il est probable aussi que l'action & l'effet des deux forces croît en raison directe du nombre & de la proximité des individus; d'où il suit que les hommes sont, toutes choses égales d'ailleurs, d'autant plus foibles moralement, d'autant plus vains & dépendans qu'ils sont plus nombreux & entassés.

Somme totale, les oppositions, les contradictions de parole & de fait, qu'on essuye à chaque instant, dans une société très-nombreuse, la présence continuelle des femmes & leur ascendant, les spectacles trop multipliés, les Arts trop cultivés exaltent la sensibilité, efféminent l'homme, & diminuent sa liberté en augmentant sa vanité; cependant il y a des compensations; dans les grands troupeaux, les sentimens & l'attention étant partagés, on n'y voit point la sensibilité se fixer dans le cerveau & dans la région épigastrique, avec cette force & cette opi-

niâtreté qui enfante les passions, les actions & les hommes atroces; distrait par le bruit, par une foule de petits soins qui se succèdent sans relâche, par les ridicules à observer, par les charlatans qui affluent, par les nouvelles & les spectacles de toute espèce, l'on s'oublie & l'on se pardonne plus aisément; les vices répandus en surface ont moins de profondeur & d'étoffe, les extrêmes rapprochés par l'opinion, délayés & fondus les uns dans les autres sont moins tranchans, moins sentis & moins provoquans; tout se neutralise, se marie & se met en équilibre; le désir de plaire qui est la vie des Arts, adoucit les mœurs; le commerce des femmes les adoucit encore, & s'il nous ôte quelques vertus mâles & agrestes, il en rend d'autres plus convenables à la société; quand les deux sexes se mêlent, les caractères opposés s'accouplent mieux, & se combinent plus aisément à l'aide de ce doux intermède, & si l'amour a moins d'énergie dans les lieux où les femmes font la moitié du chemin vers nous, les haines sont aussi moins violentes que dans ceux où leur apparition est plus rare; certes le mélange des sexes en multipliant les facilités, multiplie les tentations, & contribue aussi à corrompre les mœurs; d'un autre côté, voyez quelle dureté de caractère, quelles haines profondes enfante cette sorte de célibat civil, où chaque sexe séparé de l'autre, tourne

ſon activité contre lui-même; quoique nous puiſſions faire, les deux paſſions oppoſées naiſſent l'une de l'autre, augmentent enſemble, & ſe balancent toujours; les amours communs enfantent la haine & les haines communes enfantent l'amour; ce que vous perdez du côté du nombre, vous le regagnerez du côté de l'intenſité, & les produits ſeront toujours à-peu-près égaux; la jalouſie des hommes eſt le ſupport de la pudeur & de la vertu des femmes, la chaſteté porte donc ſur la haine, ce n'eſt de notre côté qu'une des modifications de l'eſprit de propriété; ſi vous éloignez de moi des objets d'amour, ma ſenſibilité me reſtera, & je la dépenſerai toute en haine; je ſçais qne la chaſteté, dans un certain ſens, eſt le plus ferme appui de la ſanté; oui, mais que de circonſtances où cette vertu ſeroit nuiſible phyſiquement; je ſuis veuf par les infirmités naturelles ou accidentelles de ma compagne, privé d'un plaiſir que l'habitude rend néceſſaire, & d'une excrétion qui l'eſt encore plus, je ſouffre; arrive la replétion, le ſpaſme, l'inquiétude, la turbulence, la dureté, la haine, & enfin le crime; le crime naît donc de la vertu même, quand on la porte à l'excès; ces moraliſtes & ces politiques me font pitié avec leurs grands mots; quand ils ont pu en aſſembler deux ou trois, pour aviver un paragraphe, ils marchent fiers de leur étalage & mettent entr'eux &

vous, le vulgaire dupe de ces mots; orateur-moraliste, ôtez-moi les vices physiques que m'ont donnés mes vertus, & je me chargerai de détruire mes vices moraux. Non-seulement les vices perdent leur énergie à mesure que leur nombre augmente avec celui des hommes; mais il est une sorte de liberté dont on ne jouit qu'au sein d'une grande société. Dans cette multitude innombrable, chaque homme négligé, oublié, perdu, est moins vivement poursuivi par l'œil du curieux; on est moins apperçu, moins critiqué, plus seul & plus maître de soi; les voix dont le concours forme la voix publique, s'affoiblissent en se multipliant, & parlent plus doucement à chacun; l'homme foible qui a fait une chûte, peut s'en relever, en changeant de société, de quartier, d'habit & de conduite; ses fautes inconnues sont en quelque sorte pardonnées, il les oublie lui-même, il se méprise moins, il peut devenir meilleur; au lieu que, dans les petites sociétés, ces doigts qui vous désignent, ces yeux toujours attachés sur vous, ces ricannemens perfides, ces chuchottemens, aigrissent un homme qui ne fut qu'imprudent, changent sa honte en dépit amer, donnent à ses vices une étoffe qu'ils n'auroient pas eu, & transforment à la longue un homme foible en méchant réfléchi. Dans les capitales, l'air humide & infect, joint aux causes analogues, affoiblissant tous les individus, le vice ne trouve pas dans les corps

ce volume, cette maſſe, cette denſité, cette conſiſtance qui lui donnent de l'ampleur, de l'à-plomb, de l'énergie & de la durée. Ma concluſion ne ſera donc pas, comme on s'y attendoit, qu'il faut brûler les ſalles de ſpectacles, reléguer les femmes dans leurs maiſons, & tuer tous les artiſtes; mais que pour nous épargner la vue trop nette des imperfections phyſiques & morales, pour reſpirer un air ſalubre, être ſains, robuſtes, judicieux & bons, nous ferions bien de nous écarter nn peu plus, de gagner la ſociété des femmes par un travail d'hommes, & de nous enfermer un peu moins.

Peut-on faire un livre de morale, d'une étendue médiocre, & aſſez inſtructif, pour diſpenſer d'une longue expérience? telle eſt la dernière queſtion que je me propoſe; quelques moraliſtes, entr'autres Bacon, ſont pour l'affirmative: ce dernier prétend qu'un homme aſſez neuf dans les affaires, armé d'un manuel bien fait, auroit tout avantage ſur les vieux routiers; cette aſſertion eſt bien flatteuſe pour les contemplatifs, les pareſſeux & les gens timides; mais je trouve qu'elle les favoriſe un peu trop; elle a beſoin d'être diſcutée & déterminée par la diſtinction des cas. A la première inſpection, tous les hommes paroiſſent tous différens; au ſecond coup-d'œil, ils paroiſſent tous ſemblables; à la Chine & en France, à la cour & au village, chez les anciens & les modernes, nous trouvons des avares,

avares, des ambitieux, des voluptueux; mais surtout des ennuyeux, des ennuyés & des paresseux; ces maladies sont une épidémie de notre espèce; en sorte, qu'à quelques petites différences près, dans le jargon, les manières & l'habit; on jugeroit assez bonne une division qui partageroit les hommes, en jouissans par les sensations actuelles, la mémoire, ou la prévoyance, & en souffrans de ces trois manières, l'ennui étant rangé dans la dernière classe.

Au troisième coup-d'œil, tous les hommes paroissent à-la-fois semblables & différens, apparence conforme à la réalité; en effet, la matière, les qualités & les mouvemens étant tous en tous, il y a cela de commun entre les divers individus; mais le nombre, les degrés, la situation, & pour tout dire, les circonstances n'étant pas les mêmes, les divers individus ne sont que des combinaisons différentes de choses communes; telle est la manière dont il faut considérer les composés, pour garder un milieu, entre la confiance excessive que donnent les classes, & l'irrésolution où jette la vue de l'effrayante diversité des individus; or, quand nous aurions sur nos tablettes tous les élémens, toutes les circonstances possibles qui peuvent se combiner, nous n'aurions pas pour cela les combinaisons même, encore moins l'effet de ces combinaisons; nous n'aurions, à proprement parler, que des noms & des nombres; pour rendre utile l'analyse des espèces, il faudroit

y joindre l'analyse des degrés, celle des signes qui y répondent, & de plus, une longue habitude pour appliquer avec précision. On ne peut déterminer l'homme physique & moral, qu'en le voyant, parce que l'œil, dont le mouvement est fort rapide, le parcourt en un instant, le prend en masse, & voit en une heure ce qu'on n'écriroit pas en un an; ainsi, quand il seroit possible mathématiquement de nombrer & de déterminer toutes les combinaisons morales, il faudroit encore renoncer à les déposer dans un livre, à moins de prendre pour bibliothèque tout l'espace visible ou imaginable, d'employer Dieu même à imprimer pendant l'éternité, & de le charger de lire ce gros livre.

Voici ce qui a pu tromper Bacon; aux yeux d'un personnage qui occupe une grande place, les hommes qui se poussent dans son anti-chambre, pour arriver jusqu'à lui, ne paroissent tous avoir que le même visage; il est clair que c'est l'extrême cupidité & l'extrême ambition qui les amène; leur but est bientôt deviné; pour connoître ces gens-là, il suffit de conjecturer en mal; dans certains cas fort rares, cette règle peut conduire à l'erreur, parce qu'un honnête homme peut se trouver égaré parmi des courtisans, mais, en la suivant habituellement, on se trouvera, sans étude, un fort habile homme; la mode, le respect humain, le point d'honneur, l'esprit de cour, l'étiquette assimile encore les hommes de cette

région; on n'est pas toujours sûr de ce qu'ils feront; mais on connoît une infinité de choses qu'ils ne feront pas, avantage qu'on n'auroit point dans les autres classes; le pouvoir d'un ministre domine aussi bien des petites causes qui agiroient devant tout autre & qui déterminent les hommes, lorsqu'ils traitent avec leurs égaux; un courtisan est un homme facile à connoître, précisément parce qu'il est un fourbe assez conséquent; enfin, chez le ministre, les champions de l'avarice & de l'ambition portent pour armure un air de dévouement & de servitude, & pour devise, ces mots; donne-moi les meilleures places & les plus grosses pensions, je suis tout à toi, jusqu'à ce que tu ne puisses plus m'être bon à rien. De pareils gens doivent beaucoup se ressembler.

Dans les ordres inférieurs où les hommes sont plus nombreux, plus petits, plus inconséquens, plus variés par la diversité des professions, dominés par des préjugés plus inégaux, moins égalisés par l'honneur, le chaos moral est plus difficile à débrouiller; pour un particulier à qui tout résiste, les plus petites causes sont souvent de grands obstacles; il a plus de rivaux, plus de ces gens qui ne veulent pas même être atteints; au désir de satisfaire les besoins factices, il joint l'inquiétude sur sa subsistance; l'égalité & l'infériorité le met en prise à plus d'hommes,

& le ſentiment de ſa foibleſſe produit la crainte; ſource inépuiſable de vacillations; vivant moins ſous les yeux du public, vêtu d'un honneur plus épais, il fait moins le conſtant, ſes projets ont moins d'ordre & de ſuite; il peut, s'il lui plaît, ſe livrer aux alternatives de certaines paſſions, être ambitieux, avare, indolent, inconſéquent, eſpérant, craintif auſſi long-tems & auſſi ſouvent qu'il lui plaît; au lieu que le courtiſan n'a que deux droits, celui de ramper & celui de s'ennuyer; quoi de plus commun parmi nous que des hommes pareſſeux au moins par accès, irréſolus, capricieux, timides & n'oſant preſque rien entreprendre ou changeant de but dix fois par jour, faciles à offenſer, parce qu'il eſt difficile de deviner ce qu'ils ont actuellement dans la tête, vu l'immenſité de choſes qui y paſſent; comment ſe tirer delà? comment deviner ce qu'un individu penſera tel jour, à telle minute, en tel lieu, par tel tems, devant telle perſonne, en caroſſe ou à pied, ayant ou n'ayant pas ſes manchettes de point? n'oublions pas la part de la fortune qui eſt toujours la plus groſſe; or cette part eſt compoſée des élémens qui nous échappent, faute de connoiſſance, d'attention, ou de tems, & d'une foule d'événemens qu'il eſt impoſſible à la prudence humaine de prévoir tous; comment pourrois-je prévoir & prédire la réſolution d'un autre, ſi je ne ſuis pas sûr moi-

même de celle que je prendrai ? remarquez bien que j'ai à peine parlé des caufes phyfiques, caufes infiniment plus puiffantes fur les particuliers que fur les brillans efclaves que l'opinion lie d'une chaîne de diamans ; les fentimens, les fenfations, les élémens gouvernent le peuple ; tout le refte éternellement fixé fous le même climat, dans la même faifon, dans le même lieu, fléchit le genou devant la particule *on*, légiflateur invifible auquel tout le monde obéit & que perfonne ne connoît ; certes, on peut dire au premier venu : Monfieur, vous jouiffez, ou vous fouffrez, vous aimez, ou vous haïffez, vous craignez, ou vous efpérez, ou enfin vous vous ennuyez, òu, peut-être, jouiffez-vous de tous ces avantages à-la-fois ; la difficulté eft de fçavoir *comment* & *combien* ; car lorfque vous m'aurez fait de belles énumérations à la Tacite, & montré par vos éternels *ou*, *ou*, *ou*, que vous voyez beaucoup de poffibles en chaque fujet ou projet, je n'en ferai guères plus avancé, ce font des &, &, &, des déterminations qu'il nous fait.

Le projet de peindre exactement & complètement la vie humaine dans un petit livre, me paroît à-peu-près auffi fage, que celui de faire dans un feul tableau le portrait du genre humain ; qui de vous fe flatteroit de peindre un homme affez bien, pour le faire reconnoître fur le globe terreftre ? les hommes ont tous des yeux, une bouche & un nez,

& pourtant il n'en eſt pas deux qui ſe reſſemblent parfaitement ; les différences ſont petites, il eſt vrai, & les eſpèces ſont communes ; mais les degrés & les ſituations ne ſont pas les mêmes ; & ſi un grain de plus dans la balance d'un homme irréſolu peut la faire pencher du côté oppoſé à ſon naturel ; ſi un mot, un ſourire peut faire aller vers l'Occident, un homme qui vouloit aller vers l'Orient, on conviendra que des différences qui produiſent des mouvemens diamétralement oppoſés, méritent bien qu'on en tienne compte.

Mais, dira-t-on, la deſcription que vous donniez de la marche graduellement progreſſive du ſot, les moyens que vous offriez pour connoître ſi un homme eſt du côté de la crainte ou de celui de l'eſpérance, & pour le faire paſſer d'un côté ou de l'autre à volonté, tout cela eſt dans un livre & ce livre n'eſt pas immenſe ; celui qui l'auroit lu, ne pourroit-il pas appliquer vos préceptes de ſottiſe & de fortune ? oui, diſois-je, s'il eſt vil ; car il ne ſuffit pas d'être plus éclairé que les ſots pour paſſer au milieu d'eux ; il faudroit encore eſtimer autant qu'eux ce qu'on leur diſpute, pour ſupporter auſſi bien les indignités dont ils l'achètent, & être toujours ſur les lieux pour les reconnoître ; ſans quoi, quelque bien décrits qu'ils ſoient, en les voyant tout de bon, l'on ne reconnoîtra point ce que l'imagination avoit vu ; il faudroit ſçavoir pour lequel de ſes domeſtiques

Monſeigneur a le plus de foible, quelle eſt la maîtreſſe de ſemaine, ou de jour, & de plus, avoir ſon rouleau prêt; or, on ne trouve point dans les petits livres, l'heure du petit lever, ni de gros rouleaux.

Le philoſophe Anglois fonde la poſſibilité de ſon codicille ſur ce que des Sénateurs Romains, dans les premiers tems de la République, ſe tenoient ſur la place, accordant un libre accès aux jeunes citoyens & ſe faiſant un plaiſir de leur donner des avis, non-ſeulement ſur les matières de droit, mais ſur les affaires de famille, l'agriculture, & les autres détails de la vie commune. Bacon auroit bien dû nous dire en combien de volumes étoient les converſations de ces vieux Conſeillers; il y a bien loin d'un entretien où l'on peut s'étendre autant que l'on veut, & qui ne roule que ſur un cas particulier décrit avec exactitude par la perſonne même qui demande conſeil, à un livret dont l'auteur auroit la prétention d'embraſſer tous les cas de tous les hommes poſſibles; ils voyoient, ils entendoient ce particulier qui les conſultoit; or, rien ne peut ſuppléer à ces deux conditions.

Les livres ne contiennent point de vérité morale, qu'on ne trouve beaucoup mieux énoncée dans la bouche, & beaucoup mieux écrite dans la conduite d'un homme mûri par l'expérience & la réflexion; il n'habillera pas ſi bien une maxime; mais il la

ſpécifiera & l'appliquera mieux ; voilà le livre qu'il faut lire en examinant bien la dédicace, & la date de l'édition, ſans oublier que ce livre eſt fort gros ; dans le choix des Conſeillers, il faut préférer les perſonnes de ſon tempérament, ſur-tout pour les moyens d'exécution ; car, pour le but, je ne connois point d'homme qui puiſſe en conſeiller un autre ; chacun part des ſentimens qu'il éprouve pour vous jetter prudemment dans le précipice ; l'un vous dit : n'ayez pas la fièvre ; l'autre vous crie : ayez donc ma fièvre ; tous ignorent que les divers tempéramens & les divers âges ayant des néceſſités, des facultés, & une conſtitution différentes, demandent des ſenſations, des paſſions, des idées, des projets, un ton, un ſtyle, des geſtes & des actes différens ; on ne va pas fouiller dans la ſubſtance de l'homme, pour déterrer ces petits motifs, honteux de ſe montrer, qui tiennent au naturel & qu'on ſe cache ſouvent à ſoi-même ; on vous ſuppoſe toujours les motifs convenus & honorés, ou du moins on en fait le ſemblant, & tout cet appareil de fauſſe ſageſſe & de fauſſe bienfaiſance aſſomme l'infortuné qui eſt forcé par les circonſtances, de porter ſur ſes épaules & le conſeiller & ſes conſeils ; quand on vous dit : ſoyez froid, mon cher ami, car mon tems eſt paſſé, répondez ; je voudrois bien faire telle ſottiſe aſſez douce ; quand elle vous réuſſiſſoit, comment vous y preniez-vous ?

Il n'eſt point de livre ni de conſeiller qui puiſſe donner à un novice les qualités qui conſtituent le moraliſte en action; cette ſouple fermeté d'ame qui, en réſiſtant vigoureuſement à la tyrannie de chaque homme, ſçait s'ajuſter à tous les tempéramens, céder aux petits hommes dans les petites choſes, afin de leur commander dans les grandes, porter de bonne grace toutes ſortes d'habits, deſcendre, monter & redeſcendre légèrement tous les étages de l'inégalité, changer de ton, de ſtyle, & de manières, en changeant d'hommes, ſe faire le ſecond de l'homme préſent, & le premier de tous les abſents; cette ſûreté & cette préciſion de coup-d'œil qui ſaiſit l'intention & le but, les facultés & les moyens; cette préſence d'eſprit qui maintient l'acteur dans la ſcène; enfin, une ſage lenteur & la continuité d'exécution. Ces quatre qualités ne s'acquièrent qu'à force d'habitude. Le ſpéculatif exercé à penſer, & doué d'organes foibles, a les ſens & le cerveau plus ſenſibles & plus actifs que celui dont la peau eſt affermie, & dont les mouvemens ſont rallentis & fortifiés par le perpétuel contact de l'air & des hommes; il ſaiſit une infinité de choſes qui échappent au ſecond, & dont la plupart ſont inutiles, il marche plus hardiment dans une route nouvelle; mais, celui-ci a le cœur plus fort & le jugement plus ſain; il marche plus ſûrement dans les routes bat-

tues (& en morale toutes le font); il eſt tout à la choſe, il ne voit & n'embraſſe que ce qui eſt néceſſaire & profite de tout; il écoute, juge, décide & agit, tandis que l'autre invente, balance, projette & parle; enfin, ſi l'homme d'eſprit invente la maxime, l'expédient, la machine, le routinier la façonne pour la pratique & lui donne le fini. Penſer, parler, ſont des talens fort utiles à ceux qui les poſſèdent, mais à condition qu'ils ne les profeſſent pas; car alors ils ne le feront qu'aux autres; cela eſt ſi vrai, que la plupart des gens éclairés ne ſçavent pas même ſe conduire ſur l'article de la réputation, leur affaire principale; comparez leur étourderie, leur mal-adreſſe, leurs ſaccades & leurs inconſéquences, avec l'attention, la vigilance, le ſang-froid & la dextérité d'un homme du monde, & vous ferez de mon avis; l'homme d'eſprit, prévenu & ſupplanté à chaque inſtant, ſe conſole en diſant : oh! ſi j'avois daigné; oh! ſi j'avois voulu; mais, c'eſt vouloir qu'il faut & non lire ou écrire.

Ainſi, le livre que Bacon croyoit poſſible, qu'il ſembloit nous demander, & que nous venons d'exécuter en partie, peut donner des indications, prévenir de ce qu'il faut aller voir, aider à faire des énumérations exactes, en avertiſſant ſi l'on a oublié quelque conſidération; il aide à claſſer les hommes, à marquer à-peu-près leur place dans la double

échelle des tempéramens & des caractères ; mais dès qu'il s'agit d'appliquer & d'agir, de déterminer les nuances, de saisir le point juste, d'adresser au but, je dis qu'il faut toujours en revenir à la pratique. L'œil conduit la main qui le conduisit autrefois lui-même, & lui épargne de longs tâtonnemens ; la main réalise ce que l'œil a vu possible ; un homme complet n'est pas composé d'un œil ou d'une main, mais de tous les deux. Ne promettons dans un livre, que ce qu'un livre peut donner, des indications ; pour achever de remplir mes engagemens à cet égard, il ne me reste plus qu'à donner une table de ces choses communes à tous les individus, lesquelles combinées & arrangées différemment donnent cette diversité que nous voyons ; or, par notre supposition, ces choses étant *communes & vagues*, on ne peut exiger que nous les disposions dans un ordre rigoureux, parce qu'on ne peut y appliquer, ni l'analyse d'espèce, ni l'analyse de quantité ; il n'y a ici ni petit ni grand, ni premier ni dernier ; cependant, comme une masse prodigieuse d'objets confus fatigueroit l'entendement, au lieu de l'aider, nous la diviserons arbitrairement, d'abord en deux parties ; sçavoir, *choses communes* à la matière brute & à la matière organisée, y compris celle du corps humain, puis ces mêmes choses, spécifiées pour l'homme seulement ; nous subdiviserons cette seconde en quatre ; sçavoir, *l'homme machine ; l'homme*

observant ses différentes espèces de sensibilité ; l'homme observant son semblable ; enfin l'homme social, ou en rapport avec les autres hommes ; dans ces subdivisions, nous ferons encore de petites sections faciles à distinguer, pour diminuer & isoler de plus en plus les masses à considérer.

TABLE des choses communes aux divers êtres, ou des considérations qu'il faut faire entrer dans l'analyse & la composition des touts réels ou intellectuels.

MATIÈRE en général. Quantité ; nombre ; étendue ; ligne, surface & solide. Les deux forces opposées. Intensité. Analogie, opposition. Attraction, répulsion. Tendance, sphère d'activité. Mouvement, grand ou petit ; lent ou rapide. Direction. Expansion, contraction. Alternation, ou vibration. Élasticité. Électricité. Réciprocité, simultanéité, succession. Lutte, concours. Progressions, maximum, minimum, medium. Tems ; périodes grandes & petites ; époques, grandes & petites ; âge d'une chose ; saison ; heure du jour. composition, décomposition, & recomposition. Equilibre de qualité, neutralisation ; équilibre de quantité ; prédominance. Chaleur, froid ; sècheresse, humidité ; masse ; densité ; poids ; consistance ; figure ; fluidité, solidité. Lumière, ombre ; couleur ; odeur ; saveur (espèces & degrés). Combinaisons ; arrangemens ; lieu, distance des objets entr'eux, des objets à l'observateur. Situation ; absolue ; relative aux objets environans ; relative à l'observateur ; relative à l'Univers ; à l'horison,

parallèle, perpendiculaire, inclinée ; relative à la terre, ou à la mer. Zône, climat ; expofition générale, particulière, individuelle, au vent, à la pluie, au foleil, à la lune. Élévation au deffus de la mer ; élévation refpective. Qualités de l'eau, de l'air, & de la terre. Rapports ; caufes, effets ; fignes, concomitances, conféquences ; &c. &c. &c.

Homme machine. Les quatre âges. Les quatre tempéramens. Les quatre époques du jour, de l'année. Les deux fexes, leurs différences & leurs rapports phyfiques. États des folides & des fluides ; degrés de la fanté. Veille & fommeil. Travail, repos : alimens, digeftion ; régime ; affimilation, excrétion. Refpiration ; circulation ; génération. Action machinale de la tête, & de la région épigaftrique ; impreffion méchanique des objets extérieurs fur le corps, & d'une partie du corps fur les autres. Sympathies, & antipathies, entre notre matière & la matière extérieure. Vie activeou indolente ; renfermée ou *fub dio* ; ftationnaire ou vagabonde. Maladies ; par bleffures, contufions, compreffions, ruptures, ponctions, amputations ; par altération de fubftances ; par excés, ou par defaut dans la qualité, la quantité, ou la confiftance des fluides ou des folides, dans le tout ou dans les parties ; par extravafation, ruptures fpontanées, concentration, prédominance, &c. . . . Viciffitudes, périodes, époques des fonctions & des états, &c., &c.

Senfibilité. Degré de fenfibilité dans le tout & les parties ; étendue, force, & portée de chaque organe. Senfations des cinq ordres, avec leurs efpèces & fous efpèces, leurs degrés & leurs nuances. Sentimens, primitifs & irréfléchis ; appétit, averfion ; plaifir & douleur phy-

fignes. Penfée; faculté de refentir, ou de fe repréfenter les fenfations, leurs rapports, & les fignes de ces deux chofes; faculté d'obferver les différences & les analogies des fenfations & de leurs fignes; faculté de changer la qualité, la quantité, l'ordre, &c.... des fenfations & de leurs fignes. Combinaifons, objets, marche, buts, & réfultats de ces opérations; analyfe, fynthèfe; defcription, énumération; raifonnement, exemple; principe, applications; expédiens, remèdes, exceptions, obftacles, inconvéniens, abus; but & moyens. Sentimens réfléchis; amour, efpérance, admiration, joie, commifération, reconnoiffance, courage, &c., & leurs oppofés.

Phyfiognomie. Mouvemens naturels ou habituels, forcés ou réfléchis. Mouvement des folides, total ou partiel, vif ou lent, grand ou petit; fort ou foible, doux ou rude, gradué ou à faccades, entre-coupé rarement ou fréquemment; fes diverfes mefures. Mouvemens alternatifs ou paffages des fluides, du mouvement, de la chaleur, de la fenfibilité, de la force, du haut au bas, de la droite à la gauche, de l'avant à l'arrière, du dehors au dedans, & retours fur la même ligne; amplitude, durée, viteffe, gradations, périodes, époques de ces paffages. Champ, durée, intenfité, viciffitudes rares ou fréquentes du chaud & du froid total ou partiel. Qualité, énergie, durée des fonctions effentielles prifes en total. Amplitude, force, viteffe & fréquence du pouls, & lieux où on l'obferve. Refpiration, fa force, fa durée, fon étendue, qualités de l'haleine. Énergie & durée de la digeftion, quantité d'alimens habituelle, efpèces qu'on préfère; quantité, qualités, confiftance, & figure des excrémens folides, heures des excrétions; *item*, des vifqueux, & des fluides. Efpèces, qualités, &

quantité des humeurs qu'on évacue le plus souvent. Sommeil, long ou court, paisible ou inquiet; continu ou interrompu; quantité, espèces des songes, les plus fréquens, élémens réels de ces composés chimériques; réveil aisé ou difficile, gai ou triste, doux ou brusque, actif ou indolent. Génération, fréquence, mesure & durée des desirs & de la jouissance. Foyers d'action, prédominans, soit habituellement, soit actuellement, naturellement ou accidentellement; prédominans seuls ou avec d'autres, luttans ou concourans, un avec un, un avec plusieurs; ou plusieurs avec plusieurs; analogies, oppositions, réciprocité entre ces foyers; communication entr'eux par les fluides ou les solides; les signes principaux sont, à l'extérieur, le degré de chaleur & de vitesse, & pour les foyers intérieurs, l'évacuation fréquente & abondante de l'humeur qui leur appartient. Manière de vivre, active ou indolente, à l'air ou à la maison, sédentaire ou vagabonde, sûre ou périlleuse, uniforme ou variée, concentrée ou évaporée. Maintien, contenance, port, démarche. Défauts naturels; tiques; affectations; imitations. volume & figure du tout & des parties; taille, belle ou difforme, haute ou petite, quarrée ou svelte; corps gras ou maigre, charnu ou décharné; grosseur, figure & saillie des os & des muscles. Apparence des veines, & du sang; proportions des parties avec le tout, ou entr'elles, tête, tronc, extrêmités, leurs divisions & subdivisions; distance d'une partie à l'autre; face, profil, plan, perspective; figure allongée ou raccourcie, ronde, plate, quarrée, aigue, ou mixte; changemens de figure, dans les affections physiques & morales, grands ou petits, fréquens ou rares, prompts ou lents; éminences & cavités, leur nombre, leur grandeur, leur figure, leur lieu; plis de la peau, rares ou nombreux, grands ou petits selon les trois dimensions, leur figure, leur lieu. Consistance des muscles & de la peau; peau rêche ou unie,

sèche ou humide, flasque ou tendue, rase ou velue. Degrés de lumière & d'ombre dans le tout & les parties. Espèces, degrés & nuances de couleur, d'odeur & de saveur, dans le tout & les parties. Quantité, longueur, épaisseur, figure, & position de la tête. Expression du visage. Grandeur, figure distances, couleurs & mouvemens des yeux, du nez, de la bouche, du menton, & de la langue; *item*, des oreilles, hors le mouvement. Direction, mobilité du rayon visuel. Timbre, volume, force, clef, étendue, mode, ton, mouvement, mesure, inflexions, expression de la voix; ses passages, rapides ou lents, rares ou fréquens, grands ou petits, gradués ou brusques, du grave à l'aigu, du fort au foible, du vif au lent, &c...; & en sens contraire. Quantité, fonds, forme & vîtesse du discours. Accord, ou discordance du sens & de l'expression du discours, avec le physique de la parole, l'air du visage; le geste & les actions; analogies d'un sexe à l'autre, & d'un animal à l'autre, presque toujours unies à des analogies de caractère. Enfin, l'égalité, l'à-plomb, l'équilibre, l'harmonie de toute la personne, ou les qualités contraires.

Relations. Homme sauvage, civilisé, degré de civilisation; nations; ligues offensives & defensives; paix, guerre, gouvernement; religion, loix, coutumes, usages; cérémonies; habillemens; traditions; opinions; préjugés; manières; langues; mariage; naissance; race; condition; nom; éducation, nourrice, précepteurs; *quinconce* de la famille; profession, cultivateur, artisan, négociant, artiste, savant; lettré, église, robe, épée, royauté; fortune, réputation, crédit, autorité, dignité, poste; corps; sociétés des deux sexes; voisins, amis, ennemis; exercices, goûts, amusemens; qualités personnelles; santé, force, adresse, beauté, & les opposées; génie; talens, défauts, travers, vices & vertus;

vertus ; ſtyle, accent, ton, prononciation ; livres ; animaux ; domeſtiques ; conduite ſuivie ou inégale ; ſupérieurs, égaux, inférieurs, &c. &c. &c.....

CETTE Table n'eſt pas plus complète que celle du troiſième Chapitre ; de quelqu'heureuſe mémoire qu'on ſoit doué, il eſt bien difficile que, dans un ſi grand nombre d'élémens on n'en laiſſe échapper quelques-uns ; d'ailleurs, en chaque objet réel ou mental, le petit nombre de faces que l'homme peut appercevoir & conſidérer, n'eſt preſque rien auprès de celles qu'il ne voit pas ; ainſi, on peut dire que cette Table ſe perfectionnera de plus en plus, & qu'elle ne ſera jamais complète.

De ces divers élémens, la plupart rentrent les uns dans les autres, & cela ne pouvoit être autrement, vu cet empiètement & ce croiſement univerſel dont j'ai tant parlé ; où tout eſt commun, il n'y a point de limites déterminées ; j'ai mieux aimé inſcrire un élément, quoiqu'il eût déjà paru en partie, dans un autre lieu, & qu'il emportât avec lui une partie de ſes voiſins, que de le ſupprimer tout-à-fait ; ſi l'on vous donne un certain nombre de cercles, dont chacun eſt recouvert en partie par les cercles voiſins, il vous ſera impoſſible de marquer les limites de ces cercles ; mais vous pourrez déterminer à-peu-près le centre de chacun, à l'aide des points de la circonférence que vous aurez apperçus ; voilà ce que j'ai fait.

Il suffiroit de la table du troisième chapitre & de son développement, pour apprendre à déterminer les articles de celle-ci; car, la plupart se rapportent aux deux progressions de la chaleur & du froid; une fois qu'on auroit remarqué à quelles sensations & à quelles passions répondent les divers signes physiognomiques, espèces à espèces, & degrés à degrés, on détermineroit ces signes, comme nous avons déterminé les espèces & les degrés de sentiment auxquels ils se rapportent. Cependant il ne sera pas inutile de fixer la vue sur un principe important & sur ses conséquences immédiates.

Dans un homme dont le physique est bien balancé & bien harmonique, c'est-à-dire, chez qui la chaleur, les humeurs, le mouvement, la sensibilité vont & viennent, circulent & se distribuent également dans toutes les parties, les facultés qui constituent la vie, prises en total, sont en raison composée de l'intensité de la chaleur d'une partie quelconque, (touchée à des époques opposées, afin d'avoir un terme moyen entre le maximum & le minimum) de la masse totale du corps & de l'élasticité moyenne des fibres; mais, dans les sujets où la balance trébuche fréquemment, c'est-à-dire, chez qui la force vitale se concentre & se fixe souvent dans un ou plusieurs foyers, ce qui est le cas le plus ordinaire, cette règle seroit fausse; par exemple, si, prenant pour objet d'observation un homme

qui médite depuis une heure ou deux, on vouloit juger, par l'amplitude & la force des pulsations d'une artère de la tête ou du col, de l'intensité qu'ont actuellement les facultés vitales dans les parties inférieures, l'estimation seroit très-fautive, & l'on se tromperoit *en plus* ; car, lorsqu'il y a *trop* d'un côté, il y a *trop peu* de l'autre; je soupçonne même, vu le spasme qu'occasionne cette concentration, & qui est une sorte de pas vers la mort, que les facultés totales sont beaucoup moindres dans le cas supposé, qu'elles ne le seroient, si les forces étoient distribuées plus également; on se tromperoit, en sens contraire, si, dans l'homme dont nous venons de parler, on vouloit juger des facultés totales, par le battement de l'artère du poignet, & alors l'erreur seroit *en moins ;* car l'élément qui doit entrer dans ce calcul, & multiplier les autres, est moyen entre l'élément analogue des extrêmités & celui de la tête. On s'abuseroit encore, en voulant juger des facultés intérieures, par les signes extérieurs, & l'erreur seroit la plus grande possible, dans les momens où la chaleur se porte avec force, soit naturellement, soit accidentellement, du dehors au dedans, comme dans l'affaissement de la digestion, ou dans un mouvement de crainte; on devroit aussi avoir égard à la température du doigt & de la main qui tâte le pols; car l'on sçait

que le froid fait fuir le ſang, & que le chaud le fait accourir, il faudroit donc, pour donner de la baſe aux prognoſtics, toucher toutes les artères, en haut, en bas & au milieu, à droite & à gauche, en avant & en arrière, faire ces obſervations aux époques contraires des fonctions naturelles, faire en ſorte que le doigt qui touche fût à la même température que la partie touchée, s'aſſurer ſi le malade n'eſt pas actuellement dominé par quelque paſſion de la bande expanſive, ou de la bande contractive; ſans ces précautions, les inductions ſeront mauvaiſes; en voulez-vous une preuve? après une longue méditation, appellez un médecin peu exercé; vous trouvant le pols bas & foible, le viſage pâle, les yeux éteints, la voix foible & tremblante, les joues flaſques & pendantes, &c., il vous dictera une ordonnance; le docteur ſorti, allez faire un tour de promenade ſur une hauteur, ou bien jouer à la paume en graduant ces exercices, puis revenez préſenter votre poignet; le docteur ſera tout charmé de vous avoir guéri. Notre réſultat eſt : ſi l'on eſt malade par une concentration, il faut, pour ſe guérir, tirer en ſens contraire, & diſtribuer.

Quand vous rencontrerez un homme doué d'une jambe cylindrique, marchant ſans tendre le jarret & relever le pied, ayant la poitrine prominente & le menton fort long; dites: voilà un mathématicien,

un astronome, un méthaphysicien ou un bavard; la manière dont nous considérons les objets dépend naturellement de notre masse totale & de celle de nos parties, ainsi que de l'étendue, de la vîtesse & de la durée de nos mouvemens; *physique fin, esprit fin; physique grossier, pensée grossiere;* d'après ce principe, pour connoître les dimensions de l'esprit naturel de l'homme, il faut observer sur son visage, les mouvemens relatifs à chaque passion; s'ils sont petits & rapides habituellement, il est pénétrant; sinon, non. Mais l'habitude des opposés peut doubler l'homme, & lui donner les facultes opposées.

A proprement parler, l'homme ne connoît point de causes; il donne ce nom à des phénomènes concomitans ou antécédens, à la partie sensible d'un phénomène dont le reste lui échappe; la science la plus utile est donc celle des signes; or, cette science se divise en *physiognomie* de l'homme, ou connoissance des signes qui indiquent ses affections & ses idées, lesquelles sont, en quelque sorte, ses météores, & en *physiognomie de l'Univers*, ou connoissance des affections du tout; de part & d'autre, ces affections ne sont autre chose que des variarions & des degrés du mouvement alternatif; pour pouvoir prédire la température des années futures, il faudroit connoître de quelle manière les vibrations de l'atmosphère se succèdent & se combinent, pour la durée,

la viteſſe & l'étendue; or, il y a un rapport néceſſaire entre ces vibrations & celles du corps humain, pour l'eſpèce, l'étendue & la viteſſe; d'ailleurs on peut fort bien déterminer les dernières; ainſi, pour peu qu'il y ait des retours d'années ſemblables, on pourra peut-être encore tirer, de l'obſervation du corps humain, ſain ou malade, un journal de prophéties météorologiques.

Pour tirer un bon parti des conſidérations contenues dans notre table, reprenons la choſe de plus haut, & manions, une dernière fois, le ſcalpel analytique; l'homme ſenſible ou vivant ſe diviſe en homme paſſif, & homme actif; il faut, tant que l'on peut, diminuer l'empire de l'homme paſſif & le réduire aux fonctions involontaires & eſſentielles à la vie, dont nous ne nous mêlons point ordinairement; encore la volonté a-t-elle un peu d'influence ſur ces dernières, comme je l'éprouve ſouvent; nous ne parlons ici que de l'homme actif. Or l'action ſe diviſe en action proprement dite, penſée & parole; ſous ce dernier mot, je comprends tous les ſignes poſſibles; mais, comme, dans un homme ſage, la parole n'eſt qu'une combinaiſon de ſignes qui renouvellent les comparaiſons & les combinaiſons mentales, que l'action ſage n'eſt que la réaliſation d'une penſée ſage; que d'ailleurs toute action volontaire dérive de la penſée, ces trois choſes ont le même but & la même marche, & ce que

nous dirons de l'une s'appliquera aux deux autres; choisissons la pensée, notre occupation actuelle. La pensée se divise en positive & en négative; l'une & l'autre peuvent avoir pour objet des faits, présens, passés, futurs, ou communs, généraux, constans, éternels; or, si l'on combine ces relations des faits au tems, avec les opérations du cerveau, simples & positives, qui sont, l'observation; la représentation ou description; la comparaison & la combinaison, on trouvera que toutes les opérations positives, soit simples, soit composées, se réduisent à celles-ci: observer les faits; se les rappeller pour les décrire; en prouver la vérité à soi ou aux autres; en rechercher les causes; scruter les intentions (ce qui rentre un peu dans le dernier cas); prédire quels seront les effets d'un ensemble d'hommes, de choses, d'idées, de signes, de causes, de moyens donnés; imaginer un ensemble de causes qui produise un effet ou tende à un but proposé; enfin rapporter un fait donné à un fait plus général dont il n'est qu'une variation limitée par quelques circonstances. Toutes ces opérations sont ordinairement désignées par les mots suivans: observer, décrire, prouver, conjecturer, composer, classer. S'il s'agit d'observation, les indications que notre table fournira, serviront à considérer un objet sous un plus grand nombre de faces; dans les représentations, ou les descriptions, elles aideront à faire des énumérations

plus exactes, en avertissant si l'on a passé quelque chose; dans toutes les opérations suivantes qui sont appuyées sur des analogies, plus on assemblera de ces rapports, par le moyen de la table, plus on donnera de base aux raisonnemens probans, classans, ou conjecturans, & plus l'effet souhaité des compositions sera certain.

On pense négativement, soit pour attaquer la narration d'un fait, soit pour réfuter un raisonnement probant, classant, conjectural, ou composant. Dans le premier cas, si l'on attaque le corps même du fait, on l'infirmera par la différence ou l'opposition des témoignages & des circonstances, en quoi on sera aidé par la table; s'il s'agissoit seulement de la manière dont il est décrit, nos indications serviroient à suppléer les circonstances supprimées, ou à remarquer un grand nombre de différences entre les véritables circonstances & les circonstances supposées. Dans le second cas, on employera la table pour montrer un grand nombre de différences, entre les objets rangés dans une classe & ceux qu'on veut y rapporter, entre les effets donnés & les causes assignées, entre les causes données & les effets prédits; enfin, pour marquer les oppositions des faits donnés, à l'intention supposée, ou des ensembles imaginés, à la fin supposée.

Dans les questions générales, où le problême étant à résoudre, il n'y a point encore de proposi-

tion établie, la table fournira un grand nombre de différences pour distinguer les cas, limiter & déterminer la question; si la question est particulière, les analogies qu'on y puisera serviront de base *au pour*, *au oui*, à l'approbation, à l'affirmative, & les différences fonderont *le contre*, *le non*, l'improbation, & la négative.

Toute question discutée & décidée roule sur une proposition principale, qu'on appelle *majeure*, & dont la proposition à établir n'est qu'une particularisation; il faut d'abord appliquer l'instrument analytique à cette majeure, pour la décomposer & l'évaluer; or, elle est, comme toute autre proposition, composée de trois élémens principaux; sçavoir, le *sujet*, *l'attribut*, & le verbe *être* sur lequel porte l'affirmation ou la négation; je dis, *le verbe être*; car, soit que la proposition ait un sens actif, passif, neutre, ou qualificatif, ce verbe y est toujours contenu actuellement, ou virtuellement; par exemple, cette proposition active : *il battoit sa femme*, peut être traduite de l'une de ces deux manières : *il étoit battant sa femme*; ou, *sa femme étoit battue par lui*; traduction où le verbe *être* reparoît; on conçoit aussi qu'une proposition neutre peut subir la première de ces transformations. Le *sujet* ou le nominatif d'une proposition, est la chose dont on affirme. L'attribut est la chose affirmée, soit action, passion,

état, habitude, ou qualité, &c., commençons par l'analyse du sujet. Quand c'est un nom propre, il faut obliger l'interlocuteur à montrer l'individu désigné par ce nom, s'il est présent, ou à le décrire bien exactement, s'il est absent; lorsque le sujet est un nom commun désignant plusieurs individus, un nom de genre, d'espèce, &c., il faut exiger qu'on montre & qu'on décrive ces individus un à un; dans ces différens cas, on aura recours à la table, afin d'avoir des descriptions & des énumérations plus complètes; mais le sujet peut être un substantif abstrait; or, un pareil substantif n'est autre chose qu'un nom qui désigne une somme d'individus liés par quelque rapport, une somme d'actions ou de passions analogues en quelque chose; il faut excepter les mots *diversité*, *différence*, &c.; par exemple, les mots *société*, *peuple* désignent une collection d'hommes liés par un intérêt quelconque; le mot *vertu* désigne l'habitude ou la réitération de certains actes, & le mot *beauté*, au physique, une somme de sentimens; pour décomposer ces substantifs, il faut s'y prendre, comme nous le dirons en parlant de l'attribut. Quant au verbe *être*, pour lui ôter cette roideur affirmative qui en fait un instrument d'erreur, on se souviendra qu'il signifie *paroître*; quand celui qui le prononce parle de lui-même, il exprime l'évidence; mais s'il parle d'un homme ou

d'un objet extérieur, alors il ne signifie plus qu'une *apparence*. Passons à l'attribut. Si c'est un verbe, il exprime une ou plusieurs actions ou passions, soit absolues, soit relatives; que si c'est un nom de qualité, d'état, d'habitude, on peut toujours le décomposer & le résoudre en un certain nombre d'actions ou de passions de ces deux espèces; or, après la décomposition numérique, il faut faire déterminer l'espèce, la quantité, & toutes les circonstances de chaque action & de chaque passion; sans oublier de faire décrire, avec le même soin, les sujets & les objets de ces actions & de ces passions. En un mot, dans ces analyses, il faut toujours décomposer les collections d'êtres réels, jusqu'à ce qu'on arrive aux individus, qu'on décrira un à un, & décomposer les êtres abstraits, jusqu'à ce qu'on arrive aux actions & aux passions simples, ainsi qu'aux individus auxquels elles se rapportent, & bien déterminer le tout, à l'aide de nos deux tables; après quoi, l'on comparera l'une après l'autre chaque partie du sujet à toutes les parties de l'attribut; puis on cherchera si les analogies ou les différences affirmées, sont réelles & assez sensibles, pour mériter attention; or, si les analogies sont réelles & fort sensibles, la majeure affirmative sera bien établie, & elle pourra servir à prouver, à classer, à conjecturer, à composer; si les différences sont réelles & très-sensibles, on aura une négative bien établie, qui pourra servir

à détruire une preuve, une classe, une conjecture, une composition; si les analogies ou les différences sont chimériques ou très-petites, ce seront des paroles perdues, comme tant d'autres. On passera ensuite à la mineure à laquelle on ne fera pas plus de grace; si elle soutient l'épreuve, elle sera aussi bien établie, & l'on arrivera enfin à la conclusion, dont la forme variera selon le rapport de la majeure à la mineure. Pour abréger, nous ne considérerons qu'un raisonnement affirmatif, & en cela nous ne ferons qu'user de nos droits; car tous les êtres, tous les mouvemens, & toutes les qualités se partageant en deux classes opposées, & les milieux n'étant que des lignes mathématiques, tout objet peut être rangé de l'un des deux côtés, & il est *à-peu-près indifférent* de nier qu'un être ait une qualité ou d'affirmer de lui la qualité opposée; le raisonnement sera classant, si l'attribut de la majeure est aussi l'attribut de la mineure; il sera conjectural, si le sujet de la majeure est l'attribut de la mineure. Enfin, à l'aide de ces quatre analyses rectifiées par nos tables, on aura une des deux conséquences, & cette conséquence sera très-probable; cependant il ne faut pas s'imaginer qu'elle soit rigoureuse; il n'en est point de telles; les scholastiques, & Bacon, qui n'étoit point entièrement dégagé des entraves de leur logique, ont cru qu'on pouvoit conclure à la rigueur en observant certaines règles, parce qu'ils croyoient

qu'on pouvoit établir des propoſitions excluſives ou exceptives ; c'eſt là un très-grand préjugé ; les limites de notre vie, de nos ſens & de notre entendement ne nous permettant pas de faire des énumérations exactes, nous avons beau conſidérer un objet avec patience, & le fixer dans tous les ſens, la partie inconnue eſt toujours plus grande que la partie connue ; dans les examens ſubſéquens, nous découvrons toujours quelque choſe que nous n'avions pas vu, & nous ne pouvons donner aucun ſens à ces propoſitions qui ſeules pourroient fonder des conſéquences exactes : *il n'y a que tels êtres qui ayent telles qualités ;* &, *tels êtres n'ont que telles qualités ;* elles équivalent réellement à celles-ci : *nous ne connoiſſons que tels êtres qui ayent telles qualités*, &, *nous ne connoiſſons, dans tels êtres, que telles qualités.* Ainſi nous ne pouvons avoir que des probabilités, qui ſont en raiſon compoſée du nombre & de l'intenſité des analogies & des différences. Les ſcholaſtiques qui s'appuyoient ſur des majeures appuyées ſur des bûchers, avoient un droit phyſique de conclure rigoureuſement ; quant à Bacon, donnez-vous la peine de conſulter ſon *Novum Organum*, vous verrez que, dans l'exemple qu'il ſe propoſe, après avoir donné les règles de ſon induction, toutes ſes excluſives ſont mauvaiſes, ce qui n'empêche pas que ſa conſéquence ne ſoit vraie, preuve aſſez claire que ſa marche eſt défectueuſe ; car lorſque d'une

ou plusieurs propositions fausses, on déduit une proposition vraie, c'est un signe que le raisonnement ne vaut rien (1), non que ces règles soient fausses en elles-mêmes, mais parce qu'elles ont le même défaut que celles d'Aristote, celui de porter sur une fausse supposition, & de donner au verbe *être* un sens de réalité. Aussi Bacon s'appercevant sur la fin de son travail, que son appareil devenoit inutile, & que sa conclusion seroit une pure probabilité, comme les nôtres, prend-il la précaution d'avertir qu'il ne va donner qu'une induction provisionnelle, & en cela il avoit raison; mais ce qu'il ne voyoit ou ne montroit pas, c'est que, quelque nombre d'exclusions qu'il fît, sa conclusion le seroit toujours; car il auroit eu beau dire, en cherchant la raison générale d'une propriété particulière, & les circonstances qui particularisent la première : *ce n'est pas cela ; ce n'est pas cela, &c.* — Comme l'Univers ne laisse pas d'être grand, la période de 25920 ans eût été

(1) Il en est de cette méthode, comme du systême de Descartes ; elle étonne, parce qu'elle est fausse ; découvrez un bon principe, vous allez tomber, en le développant, dans toutes les propositions usuelles, & l'étonnement cessera bientôt ; faites un monstrueux assemblage de faux, l'admiration sera éternelle, parce que votre édifice ne tient à rien ; la meilleure de toutes les règles, la meilleure de toutes les propositions, c'est la plus claire & la plus triviale.

révolue, avant la fin des exclusions; notre route est infiniment plus courte, plus facile & plus sûre. Si l'on me faisoit cette question : *la crainte est-elle une passion commune à tous les hommes ? & quelle est la cause de cette passion ?* Je choisirois, pour sujets d'observation, deux hommes opposés, dont l'un fut très-hardi, & l'autre très-craintif; ou, ce qui vaudroit encore mieux, je m'étudierois moi-même dans les circonstances opposées; or, remarquant que l'homme hardi donne de tems à autres quelques légers signes de crainte, je dirois d'abord : la crainte est commune, il n'y a de différence, que du plus au moins; puis, observant que cette passion est accompagnée de pâleur & de froid, au visage & aux extrêmités, que l'intensité de ces qualités est proportionnelle à l'intensité du sentiment; qu'aux époques de nos fonctions naturelles, où le sang se porte de lui-même du dehors au dedans, nous sommes plus enclins à cette passion qu'aux époques contraires; observant enfin que la colère, passion opposée à la crainte & qui la détruit, est accompagnée de chaleur, de rougeur, &, d'un mouvement de l'intérieur à l'extérieur, j'en conclurois que ces trois choses se tiennent; mouvement du sang, de l'extérieur à l'intérieur, froid & crainte; ce qui est conforme à l'expérience; &, pour vérifier le principe, j'examinerois si, par tous les moyens qui font refluer le sang à

l'intérieur, on peut faire naître ou augmenter la crainte, & si elle diminue ou cesse, toutes les fois que le sang se porte à l'extérieur; or, cette supposition étant encore conforme à l'expérience, j'en infère que le principe est bon; dans tout cela, il n'y a point d'exclusion; en comparant un phénomène avec ceux qui l'accompagnent toujours, & avec ceux qui accompagnent son opposé, nous adressons au but du premier coup : mais Bacon ne pouvoit suivre cette marche, il ne connoissoit pas l'universalité de la loi d'opposition & d'alternation; il sçavoit encore moins que le meilleur de tous les raisonnemens est le cercle vicieux. Nous aurons beau faire, la véritable marche est celle des enfans & des paysans : faits observés; accumulation de faits analogues; extension & généralisation par conjectures ou supposition; vérification de ces conjectures par l'expérience; voilà la seule marche facile & utile; je l'ai suivie constamment, & le produit est derrière nous.

Il ne faut pas s'imaginer qu'il soit nécessaire, pour tirer le meilleur parti possible de notre table, d'aller mandier des idées, de lieu commun en lieu commun, toutes les fois qu'il est question de raisonner; il suffit de lire la table de tems en tems, pour s'en rendre maître, d'en appliquer peu-à-peu tous les articles à des personnes ou à des choses qui nous intéressent, pour fixer chaque considération dans la mémoire,

mémoire; mais après toutes les analyses importantes, il est à propos d'y jetter les yeux, pour voir si l'on n'a pas oublié quelque chose d'essentiel. J'ose promettre à toutes les personnes qui feront usage de mes deux tables, qu'elles acquerront plus promptement, que par tout autre moyen indiqué jusqu'ici, la justesse, la pénétration, & l'étendue d'esprit, les trois principaux élémens du génie philosophique.

Lecteur, n'oubliez jamais le sens de ces mots: *chaud & froid; expansion, contraction; attraction, répulsion; alternation, simultanéité; lutte, concours; gradation, double échelle; périodes, époques; composition, décomposition; analogies, différences; espèces, degrés; prédominance, équilibre; feu, invention; air pur, jugement; génie, fixation de la vue; but & moyens;* mots dont la signification est bien déterminée dans le corps de cet ouvrage; avec ces clefs, vous passerez par-tout, & il n'y aura plus d'obscur pour vous, que l'inutile & le faux.

L'espèce humaine peut se diviser en deux classes, sçavoir, hommes-juges & hommes-jugés; chacun de nous joue tour-à-tour & quelquefois, dans le même tems, le rôle actif, & le rôle passif; car, tandis que nous jugeons impitoyablement les foiblesses auxquelles nous sommes sujets, nos foiblesses sont jugées non moins rigoureusement par des êtres aussi foibles que nous. Hommes, publics ou privés, considérez combien cette effrayante complication de

circonſtances rend vos jugemens incertains, & combien l'ignorance & la précipitation vous préparent de malheurs & de tardifs repentirs. Ne jugez point, quand rien ne vous y force ; ſi vos déciſions ſont néceſſaires, jugez lentement, pour peu que les circonſtances le permettent, &, ſi la néceſſité vous aiguillonne, jugez du moins avec douceur l'être qui n'eſt que foible ; ne pouſſez pas ainſi un infortuné vers le précipice, en notant d'infamie, par une ſentence barbare, les erreurs de ſa jeuneſſe, & en empliſſant d'un ſeul coup, la coupe de ſa colère; ſouvenez-vous que le dépit eſt le père des atrocités.

Une loi éternelle & inflexible veut que chaque être, vivant ou mort, livre un perpétuel combat à tout ce qui l'environne ; elle le veut ; eh bien, combattons ; mais contre le fort, en faveur du foible, pour tenir la balance égale ; luttons contre les vices qui nous dominent, afin de rétablir l'équilibre & l'harmonie entre toutes les parties de notre être ; nos véritables ennemis ſont la douleur & le crime; changeons ces honteuſes batailles que ſe livrent nos vanités, ſans gloire & ſans fruit, en un généreux combat d'indulgence & de bienfaits, publics ou particuliers ; changeons l'envie, la cruelle envie, en cette noble émulation qui ne ſe venge de la ſupériorité d'autrui, qu'en travaillant ſans relâche à ſe ſurpaſſer elle-même ; &, ſi, par cette puiſſance inconnue qui nous maîtriſe, il faut que nous ayons

des ennemis, au dedans & au dehors, combattons ſans haïr, & avec ce génie calme qui, toujours maître de lui-même, & œconome de ſa force, promène lentement ſes regards de ſon but à ſes moyens, & de ſes moyens à ſon but, choiſit, ſans ſe preſſer, le tems & le lieu du combat, contemple & exécute alternativement, qui, tantôt vainqueur, tantôt vaincu, comme ſes antagoniſtes, mais familier avec les viciſſitudes de la fortune, & comptant ſur ſes compenſations, voit la victoire dans la défaite, & la défaite dans la victoire, ſçait combattre & fuir, vaincre & céder, ſans colère & ſans crainte, ſans joie & ſans triſteſſe; qui, aſſuré du prix par le ſentiment de ſa patience, fournit ſa carrière d'un pas uniforme, avance chaque jour d'un degré vers la perfection, par le développement continu de toutes ſes facultés, & tout-à-coup enlève la couronne immortelle.

Puiſſent ces vérités ſe faire jour ſans effort, s'établir peu-à-peu dans les eſprits, s'inſinuer doucement dans les cœurs, & devenir avec le tems ſi univerſellement familières, que chacun oubliant celui à qui la nature les vendit ſi cher, & exempt du tribut qu'elle exigea de lui, croye les avoir trouvées lui-même, & en jouiſſe comme de ſa propriété; puiſſent-elles ſe diſtribuer également & ſe fondre dans tous les caractères; paiſibles au centre de nos

facultés bien balancées, dans une douce & constante harmonie, nous ferions sains, judicieux, bons & heureux jusqu'à la fin.

CONCLUSION.

Ce livre ne contient qu'une idée; cette *idée-protée* transformée en mille manières, parle à tous les tempéramens & à tous les Arts utiles; ses conséquences ou formes différentes sont spécifiées dans la table du troisième chapitre; dans chaque question elle a deux formes symétriquement contrastées, formes qui conviennent, dans le même instant, aux hommes de tempéramens opposés, & au même homme, dans des circonstances opposées; d'où il suit que tout ce qui a été dit est vrai à quelqu'égard; ce livre est donc le plus court, le plus simple, le plus vaste, le mieux déterminé, & le plus conciliant qui ait été fait jusqu'ici; à Dieu ne plaise qu'en portant moi-même ce jugement, j'aye le dessein de m'élever au-dessus de mes concitoyens; je n'aspire qu'à l'égalité, source de tous les plaisirs; je parle de l'œuvre & non de l'ouvrier; ma conduite est fondée sur quatre motifs. 1°. Un livre ne peut être utile s'il n'est estimé, senti, sans cela, il ne sera pas lu, ou il le sera mal; or, un ouvrage d'une

certaine étendue & d'une certaine portée, ne peut être senti d'abord, que par celui qui, ayant longtems & lentement parcouru tous les points de son sujet, pendant la composition, qui bien familier avec le fonds & le plan, l'ordre & les idées, le but & les moyens, les parties & le tout, peut se placer au centre & embrasser ce tout d'une seule vue; jusqu'ici je suis le seul qui le puisse; j'ai donc droit de montrer ce que j'ai fait, pourquoi je l'ai fait, & de quelle manière il faut en tirer parti. 2°. Je souhaiterois qu'on ne me demandât point d'autre perfection que celle dont un pareil ouvrage est susceptible, par exemple, un style fleuri; les moralistes sont bien à leur aise en écrivant; la morale, du moins, cette science vague qu'on nous donne pour telle, est d'un facile accès, on l'apprend en courant & souvent malgré soi; nos messieurs qui, pour la plupart, n'étoient pas physiciens, ne pouvoient comparer les difficultés des deux Arts; nous, physico-moralistes, nous avons appris par l'expérience qu'il est plus aisé d'écrire un volume de morale oratoire, qu'une page de bonne physique; là, deux propositions contraires, placées en deux volumes différens, se trouvent vraies sans que l'auteur sçache trop pourquoi; ne voyant que le point qui est sous ses yeux, il n'est pas gêné, il a la démarche libre, les distinctions & les déterminations ne viennent pas refroidir & dessécher ces sujets si habilement choisis qui chatouillent les

moyens qu'il faut mettre en sa main, & les difficultés qu'il faut vaincre pour arriver au but. Parmi nos gens de lettres, les uns parlant comme des Dieux, laissoient, à chaque instant, tomber de leur bouche, des oracles aussitôt ramassés, & se contentoient de l'admiration *diurne* de leurs disciples; les autres, rebutés des difficultés, apostasioient, se faisoient orateurs, réussissoient en ce genre, & en étoient tout étonnés; d'autres voltigeant & badinant sur tout, ne se soucioient que d'échapper, de peur que venant à les prendre sur le tems, dans un arrêt, on ne pût saisir & montrer leur mesure; ceux-ci pressurant lentement & sans témoins d'immenses bibliothèques, en faisoient un extrait, se donnoient, dans une préface, le titre d'hommes de génie, & en étoient crus sur leur parole; ceux-là, au lieu d'observer la nature & sur-tout l'homme, bâtissoient de magnifiques systêmes sur les observations d'autrui, s'amusoient à donner pour règle de style, l'uniformité du leur, & passoient pour avoir peint l'immuable variété de la nature; quelques-uns démêloient assez bien les espèces, & attachoient deux boulets aux pieds de chaque inventeur, mais ils laissoient échapper les degrés & les analogies, & les enfans sortant de leurs mains ne sçavoient plus marcher, à force de l'avoir appris; d'autres qui déterminoient fort bien la quantité dans des sujets fort éloignés de l'homme, se faisoient admirer en

prenant leurs mesures pour n'être jamais lus; d'autres encore observoient supérieurement dans la lune ou ailleurs, &c, sur cette terre ne voyoient rien; tels enfin qui écrivoient élégamment ce qu'ils ne sçavoient pas, s'associoient avec d'autres qui sçavoient très-bien ce qu'ils ne pouvoient pas écrire; mais le tout & l'homme échappoient à tous; ce double objet ne pouvoit être embrassé qu'aux conditions suivantes : il falloit un individu muni d'une attaque de nerfs, ou au moins d'une complexion assez foible, pour appercevoir aisément les fonctions imperceptibles à d'autres, sentir fréquemment la douleur, en connoître les causes & les degrés, la prévoir de loin & trouver les remèdes, pour saisir les rapports des mouvemens vitaux avec *les passions*, *les* opérations intellectuelles, & les mouvemens de l'Univers; qui eût assez de courage pour ne point s'affliger à la vue des longues douleurs qui lui étoient promises, & pour regarder cette infirmité comme un instrument de découvertes & de gloire; qui fût doué d'une vue, d'une poitrine & d'une volonté assez fortes, pour pouvoir supporter sans danger une méditation de 16 mois non interrompue; qui eût assez voyagé, pour n'avoir presque plus besoin d'observer les hommes, à l'âge où la tête est dans toute sa force pour concevoir & produire; qui fût assez physicien pour voir les loix connues du mouvement, observées dans le corps humain, comme par-tout

ailleurs; assez métaphysicien pour saisir les analogies, observer les oppositions, & sentir les deux progressions corrélatives; assez mathématicien pour déterminer des degrés & marquer des points dans la double échelle physique & morale; assez poëte & méchanicien, pour voir & représenter tout en mouvement; assez littérateur, pour semer quelques fleurs dans ce champ épineux & sec; assez heureux, pour que l'idée principale se montrât dans son meilleur moment; assez libre pour pouvoir disposer de tout son tems; enfin assez bon & assez gai pour mener en jouant son entreprise à fin; or, le hasard ayant accumulé sur nous ce mélange de qualités, nous avons dû les diriger vers l'utilité publique, indiquer aux personnes qui veulent courir la même carrière, les élémens & les circonstances qu'il faut réunir en soi pour le faire avec succès, & la direction qu'elles doivent donner à leurs facultés; que si ces indications, en faisant sentir ce que nous avons fait de notre frêle & mince nature, aident à nous rendre justice & encouragent nos émules, ce sera tant-mieux pour eux, pour nous & pour le public même; car, tout marchant par opposition & réciprocité, si, au lieu de deux ignorances & de deux peines, vous mettez deux sciences & deux plaisirs, la différence, dans le produit, sera de 8 à 1.

Voilà le travail; quel en sera le prix? nous l'igno-

décider la question; l'espèce humaine se partage en deux classes, l'une d'inventeurs qui nous ont procuré une infinité de remèdes & de commodités,

---

composé, presqu'en entier, de passages extraits des meilleurs Ecrivains du siècle, est, sans contredit, plein d'éloquence & de *goût*; c'est une espèce de livre classique, infiniment supérieur au *petit Despautère*, où l'on ne voit point aussi sensiblement empreint le caractère du génie des citations; c'est aussi une sorte de Légende; il est plein de philosophie, ou au moins de Philosophes; d'ailleurs, en vertu de la loi de réciprocité, dont j'ai tant parlé, & du mouvement alternatif établi entre cette Dame & un Philosophe titré, ce Seigneur, fréquemment loué dans l'Ouvrage, a daigné l'honorer de son approbation, à laquelle cette dame, qui a beaucoup de déférence & de soumission pour lui, a joint aussitôt la sienne; mais ce grand homme, toujours galant & modeste, se hâta de souscrire au jugement de la Marquise, laquelle ne balança point à envoyer au Philosophe un éloge qui fut renvoyé à la dame, revint au grand homme, & resta là; or, ces deux jugemens réunis, combinés, fondus, étant en raison composée du nombre, & de l'énergie des alternations qui ont eu lieu dans un temps donné, de la quantité & de l'enflure des paroles, des répétitions (ce qui fait habitude) de la qualité, de la quantité, enfin de la situation des personnages, le produit total est une masse si prodigieuse de *goût*, qu'il n'y a pas d'apparence que le public & eux ne puissent se passer du mien; je suis persuadé que Messieurs de Condorcet & Garat combinés seroient de mon avis..

l'autre, de manœuvres qui passent leur vie à faire & refaire périodiquement ce qu'ils ont appris des premiers ; actuellement je demande dans laquelle des deux, les détracteurs veulent être rangés ; pour nous qui sommes moins difficiles, nous resterons dans la première, où nous venons de nous placer.

Quand nous serions exposés à quelques injustices verbales ou réelles, nous aurions mauvaise grace de nous plaindre ; Bacon, Descartes, Galilée ont-ils été plus heureux ? Morus laissa sur un échaffaud, cette tête qui avoit conçu le bonheur de l'espèce humaine ; Socrate, pour prix de ses douces leçons commentées par sa conduite, reçut une coupe empoisonnée ; Platon fut esclave, pour avoir voulu guérir un tyran ; Anaxagore manqua mourir de faim, pour avoir mis un autre despote en état de se passer de lui ; ce phénomène est de tous les tems ; il est, il doit être ; en vertu de cette loi inflexible qui nous fait sans cesse passer du jour à la nuit, de l'été à l'hiver, du chaud au froid, du sec à l'humide, loi qui agit en petit d'une manière analogue, l'esprit de lumière placé, entre l'enfant généreux du soleil, & le livide enfant de la nuit, est sans cesse balancé de l'admiration excessive des premiers, à la satyre amère des derniers, du siège triomphal à la prison, du maître au valet ; mais il connoît cette loi, il se résigne & subit sa destinée. Le peuple n'est

point coupable, il n'y a point de langue commune entre lui & les gens éclairés, la distance est trop grande; il garde son or, ses éloges, son affection pour ceux qui lui ressemblent mieux, qui le trompent & qu'il croit entendre; cependant la vérité s'avance à pas lents, à force d'années, elle parcourt tous les degrés de l'inégalité, arrive au bas de l'échelle sociale & se montre au peuple; enfin, après de nombreuses générations d'imposteurs, le vulgaire détrompé caresse le phantôme de ces hommes auxquels il fit boire la ciguë dans leur tems; il adore le nom de ceux dont il demanda le supplice. L'éloge d'un grand homme commence par ces mots, *il est mort;* sans cet exorde, ils n'achèvront pas. Les vrais coupables sont dans l'ordre moyen. Les princes craignent la vérité, le peuple l'admire de loin; mais les demi-citoyens, les demi-sçavans la détestent de toute la haine qu'ils portent à celui qui l'a découverte; dans cet ordre, dès qu'un homme à brillé, tout le quitte ou l'approche pour l'assassiner; dès qu'il a devancé son siècle, étranger par-tout, seul en ce monde, forcé de s'en exiler & de se réfugier en lui-même, s'il ose sortir de son asyle, il s'apperçoit que tout est plein de ses ennemis; on l'assiège, on l'épie, on cherche à lui surprendre des fautes, on les fait naître, on le démonte, & d'une faute légère grossie de toute la corruption des observateurs, on lui forge un crime; mais on ne voit pas les mille

pointes qui le percent; funeste sagacité de l'envie! dès que le génie est prouvé, le *mais* porte aussitôt sur le caractère, & si l'on vous croit supérieur à la médisance, on vous réduira par la calomnie; l'infortuné a beau, les larmes aux yeux, rappeller ses anciens amis, les poursuivre dans la foule, les élever à sa hauteur, leur supposer ses vertus; peine perdue; tout recule, tout s'enfuit de son génie; il faut qu'il attende en silence que le monde ait vieilli, & que le tems lui fasse naître des disciples, après l'avoir englouti, il faut qu'il vive en espérance avec ce monde qui n'est pas encore & qui ne sera peut-être jamais; ô hommes lâchement actifs, que vous sçavez bien aller chercher au fonds des cœurs & développer ce germe d'envie dont nul homme n'est exempt; si la récompense étoit entre vos mains, qui voudroit se charger du pénible & stérile emploi d'éclairer les hommes? mais non, ce prix est loin de vous; contempler la nature, la voir, être avec elle; puiser sans cesse dans ses trésors & les reverser à grands flots, se respecter soi-même, aimer tout ce qui existe; la voilà cette récompense, eh! que faut-il de plus? aussi ces illustres malheureux sçavoient-ils s'en contenter; après avoir gémi un instant sur la perversité humaine & soulagé leur cœur par de tendres plaintes, résignés, indulgens, ils continuoient leur route paisiblement, & fournissoient leur carrière du même pas qu'ils avoient commencé; ardent, lumineux par lui-même & maî-

trisé par ses facultés, le vrai génie est forcé de répandre par-tout sa chaleur & sa lumière; infatigable & immense par son action, comme l'astre dont il est l'image, il emplit le tems & l'espace des fruits de son activité, il agit où il n'est pas, il agit où il n'est plus, luit également sur le juste & l'injuste, & roule sans s'arrêter autour d'un monde d'ingrats; à son aurore, il jette un rayon dans les ténèbres de l'antiquité; à son midi, il donne à plomb sur nos têtes, nous éclairant & nous échauffant de tous ses rayons; vers le soir, il les prolonge sur la postérité; enfin, il disparoît sous l'horizon, & sa lumière réfléchie par ses écrits, nous guide encore dans les ténèbres où son absence nous a laissés.

Moins grands par le génie, placés plus bas par la fortune, mais plus heureux dans notre médiocrité, nous avons vu nos premiers pas favorisés par nos émules même; un homme généreux (M. Garat) à qui nous étions inconnus, nous démêla dans la foule, nous produisit, nous encouragea, & nous lui devons les progrès que nous venons de faire; que n'avons-nous un talent assez mûr, pour éterniser le témoignage de notre reconnoissance & répandre au loin cet exemple de désintéressement? après tout, ses facultés n'ont pas besoin des nôtres; sa belle ame se sentoit; sûr de lui-même, il sçavoit qu'il ne risquoit rien en nous élevant; il sçaura bien se faire un nom; que dis-je? sa place est déjà mar-

quée ; deux inconnus, l'un qui conserve malgré le froid de l'âge moyen, toute l'énergie affectueuse & les aimables vertus du bel âge ; l'autre, plus jeune que nous, qui sert le public depuis plusieurs années, nous ont retenu sur le bord du précipice où nos ennemis alloient nous pousser ; il y a donc, dans notre sort, des compensations, & nous n'avons pas trop à nous plaindre de la fortune ; nous continuerons notre route, sans fiel & sans haine, le cœur plein de reconnoissance & de douces affections, mais en nous livrant un peu plus souvent à cette gaieté de tempérament qui nous a soutenus jusqu'ici. Breton ou françois, roi ou paysan, prêtre ou philosophe, guerrier ou négociant, magistrat ou homme privé, quiconque ayant découvert une vérité utile, & ne voulant ou n'osant pas l'exposer lui-même, nous chargera de la publier, trouvera en nous un ami reconnoissant, & si jamais nos travaux nous conduisent à cette perfection dont nous avons l'idée, mais dont nous sommes encore bien loin, & nous donnent une place au temple de la renommée, nous ferons connoître cet ami, & nous l'immortaliserons avec nous ; nous fûmes toujours au dessus du vol & de l'emprunt ; mais nous ne sçavons pas tout, & nous sentons ce qui nous manque ; la science d'un seul homme est si peu de chose ! si nous avons été assez heureux pour marquer le centre de la sphère intellectuelle, nous n'avons pu embrasser le tout que

nous

nous avions entrevu ; il reste beaucoup à faire, & ce ne sera qu'en nous unissant que nous pourrons étendre les limites de notre empire sur le hasard.

Aimons-nous, ô mes concitoyens, ce sentiment délicieux est la vraie philosophie ; il dispense de toute autre étude ; il est la science suprême ; tout le bien que peuvent faire les nôtres, c'est d'y ramener, c'est d'en augmenter l'énergie & la durée ; tel doit être leur but, & si elles le manquent, elles se réduisent à un vain son. Et vous, mes jeunes émules dans cette noble carrière, voulez-vous que le sublime coule sans cesse de votre plume ? *aimez* ; cette règle ne vous trompera jamais ; l'habitude de l'invention adoucit le caractère, & l'habitude des douces affections augmente les deux facultés créatrices ; tout ce qui dérive de la haine est faux, sinon, par les moyens, du moins, par le but ; il ne s'agit pas précisément d'esprit, de talens, de génie, mais de bonheur ; toute passion est inventive, je le sçais ; mais c'est par l'amour, que l'esprit humain se féconde le mieux. Rien de bon, rien de grand ne sort d'une tête active, que dans ce beau calme où l'ame doucement dilatée par une immense & longue bienveillance, franchit sans effort les étroites limites de l'intérêt personnel, & s'étendant sur tout ce qui respire, s'aggrandit en quelque sorte, à la mesure de l'univers, apperçoit la fin morale, en voyant le plaisir le plus pur découler de la vertu même, à

chaque élan, saisit une vérité nouvelle, à chaque sentiment, découvre un bonheur nouveau, savoure lentement ces paisibles jouissances, & avec plus de plaisir encore, reverse enfin dans tous les cœurs, cette félicité qu'elle ne peut contenir.

Mais ce Paris est mortel pour le bonheur & le génie; cet air infect que vous respirez, ces alimens qui vous empoisonnent, ce fracas qui vous étourdit, ce luxe qui vous éblouit, cette lutte perpétuelle des vanités qui s'entre-choquent; tant de causes réunies dépravent toutes vos facultés; vos cœurs rongés d'ambition palpitent sans cesse, vos têtes sont trop mobiles, vos mouvemens sont trop précipités; infortunés, où courez-vous, le bonheur n'est pas là? Au centre d'un vaste horizon que mon œil découvre en entier, respirant un air pur & frais dans la saison de l'espérance, tranquille au sein de la nature, qui rajeunit autour de moi, tous les êtres sensibles, entouré d'hommes laborieux & sains, loin des ennemis, loin des rivaux, je vous contemple; d'ici, vous ne me paroissez qu'une troupe d'insensés consumant leurs jours & leurs facultés à dorer leurs chaînes; peut-être, hélas, ne suis-je pas plus sage que vous, & le serois-je encore moins parmi vous; mais du moins je vous aime, je vous montre un état meilleur que le vôtre, je jouis, & en cela je suis sage. Que si quelqu'un d'entre vous prend intérêt aux vérités que je viens d'exposer, il ne les concevra bien

qu'à la campagne, & ſur les lieux élevés; c'eſt là que j'en ai pris poſſeſſion; c'eſt là ſeulement que je puis remettre entre vos mains le dépôt que j'ai reçu; ainſi placé vous me ſentirez, vous m'entendrez, vous vivrez avec moi; c'eſt dans cette poſition ſeulement que, diſtinguant nettement la ſomme des vérités, de celle des erreurs, les conſeils de l'ambition, des inſpirations de la bienveillance, vous péſerez le tout dans une balance bien juſte, & pourrez décider ſi j'ai mérité le ſeul prix que je brigue, *votre amitié.*

Raiſon des phènomènes de mouvement, raiſon des phénomènes de configuration; voilà les deux clefs du ſanctuaire de la nature; nous tenons l'une, cherchons l'autre.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES
DU TOME SECOND.

Chapitre III. Du mouvement de circulation, des Périodes & des Époques.

Chapitre IV. Compositions, Décompositions, & Recompositions. Combinaisons.

ERRATA

DU SECOND VOLUME.

Pages.	*Lignes.*	
56	4	réfléchi ; *lisez* réfléchit.
89	25	équoques ; *lisez* époques.
132	18	les extrêmes ; *lisez* des extrêmes.
134	9	analogie ; *lisez* analogue.
168	8	aprés poste, *mettez* une virgule.
213	22	après par, *ôtez* des.
233	15	à les *lisez* à le.
237	19	après sortent ; *mettez* deux points.
ibid.	21	après simple *mettez* une virgule seulement.
313	15	après espèces ; *ajoutez* de.
336	27	es effets ; *lisez* les effets.
454	13	au lieu de, seulement ; *mettez* entre les impressions sur un même organe.
466	17	celle ; *lisez* celui.
482	26	superposition ; *lisez* superposition.
484	2	ariné ; *lisez* armé.
509	25	aussi, *lisez* ainsi.